

La répudiation de Marguerite d'Autriche : Les échos d'un scandale

Mémoire réalisé par
Charline FORET

Promoteur(s)
Gilles LECUPPRE

Année académique 2017-2018
HIST2MA

ANNÉE ACADÉMIQUE : 2017-2018

SESSION : Août 2018

NOM : FORET

PRÉNOM : Charline

TITRE DU MÉMOIRE : La répudiation de Marguerite d'Autriche : Les échos d'un scandale

PROMOTEUR : Gilles LECUPPRE

Résumé du mémoire en 12 lignes :

Ayant déjà été étudiée à maintes reprises, la vie de Marguerite intrigue par l'acquisition d'un pouvoir inespéré pour une femme au XVI^e siècle. Dans ce travail, nous avons focalisé notre attention sur un événement bien particulier de la vie de Marguerite d'Autriche, sa répudiation. Cet événement a créé la polémique et a donné lieu à une production massive de manifestes, de pamphlets et de traités poétiques. À travers l'analyse de deux sources principales, nous avons pu mettre en lumière une évolution dans la manière de décrire sa répudiation ainsi que l'apparition d'une nouvelle perception de la gouvernante des Pays-Bas. En comparant ces deux sources à un corpus plus important, une série de thèmes sont apparus comme récurrents, tels que la Fortune, la paix, la mention des malheurs et des vertus de Marguerite, etc. Ainsi, ces changements nous semblent révélateurs de la propagande entreprise par la gouvernante. En tant que femme, la princesse bourguignonne doit s'inscrire dans une rhétorique de légitimation dans le but de convaincre les puissants, les villes et le peuple de sa place au pouvoir. Ces œuvres qui se trouvent dans sa bibliothèque reflètent donc sa volonté de justifier et d'asseoir son autorité.

Remerciements

Ce mémoire n'aurait pas été possible sans l'intervention d'un certain nombre de personnes et pour cela, je souhaite leur adresser mes remerciements.

En premier lieu, je tiens à remercier M. Gilles Lecuppre, mon promoteur et professeur à l'Université Catholique de Louvain-la-Neuve, qui m'a guidé dans mon travail et qui m'a aidé dans l'analyse détaillée de mes sources, trouvant toujours de nouvelles manières d'approfondir et d'enrichir mon travail.

Ensuite, je souhaite remercier chaleureusement Anne-Marie Gryson pour son aide précieuse de dernière minute dans l'analyse et la traduction de mes sources latines, qui m'a ainsi sorti d'une situation stressante.

Je tiens également à remercier mes parents pour leur présence et leur soutien. En particulier, j'offre mes remerciements à ma mère qui s'est chargée de la relecture et la correction de mon travail et qui m'a apporté de précieux conseils en tant qu'historienne. L'aide informatique de mon père m'a également aidée à la mise en page ainsi que dans l'intégration d'illustrations au sein de mon mémoire, ajoutant ainsi à sa plus-value.

Enfin, j'adresse mes remerciements à tous ceux qui, de près ou de loin, ont contribué à la réalisation de ce travail, que ce soit à travers leur soutien ou leurs conseils.

1. Introduction

Marguerite d'Autriche est un personnage qui a non seulement marqué son époque et ses contemporains mais qui a été le sujet de prédilection de nombreux auteurs, durant sa vie. Se trouvant à un tournant entre le Moyen Âge et les Temps Modernes, la jeune duchesse est à l'origine d'un changement dans la vision du pouvoir féminin durant une période où celui-ci reste très restreint et est réservé uniquement à une certaine catégorie de femmes. La vie de Marguerite ayant été étudiée à de nombreuses reprises, nous avons décidé de nous pencher sur un événement bien particulier qui l'a fortement marquée. À travers différentes sources écrites, nous allons étudier sa répudiation par le roi de France, Charles VIII¹ en 1491 et les conséquences découlant de cette décision. En effet, ce choix a été décrié, justifié ou encore critiqué par de nombreux auteurs contemporains à cet événement. Il a engendré des tensions et conflits entre le royaume de France et les Pays-Bas tout en impliquant également le royaume d'Espagne, d'Angleterre, le duché de Bretagne ainsi que le Saint Empire germanique. Dès lors, cette répudiation nous permet de mettre en lumière une situation tendue entre la France et les Pays-Bas austro-bourguignons, qui continue de s'intensifier durant une grande partie du XVI^e siècle. En outre, à travers ces sources, nous nous pencherons sur l'opinion bourguignonne mais également, l'opinion française et autrichienne à l'égard du scandale provoqué par le choix de Charles VIII. Cet événement, parfois traité bien après les faits, nous offre dès lors une vision différente de la répudiation de Marguerite. Cette dernière est parfois utilisée dans le but d'une construction politique du personnage de la duchesse, qui permet de légitimer son pouvoir aux Pays-Bas. Dès lors, nous avons choisi de nous intéresser à deux traités poétiques tout en les comparant à d'autres sources telles que des chroniques, des annales, des pamphlets et autres écrits qui ont été émis à la suite de la répudiation de la jeune archiduchesse. Les différents aspects de notre sujet suscitent une série d'interrogations quant à la perception de cet événement par ses contemporains. Comme précisé auparavant, il nous permet de nous interroger sur les nombreuses tensions existantes entre les deux protagonistes mais aussi de nous pencher sur l'impact que peut avoir un tel événement sur les dynamiques des puissances européennes. De plus, notre sujet nous

¹ Charles VIII (1470-1498), fils de Louis XI et de Charlotte de Savoie, il devient roi de France à quatorze ans. Fiancé à Marguerite d'Autriche, il finit par rompre les fiançailles pour épouser Anne de Bretagne. Dès 1493, il décide de se rendre en Italie pour tenter d'étendre son territoire. Il meurt en 1498 d'un accident de cheval. (LE FUR DIDIER, *Charles VIII*, Paris, Perrin, 2006.)

offre également la possibilité de nous intéresser à l'histoire du genre et à l'ascension au pouvoir d'une femme, en tant que gouvernante puis régente des Pays-Bas.

Lors de l'analyse et de la comparaison de nos sources, nous nous pencherons donc sur les arguments présentés par les auteurs qu'ils soient en faveur de Marguerite ou de Charles, sur la façon dont est présentée la répudiation, sur les descriptions des différents protagonistes, sur les raisons qui ont poussé l'auteur à mentionner cet événement, etc.

1.1 La vie de Marguerite

Se focalisant sur la période charnière qui s'étend de la fin du XV^e siècle, souvent vue comme la fin du Moyen Âge, jusqu'au début du XVI^e siècle, qui marque le début de la Renaissance, notre sujet s'intéresse à la majorité de la vie de Marguerite d'Autriche. En effet, comme évoqué précédemment, les auteurs mentionnent la répudiation de cette dernière non seulement juste après les événements mais aussi tout au long de sa vie, afin de rappeler ses malheurs. À l'aube de la Renaissance, nous constatons que les auteurs des sources traitées sont influencés par la littérature médiévale mais qu'ils s'inspirent aussi d'auteurs antiques. Cela implique donc des sources qui peuvent être très différentes que ce soit au niveau de la forme ou du fond. Par ailleurs, il est évident que nos auteurs sont influencés par le contexte historique et les événements qui ont précédé ou suivi la répudiation de Marguerite d'Autriche. Il est donc important de revenir sur le contexte international afin d'en comprendre les tenants et les aboutissants.

Les relations internationales sont avant tout des relations d'amour, de haine, d'honneur blessé, de torts non réparés, etc. Ces conflits ont généralement lieu entre proches parents, les maisons princières étant toutes apparentées d'une manière ou d'une autre. Ces liens familiaux n'empêchent pas pour autant les conflits car tout prince ou roi désire étendre son pouvoir et sa puissance territoriale². Par conséquent, le XV^e siècle est jalonné de querelles qui touchent la majorité des pays d'Europe occidentale. En outre, toutes les maisons européennes doivent faire face à des guerres civiles, qui s'ajoutent aux conflits qui ont déjà lieu entre ces différentes maisons. Ainsi, l'Angleterre, après sa défaite face à la France lors de la Guerre de Cent Ans, connaît un conflit interne entre deux familles, la Guerre des Deux-Roses³. La Reconquista occupe également les royaumes espagnols qui

² MOEGLIN JEAN-MARIE (dir.) et PÉQUIGNOT STÉPHANE, *Diplomatie et « relations internationales » au Moyen Âge (IX^e-XV^e siècle)*, Paris, PUF, 2017, p. 7.

³ ANTONETTI GUY, BEAUNE COLETTE, BERCÉ YVES-MARIE (dir.), *Les monarchies*, Paris, PUF, 1997, p. 135.

s'unissent petit à petit pour faire face à l'ennemi musulman et le repousser hors du territoire à la fin du XV^e siècle. La fin du Moyen Âge est une période de renforcement de l'État dans la plupart des dynasties européennes, à travers l'acquisition de nouveaux territoires. Les princes européens tentent dès lors d'imposer et de légitimer leur pouvoir et ce processus ne se déroule pas sans heurts. Ainsi, les ducs de Bourgogne directement apparentés à la maison de Valois, sont en conflit avec la couronne française à partir de la moitié du XV^e siècle⁴. Les relations se dégradant sous Charles le Téméraire, nous notons une réelle volonté de se détacher de la suzeraineté de la France de la part des ducs de Bourgogne. Profitant de la préoccupation du roi de France tournée vers la guerre de Cent Ans, le duc, qui cherche à accroître son autorité, s'empare de nombreux territoires anciennement français. La mort de Charles le Téméraire, lors du siège de Nancy en 1477, n'arrange pas les relations franco-bourguignonnes, Louis XI tentant de profiter de la faiblesse de la position de la jeune Marie de Bourgogne afin de se réappropriier certains territoires qui se trouvent à la frontière française⁵. C'est donc dans une situation particulièrement complexe que naît Marguerite d'Autriche et cela aura un impact direct sur sa vie future.

Il nous semble également opportun d'apporter un éclaircissement sur la vie de cette dernière, d'offrir un aperçu des différents événements qui l'ont ponctuée. En effet, ces événements nous permettent de remettre nos sources en perspective afin d'appréhender au mieux le contexte dans lequel elles apparaissent.

Deuxième enfant de Marie de Bourgogne et de Maximilien I^{er} d'Autriche, Marguerite d'Autriche naît le 10 janvier 1480, à Bruxelles. Recevant le prénom de sa marraine, Marguerite d'York⁶, lors de son baptême dans la cathédrale Saints-Michel-et-Gudule, la jeune archiduchesse passe ensuite les deux premières années de sa vie à Bruxelles, aux

⁴ BLOCKMANS WIM et PREVENIER WALTER, *The Promised Lands. The Low Countries under Burgundian Rule, 1369-1530*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 1998, p. 174.

⁵ BLOCKMANS WIM, « La position du comté de Flandre dans le royaume à la fin du XV^e siècle », dans CHEVALIER BERNARD et CONTAMINE PHILIPPE (dir.), *La France de la fin du XV^e siècle. Renouveau et apogée : économie, pouvoirs, arts culture et conscience nationales*, Paris, CNRS, 1985, (p. 71–89), p. 73.

⁶ Marguerite d'York (1446-1503), fille de Richard Plantagenêt et de Cécile Neville, elle est également la sœur des rois Édouard IV et Richard III d'Angleterre. Elle épouse Charles le Téméraire, le 3 juillet 1468. En tant que belle-mère de Marie de Bourgogne, elle lui témoigne de toute son affection et l'aide dans les moments difficiles de la succession. Elle s'occupe ensuite de Philippe et de Marguerite à la mort de Marie. Elle meurt à Malines en 1503. (BLOCKMANS WIM, « Margareta van York. De subtiële invloed van een hertogin », dans EICHBERGER DAGMAR (éd.), *Dames met Klasse. Margareta van York. Margareta van Oostenrijk*, Louvain, Davidsfonds, 2005, p. 43-48.)

côtés de son frère, Philippe de Habsbourg⁷. Dès sa naissance, l'avenir de la jeune Marguerite est tout tracé : comme la plupart des princesses de grande maison au Moyen Âge, ce dernier consiste en un mariage, une alliance avec un prince d'une autre maison afin de consolider la position des Pays-Bas bourguignons. Toutefois, ce futur, qui semble au départ lointain, se précise plus tôt que prévu. En effet, Marie de Bourgogne décède de manière inattendue des suites d'une chute à cheval, le 27 mars 1482⁸. Très affecté par la mort de sa femme, Maximilien connaît néanmoins son rôle. Philippe, n'ayant que quatre ans, il lui semble évident que la régence lui revienne avant la majorité de ce dernier ; ce n'est cependant pas l'avis des villes flamandes. Dirigées par Gand, elles se lancent dans une rébellion, ne voulant pas d'un prince étranger à la tête des Pays-Bas. Sans Marie de Bourgogne à ses côtés, Maximilien perd toute légitimité de pouvoir dans les territoires bourguignons⁹. Les villes flamandes obtiennent de force la tutelle des enfants princiers et les gardent enfermés à Gand, afin de les utiliser comme moyen de pression et ainsi forcer l'archiduc à accéder à leurs demandes.

Connaissant l'hostilité des communes flamandes envers Maximilien, Louis XI profite de cette faiblesse pour enfin mettre la main sur certaines terres des Pays-Bas longtemps convoitées afin de les réintégrer au royaume de France¹⁰. Il lance également des négociations de paix avec les représentants des villes flamandes et propose un mariage pour mettre fin au conflit franco-bourguignon. Le 28 avril 1482, les États Généraux sont convoqués à Gand et débutent ainsi les discussions entre les ambassadeurs français et les représentants des Pays-Bas pour conclure un traité de paix¹¹. Maximilien tente de s'immiscer dans les négociations en envoyant notamment une ambassade à la rencontre de Louis XI mais face à son armée impressionnante, les États Généraux se trouvent encore plus enclins à accepter un traité de paix¹². Maximilien est donc mis à l'écart des négociations et se voit forcé d'accepter les conditions posées par les Français et acceptées par leurs homologues flamands. Le traité de paix est accompagné d'une proposition de

⁷ POIRET MARIE-FRANÇOISE, *Le monastère de Brou. Le chef d'œuvre d'une fille d'empereur*, Paris, CNRS, 2003, p. 12.

⁸ DEBAE MARGUERITE, *La librairie de Marguerite d'Autriche*, Bibliothèque royale Albert I^{er}, Bruxelles, 1987, p. XI.

⁹ DE BOOM GHISLAINE, *Marguerite d'Autriche*, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1946, p. 7.

¹⁰ SCHNERB BERTRAND, « Les ducs de Bourgogne et "leurs pays de par-deçà" », dans BOUSMANNE BERNARD et DELCOURT THIERRY (éd.), *Miniatures flamandes (1404-1482)*, Anvers, BnF/KBR, 2011, (p. 38-46), p. 45.

¹¹ DE BOOM GHISLAINE, *Marguerite d'Autriche-Savoie et la Pré-Renaissance*, Paris/Bruxelles, Librairie E. Droz/Librairie FALK FILS, 1935, p. 4.

¹² *Ibid.*, p. 3.

mariage entre la jeune Marguerite et le dauphin Charles, de dix ans son aîné. Impuissant face aux demandes des villes flamandes toujours en possession de ses enfants, Maximilien finit par accepter le mariage de sa fille au futur roi de France. La dot de Marguerite d'Autriche, particulièrement généreuse et concédée par les villes flamandes, est la plus grande victoire de Louis XI. Comme nous le révèle Philippe de Commines, chroniqueur et historiographe à la cour de France, Louis XI avait d'abord fait une proposition de dot, ne réclamant que le comté d'Artois ou de Bourgogne mais la soumission des villes flamandes excède ses demandes¹³. En effet, en addition au comté d'Artois et de Bourgogne, les Flamands offrent une dot contenant les territoires suivants : le comté de Charolais, le comté d'Auxerre, le comté de Franche-Comté et le comté de Maçonnais. De son côté, Louis XI abandonne ses prétentions sur les villes de Lille, de Douai et d'Orchies. Le traité prévoit le retour de ces territoires au duc de Bourgogne si le mariage est annulé avant les douze ans de la fillette ou si Marguerite meurt sans postérité. En outre, ces régions futures ne peuvent être gouvernées par la France qu'après la consommation du mariage¹⁴. Maximilien, accompagné de ses principaux chevaliers, les puissants ecclésiastiques et les villes de Flandre acceptent et signent le traité d'Arras, le 23 décembre 1482 et le sort de Marguerite est scellé. Le traité est vu comme un triomphe, une victoire non seulement des représentants flamands mais également de la paix. Que ce soit du côté français ou bourguignon, cette paix, qui met fin à quinze ans de guerre, est bien accueillie par la population, lassée de cet éternel conflit¹⁵. Marguerite incarne directement cette paix et par conséquent, est baptisée par les deux peuples, « Auguste de la Paix »¹⁶.

Comme le veut la coutume, la jeune archiduchesse doit quitter sa famille pour rejoindre la cour de France afin de se préparer à son futur métier de reine. Les Français doivent toutefois patienter quelques mois avant de voir arriver la jeune dauphine sur leur territoire. Le traité ayant été signé en plein hiver, Maximilien et ses proches refusent d'imposer un voyage si rude à Marguerite, de peur que celui-ci ne lui soit fatal¹⁷. Après avoir repoussé

¹³ PHILIPPE DE COMMINES, *Mémoires*, trad. de l'ancien français par J. BLANCHARD, Paris, Librairie générale française, 2001, p. 462.

¹⁴ DOCQUIER GILLES, « Convoi exceptionnel ou tournée de gala : négociations, retour et accueil de Marguerite d'Autriche, épouse répudiée, dans les Pays-Bas (1493) », dans DELSALLE PAUL, DOCQUIER GILLES, e.a. (dir.), *Pour la singulière affection qu'avons à Luy. Études bourguignonnes offertes à Jean-Marie Cauchies*, Turnhout, Brepols, 2017, (p. 195-205), p. 197.

¹⁵ LE FUR DIDIER, *Charles VIII*, op. cit., p. 43.

¹⁶ DE BOOM GHISLAINE, *Marguerite d'Autriche-Savoie*, op. cit., p. 4.

¹⁷ BRUCHET MAX et LANCIEN EUGÉNIE, *L'Itinéraire de Marguerite d'Autriche*, Lille, Imprimerie L. Danel, 1934, p. 10.

l'échéance plusieurs fois, Maximilien doit finalement accepter le départ de sa fille, le 24 avril 1483¹⁸. Escortée par la délégation bourguignonne qui comprend le chancelier de Brabant ainsi que différents seigneurs et dames de la maison de Bourgogne, elle passe par Lille où elle est accueillie de manière somptueuse et est finalement remise à la délégation française à Hesdin, le 13 mai¹⁹. À la tête de cette délégation, se trouvent Anne de Beaujeu²⁰ et son mari, Pierre de Bourbon²¹. Son voyage continue et passe notamment par Paris, le 2 juin où elle y est accueillie en grande pompe²². Arrivée le 22 juin au château d'Amboise, elle rencontre enfin son futur mari, le dauphin Charles. Le lendemain, le mariage est célébré en compagnie de nombreux princes de sang et grands seigneurs dans la chapelle du château et le dauphin y prête serment « de ne pas changer de femme pour le meilleur et pour le pire »²³.

Élevée à Plessis-Lès-Tours, il semble que Marguerite d'Autriche ait une enfance joyeuse, grandissant en compagnie du futur Charles VIII et du duc d'Orléans, futur Louis XII²⁴. Elle ne garde pas longtemps le titre de dauphine, puisque Louis XI finit par mourir après une longue maladie, et elle devient reine de France. Par la suite, le peuple français lui donne même le surnom de « petite reine »²⁵. À la cour, elle assiste à de nombreux banquets, tournois, joutes et chasses, qu'elle affectionne particulièrement. Son éducation est confiée à Anne de Beaujeu, qui la remet ensuite entre les mains d'une préceptrice, Jeanne de Courraudon, dame de Segré²⁶. Cette dernière lui donne une éducation réservée à une future reine. Se concentrant sur les langues et sur l'art, elle lui fait notamment goûter au culte des belles œuvres.

Néanmoins, pendant une dizaine d'années, Maximilien réclame le retour de sa fille et prétend qu'il n'a jamais voulu de ce mariage. Il menace et attaque de manière répétitive

¹⁸ LE FUR DIDIER, *Charles VIII, op. cit.*, p. 46.

¹⁹ *Ibid.*, p. 47.

²⁰ Anne de Beaujeu (1461-1522), fille de Louis XI et de Charlotte de Savoie, elle occupe le rôle de régente après la mort de son père en 1483 jusqu'à la majorité de Charles VIII. Aux côtés de son mari, Pierre de Bourbon, elle exerce une influence importante sur le roi et le convainc notamment d'épouser Anne de Bretagne. (DAVID-CHAPY AUBRÉE, *Anne de France, Louise de Savoie, inventions d'un pouvoir au féminin*, Paris, Classiques Garnier, 2016.)

²¹ DELEUZE GABRIELLA, *Marguerite d'Autriche, de la répudiation à la paix triomphante*, Liège, Université de Liège, 1989, p. 4.

²² JEAN DE ROYE, *Chronique scandaleuse : journal d'un parisien au temps de Louis XI*, éd. J. BLANCHARD, Paris, Pocket, 2015, p. 355.

²³ SOISSON JEAN-PIERRE, *Marguerite. Princesse de Bourgogne*, Paris, Fayard, 2005, p. 37.

²⁴ LABANDE-MAILFRET Yvonne, *Charles VIII, Le vouloir et la destinée*, Paris, Fayard, 1986, p. 64.

²⁵ DEBAE MARGUERITE, *La librairie de Marguerite d'Autriche, op. cit.*, p. XII.

²⁶ TRIEST MONIKA, *Macht, vrouwen en politik 1477-1558. Marie van Bourgondië, Margareta van Oostenrijk, Maria van Hongarije*, Louvain, Uitgeverij Van Halewyck, 2000, p. 96. ; LABANDE-MAILFRET YVONNE, *op. cit.*, p. 85.

les territoires français à la frontière bourguignonne²⁷. En outre, pour mettre des bâtons dans les roues de son adversaire français, Maximilien d'Autriche essaye d'obtenir la main de la duchesse, Anne de Bretagne²⁸. Depuis des années, le royaume de France veut intégrer le duché de Bretagne à ses territoires. Maximilien d'Autriche décide dès lors de contrecarrer les plans de Charles VIII. Dès 1487, l'idée d'une union entre le futur empereur et la duchesse fait son chemin, les États de Bretagne se montrant favorables à une telle alliance²⁹. Cependant, quelques années avant sa mort, François II³⁰ a signé le traité du Verger, dans lequel il a promis à Charles VIII de ne pas marier ses filles sans le consentement du roi de France³¹. Ainsi, en s'alliant avec Maximilien d'Autriche, Anne de Bretagne va à l'encontre de ce traité, n'ayant pas reçu l'aval de Charles. Face aux tensions générées par le problème breton, Marguerite d'Autriche s'inquiète d'un éventuel mariage entre Anne et Charles. Lors de son voyage vers le duché de Bretagne, le monarque tente toutefois de la rassurer en l'emmenant avec lui jusqu'à Saint-Symphorien. Ce geste a une valeur politique importante car Charles VIII réaffirme ainsi que le traité d'Arras est toujours valable et que Marguerite reste sa fiancée³². Cependant, Marguerite n'est pas rassurée et dit que Charles VIII « s'en aloit en Bretagne pour épouser une autre femme »³³. Par la suite, Anne de Bretagne finit par épouser Maximilien d'Autriche par procuration, le 19 décembre 1490. Elle a besoin d'aide militaire pour repousser les troupes françaises du duché et elle espère qu'en l'épousant, il lui enverra des soldats allemands. Dès lors, les relations diplomatiques empirent entre le royaume de France et les Pays-Bas bourguignons durant la fin du XV^e siècle.

Occupant déjà les grandes villes de Bretagne, Charles VIII propose différents prétendants à Anne pour remplacer Maximilien. Les ambassadeurs français avaient pour

²⁷ DOCQUIER GILLES, « *Et se partirent pour zingler en Espagne : les préparatifs du voyage de Marguerite d'Autriche, princesse de Castille (1495-1497)* », dans *Publications du Centre Européen d'Études Bourguignonnes*, vol. 51, Turnhout, Brepols, 2011, (p. 71-90), p. 74.

²⁸ Anne de Bretagne (1477-1514), fille de François d'Étampes et de Marguerite de Bretagne, elle est la seule héritière du duché et tente de résister aux attaques françaises en épousant Maximilien d'Autriche en 1490. Elle épouse ensuite Charles VIII, puis Louis XII, lui donnant deux filles. Elle meurt le 9 janvier 1514. (LE FUR DIDIER, *Anne de Bretagne : miroir d'une reine, historiographie d'un mythe*, Paris, Guénégau, 2000.)

²⁹ BRUCHET MAX, *Marguerite d'Autriche. Duchesse de Savoie*, Lille, Imprimerie L. Danel, 1927, p. 14.

³⁰ François II (1435-1488), fils de Richard d'Étampes et de Marguerite d'Orléans, il épouse Marguerite de Bretagne en 1455 et devient duc de Bretagne en 1458. Ils ont deux filles et tentent par tous les moyens d'empêcher la perte d'indépendance du duché de Bretagne aux mains du royaume de France. Il meurt le 9 septembre 1488. (ROWLEY ANTHONY (dir.), *Dictionnaire d'histoire de France*, 3^e éd., Paris, Perrin, 2002, p. 423.)

³¹ DELEUZE GABRIELLA, *op. cit.*, p. 5.

³² LABANDE-MAILFRET Yvonne, *op. cit.*, p. 121.

³³ JEAN FOULQUART, « Mémoire », éd. E. DE BARTHÉLEMY, dans *Revue de Champagne et de Brie*, vol. 7, Paris, H. Menu, 1879, p. 194-195.

but de faire « rompre le mariage de la duchesse de Bretagne avec le roi des Romains »³⁴. Cependant, elle refuse toutes les propositions du roi. Anne de Beaujeu lui recommande donc d'épouser la duchesse³⁵. Charles refuse dans un premier temps ne voulant pas se défaire de ses promesses et engagements. Néanmoins, l'union avec la Bretagne semble plus profitable pour le royaume de France. Dès lors, face à la pression de ses conseillers, Charles VIII épouse Anne de Bretagne de manière précipitée, le 17 novembre 1491 et répudie par la même occasion Marguerite, le 25 novembre³⁶. Lorsqu'il lui annonce la nouvelle et lui fait ses adieux, la jeune princesse fait preuve de beaucoup de piété et de courage³⁷. Charles VIII tente de justifier son choix en disant que son père veut la récupérer et ce, depuis de longues années³⁸. Répudiée, elle reste encore deux années en France, les discussions concernant sa restitution n'aboutissant pas. De son côté, Maximilien d'Autriche, qui a été humilié par deux fois à cause du rejet de sa fille et de l'annulation de son mariage avec Anne, ne supporte pas l'affront et tente de réunir une armée contre le roi de France. Il obtient le soutien d'Henri VII³⁹ et de Ferdinand d'Aragon⁴⁰ durant les premiers mois qui suivent la répudiation de Marguerite⁴¹. Néanmoins, la position de Maximilien reste faible aux Pays Bas et il n'obtient pas d'aide financière de son père. Pendant deux ans, il continue d'attaquer le royaume de France mais se trouve rapidement seul face au géant français. En effet, préférant se concentrer sur son projet napolitain, Charles VIII se décide finalement à conclure des traités de paix avec Ferdinand d'Aragon

³⁴ LABANDE-MAILFRET YVONNE, « Le mariage d'Anne de Bretagne avec Charles VIII vu par Erasme Brasca », dans *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, n°55, Rennes, Société d'Histoire et d'archéologie de Bretagne, 1978, (p. 17–42), p. 20.

³⁵ DUMONT JACQUES, *Marguerite d'Autriche. Une grande dame de chez nous*, Bruxelles, Pigmalion, 1953, p. 23.

³⁶ DOCQUIER GILLES, « Convoi exceptionnel ou tournée », art. cit., p. 197.

³⁷ LABANDE-MAILFRET YVONNE, art. cit., p. 27.

³⁸ Il invoque plusieurs raisons : la volonté d'une paix entre la France et la Bretagne, la volonté de conclure un nouveau traité de paix avec Maximilien d'Autriche, car, selon lui, le premier traité (d'Arras) n'a jamais été respecté. Marguerite se défend toutefois des arguments du roi, disant qu'elle n'a rien à se reprocher. (LABANDE-MAILFRET Yvonne, *op. cit.*, p. 139.)

³⁹ Henri VII d'Angleterre (1457-1509), fils de Marguerite Beaufort et d'Edmond Tudor, Henri Tudor est le seul héritier de la maison de Lancastre en 1471. Après la Guerre des Deux-Roses qui oppose la maison de Lancastre à celle de York, Henri Tudor bat le roi et épouse Élisabeth d'York afin de réconcilier les deux familles et de légitimer sa place sur le trône. (CHIMES STANLEY BERTRAM, *Henry VII*, New York, Yale University Press, 1999.)

⁴⁰ Ferdinand II d'Aragon (1452-1504), fils de Jean II d'Aragon et de Jeanne Enriquez, il hérite des territoires d'Aragon en 1461. Il épouse à Valladolid la future Isabelle de Castille, le 14 octobre 1469. Avec elle, ils se lancent dans la Reconquista. Ferdinand et Isabelle ont six enfants, dont Jean d'Aragon et Jeanne la Folle. (PÉREZ JOSEPH, *Isabelle et Ferdinand, rois catholiques d'Espagne*, Paris, Fayard, 1988.)

⁴¹ Ferdinand apporte un soutien oral à Maximilien : « Nous nous préparions à reprendre le glaive, pour conquérir le royaume de Tunis, mais le rapt inouï et exécrable de l'épouse du roi des Romains et la captivité de son illustre fille nous forcent à renoncer à nos desseins, pour venger cet outrage en nous alliant à nos frères, les rois d'Angleterre et de Portugal. » (BRUXELLES, Bibliothèque Royale de Belgique (KBR), ms. Latin 17328.)

et Henri VII, lui permettant donc désarmer ses ennemis de manière pacifique. Il commence par une alliance avec l'Angleterre qui accepte l'offre de paix de Charles VIII, en échange d'une compensation financière. Il rembourse à Henri VII les dettes contractées par Anne de Bretagne lors de la Guerre Folle contre la France. Le 3 novembre 1491, la paix d'Étaples est signée et convient d'une alliance à vie entre les deux monarques⁴². Ensuite, il décide de s'occuper de Ferdinand d'Aragon avec qui il conclut le traité de Barcelone, le 19 janvier 1493⁴³. Il lui offre une série de territoires ainsi que le remboursement des dettes de la reine Anne.

Finalement, Charles VIII conclut la paix avec Maximilien d'Autriche. Le roi de France s'est montré réticent à rendre Marguerite à son père car il ne voulait abandonner « fille ne fillette, ville ne villette »⁴⁴. Maximilien d'Autriche signe le traité de Senlis, le 23 mai 1493. Marguerite est donc restituée à son père avec une grande partie de sa dot, le roi gardant cependant la ville d'Arras, les comtés d'Auxonne, du Maçonnais, d'Auxerre et Bar-sur-Seine⁴⁵. De son côté, Maximilien reconnaît implicitement le mariage de Charles VIII et d'Anne de Bretagne et promet de respecter la paix. Marguerite peut finalement rentrer chez elle après deux années passées à l'écart de la cour de France, à Melun⁴⁶. Elle reprend donc le chemin des Pays-Bas où sa famille l'attend et l'accueille en grande pompe. Marguerite d'York contribue aux dépenses onéreuses et nécessaires à l'accueil de la jeune fille⁴⁷. Cambrai est la première ville qui accueille Marguerite en criant Noël selon l'usage mais la fille de Marie de Bourgogne leur rétorque : « Ne criez pas Noël, mais vive Bourgogne »⁴⁸. Durant le reste de son voyage, l'accent est mis sur la paix qu'elle a apportée aux villes bourguignonnes, grâce au traité de Senlis.

Lors de notre travail, nous nous concentrerons donc principalement sur cet épisode de la vie de Marguerite, qui a marqué les esprits et a fait couler beaucoup d'encre. Cependant, il nous semble important de donner un aperçu rapide de la suite de la vie de Marguerite, qui a été ponctuée de malheurs. En effet, certaines de nos sources sont réalisées plus tard et prennent donc en compte les épreuves auxquelles elle a dû faire face. Après s'être installée aux Pays-Bas, Marguerite vit sereinement pendant quelques années

⁴² CLOULAS IVAN, *Charles VIII et le mirage italien*, Paris, Albin Michel, 1986, p. 28.

⁴³ *Ibid.*, p. 29.

⁴⁴ BRUCHET MAX, *op. cit.*, p. 18.

⁴⁵ CLOULAS IVAN, *op. cit.*, p. 30.

⁴⁶ POIRET MARIE-FRANÇOISE, *op. cit.*, p. 14.

⁴⁷ DOCQUIER GILLES, « Convoi exceptionnel ou tournée », art. cit., p. 202.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 203.

dans le château aménagé pour elle par Philippe le Beau⁴⁹. Afin de se mesurer à l'ennemi français, Maximilien d'Autriche décide d'une alliance avec le royaume d'Espagne. Avec Ferdinand et Isabelle, ils conviennent d'un double mariage entre Philippe le Beau et Jeanne de Castille⁵⁰ et entre Marguerite d'Autriche et Jean d'Aragon⁵¹. Une fois Jeanne arrivée dans les Pays-Bas bourguignons, Marguerite embarque dans l'armada espagnole et part ainsi pour l'Espagne vers son futur mari⁵². Le 3 avril 1497, Marguerite d'Autriche épouse Jean d'Aragon dans la cathédrale de Burgos. Jean témoigne d'un amour sincère pour Marguerite mais ces moments heureux sont de courte durée. En effet, de santé fragile, Jean meurt quelques mois plus tard, le 4 octobre 1497. Isabelle et Ferdinand sont dévastés par la mort de leur fils mais, Marguerite étant enceinte, ils espèrent qu'un nouvel héritier le remplace⁵³. Leurs prières ne sont malheureusement pas entendues car elle accouche d'un enfant mort-né, en décembre de la même année. En septembre 1499, elle retourne aux Pays-Bas en passant par la France et arrive juste à temps pour assister au baptême de son neveu, Charles Quint⁵⁴. Elle reste ensuite aux Pays-Bas pendant quelques années le temps que son frère et son père s'accordent à la marier de nouveau à un potentiel allié de la maison austro-bourguignonne. Le choix se porte rapidement sur Philibert de Savoie, dont le territoire se trouve à la frontière entre la France et l'Italie. Le 3 décembre 1501, elle épouse le duc de Savoie et tombe sous son charme. Il lui fait découvrir les joies de la chasse, des joyeuses entrées, ... En outre, Philibert se montrant désintéressé par la politique de son duché, Marguerite d'Autriche peut s'occuper seule des affaires politiques savoyardes⁵⁵. Cependant, ce bonheur est éphémère, Marguerite étant encore frappée par le malheur. Philibert meurt des suites d'un accident de chasse le 10 septembre 1504. À vingt-cinq ans, elle a déjà été veuve deux fois et refuse de se marier de nouveau, malgré les propositions faites par son frère et son frère. En 1506, elle se trouve encore dans le

⁴⁹ DEBAE MARGUERITE, *La librairie de Marguerite d'Autriche*, op. cit., p. XIII.

⁵⁰ Jeanne de Castille, dite la Folle (1479-1555), fille d'Isabelle de Castille et de Ferdinand d'Aragon, elle épouse Philippe le Beau en 1496. Elle devient reine de Castille en 1504, à la mort de sa mère. En 1506, à la mort de son mari, elle perd la tête et ne sait s'occuper ni de son royaume, ni de ses enfants. La charge retombe ainsi aux mains Marguerite d'Autriche. (CAUCHIES JEAN-MARIE, « Jeanne d'Aragon-Castille ou la quête d'un pouvoir introuvable », dans BOUSMAR ÉRIC, DUMONT JACQUES, MARCHANDISSE ALAIN et SCHNERB BERNARD (dir.), *Femmes de pouvoir, femmes politiques durant les derniers siècles du Moyen Âge et au cours de la première Renaissance*, Bruxelles, De Boeck, 2012, (p. 67-73), p. 67-68.)

⁵¹ Jean d'Aragon (1478-1497), fils aîné d'Isabelle de Castille et de Ferdinand d'Aragon, il ne vit pas longtemps et ne règne jamais sur l'Espagne. Il meurt peu de temps après son mariage avec Marguerite d'Autriche. (PÉREZ JOSEPH, op. cit.)

⁵² DOCQUIER GILLES, « Et se partirent pour zingler en Espagne », art. cit., p. 82.

⁵³ POIRET MARIE-FRANÇOISE, op. cit., p. 17.

⁵⁴ TRIEST MONIKA., op. cit., p. 102.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 103.

duché de Savoie lorsque la nouvelle de la mort de Philippe le Beau lui parvient. Elle se décide donc à rentrer aux Pays-Bas afin de remplacer Jeanne de Castille, qui refuse de se séparer de son défunt mari pour s'occuper de ses enfants⁵⁶. En plus du rôle de mère de substitution qu'elle endosse, elle est également nommée gouvernante des Pays-Bas par Maximilien, le 18 mars 1507. En effet, ce dernier étant partagé entre l'Empire et les Pays-Bas, il ne peut pas toujours assumer son rôle de régent et offre donc à Marguerite une partie de pouvoirs afin de gérer les territoires bourguignons en son absence⁵⁷. Cependant, il conserve un droit de regard important sur les actions entreprises par sa fille.

Le parcours de Marguerite est semé d'embûches et elle ne cesse de faire face à des infortunes au cours de sa vie. Ces événements, qui ont permis de forger le caractère de la gouvernante des Pays-Bas, sont traités dans nos sources plus tardives et accordent donc un rôle différent à la répudiation de cette dernière. En effet, la construction de son statut politique, basée sur les nombreuses infortunes de sa vie, semble être un processus largement influencé par les différents auteurs qui se sont penchés sur sa vie. Le restant de celle-ci est plus heureux puisqu'elle occupe une place importante dans la politique mais également dans les arts aux Pays-Bas pendant la première partie du XVI^e siècle. Veuve et sans enfants, elle est dévouée à sa famille et, à cette fin, elle démontre ses qualités de diplomate en tant que régente des Pays-Bas⁵⁸. Dès lors, nous pourrions le constater lors de ce travail, Marguerite est un personnage fascinant, qui n'a pas été épargnée par la souffrance mais qui en est ressortie plus forte et qui a utilisé les moyens dont elle dispose afin de se hisser dans les plus hautes sphères du pouvoir, ce que peu de femmes ont réussi à faire avant elle. Elle a par ailleurs ouvert la voie aux femmes qui la suivront dans le rôle de gouvernante des Pays-Bas⁵⁹.

1.2 Historiographie

Afin de traiter de notre sujet qui reprend une série de thèmes divers, nous avons consulté de nombreux ouvrages et il nous semble important de revenir sur l'évolution de l'historiographie générale avant de nous pencher plus particulièrement sur

⁵⁶ DE HEMPTINNE THÉRÈSE, « La cour de Malines au bas Moyen Âge (1447-1530) : un laboratoire de recherche sur le « gender » ? », dans EICHBERGER DAGMAR, LEGARÉ ANNE-MARIE et HUSKIN WIM (éd.), *Women at the Burgundian Court: presence and influence*, Turnhout, Brepols, 2010, (p. 11-25), p. 23.

⁵⁷ EICHBERGER DAGMAR, *Dames met Klasse*, op. cit., p. 26.

⁵⁸ EICHBERGER DAGMAR, « Instrumentalising Art for Political Ends. Margaret of Austria, régente et gouvernante des pays bas de l'empereur », dans BOUSMAR ÉRIC, DUMONT JACQUES, MARCHANDISSE ALAIN et SCHNERB BERNARD (dir.), op. cit., (p. 571-584.), p. 583.

⁵⁹ TRIEST MONIKA., op. cit., p. 146.

l'historiographie politique, l'historiographie biographique ainsi que celle du genre. L'histoire représentant le pilier de la transmission de valeurs, d'idées et de concepts, elle a dû et continue encore aujourd'hui à se renouveler et à changer de champs d'intérêts et de recherches⁶⁰. L'histoire et son traitement ont drastiquement changé au fil des siècles. Les méthodes utilisées ont été modernisées et les sources sont également plus variées⁶¹.

Notre sujet se situant au tournant de deux périodes, l'historiographie médiévale et celle de la Renaissance ont retenu notre attention. La première a subi des changements récents, lors du XX^e siècle, dans le but de redorer l'image du Moyen Âge, souvent dépeint de manière négative⁶². La seconde a, quant à elle, dépassé l'idée qu'il existe une coupure nette entre le Moyen Âge et la Renaissance. En effet, nous observons actuellement qu'il existe une continuation entre les deux périodes et que les auteurs humanistes s'inspirent encore de leurs prédécesseurs médiévaux⁶³. De plus, nos sources traitant d'événements historiques, il est important de comprendre la vision de l'histoire lors de la Renaissance, au sortir du Moyen Âge. En effet, les chroniqueurs médiévaux traitent l'histoire de manière universelle et la soumettent à un cadre théologique surnaturel. La Renaissance, quant à elle, marque le début d'une nouvelle manière d'écrire l'histoire, qui offre un point de vue politique et patriotique⁶⁴. Cependant, si les humanistes se tournent vers une histoire plus cohérente, ils se trouvent toujours dans la continuité des chroniques médiévales⁶⁵.

La répudiation de Marguerite d'Autriche est un événement politique touchant à la fois le royaume de France et les territoires bourguignons. Il a donc été traité à de multiples reprises sous des aspects divers, et notamment à travers l'historiographie politique. Cette dernière a également connu un renouvellement durant le XX^e siècle, qui a permis un traitement de l'histoire politique incluant l'histoire sociale, culturelle et des mentalités. L'histoire politique devait changer radicalement et cette évolution a été encouragée par Marc Bloch et Lucien Febvre⁶⁶. Les historiens se détachent dès lors d'un traitement

⁶⁰ RUANO-BORBALAN JEAN-CLAUDE (dir.), *L'histoire aujourd'hui. Nouveaux objets de recherche, courants et débats, le métier d'historien*, Auxerre, Éditions Sciences humaines, 1999, p. 1.

⁶¹ LE GOFF JACQUES (dir.), *La Nouvelle Histoire*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1988, p. 35.

⁶² PARTNER NANCY (éd.), *Writing Medieval History*, Londres, Hodder Arnold, 2005, p. XI.

⁶³ FERGUSON K. WALLACE, *La Renaissance dans la pensée historique*, Paris, Payot, 1950, p. IV.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 15.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 13.

⁶⁶ GENET JEAN-PHILIPPE, « Culture et communication politique dans l'État européen de la fin du Moyen Âge », dans BERNSTEIN SERGE et MILZA PIERRE (dir.), *Axes et méthodes de l'histoire politique*, Paris, PUF, 1998, (p. 273-291), p. 274.

uniquement tourné vers les grands événements de l'histoire⁶⁷. L'histoire politique traite, entre autres, des forces en action, en compétition qui se disputent le pouvoir, mais également de la relation globale entre la société et le politique⁶⁸. Ainsi, nous pouvons observer un traitement similaire dans les ouvrages que nous avons consultés, qui témoignent d'un intérêt certain pour les relations conflictuelles qui existent entre la couronne française et les territoires bourguignons. Nous pouvons le noter dans l'ouvrage de Charles Arthur John Armstrong sur les relations entre la France, l'Angleterre et la Bourgogne au XV^e siècle⁶⁹, ou encore dans l'ouvrage de Denis Clauzel, Charles Giry-Deלוison et Christophe Leduc qui rassemble toute une série d'articles se concentrant sur Arras et sa position diplomatique et stratégique⁷⁰. Dans ces nombreux ouvrages, la répudiation et les différents traités qui en résultent sont généralement présentés à la suite de nombreux autres événements, sans qu'énormément de détails ne soient développés. De manière générale, cette répudiation est traitée comme un événement similaire aux nombreux autres ayant marqué les rivalités franco-bourguignonnes aux XV^e et XVI^e siècles. Il arrive pourtant que des historiens se penchent sur la répudiation et les différents aspects qu'elle peut prendre⁷¹. En outre, l'histoire politique a régulièrement abordé la question épineuse de la construction d'un État bourguignon durant le XV^e siècle⁷². Enfin, l'histoire politique s'est intéressée à la communication politique et à la mise en place d'une propagande organisée par le prince pour affirmer sa position⁷³. L'histoire politique peut se révéler complexe mais il n'en reste pas moins qu'elle nous est très précieuse pour comprendre notre sujet.

⁶⁷ CONTAMINE PHILIPPE, « Le concept de société politique dans la France de la fin du Moyen Âge : définition, portée et limite », dans BERNSTEIN SERGE et MILZA PIERRE (dir.), *op. cit.*, (p. 261-271), p. 264.

⁶⁸ BERNSTEIN SERGE et MILZA PIERRE (dir.), *op. cit.*, p. XIV.

⁶⁹ ARMSTRONG CHARLES ARTHUR JOHN, *England, France and Burgundy in the Fifteenth Century*, Londres, Hambledon Press, 1983.

⁷⁰ CLAUZEL DENIS, GIRY-DELOISON CHARLES et LEDUC CHRISTOPHE (éd.), *Arras et la diplomatie européenne XV^e-XVI^e siècles*, Arras, Artois Presses Université, 1999.

⁷¹ COLLARD FRANCK, « La royauté française et le renvoi de Marguerite d'Autriche. Remarques sur la rhétorique de la paix et du rex pacificus à la fin du XV^e siècle », dans NAEGLE GISELA (dir.), *Frieden schaffen und sich verteidigen im Spätmittelalter / Faire la paix et se défendre à la fin du Moyen Âge*, Munich, Oldenbourg, 2011, p. 343-356.

⁷² LECUPPRE-DESJARDIN ÉLODIE, *Le Royaume inachevé des ducs de Bourgogne (XIV^e-XV^e siècles)*, Paris, Belin, 2016. ; MOEGLIN JEAN-MARIE, « La "Maison de Bourgogne" : Origines, usages et destinées d'un concept », dans DELSALLE PAUL, DOCQUIER GILLES, e.a. (dir.), *op. cit.*, p. 319-332.

⁷³ BESSEY VALÉRIE et PARAVICINI WERNER (éd.), *Guerre des manifestes : Charles le Téméraire et ses ennemis, 1465-1475*, Paris, Académie des inscriptions et belles-lettres, 2017. ; CAUCHIES JEAN-MARIE, « La signification politique des entrées princières dans les Pays-Bas : Maximilien d'Autriche et Philippe le Beau », dans CAUCHIES JEAN-MARIE (éd.), *A la cour de Bourgogne. Le duc, son entourage, son train*, Turnhout, Brepols, 1998, p. 137, 155.

La répudiation est plus fréquemment traitée dans les biographies réalisées sur Charles VIII ou sur Marguerite d'Autriche. La pratique biographique est marquée par une volonté de vérité et de narration qui doit passer pour de la fiction et, pour cette raison, le genre biographique a longtemps été méprisé par les historiens⁷⁴. Les biographies ont ainsi été mises de côté durant le XIX^e et le XX^e siècle. Ce genre est néanmoins redécouvert durant les années quatre-vingt car il permet des études transversales⁷⁵. La vie de Marguerite d'Autriche a ainsi intrigué de nombreux auteurs que ce soit avant ou après le renouvellement de l'historiographie biographique. Les biographes, qui ont étudié la vie de Marguerite, ont généralement consacré de nombreuses lignes à la répudiation de cette dernière. Toutefois, sa vie ayant été particulièrement remplie et foisonnant de rebondissements, ils ont généralement tendance à s'attarder plus longuement sur ses mariages ou sa vie en tant que gouvernante des Pays-Bas. La plupart de ces historiens reconnaissent cependant le grand impact qu'a eu son renvoi de France sur le reste de sa vie. Nous disposons notamment des ouvrages de Max Bruchet, qui s'est intéressé à la duchesse de Savoie au début du XX^e siècle⁷⁶, ainsi que des ouvrages de Ghislaine De Boom qui a consacré énormément de temps à étudier la vie de Marguerite⁷⁷, mais nous possédons également des ouvrages plus récents, comme celui de Monika Triest, qui aborde l'histoire de trois femmes ayant marqué leur temps⁷⁸.

Il est évident que de nombreux historiens se sont aussi penchés sur la vie de Charles VIII, la royauté française représentant un sujet varié et riche. Toutefois, les différents ouvrages consultés, qui se rapportent à Charles VIII, n'évoquent que très peu de la répudiation de Marguerite d'Autriche. En effet, d'autres événements de la vie du roi de France semblent avoir retenu plus particulièrement l'attention des auteurs, notamment ses campagnes en Italie, comme nous pouvons le constater dans l'ouvrage d'Yvonne Labande-Mailfert⁷⁹, de Didier Le Fur⁸⁰ ou encore celui d'Ivan Cloulas⁸¹.

⁷⁴ DOSSE FRANÇOIS, *Le pari biographique : Écrire une vie*, Paris, La Découverte, 2005, p. 9.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 14.

⁷⁶ BRUCHET MAX, *op. cit.* ; BRUCHET MAX et LANCIEN EUGÉNIE, *op. cit.* ; BRUCHET MAX, « Le projet de mariage de Marguerite d'Autriche, douairière de Savoie, avec Henry VII », dans *Revue savoissienne*, vol. 61, Annecy, 1920, p. 149-163.

⁷⁷ DE BOOM GHISLAINE, *Marguerite d'Autriche-Savoie*, *op. cit.* ; DE BOOM GHISLAINE, *Marguerite d'Autriche*, *op. cit.* ; DE BOOM GHISLAINE, *Correspondance de Marguerite d'Autriche et de ses ambassadeurs à la Cour de France concernant l'exécution du traité de Cambrai (1529-1530)*, Bruxelles, Lamertin, 1935.

⁷⁸ TRIEST MONIKA., *op. cit.*

⁷⁹ LABANDE-MAILFRET YVONNE, *op. cit.*

⁸⁰ LE FUR DIDIER, *Charles VIII*, *op. cit.*

⁸¹ CLOULAS IVAN, *op. cit.*

Nous disposons également d'articles et d'ouvrages qui se sont consacrés à la vie de Marguerite d'Autriche, décidant de se focaliser sur un aspect précis de son existence, plutôt que de tenter de traiter le sujet dans son entièreté. Nous avons pu analyser des articles se concentrant particulièrement sur la répudiation de Marguerite. Nous nous sommes intéressés à l'article d'Yvonne Labande-Mailfert qui nous renseigne sur la vision française de cette répudiation⁸² mais également des ouvrages traitant du reste de sa vie comme l'article de Gilles Docquier sur les préparatifs de son mariage avec l'infant d'Espagne⁸³ ou encore l'article de Jean-Marie Cauchies qui évoque la vie de la régente des Pays-Bas⁸⁴.

Enfin, il semble évident que nous devons nous intéresser à l'historiographie du genre, étant donné l'exceptionnelle destinée que connaît Marguerite, en tant que femme. En effet, le pouvoir dont elle dispose, normalement réservé uniquement aux hommes, est relativement important. Elle se trouve assez libre de ses mouvements à une époque où très peu de femmes ont accès au pouvoir. L'histoire des femmes et plus encore, l'histoire du genre⁸⁵, est un domaine historique très récent, qui a permis d'ouvrir de nouveaux horizons et de poser de nouvelles questions sur les relations homme-femme⁸⁶. Si les femmes de renom étaient déjà étudiées dans l'historiographie avant l'apparition de l'histoire du genre, cette nouvelle manière de s'intéresser aux femmes a également permis de revoir le cas de Marguerite d'Autriche, ainsi que la cour dans laquelle elle évolue lors de sa régence⁸⁷. Nous retrouvons dès lors des ouvrages qui se sont intéressés à l'histoire du genre et l'exemple que représente Marguerite d'Autriche, tels que l'ouvrage très complet de Dagmar Eichberger, d'Anne-Marie Legaré et de Wim Huskin sur les femmes à la cour de Bourgogne qui contient une série d'articles traitant de Marguerite d'Autriche

⁸² LABANDE-MAILFRET YVONNE, art. cit.

⁸³ DOCQUIER GILLES, « Et se partirent pour zingler en Espagne », art. cit.

⁸⁴ CAUCHIES JEAN-MARIE, « Marguerite d'Autriche, gouvernante et diplomate », dans PARAVICINI BAGLIANI AGOSTINO, PIBIRI EVA et REYNARD DENIS (éd.), *L'itinérance des seigneurs (XIV^e-XVI^e siècles). Actes du colloque international de Lausanne et Romainmôtier, 29 novembre-1^{er} novembre 2001*, Lausanne, Université de Lausanne, 2003, p. 353-376.

⁸⁵ Gender: « a socially constructed series of behaviours that code one as male or female, but that vary across time, and space in such a way as to reveal their constructed nature. » (DOWNS LEE LAURA, *Writing Gender History*, Londres, Bloomsbury, 2004, p. 3.)

⁸⁶ *Ibid.*, p. 5.

⁸⁷ DE HEMPTINNE THÉRÈSE, « La cour de Malines au bas Moyen Âge », art. cit.

et du pouvoir féminin, ou encore des articles se consacrant à sa cour de Malines⁸⁸, à l'architecture mise en place⁸⁹, à sa bibliothèque⁹⁰, à son intérêt pour l'art⁹¹, etc.

Ainsi, l'historiographie et les ouvrages consultés nous offrent la possibilité de mieux cerner l'époque dans laquelle nos sources écrites évoluent et l'impact que ces sources ont pu connaître. Les travaux de ces historiens ont permis d'appréhender de nombreux aspects de la vie de Marguerite et de réaliser une meilleure analyse de sa répudiation ainsi qu'une comparaison de nos sources avec les travaux déjà réalisés. Ces ouvrages suscitent des questions diverses quant à la perception du mariage, de la femme, de la paix, de la guerre et de la répudiation. Elles nous permettent donc de mieux comprendre la façon dont cet événement a pu choquer, indigner ou si, au contraire, il est vu comme une action nécessaire et pacifique.

1.3 Les sources

Nous nous sommes intéressés à des sources écrites diverses mentionnant la répudiation de Marguerite d'Autriche, car elles offrent un accès direct à l'opinion des différents auteurs sur le sujet. Ces écrits peuvent être à la fois des indicateurs de l'avis de l'auteur et/ou du peuple mais peuvent également exercer une influence sur l'opinion de ce même peuple. Lors de contentieux, la production d'écrits augmente de manière conséquente et particulièrement lors d'événements jugés comme scandaleux par l'élite européenne. Nous nous trouvons dès lors face à une production massive de manifestes, de pamphlets et de traités poétiques⁹². L'écrit occupe manifestement une place de choix à la fin du Moyen Âge. Les souverains, en prenant conscience, se rendent également compte de l'intérêt d'utiliser de telles œuvres afin de légitimer leur pouvoir. Il leur arrive donc de pousser leurs historiographes à mettre en place une véritable propagande ayant pour but de

⁸⁸ EICHBERGER DAGMAR, « A noble residence for a Female Regent: Margaret of Austria and the 'Court of Savoy' in Mechelen », dans HILLS HELEN (éd.), *Architecture and the Politics of Gender in Early Modern Europe*, Aldershot-Burlington, 2003, p. 25-46.

⁸⁹ HILLS HELEN, « Theorizing the Relationships between Architecture and Gender in Early Modern Europe », dans HILLS HELEN, *op. cit.*, p. 3-22.

⁹⁰ DEBAE MARGUERITE, « La bibliothèque de Marguerite d'Autriche. État de la question et pistes de recherches », dans PARAVICINI BAGLIANI AGOSTINO, PIBIRI EVA et REYNARD DENIS (éd.), *op. cit.*, p. 377-398.

⁹¹ EICHBERGER DAGMAR, « Margaret of Austria's portrait collection: female patronage in the light of dynastic ambitions and artistic quality », dans *Oxford Journal of Renaissance Studies*, vol. 10 (2), 1996, p. 259-279.

⁹² SOUTET OLIVIER, *La littérature française de la Renaissance*, Paris, PUF, 1980, p. 34.

« notifier à la gent populaire les vrayes et non flateuses louenges et merites de leurs Princes, et les bonnes et justes querelles d'iceux »⁹³.

La variété des œuvres que nous avons analysées nous donne accès à des ouvrages de littérature médiévale ainsi que des œuvres renaissantes. Par ailleurs, nous avons récolté des sources françaises et bourguignonnes. Nous retrouvons à la fois une littérature partisane et solidaire de la politique bourguignonne⁹⁴, ainsi qu'une littérature française très attachée à la sacralité de son roi et à la paix. Notre corpus de sources contient différents genres littéraires et il semble important d'en apporter une brève définition afin de les distinguer. Nous y retrouvons des traités poétiques, des manifestes, des mémoires, des chroniques, des lettres ainsi que des poèmes. Premièrement, le traité peut prendre plusieurs sens selon qu'il soit politique ou littéraire. Dans notre cas, nous nous trouvons face à un traité littéraire, ouvrage se consacrant à un sujet bien particulier⁹⁵. La répudiation de Marguerite a résulté une grande production de traités poétiques. Sous couvert de leur poésie, leurs auteurs peuvent parfois témoigner de sentiments forts, révélateurs de leurs opinions⁹⁶. Ensuite, le manifeste peut être défini de plusieurs manières différentes. La plus adaptée nous semble être la suivante : « Proclamation destinée à attirer l'attention du public, à l'alerter sur quelque chose »⁹⁷. Le manifeste est une déclaration publique et solennelle et permet ainsi à son auteur de donner son opinion sur des événements passés. Il peut également être émis par le monarque, afin de justifier ses actions⁹⁸. Lors d'une guerre potentielle, le roi tente généralement d'énumérer les nombreuses raisons qui le poussent à cette guerre, la rendant ainsi « juste ». Le manifeste est un excellent révélateur des crises politiques et il a pour but de convaincre les différents détenteurs de pouvoir, nobles et villes, du bon droit du souverain⁹⁹. Les chroniques, quant à elles, sont des récits plus détaillés suivant aussi l'ordre chronologique des années. Les chroniqueurs sont souvent les historiographes de leur prince et leur dédient des œuvres dans lesquelles ils les glorifient. Ils célèbrent également le passé des ancêtres de leur

⁹³ JEAN LEMAIRE DE BELGES, *Traicté de la différence des schismes et des conciles de l'Église*, éd. J. BRITNELL, Genève, Droz, 1997.

⁹⁴ VAN HEMELRYCK TANIA, « Qu'est-ce que la littérature ... française à la cour des ducs de Bourgogne ? », dans PARAVICINI WERNER (dir.), *La cour de Bourgogne et l'Europe : le rayonnement et les limites d'un modèle culturel : actes du colloque international tenu à Paris les 9, 10 et 11 octobre 2007*, Ostfildern, Thorbecke, 2013, (p. 351-359), p. 351.

⁹⁵ SOUTET OLIVIER, *op. cit.*, p. 20.

⁹⁶ *Ibid.*, p. 21.

⁹⁷ LAROUSSE : <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/manifeste/49163#4TFghzRVefQiiMkD.99>, consulté le 27 mai 2018.

⁹⁸ LECUPPRE-DESJARDIN ÉLODIE, *op. cit.*, p. 208.

⁹⁹ BESSEY VALÉRIE et PARAVICINI WERNER (éd.), *op. cit.*, p. 7.

prince et la supériorité de leur maison en s'appuyant parfois sur des œuvres mythologiques et antiques¹⁰⁰. Les mémoires sont très similaires, rapportant également les événements historiques importants ainsi que ceux qui ont particulièrement marqué la vie de l'auteur. Il arrive souvent que ce soit des événements vécus par l'auteur et nous y découvrons généralement son opinion ainsi que des justifications personnelles¹⁰¹. Enfin, les lettres et les poèmes permettent à l'auteur de faire passer un message ou de laisser transparaître son opinion sur un sujet bien spécifique. Les lettres, lorsqu'elles ont été conservées, offrent un intérêt particulier car elles nous en apprennent plus sur le fonctionnement du gouvernement et sur la diplomatie internationale¹⁰². En effet, la correspondance accrue entre les souverains et les ambassadeurs peut s'avérer riche en informations sur l'opinion des différents protagonistes. Au sein de la production épistolaire, se trouvent également des lettres dans lesquelles le souverain s'adresse directement à ses sujets par l'intermédiaire d'un évêque ou d'un seigneur¹⁰³. Ainsi, l'évêque fait passer le message du prince au travers de sermons faits par ses clercs tandis que le seigneur placarde l'information dans les villages et engage des hérauts afin de claironner cette missive partout¹⁰⁴. Quant aux poèmes, ils peuvent également être utilisés pour faire passer un message ou pour conter des événements. Les auteurs dédient généralement leurs ouvrages à un monarque et font leur possible pour plaire à ce dernier¹⁰⁵. En faisant cela, ils espèrent également apporter plus de valeur à leurs œuvres¹⁰⁶.

Dès lors, les souverains s'entourent d'écrivains, d'historiographes et de chroniqueurs à la fin du Moyen Âge, ce qui nous permet de constater l'importance de l'écrit, qui se répand davantage grâce à l'invention de l'imprimerie¹⁰⁷. Cependant, vu qu'une grande partie des sujets des princes ne savent pas lire, ceux-ci ont recours à d'autres moyens pour affirmer leur pouvoir, tels que l'iconographie, l'architecture, la peinture, la tapisserie, la

¹⁰⁰ LECUPPRE-DESJARDIN ÉLODIE, *op. cit.*, p. 36, 191.

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 139, 157.

¹⁰² MOEGLIN JEAN-MARIE (dir.) et PÉQUIGNOT STÉPHANE, *op. cit.*, p. 133.

¹⁰³ BLOCKMANS WIM, « Le dialogue imaginaire entre princes et sujets : les Joyeuses Entrées en Brabant en 1494 et en 1496 », dans CAUCHIES JEAN-MARIE (éd.), *A la cour de Bourgogne, op. cit.*, (p. 155-166), p. 155.

¹⁰⁴ BESSEY VALÉRIE et PARAVICINI WERNER (éd.), *op. cit.*, p. 8.

¹⁰⁵ LECUPPRE-DESJARDIN ÉLODIE, *op. cit.*, p. 211.

¹⁰⁶ COSANDEY FANNY, « Conclusion », dans GAUDE-FERRAGU MURIELLE et VINCENT-CASSY CÉCILE (dir.), *“La dame de cœur” : patronage et mécénat religieux des femmes de pouvoir dans l'Europe des XIV^e-XVII^e siècles*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2016, (p. 295-299), p. 296.

¹⁰⁷ GIRAUD YVES et JUNG MARC-RENÉ, *Littérature française. 3, La Renaissance : 1 : 1480-1548*, Paris, Arthaud, 1972, p. 25.

monnaie ainsi que les manifestations publiques, notamment les Joyeuses Entrées¹⁰⁸. Nous nous concentrerons principalement sur les sources écrites mais il nous semblait important de préciser que ce n'est pas l'unique moyen de communication prisé des princes, durant la période qui nous intéresse.

Comme nous l'avons déjà mentionné, nous traiterons et analyserons d'abord en détail deux sources en particulier que nous comparerons ensuite à d'autres œuvres de la même période. Nous tenterons de mettre en évidence une évolution chronologique des écrits et de noter les différences que présentent nos sources en fonction de leur date. Que ce soient des sources contemporaines aux événements ou plus tardives, elles restent intéressantes. En effet, les premières nous offrent un témoignage authentique ainsi qu'une réaction à chaud. Les secondes sources ont quant à elles offert un recul intéressant avec les événements, que ne permettent pas les premières. De plus, leurs auteurs ont été témoins de l'évolution de la vie de Marguerite et de Charles à la suite du renvoi de la jeune fille et cela constitue donc un intérêt historique certain. Nous avons porté notre intérêt sur deux sources qui ont été moins étudiées que les autres. Datant toutes deux d'époques différentes, elles offrent deux points de vue opposés. Par ailleurs, ces sources se trouvaient dans la bibliothèque de Marguerite d'Autriche, ce qui signifie peut-être qu'elle en approuvait le contenu et qu'elles servaient ses ambitions politiques¹⁰⁹.

Dès lors, dans le chapitre suivant, nous étudierons tout d'abord la source la plus proche de la répudiation ; *Le Malheur de la France*¹¹⁰. Cette source est un traité poétique composé de plus de six cents vers. L'auteur anonyme y fait un plaidoyer, appelant les sujets de Philippe le Beau à se révolter contre le roi de France qui a causé grande offense à la sœur de l'archiduc. Il s'adresse ensuite à Charles VIII et lui fait de multiples reproches tout en le menaçant des malheurs qui toucheront la France à la suite des choix qu'il a posé. Cette source a été réalisée entre 1493 et 1495, juste après la paix de Senlis et parle donc principalement de l'humiliation de la jeune princesse. L'auteur est anonyme mais l'opinion typiquement bourguignonne dont il témoigne nous donne davantage d'informations sur son identité ainsi que sur ses intentions.

¹⁰⁸ BLOCKMANS WIM, « Le dialogue imaginaire », art. cit., p. 156.

¹⁰⁹ DEBAE MARGUERITE, *La librairie de Marguerite d'Autriche*, op. cit., p. X.

¹¹⁰ « Le malheur de la France », dans *La Dance aux aveugles et autres poésies du XV^e siècle*, extraites de la bibliothèque des ducs de Bourgogne, Lille, Lambert Doux Fils, 1748, p. 208-244.

La seconde source ayant retenu notre attention, est le traité, réalisé par Michel Riccio ou Michel Riz¹¹¹ qui rend hommage à l'archiduchesse. S'intitulant *Le Changement de Fortune en toute prospérité*, il est composé durant la gouvernance de Marguerite, probablement entre le 25 septembre 1506 et le mois de janvier 1507. Ce traité peut se révéler particulièrement intéressant car il est écrit dans une perspective plus neutre, Michel Riccio étant napolitain. Toutefois, il tente de séduire Marguerite d'Autriche afin qu'elle puisse agir en sa faveur. L'auteur consacre en effet une grande partie de son traité sur le thème de la Fortune, qui est cher à Marguerite. Cependant, l'importance consacrée à la répudiation de la gouvernante est bien moindre que dans l'œuvre précédente.

Nous nous trouvons ainsi face à deux traités poétiques, le premier en vers et le second en prose, qui présentent quelques points communs ainsi que de nombreuses différences. Les dates de leur rédaction sont éloignées et sont révélatrices des changements que nous décelons donc dans l'interprétation des événements. De plus, les opinions émises par les auteurs sont diamétralement opposées. Par exemple, la représentation du roi de France et de Marguerite sont très différentes d'un traité à l'autre.

Dans le troisième chapitre, après une analyse séparée des deux sources, nous concentrerons nos efforts sur une comparaison de nos deux œuvres. En effet, nous verrons que les techniques littéraires utilisées par l'auteur pour plaire à son destinataire peuvent être assez diverses. L'auteur peut s'attaquer, par écrit, aux ennemis de son prince afin de renforcer la position de ce dernier et d'en légitimer sa place sur le trône. Il peut également adopter une stratégie différente en comparant le destinataire de son œuvre à de grands personnages l'ayant précédé. Par la suite, nous nous intéresserons à la manière dont nos deux sources mentionnent et décrivent Charles VIII ainsi que la France. La première source étant bourguignonne et la seconde émanant d'un auteur napolitain au service du roi et de la reine de France, ces représentations du roi français sont très différentes. Nous ne manquerons pas de remettre en contexte les relations complexes de la France et des Pays-Bas bourguignons. Ensuite, il nous semble évident que la représentation et les descriptions de la maison de Bourgogne et, en particulier, celles de Marguerite d'Autriche, doivent être traitées. Nous nous pencherons sur la manière dont elle est décrite et si le temps a changé le portrait de la jeune femme. Nous étudierons également la lignée

¹¹¹ MICHEL RICCIO, « Le Changement de Fortune en toute prospérité », dans FRANÇON MARCEL et DE BOOM GHISLAINE (éd.), *Humanisme et Renaissance*, vol. 4, Genève, Droz, 1937, p. 351-366 et vol. 5/2, Genève, Droz, 1938, p. 307-329.

de Marguerite d'Autriche, tellement spectaculaire qu'elle est abordée dans nos deux sources. Cela nous permettra de nous interroger sur la place de la généalogie et du passé historique à la fin du Moyen Âge. Nos auteurs s'intéressant à la littérature qui les précède, nous aborderons ensuite l'impact de la Première Renaissance sur nos sources, mais également l'influence qu'exerce encore le Moyen Âge sur celles-ci. Nous verrons ainsi quelles sont les inspirations, les modèles suivis par nos auteurs lors de la réalisation de leurs œuvres. Nous verrons encore une fois que cet écart de temps entre nos sources est révélateur de grands changements. Enfin, nous traiterons bien entendu du thème de Fortune qui est mentionnée par nos deux sources. Nous parlerons de l'influence de ce thème sur Marguerite d'Autriche et nous évoquerons sa devise.

Dans le quatrième chapitre, nous nous pencherons finalement sur les autres sources de notre corpus afin de les comparer à nos deux sources principales tout en mettant en exergue l'évolution du récit de la répudiation. Nous nous intéresserons tout d'abord aux conflits politico-littéraire qui sont apparus lors de la répudiation de Marguerite d'Autriche. Ainsi, les réponses officielles données par Charles VIII dans sa lettre justifiant son choix à ses sujets¹¹², mais également les ouvrages des historiographes et chroniqueurs officiels de la cour de France et de Bourgogne, retiendront toute notre attention¹¹³. Dans le même ordre d'idées, nous étudierons également les lettres de Jacques Whimpeling, adressées à Robert Gaguin, révélatrices du conflit littéraire apparu entre les deux maisons après la répudiation de Marguerite. Nous nous pencherons par la suite sur *La Couronne margaritique*, œuvre de Jean Lemaire de Belges, qui présente de nombreuses similarités avec l'œuvre de Michel Riccio¹¹⁴. Comme troisième point, nous nous intéresserons aux œuvres qui ont marqué la vie de Marguerite et à celles qui ont été réalisées après sa mort. Enfin, nous consacrerons un dernier point à l'évolution du récit et aux changements apportés à la description de la répudiation de Marguerite.

Dans le dernier chapitre, nous nous interrogerons sur la construction du personnage politique de Marguerite d'Autriche. Nous évoquerons en particulier la propagande mise en place par la maison austro-bourguignonne et l'utilisation par Marguerite des mêmes procédés pour justifier sa place de gouvernante à la tête des Pays-Bas. À cette fin,

¹¹² PAUL PÉLICIER, *Lettres de Charles VIII, roi de France*, Paris, Librairie Renouard, 1898.

¹¹³ PHILIPPE DE COMMYNES, *op. cit.*, p. 13. ; JEAN MOLINET, *Chroniques, Les faitz et dictz*, éd. G. DOUTREPONT et O. JODOGNE, vol. 1-3, Bruxelles, Palais des Académies, 1935-1937. ; OLIVIER DE LA MARCHE, *Mémoires*, éd. H. BEAUNE et J. D'ARBAUMONT, vol. 1-4, Paris, Librairie Renouard, 1888.

¹¹⁴ JEAN LEMAIRE DE BELGES, *La Couronne margaritique*, éd. J. DE TOURNES, Lyon, s.n., 1549.

l'architecture mise en place à Malines et à Brou, fera l'objet de notre attention de même que l'intérêt de Marguerite pour l'art et son utilisation à des fins politiques. Nous ne manquerons pas non plus de nous intéresser à sa bibliothèque et à sa correspondance. Nous observerons ainsi la manière dont Marguerite se perçoit et se décrit en public comme en privé.

Finalement, au terme de ce travail et des questions qu'il a suscitées, nous pourrons apporter des éléments de réponses à nos interrogations, notamment sur la représentation d'une répudiation à la fin du Moyen Âge, sur la place de l'écrit dans la propagande, sur la vision du pouvoir féminin et sur les changements littéraires apportés par la Renaissance.

2. La répudiation à travers les sources

Dans ce premier chapitre, nous allons nous pencher sur les deux sources principales choisies afin d'en extraire des informations sur la manière dont la répudiation de Marguerite d'Autriche est traitée en fonction de la période. Comme précisé dans l'introduction, cet événement est vu sous un autre angle selon la période de la vie de Marguerite. À deux périodes opposées, nos deux sources s'intéressent à des aspects différents de la vie de la gouvernante, ne se consacrant pas uniquement à sa répudiation.

2.1 *Le Malheur de la France*¹¹⁵

Notre première source est décrite comme un « traitiet » par son auteur et prend le titre suivant : *Le Malheur de la France*¹¹⁶. Réalisé dans le Nord de la France, il est conservé à la Bibliothèque royale de Belgique¹¹⁷. La reliure est en maroquin rouge, aux armes de Louis XV. Ce traité est composé de six-cent vingt-huit vers durant lesquels l'auteur, dont l'identité nous reste inconnue, se lance dans un plaidoyer contre le roi de France. Le traité est divisé en deux parties distinctes, l'auteur commençant par appeler tous les sujets de l'archiduc Philippe le Beau à se lever contre Charles VIII qui a humilié sa sœur, Marguerite, en la répudiant, puis en s'adressant directement à ce dernier lui reprochant ses choix. Ce traité poétique a probablement été composé durant la période entre le traité de Senlis, ce dernier étant mentionné dans le texte, et le mariage de Marguerite d'Autriche à l'héritier de la couronne espagnole, Jean d'Aragon. Ainsi, l'auteur réalise son ouvrage entre le 23 mai 1493 et le 5 novembre 1495. Le traité contient deux miniatures représentant les personnages impliqués dans cette affaire.

¹¹⁵ Voir **Annexe 1**.

¹¹⁶ « Le malheur de la France », art. cit., p. 208-244.

¹¹⁷ BRUXELLES, KBR, ms. 11182.

La première miniature montre Maximilien d'Autriche assis sur un trône, entouré de ses deux enfants, Philippe et Marguerite. Ils ont tous des attributs permettant de les reconnaître facilement ; l'aigle pour Maximilien, le bonnet d'archiduc pour Philippe et la marguerite pour Marguerite¹¹⁸. L'auteur semble ainsi mettre en avant le statut d'empereur de Maximilien ainsi que la noblesse de la lignée de la famille d'Autriche. La seconde miniature se révèle particulièrement intéressante étant donné qu'elle représente une allégorie. Nous apercevons Charles VIII écoutant la Raison lui démontrer ses torts. Il revêt également différents attributs nous permettant de l'identifier rapidement, comme sa couronne, son sceptre et les fleurs de lys sur son habit. Cette miniature est dès lors directement liée au traité poétique.



Figure 1 : « Le malheur de la France », dans *La Dance aux aveugles et autres poésies du XV^e siècle*, extraites de la bibliothèque des ducs de Bourgogne, Lille, Lambert Doux Fils, 1748, Miniature n°2.

Cette source se révèle très intéressante car elle reflète parfaitement le sentiment bourguignon au moment de la répudiation de la jeune Marguerite par le roi de France. Ce traité présente aussi un intérêt historique important car il commente un moment qui a

¹¹⁸ DEBAE MARGUERITE, *La librairie de Marguerite d'Autriche*, op. cit., p. 7-8.

marqué la vie de Marguerite d'Autriche. Rédigée deux ans après le mariage de Charles VIII avec Anne de Bretagne et juste après le traité de Senlis, cette œuvre nous donne accès à une opinion à chaud sur un scandale qui a impliqué de nombreux acteurs – qu'ils soient écrivains, poètes, princes ou ecclésiastiques – à travers l'Europe. Dès le début de son argumentation, notre auteur prend très distinctement le parti de Marguerite d'Autriche et de sa famille pour s'opposer au roi de France et il convient donc de se montrer prudent face à cette source arbitraire. Toutefois, ce traité se trouvant dans la bibliothèque de Marguerite, il se révèle particulièrement précieux afin de prendre la mesure de l'avis de l'archiduchesse sur sa répudiation¹¹⁹.

Le premier poème de notre traité est composé de cent vers et de quatorze sizains. Dans cette première partie, l'auteur commence par insulter les Français leur reprochant de s'être mis entre Marguerite et Charles VIII. Il s'attaque également à ce dernier ainsi qu'à sa mère, Charlotte de Savoie¹²⁰ : « (...) dont la mère fut hacquenée¹²¹ (...) »¹²². La mère de Charles VIII étant une femme très pieuse ayant toujours vécu en recluse¹²³, il ne nous semble pas qu'il y ait de raisons particulières qui poussent l'auteur à lui donner cet attribut, à part dans le but d'insulter Charles, par l'intermédiaire de sa mère. Il utilise ensuite une série de proverbes afin de mettre en garde contre les mauvais choix du roi. Après ce premier avertissement, notre auteur débute son traité par un panégyrique de Philippe le Beau ainsi qu'un appel à tous les sujets de l'archiduc, leur demandant de s'unir face à la menace française. D'abord, il appelle les Picards et les Bourguignons à la guerre, qui se trouvent à la frontière avec la France et qui sont dès lors les plus concernés par les conflits franco-bourguignons. Il n'est donc pas rare que ces derniers soient appelés à la guerre dans d'autres sources. En outre, ils sont craints pour leur courage et leur bravoure. Ainsi, l'auteur de la chanson suivante débute en disant : « Reveillez vous Piccarz, Piccarz et Bourguignons (...) »¹²⁴. Nous retrouvons donc une grande similarité dans ces deux

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 7.

¹²⁰ Charlotte de Savoie (1442-1483), fille de Louis I^{er}, duc de Savoie, et d'Anne de Lusignan, son père la marie à Louis XI, encore dauphin, le 9 mars 1451. Cependant, le mariage n'est pas approuvé par le pape ni par Charles VII. Ils se réfugient donc tous deux à la cour de Philippe le Bon. C'est une femme très pieuse. (LEVEEL PIERRE, « Charlotte de Savoie, reine de France et dame d'Amboise (1461-1483) », dans *Bulletin et mémoire de la Société archéologique de Touraine*, n° 42/3, 1990, p. 22-23.)

¹²¹ Haquenée : mot qui prend plusieurs définitions, soit un petit cheval qui servait de monture aux dames, soit une femme laide, mal bâtie ou enfin une courtisane, femme aux mœurs légères (« Haquenée », dans *Centre National des Ressources Textuelles et Lexicales (CNRTL)*, <http://www.cnrtl.fr/definition/haquen%C3%A9e>, consulté le 08 mars 2018).

¹²² « Le malheur de la France », art. cit., p. 208.

¹²³ ROWLEY ANTHONY (dir.), *op. cit.*, p. 206.

¹²⁴ « Réveillez-vous Piccarz », dans PARIS GASTON et GEVAERT AUGUSTE, *Chansons du XV^e siècle*, Paris, Librairie de Firmin-Dicot et C^{ie}, 1875. (PARIS, Bibliothèque nationale de France (BnF), ms fr. 12744).

œuvres, qui ont par ailleurs été réalisées à la même période. En effet, la première chanson, qui adopte un ton va-t'en guerre, a été composé entre 1477 et 1482, lors des affrontements fréquents entre Français et Bourguignons, causés par l'invasion française¹²⁵. Il continue ensuite l'éloge de Philippe le Beau, mentionnant notamment qu'il est le chef de la Toison d'or et ne manque pas d'ajouter de nombreux adjectifs et de superlatifs afin de démontrer la supériorité et la grandeur de son prince :

« (...) Car il est trouvé / escript et prouvé / Qu'il doit une fois / Estre couronné / Et Roy appelé / Par-dessus tous Roys. Avec ce que je dis / Qu'en lui Dieu a mis / Forme très parfaite ; / Car maintieng de pris / Et port il a pris / Et beauté bien faite. (...) »^{126, 127}.

Il termine en complimentant le physique du jeune Philippe ainsi que ses nobles origines. Il précise également qu'il n'y a aucun doute que l'archiduc arriverait à renverser la France, peu importe le coût¹²⁸. La première partie du traité sert ainsi à l'éloge de Philippe le Beau et à l'appel des sujets de ce dernier. Il nous apparaît dès lors que l'auteur tente de plaire à son prince, en débutant le traité par de nombreux compliments. Dans cette première partie, il rédige à la troisième personne et semble prendre une certaine distance avec son texte.

Le deuxième poème est composé de quatre-vingt-huit sizains et de trois cent quatre-vingt-quatre vers. Cette partie est distinctement plus longue, nous y retrouvons le développement de l'argument principal de notre auteur, c'est-à-dire l'attaque contre Charles VIII face à sa décision de répudier Marguerite d'Autriche. Il débute en utilisant l'allégorie de la Raison qui démontre au roi de France les mauvaises décisions prises et le danger auquel il est confronté. L'utilisation de cette allégorie permet à l'auteur de s'adresser à Charles VIII. Son discours et son argumentation gagnent dès lors en importance en utilisant ce symbole. Raison lui explique qu'il risque énormément en décidant de rompre l'alliance qu'il a conclue avec Marguerite et Maximilien. Dès le deuxième sizain, Raison tutoie Charles VIII en lui demandant de se repentir pour éviter de nouveaux maux¹²⁹. Elle lui reproche d'avoir enfreint l'alliance qui existait avec Philippe le Beau, qui possède les vertus du « Lion » et de « l'Aigle », lui venant de ses parents. Elle le prévient également du danger qu'il risque face à Philippe le Beau :

¹²⁵ LECUPPRE-DESJARDIN ÉLODIE, *op. cit.*, p. 196.

¹²⁶ *Ibid.*, p. 211.

¹²⁷ Utilisation de la barre oblique afin de séparer les différents vers entre eux.

¹²⁸ « Le malheur de la France », art. cit., p. 213.

¹²⁹ *Ibid.*, p. 214.

« (...) Par quoy peulz attendre / D'avoir et entendre / Le bruit de ses esles¹³⁰. / Pour le droit deffendre / d'une fleur¹³¹, & prendre / Vengeances cruelles. Du Lyon aussi / Peulz estre en soussy / Et craindre sa pate. / Doubtant que transy / Ne soye par luy. / Et qu'il ne te matte. (...) »¹³².

Ensuite, Raison précise qu'il a enfreint une alliance qui a également été conclue avec les abbés et prélats, ecclésiastiques et représentants de l'Église. Face à l'accord de cette dernière, l'auteur insiste sur le caractère sacré du mariage de Marguerite d'Autriche et de Charles VIII. Ainsi, le reproche fait au roi est d'autant plus grand, puisqu'il brise une alliance divine, bénie par Dieu. Elle poursuit ensuite son attaque contre le roi de France en le comparant à ses ancêtres avec lesquels elle ne voit aucune ressemblance car il a enfreint les lois et le droit canon¹³³. Raison continue ensuite en donnant force détails entourant la répudiation de Marguerite, notamment son enfance en France et son statut de reine qui semblait irrévocable. Elle lui reproche les nombreuses fois où il a promis qu'il était « (...) par vray lyement / Son mary estoies. (...) ». L'auteur fait probablement référence aux doutes émis par Marguerite juste avant le départ de Charles VIII pour la Bretagne et à l'assurance qu'il lui avait apportée concernant leur mariage¹³⁴. Sous les traits de Raison, l'auteur poursuit le récit avec le siège de Rennes, le nouveau serment fait à Anne de Bretagne afin qu'elle devienne reine de France et le mariage entre les deux. Il est intéressant de voir que le blâme semble porter uniquement sur Charles VIII et qu'Anne de Bretagne est dépeinte comme ayant été obligée d'accepter la proposition du roi. En effet, elle aurait vu « un signe » de son destin de reine et elle renonce donc à son mariage avec l'archiduc, car sa foi l'y a « obligée »¹³⁵. Raison raconte par la suite le désarroi que connaît Marguerite lorsqu'elle apprend que Charles n'a pas respecté ses promesses : « (...) Laquelle esbaye / Fust, presque transsie / Jusqu'à l'âme rendre. / Quant ta foy faillit / Cognut et souillée / Pour l'ermine prendre. (...) O ! en quelle oppresse / Quel doeuil¹³⁶ et detresse / As-tu la Fleur mise (...) »¹³⁷. L'auteur reproche, par l'intermédiaire de Raison, à Charles VIII d'avoir déplu au peuple français en faisant le choix d'Anne à la

¹³⁰ Esles = Ailes

¹³¹ L'auteur parle de Marguerite d'Autriche, la comparant à une fleur.

¹³² « Le malheur de la France », art. cit., p. 215.

¹³³ *Ibid.*, p. 218.

¹³⁴ COLLARD FRANCK, art. cit., p. 345.

¹³⁵ « Le malheur de la France », art. cit., p. 220.

¹³⁶ Doeul=dueil : profond chagrin causé par la perte, l'absence de quelqu'un qu'on aime. (GODEFROY FRÉDÉRIC, « Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IX^e au XV^e siècle », dans *Grand Corpus des dictionnaires (IX^e-XX^e siècles)*, Classiques Garnier Numérique, 2007 : <https://www.classiques-garnier.com/numerique-bases/index.php?module=App&action=FrameMain>, consulté le 29 mai 2018.)

¹³⁷ « Le malheur de la France », art. cit., p. 222.

place de Marguerite. Ainsi, il est maudit par Dieu et traité en parjure. Raison poursuit en proférant qu'il n'existe pas pire homme sur terre et qu'il doit craindre la colère de Dieu car il a épousé Marguerite, lui a faisant croire à son statut de femme mariée et de reine de France. Nous observons ainsi que l'auteur utilise des termes forts pour fustiger les actions du roi. De nouveau, Raison met en garde le roi car, en gardant Marguerite en France, il a en théorie deux femmes, ce qui va à l'encontre du décret, il n'en a pas le droit¹³⁸. En effet, comme précisé dans l'introduction, Marguerite d'Autriche ne rentre chez elle que deux ans après le mariage d'Anne de Bretagne et Charles VIII car ce dernier refuse de se séparer des territoires que Marguerite a apportés comme dot¹³⁹. Raison nous apprend aussi que Dieu observe tout et qu'il protège la Bourgogne (le Lion) qui est le chef de sa garde. Par la suite, Raison dit que la paix qui a été conclue à Senlis au mois de mai risque d'être brisée, car il ne faut pas faire confiance au roi Charles qui continue de rompre ses promesses. À force de trahisons et d'offenses, le roi de France s'est donc fait de nombreux ennemis et l'auteur se montre clair quant aux intentions de représailles de Maximilien d'Autriche et de Philippe le Beau. Il menace Charles VIII d'une vengeance qui affecterait toute la France¹⁴⁰.

Après cette longue litanie de menaces, Raison se lance dans l'éloge de la « tendre Fleur », Marguerite afin de faire regretter son choix à Charles. Raison complimente d'abord Marguerite sur ses ancêtres et la grande lignée à laquelle elle appartient du côté de sa mère et de son père : « (...) Du plus grant lignaige / Qui soit sus la terre. (...) »¹⁴¹. Raison se plaint ensuite du grand malheur qui a frappé Marguerite lors de sa répudiation et durant les deux années qui ont suivi. Elle mentionne encore plusieurs fois l'Église et Dieu, auxquels Charles VIII a manqué de respect et qui offrent leur soutien à Marguerite plutôt qu'au « roi trèschrétien ».

Par la suite, Raison parle de la naissance d'un enfant en faisant référence à Charles-Orland de France, le premier héritier né du mariage d'Anne et Charles, en 1492¹⁴². Elle répète qu'un homme ne peut avoir deux femmes à la fois et qu'ainsi son enfant est considéré comme un bâtard et qui ne peut donc aucunement prétendre au titre de Dauphin de France. En s'opposant à la loi et en engendrant autant de malheurs, Charles VIII ne

¹³⁸ Le fait que Charles VIII ait « gardé » deux femmes est répété à plusieurs reprises dans cette source.

¹³⁹ DE BOOM GHISLAINE, *Marguerite d'Autriche-Savoie*, op. cit., p. 17.

¹⁴⁰ « Le malheur de la France », art. cit., p. 227.

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 228.

¹⁴² COLLARD FRANCK, art. cit., p. 352.

désire que son profit et celui-ci causera sa perte : « (...) Ce signe on congnoit / Et malheur on voit / Paint de deplaisance, / Que fortune acroit / Et nommé par droit / Le malheur de France. »¹⁴³. Dès lors, personne en France ne peut échapper aux futures catastrophes qui risquent de frapper le peuple. Afin d'éviter qu'un tel sort ne s'abatte sur la France, l'auteur, sous les traits de Raison, propose une solution au roi. Ainsi, si cette perspective malheureuse l'angoisse réellement, Raison lui conseille de renvoyer « (...) l'Ermine aux Bretons / et ton fils seroyes / Eveque de Troyes / d'Amiens ou Soissons. (...) »¹⁴⁴. Il est intéressant de noter que c'est une pratique typiquement bourguignonne que de destiner les bâtards à un avenir ecclésiastique. En effet, les bâtards ont souvent permis aux familles nobles de renforcer leur influence, leur puissance politique en endossant différents rôles, que ce soit à travers une carrière politique ou ecclésiastique¹⁴⁵. La carrière religieuse permet aux princes de conserver l'héritage afin de ne pas le diviser en un trop grand nombre¹⁴⁶. Ce rôle offre aussi aux bâtards la possibilité d'exercer un certain pouvoir et de servir la dynastie¹⁴⁷. Cette caractéristique est assez répandue au sein de la maison de Bourgogne ; ainsi Jean de Bourgogne, fils bâtard de Jean sans Peur¹⁴⁸, est évêque de Cambrai de 1439 à 1480¹⁴⁹ et David de Bourgogne, fils de Philippe le Bon¹⁵⁰, est prélat pour l'Église catholique¹⁵¹. Ayant recours à une pratique typiquement bourguignonne, notre auteur offre une solution similaire au roi de France. Si le roi suit les conseils de Raison, il doit renvoyer Anne et reconnaître son fils comme bâtard. Par la suite, une enquête serait lancée par Maximilien d'Autriche et Charles VIII organiserait une fête pour

¹⁴³ « Le malheur de la France », art. cit., p. 232.

¹⁴⁴ *Ibid.*, p. 234.

¹⁴⁵ BOUSMAR ÉRIC, MARCHANDISSE ALAIN, MASSON CHRISTOPHE et SCHNERB BERTRAND (dir.), *La bâtardise et l'exercice du pouvoir en Europe du XII^e au début du XVI^e siècle*, Lille, Revue du Nord, 2015, p. 7.

¹⁴⁶ BERRY CÉLINE, « La bâtardise au sein du lignage de Luxembourg », dans BOUSMAR ÉRIC, MARCHANDISSE ALAIN, MASSON CHRISTOPHE et SCHNERB BERTRAND (dir.), *op. cit.*, (p. 169-188), p. 182.

¹⁴⁷ STEINBERG SYLVIE, *Une tâche au front. La bâtardise aux XVI^e et XVII^e siècles*, Paris, Albin Michel, 2016, p. 331.

¹⁴⁸ Jean I^{er} de Bourgogne, dit Jean sans Peur (1371-1419), fils de Philippe le Hardi et de Marguerite de Flandre, il reçoit le titre de duc de Bourgogne en 1404. Il épouse Marguerite de Bavière en 1385. Ils ont sept filles et un fils, Philippe le Bon. Il continue la politique de son père pour accroître la puissance du duché. Il est assassiné en 1419. (SCHNERB BERTRAND, *Jean sans Peur, le prince meurtrier*, Paris, Payot, 2005.)

¹⁴⁹ MAILLARD-LUYPAERT MONIQUE, « Jean de Bourgogne, bâtard de Jean sans Peur, évêque de Cambrai de 1439 à 1480 », dans BOUSMAR ÉRIC, MARCHANDISSE ALAIN, MASSON CHRISTOPHE et SCHNERB BERTRAND (dir.), *op. cit.*, (p. 11-51), p. 14.

¹⁵⁰ Philippe le Bon (1396-1467), fils de Jean sans Peur et de Marguerite de Bavière, il est duc de Bourgogne et prend la place de son père à la tête des Pays-Bas bourguignons à partir de 1419. Il s'écarte petit à petit de la politique française pour développer un « État » bourguignon. (BONENFANT PAUL et BONENFANT-FEYTMANS ANNE-MARIE, *Philippe le Bon : sa politique, son action*, Bruxelles, De Boeck, 1996.)

¹⁵¹ *Ibid.*, p. 11.

le retour de Marguerite. Grâce à cette sage décision, les Français ne seraient plus frappés par le malheur et la paix pourra enfin s'installer dans le royaume.

Dans la suite de son discours au roi, Raison l'informe des malheurs qui risquent de survenir en France durant l'année 1503. Notre auteur insiste par ailleurs que la France sera touchée par les malheurs alors que des merveilles se produiront partout en Europe : « (...) Et ailleurs, je dis / Merveille on verra. (...) »¹⁵². Afin d'annoncer ces nombreuses catastrophes s'abattant sur la France, Raison recourt à maintes allégories et prédit l'arrivée du lion et de l'aigle dans le royaume mais aussi d'autres animaux, comme le léopard qui pourraient déferler dans le pays¹⁵³. Dans les ouvrages médiévaux, les animaux sont souvent décrits en train de détruire et de créer des ravages, ils sont synonymes de danger¹⁵⁴. De plus, il risque même d'être attaqué par des fleurs et particulièrement la marguerite « (...) sus toutes esclites (...) »¹⁵⁵.

Comme nous avons pu l'observer lors de ce traité, notre auteur emploie toute une série de symboles pour se référer aux différentes personnes concernées par son propos. Ainsi, il parle de Philippe le Beau, comme l'héritier du lion et de l'aigle, il se réfère à Anne de Bretagne en parlant de l'hermine, à Charles en parlant du « roi des Lys » et enfin, il parle de Marguerite en la comparant à la fleur du même nom. Il n'est en effet pas rare pour les auteurs médiévaux d'utiliser des couleurs, des végétaux, des objets ou des animaux afin d'identifier une personne¹⁵⁶.

En ce qui concerne Charles VIII, les rois de France ont utilisé la fleur de lys comme emblème¹⁵⁷ depuis le XIII^e siècle. D'origine médiévale, les emblèmes se répandent partout en Europe occidentale à partir du XIV^e et XV^e siècles. Les grandes familles européennes adoptent ainsi des animaux, des plantes ou autres objets pour orner leur écu¹⁵⁸. La comparaison du roi Charles à la fleur de lys ne semble pourtant pas revêtir une

¹⁵² « Le malheur de la France », art. cit., p. 240

¹⁵³ *Ibid.*, p. 237, 243.

¹⁵⁴ VOISENET JACQUES, *Bêtes et hommes dans le monde médiéval : le bestiaire des clercs du V^e au XII^e siècle*, Turnhout, Brepols, 2000, p. 194.

¹⁵⁵ « Le malheur de la France », art. cit., p. 243.

¹⁵⁶ PASTOUREAU MICHEL, *Symboles du Moyen Âge : animaux, végétaux, couleurs, objets*, Paris, Le Léopard d'or, 2012, p. 5.

¹⁵⁷ Emblème : figure qui orne le casque, le cimier. (PASTOUREAU MICHEL, *Figures et couleurs. Étude sur la symbolique et la sensibilité médiévales*, Paris, Le Léopard d'or, 1986, p. 125.)

¹⁵⁸ *Ibid.*, p. 128.

connotation négative, contrairement à certains auteurs bourguignons, comme George Chastelain, qui choisit de comparer Louis XI à une araignée ou un lièvre¹⁵⁹.

La maison de Bourgogne a adopté comme symbole, le lion, qui se retrouve sur leurs armoiries. Le lion est considéré comme le roi des animaux, il incarne la royauté, la justice, la sagesse, la force, la magnanimité et la vigilance. Il est également associé au Christ et est vu comme le gardien des lieux sacrés¹⁶⁰. À part l'empereur et le roi de France, toutes les dynasties chrétiennes occidentales ont porté un lion dans leurs armoiries, à un moment ou un autre¹⁶¹. De son côté, la maison de Habsbourg a choisi l'aigle, qui est le roi des oiseaux ; il est puissant et rapide dans son vol. Il est porteur de feu et de lumière et est souvent considéré comme un messenger des dieux¹⁶². Il est ainsi directement associé à l'idée du pouvoir de la majesté et de l'autorité. Il est également le symbole employé par tous les empires et figure sur les armoiries impériales¹⁶³. L'aigle est généralement plus représenté sur les armoiries dans les régions de l'Autriche, l'Allemagne méridionale, la Savoie et l'Italie du Nord, alors que le lion apparaît plus souvent en Brabant, en Flandre, en Hainaut et au Luxembourg¹⁶⁴.

En ce qui concerne l'hermine, c'est un animal apprécié pour sa fourrure qui est rare et chère ; elle est aussi plus largement utilisée comme emblème en Bretagne¹⁶⁵. Tout comme le lys pour les rois de France, l'hermine est directement associée aux ducs de Bretagne. Quant à la marguerite, il existe très peu d'ouvrages se penchant sur cette fleur et la raison pour laquelle elle est considérée comme la reine des fleurs. Ainsi, c'est généralement la rose qui est qualifiée de reine de fleurs. La connaissance de la flore par rapport à celle des bestiaires est beaucoup moins approfondie¹⁶⁶. Nous apprenons néanmoins dans l'ouvrage de Jack Goody que la marguerite est considérée comme robuste et que sa blancheur est synonyme de pureté. En outre, le prénom Marguerite signifie la perle et il possède un

¹⁵⁹ DOUDET ESTELLE, *Poétique de George Chastelain (1415-1475). Un cristal mucié en un coffre*, Paris, Honoré Champion, 2005, p. 515.

¹⁶⁰ VOISENET JACQUES, *op. cit.*, p. 54.

¹⁶¹ DUCHET SUCHAUX GASTON et PASTOUREAU MICHEL, *Le bestiaire médiéval. Dictionnaire historique et bibliographique*, Paris, Le Léopard d'or, 2002, p. 90.

¹⁶² VOISENET JACQUES, *op. cit.*, p. 119.

¹⁶³ DUCHET SUCHAUX GASTON et PASTOUREAU MICHEL, *op. cit.*, p. 20.

¹⁶⁴ PASTOUREAU MICHEL, *Traité d'Héraldique*, Paris, Picard, 4^e éd. 2003, p. 143, 150.

¹⁶⁵ *Ibid.*, p. 104.

¹⁶⁶ GOODY JACK, *La Culture des fleurs*, Paris, Seuil, 1994, p. 203.

passé royal puisque Marguerite d'Anjou¹⁶⁷ décore son blason de trois marguerites¹⁶⁸. Il est néanmoins important de noter que non seulement les auteurs associent Marguerite d'Autriche à la fleur mais elle le fait également, comme nous pouvons l'observer ci-dessous.



Figure 2 : PICKER MARTIN, *Album de Marguerite d'Autriche*, Bruxelles, KBR, 1986 : Ces deux marguerites se trouvent dans l'ornement à côté de chansons prétendument réalisées par Marguerite d'Autriche, la première photo représentant les armoiries de cette dernière, entourées de marguerites.

Dans la suite du traité, Raison parle également des quatre éléments qui interviendront dans les différentes catastrophes qui frapperont la France. Dès lors, celle-ci doit réellement craindre la vengeance de Dieu sinon elle court à sa perte. Raison prédit ces catastrophes en se basant sur la science et sur les signes que les astrologues ont identifiés¹⁶⁹. Longtemps assimilée à une forme de divination augurale et jugée superstitieuse, les prédictions astrologiques se sont cependant développées à partir du XIII^e siècle et occupent une place importante dans les cours princières durant le XIV^e et le XV^e siècles¹⁷⁰. Les astrologues, au service du prince, prétendent ainsi prédire les fortunes des princes, les grandes batailles et probablement les malheurs. Ils ont énormément de succès à la cour et reçoivent un poste auprès du prince, l'astrologie étant vue comme une science auxiliaire de la médecine. Elle sert également à la fin du XV^e siècle comme moyen d'information, de prestige, de propagande et de pouvoir¹⁷¹. La science des astres analyse la position des planètes avant d'émettre des prédictions sur les

¹⁶⁷ Marguerite d'Anjou (1430-1482), fille de René I^{er} d'Anjou, roi de Naples et d'Isabelle I^{ère}, duchesse de Lorraine, elle épouse le roi Henri VI d'Angleterre le 23 avril 1445. Elle devient reine consort en pleine guerre civile en Angleterre. (MAUER H. HELEN, *Margaret of Anjou: Queenship and Power in Late Medieval England*, Woodbridge/New York, The Boydell Press, 2003.)

¹⁶⁸ GOODY JACK, *op. cit.*, p. 571.

¹⁶⁹ « Le malheur de la France », art. cit., p. 240.

¹⁷⁰ BOUDET JEAN-PATRICE, *Entre science et "nigromance". Astrologie, divination et magie dans l'Occident médiéval (XII^e-XV^e siècle)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2006, p. 309.

¹⁷¹ *Ibid.*, p. 311.

naissances ou les règnes des rois. Notre auteur invoque ainsi Mars et Saturne pour justifier le choix de l'année 1503, annonciatrice de malheurs : « (...) Car Mars & Saturne / Avecques Fortune / Lors se conjoindront, / Dont guerre infortune / Et mainte infortune / Pluseurs souffriront. (...) »¹⁷². L'association de Mars et de Saturne a fréquemment lieu et est synonyme de malheurs aux yeux des contemporains de Marguerite¹⁷³. Il se peut donc qu'un astrologue ait prédit d'éventuels malheurs pour l'année 1503 et que notre auteur ait interprété cette date à sa manière.

La vengeance prédite pour cette année fatale risque de faire souffrir petits et grands et Raison continue d'énoncer les différentes catastrophes qui toucheront la France et aboutiront à la mort de Charles VIII : « (...) Ton orgueil, espoir ; / Ton ame a Dieu rendre. (...) »¹⁷⁴. Elle lui recommande également de réfléchir à ses actes et de tenter de défaire le mal qu'il a provoqué. Raison tente une dernière fois de le convaincre de changer d'avis et de reprendre Marguerite d'Autriche. L'auteur conclut son traité en disant qu'il prie Jésus afin qu'il envoie son amour et sa grâce sur Terre. « Amen. »¹⁷⁵.

Ce dernier mot retient notre attention pour sa connotation religieuse et prophétique, qui est représentatrice du reste de l'œuvre du *Malheur de la France*. C'est une pratique fréquente durant le XV^e siècle, le poète s'attribuant un rôle de prophète. En effet, l'inspiration poétique est considérée comme divine et sacrée¹⁷⁶. Nous observons notamment dans les œuvres de George Chastelain, cette idée que le rôle du poète consiste en une mission de Dieu. Il base donc sa rhétorique sur l'autorité divine et ducal¹⁷⁷. Il estime que « c'est de Dieu qu'il reçoit sa mission et c'est à lui, avant tout autre qu'il a des comptes à rendre. »¹⁷⁸. Il voit aussi le regard de Dieu comme une source de la vocation poétique. À la fin du XV^e siècle, Chastelain est responsable d'un changement du rôle du poète, vu comme un orateur élu de Dieu qui est à l'origine de la gloire du prince¹⁷⁹. Nous retrouvons dès lors une omniprésence des interrogations théologiques dans ses œuvres et

¹⁷² « Le malheur de la France », art. cit., p. 241.

¹⁷³ JEAN LEMAIRE DE BELGES, *Le temple d'honneur et de vertus*, éd. H. HORNIK, Genève/Paris, Droz/Minard, 1957, p. 31.

¹⁷⁴ « Le malheur de la France », art. cit., p. 242.

¹⁷⁵ *Ibid.*, p. 244.

¹⁷⁶ DOUDET ESTELLE, *op. cit.*, p. 39.

¹⁷⁷ *Ibid.*, p. 45.

¹⁷⁸ DELCLOS JEAN-CLAUDE, *Le témoignage de Georges Chastelain*, Genève, Droz, 1980, p. 3

¹⁷⁹ DOUDET ESTELLE, *op. cit.*, p. 791.

nous pouvons constater que l'influence divine se retrouve aussi de manière évidente dans *Le Malheur de la France*.

En terminant par cet avertissement des potentiels dangers auxquels la France devra faire face, il se peut que l'auteur souhaite menacer Charles VIII afin de le faire changer d'avis quant à la répudiation de la jeune Marguerite. Il se pourrait qu'il ait voulu faire un plaidoyer en faveur de la paix et qu'il tente donc de convaincre Charles VIII de reprendre son ancienne promesse pour mettre fin aux tensions. Cependant, ce traité n'ayant pas été réalisé dans le but d'être lu à la cour de France, il est plus probable que notre auteur l'ait composé afin de plaire à l'archiduc Philippe le Beau ou à Maximilien d'Autriche et de prouver sa loyauté à la maison austro-bourguignonne.

2.2 *Le Changement de Fortune en toute prospérité*¹⁸⁰

La deuxième source qui a retenu notre attention est un traité qui constitue en un panégyrique de Marguerite d'Autriche¹⁸¹. Écrit par Michel Riccio ou Michel Riz, il commente notamment les différents malheurs qui ont frappé la gouvernante des Pays-Bas et prend le titre suivant : *Traité des infortunes des reines et princesses dédié à la duchesse de Savoye, Marguerite d'Autriche par Michel Riz, Napolitain, docteur ès drois, conseiller du Roy en son grand Conseil*¹⁸². Ainsi, il a été spécialement composé pour Marguerite d'Autriche et le premier exemplaire se trouvait dans sa bibliothèque¹⁸³. En effet, ce dernier, conservé à Vienne¹⁸⁴, a probablement été réalisé par Riccio entre 1507 et 1509, alors que le second exemplaire, conservé à Paris¹⁸⁵, a été retrouvé aux Pays-Bas méridionaux, vers 1525-1530. La reliure de ce second manuscrit contient d'ailleurs les armoiries de Marguerite d'Autriche, en tant que reine de France mais les fleurs de lys semblent avoir été grattées¹⁸⁶.

Son auteur, Michel Riccio, est un juriste napolitain, qui, à l'arrivée des troupes françaises en Italie, passe au service de la cour de France et suit Charles VIII dans ses expéditions à Naples¹⁸⁷. Après la mort de ce dernier, il continue de servir la couronne

¹⁸⁰ Voir **Annexe 2**.

¹⁸¹ MICHEL RICCIO, art. cit., vol. 4 et vol. 5/2.

¹⁸² *Ibid.*, vol. 4, p. 351.

¹⁸³ DEBAE MARGUERITE, *La librairie de Marguerite d'Autriche*, op. cit., p. 134.

¹⁸⁴ VIENNE, Bibliothèque nationale d'Autriche (ÖNB), ms. 2625.

¹⁸⁵ PARIS, Bibliothèque nationale de France (BnF), ms. fr. 14940.

¹⁸⁶ DEBAE MARGUERITE, *La librairie de Marguerite d'Autriche*, op. cit., p. 163.

¹⁸⁷ MICHEL RICCIO, art. cit., vol. 4, p. 353.

française et apporte ses conseils à Anne de Bretagne et Louis XII. Hormis ses nombreux rôles au sein de la cour de France¹⁸⁸, il est l'auteur de nombreux autres ouvrages sur les rois de France, d'Espagne, de Jérusalem, de Naples, de Sicile ou encore de Hongrie¹⁸⁹. Ayant servi la couronne française pendant la majorité de sa vie, il est particulièrement étonnant que Michel Riccio se consacre à un traité faisant un long éloge de Marguerite d'Autriche. Plusieurs hypothèses ont été émises à ce sujet et il semble que Riccio, voulant obtenir une faveur de la part de l'archiduchesse, a estimé qu'un traité la mettant à l'honneur est sans doute le meilleur moyen d'y arriver¹⁹⁰. En effet, d'après deux lettres rédigées respectivement par Louis XII et Anne de Bretagne à Ferdinand d'Aragon, Riccio souhaite récupérer des possessions dans le royaume de Naples, qui avait été conquis par le roi espagnol¹⁹¹. Les deux lettres de ses maîtres restant sans réponse, Riccio a probablement décidé de s'adresser à Marguerite d'Autriche afin qu'elle intervienne en sa faveur auprès du grand-père de ses neveux et nièces¹⁹². Si ce traité ne comprend pas de date exacte, il a probablement été réalisé durant une période d'accalmie entre le royaume de France et la maison austro-bourguignonne. Ainsi, il aurait été composé entre le 25 septembre 1506, date de la mort de Philippe le Beau, et le mois de janvier 1507¹⁹³.

L'œuvre de Riccio contient également dix miniatures luxueusement réalisées, entourées de framboises et de marguerites. Sur la première miniature, nous retrouvons Fortune debout sur une roue et qui tente de tirer par un fil le sceptre royal et la couronne de France qui glisse de la tête de Marguerite d'Autriche (représentée sur la miniature opposée). Il apparaît sur le visage de Fortune un sourire malicieux et sournois, représentant la mauvaise fortune¹⁹⁴. À côté de cette dernière, les armes de France et de Flandre sont représentées ainsi que les vertus cardinales sous forme d'allégories : Force, Prudence, Justice et Tempérance¹⁹⁵. Par la suite, elle est représentée en costume d'apparat

¹⁸⁸ Durant sa carrière en France, il reçoit les titres suivants : avocat du royaume, juge à la cour des Monnaies (1495), membre du Sénat de Milan, premier Président au Parlement de Provence (1501), conseiller au Parlement de Paris (1504), maître des requêtes de Gênes, ambassadeur à Florence puis Milan (1508). (*Ibid.*, p. 353-354.)

¹⁸⁹ DEBAE MARGUERITE, *La librairie de Marguerite d'Autriche*, op. cit., p. 134.

¹⁹⁰ MICHEL RICCIO, art. cit., vol. 4, p. 355-357. ; DEBAE MARGUERITE, *La librairie de Marguerite d'Autriche*, op. cit., p. 138.

¹⁹¹ MICHEL RICCIO, art. cit., vol. 4, p. 355.

¹⁹² Ferdinand d'Aragon étant le père de Jeanne de Castille, il est le grand-père d'Éléonore d'Autriche, Charles Quint, Isabelle d'Autriche, Ferdinand I^{er}, Marie d'Autriche et Catherine d'Autriche. Leur éducation est confiée à Marguerite à la suite du décès de leur père. (PÉREZ JOSEPH, op. cit.)

¹⁹³ MICHEL RICCIO, art. cit., vol. 4, p. 357.

¹⁹⁴ SCHOUTTETEN MARIE-JOSÉ, *L'iconographie de Marguerite d'Autriche (1480-1530), d'après les portraits conservés dans les manuscrits*, Louvain, UCL, 1965, p. 176.

¹⁹⁵ MICHEL RICCIO, art. cit., vol. 4, p. 351.

pour son mariage à Jean d'Aragon, puis en princesse de Savoie et enfin, au pied de son trône, endeuillée. Sur la dernière miniature, Marguerite se trouve en costume de cour, entre les armes d'Autriche-Bourgogne et de Flandre et elle tient la couronne ducale au-dessus d'un écu blanc (signe de veuvage)¹⁹⁶.

¹⁹⁶ *Ibid.*, p. 352.



Figure 4 : Marguerite, reine de France, face à Fortune, Vienne, Bibliothèque Nationale d'Autriche, cod. 2625, fol. 2v-3.



Figure 5 : Marguerite comme Princesse d'Aragon-Castille, Vienne, ÖNB, cod. 2625, fol. 18v et 21. ; Marguerite comme veuve aux armes austro-bourguignonnes, Vienne, ÖNB, cod. 2625.

Ce commentaire, sur les infortunes successives qui ont touché Marguerite d'Autriche, peut se révéler particulièrement intéressant grâce à la perspective plus neutre qu'il offre, son auteur étant napolitain. Cependant, ayant servi la couronne française et désirant obtenir des faveurs de la part de la gouvernante des Pays-Bas, Riccio tente de faire plaisir à la jeune femme, en mettant en avant ses grandes qualités morales et en utilisant notamment le thème de la Fortune, notion particulièrement appréciée par Marguerite¹⁹⁷. Il fait ainsi une mention directe à la devise que cette dernière a adoptée : « Fortune, infortune fort une »¹⁹⁸. Celle-ci se trouve d'ailleurs aux quatre coins de la bordure de l'ouvrage¹⁹⁹. Il y a donc lieu de se montrer prudent quant à son éventuel manque d'impartialité. En outre, l'œuvre a été réalisée après les événements commentés, notamment après sa répudiation par Charles VIII et si elle permet d'avoir une vue d'ensemble sur la vie de Marguerite d'Autriche, il faut prendre en compte cet écart de temps entre les événements et la mise par écrit, ce qui donne souvent lieu à des modifications du récit. Cette œuvre peut dès lors contenir certaines erreurs historiques et souffrir des aléas du temps.

Riccio débute son traité en prose en utilisant la devise de Marguerite et continue en s'adressant à Marguerite d'Autriche en lui attribuant de nombreux superlatifs afin que tous comprennent à qui il s'adresse. Il se présente ensuite comme le « Conseiller du Roy Treschretien en sa court de Parlement a Paris en son grant Conseil. »²⁰⁰. Après cette courte préface, l'auteur commence en expliquant les circonstances qui l'ont amené à traiter ce sujet ; durant les voyages, il n'existe pas de meilleure occasion pour deviser et se poser des questions sur l'existence. Il prétend ainsi avoir rencontré un « noble Chevalier » lors du retour d'un voyage durant lequel il avait rencontré Marguerite d'Autriche²⁰¹. Il nous apprend ainsi que l'inspiration derrière ce traité est la jeune gouvernante des Pays-Bas et les nombreuses infortunes auxquelles elle a été confrontée durant sa vie. En se basant sur les écrits des « saiges et anchiens Philosophes », il se lance ensuite dans une réflexion sur le rôle de Fortune et les raisons qui l'ont poussée à s'acharner sur Marguerite. Sachant que cette dernière apprécie des discussions sur ce type de sujet, il décide de lui adresser cette œuvre. Dès lors, elle pourra en apprécier la vérité²⁰². Riccio, tentant d'expliquer les

¹⁹⁷ *Ibid.*, p. 358-359.

¹⁹⁸ DE BOOM GHISLAINE, *Marguerite d'Autriche, op. cit.*, p. 7.

¹⁹⁹ DEBAE MARGUERITE, *La librairie de Marguerite d'Autriche, op. cit.*, p. 135.

²⁰⁰ MICHEL RICCIO, art. cit., vol. 5/2, p. 307.

²⁰¹ *Ibid.*, p. 307.

²⁰² *Ibid.*, vol. 4, p. 361.

raisons poussant Fortune à rendre les « dames de hault et puissant estat » comme Marguerite, malheureuses, invoque deux motifs.

Premièrement, il nous apprend que Fortune prend plaisir à faire tomber ceux qu'elle a élevés et qu'elle se joue des hommes comme des femmes. La deuxième raison qu'il fournit avance que les femmes ne restent pas toujours vertueuses et il nous donne des exemples antiques de femmes qui ont mal agi au cours de leur vie. En général, ces femmes ont abandonné leur mari pour un autre et ainsi, elles en perdent leur état de noblesse, tout en contrariant Fortune. Riccio nous offre également quelques exemples de femmes du Haut Moyen Âge, comme Rosmunda²⁰³, Brunehildy²⁰⁴, etc. Néanmoins, ces femmes sont utilisées comme contre-exemples par rapport à Marguerite qui n'a jamais commis de telles actions durant sa vie²⁰⁵. Malgré le fait que Marguerite se soit toujours bien comportée et qu'elle ait acquis de nombreuses vertus durant sa vie, elle continue à être tourmentée par Fortune et Riccio se demande donc pourquoi. Il tente de répondre à cette question durant toute son œuvre.

La parole passe ensuite au Chevalier dont nous ignorons l'identité. Ce dernier entreprend, lors de son discours, de démontrer la grande lignée à laquelle appartient Marguerite d'Autriche. Il n'existe selon lui pas de « dame de plus ancienne et noble extraction » et il commence par décrire ses ancêtres du côté de son père²⁰⁶. Il remonte la lignée de la maison d'Autriche jusqu'à Charlemagne²⁰⁷ qu'il présente comme un ancêtre de Marguerite. Du côté de Maximilien, seules les grandes figures masculines sont citées, mais il ne développe pas toute la lignée des empereurs, ni tous leurs exploits. Il poursuit ensuite avec la lignée de Bourgogne du côté de sa mère, qui est elle aussi noble et réputée. En effet, Marie de Bourgogne descend directement de la lignée des rois de France, plus

²⁰³ Rosemonde, princesse Gépide, fille du roi Cunimond, elle épouse le roi lombard Alboïn. Elle le fait assassiner en 572 par son jeune amant. Ensuite, elle tente d'empoisonner ce même amant mais elle meurt de son propre poison. (WOLFRAM HERWIG, *The Roman Empire and its Germanic Peoples*, Los Angeles, University of California Press, 1997.)

²⁰⁴ Brunehilde ou Brunehaut, née en 547, est une princesse wisigothe qui épouse le roi des Francs, Sigebert I^{er} en 566. Après l'assassinat de Sigebert, elle épouse le fils de Chilpéric I^{er}, frère de son défunt mari, ce qui est considéré comme une trahison. Elle est une figure mal vue par ses contemporains et notamment par les chroniqueurs. (CAVANNA FRANÇOIS, *Les Reines rouges*, Paris, Albin Michel, 2002.)

²⁰⁵ MICHEL RICCIO, art. cit., vol. 5/2, p. 308.

²⁰⁶ *Ibid.*, p. 309.

²⁰⁷ Charlemagne (vers 742-814), fils de Pépin le Bref et de Bertrade de Laon, il est roi des Francs en 768 puis roi des Lombards en 774. Il est couronné empereur en 800, par le pape, Léon III. Considéré comme le premier père de l'Europe, il rassemble de nombreux territoires sous son autorité. (FAVIER JEAN, *Charlemagne*, Paris, Fayard, 1999.)

particulièrement de Saint Louis²⁰⁸ et de la reine Marguerite de Provence²⁰⁹. Il cite ensuite les différents rois et reines qui ont suivi. Il est particulièrement étonnant, lorsqu'il développe la lignée du côté de la mère de Marguerite, il ne se contente pas de mentionner les hommes qui ont marqué leur époque, comme précédemment pour les ancêtres de Maximilien, mais il parle également des femmes qui se trouvent à leurs côtés. Il nous apparaît également que la lignée remontant aux rois très chrétiens semble avoir plus de faveur aux yeux de l'auteur, ce qui n'est pas étonnant considérant ses allégeances. De plus, la lignée des rois de France est vue comme une lignée sainte, ce qui ajoute au prestige de la lignée de sa destinataire. Nous observons qu'à travers le développement de la lignée de Marguerite d'Autriche, que ce soit du côté de l'Empire ou du royaume de France, Riccio veut mettre en avant les grands personnages qui ont précédé l'archiduchesse et flatter de cette façon l'égo de cette dernière. Le Chevalier conclut son discours en disant qu'aucune princesse ou reine actuelle ne peut se targuer d'avoir une généalogie aussi « haute ne plus excellente »²¹⁰. Cependant, il précise que ses vertus sont tout aussi nobles que sa lignée et son extraction.

L'acteur²¹¹ reprend par la suite son discours et se lance dans une description détaillée des différentes vertus que possède Marguerite. Avant de commencer son discours, Riccio fait preuve de modestie en s'excusant de son manque de connaissance de la langue française et de son manque d'éloquence. Ce procédé qui consiste à excuser son langage et son manque d'expérience ou de souvenirs est une pratique fréquemment employée, notamment par Jean d'Auffray lors de sa réalisation du mémoire en l'honneur de Charles le Téméraire²¹². Pour chaque vertu citée, il propose également un exemple ou un modèle à suivre qui possède la même vertu que Marguerite. La première vertu étant la piété, Riccio ne manque pas de préciser qu'outre les nombreuses prières, oraisons, aumônes et contemplations qu'elle accomplit, Marguerite étudie également les Saintes Écritures,

²⁰⁸ Louis IX, né le 25 avril 1214 à Poissy, il monte sur le trône de France le 8 novembre 1226 à seulement douze ans et règne durant une quarantaine d'années (25 août 1270). Appelé Saint Louis, il est considéré comme un saint durant sa vie et fut canonisé en 1297. (LE GOFF JACQUES, *Saint Louis*, Paris, Gallimard, 1996.)

²⁰⁹ Marguerite de Provence (1221-1295), fille de Raymond Bérenger IV, comte de Provence et de Béatrice de Savoie, elle épouse Louis IX en 1234 et devient reine de France, à l'âge de treize ans. Elle lui donne douze enfants. (SIVÉRY GÉRARD, *Marguerite de Provence : une reine du temps des cathédrales*, Paris, Fayard, 1987.)

²¹⁰ MICHEL RICCIO, art. cit., vol. 5/2, p. 310.

²¹¹ Acteur : auteur au sens médiéval, « l'acteur est un écrivain, possédant sur son texte une certaine auctorité. » (DOUDET ESTELLE, *op. cit.*, p. 431.)

²¹² LECUPPRE-DESJARDIN ÉLODIE, *op. cit.*, p. 139-140.

« pardessus ce que requiert la condition des femmes »²¹³. Ainsi, il complimente l'archiduchesse en la mettant au-dessus des autres femmes. Comme exemple pour la piété, il choisit la vierge Emilia²¹⁴, précisant que les dieux ont désiré la fin des souffrances de cette jeune femme face à Fortune. Il espère que la souffrance de Marguerite prendra fin aussi²¹⁵. En effet, malgré l'adversité et le deuil auxquels elle a dû faire face, elle est toujours restée au service de Dieu. Il évoque ensuite la deuxième vertu que possède Marguerite qui est la chasteté et la pudicité²¹⁶, une vertu féminine avant tout. Elle prouve sa chasteté fréquemment dans ses paroles, sa contenance et ses œuvres de charité. Pour cette vertu, l'auteur a recours à une flopée de modèles venant de l'Antiquité romaine et grecque.

Par la suite, Riccio mentionne la troisième vertu de Marguerite ; fortresse qui signifie la force de caractère. Malgré toutes les épreuves auxquelles elle a été confrontée, elle fait montre d'un courage sans faille. Il utilise ensuite quelques exemples antiques afin de compléter son propos. Marguerite s'est montrée tout aussi courageuse que les femmes citées et elle mérite donc d'y être associée²¹⁷. La quatrième vertu commentée par Riccio est la prudence, qui consiste à se rappeler des choses passées afin de considérer les présentes et en tirer les leçons nécessaires pour l'avenir. Dès lors, il affirme que sous Marguerite, les serviteurs et les sujets de celle-ci n'ont jamais été aussi bien gouvernés²¹⁸. Elle tentait d'appliquer cette vertu quotidiennement. En outre, soulignons que cette vertu semble généralement attribuée aux hommes. En effet, jusqu'ici, Riccio n'a donné que des exemples féminins et pour cette vertu, il utilise une majorité de modèles masculins de l'Antiquité. Tout comme les hommes mentionnés, elle parle plusieurs langues grâce aux nombreux déplacements effectués durant sa jeunesse et elle arrive à convaincre les seigneurs parfois bornés de suivre ses ordres.

²¹³ MICHEL RICCIO, art. cit., vol. 5/2, p. 311.

²¹⁴ « La vierge Emilia », comme elle nommée dans l'ouvrage de Riccio, fait apparemment référence à une femme très pieuse, Emilia, en l'honneur de qui Marcus Claudius Marcellus fit bâtir un temple de Vertu et d'Honneur après sa victoire à Syracuse durant la deuxième guerre punique. (FARNOUX COMBET BERNARD, *Les guerres puniques*, 4^e éd., Paris, PUF, 1973. ; MICHEL RICCIO, art. cit., vol. 5/2, p. 310-311.)

²¹⁵ *Ibid.*, p. 311.

²¹⁶ Pudicité : pudeur (chasteté), (GODEFROY FRÉDÉRIC, *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IX^e au XV^e siècle. Composé d'après le dépouillement de tous les plus importants documents, manuscrits ou imprimés qui se trouvent dans les grandes bibliothèques de la France et de l'Europe et dans les principales archives départementales municipales, hospitalières ou privées*, tome 6, Paris, Kraus Reprint, 1969, p. 455).

²¹⁷ MICHEL RICCIO, art. cit., vol. 5/2, p. 311.

²¹⁸ *Ibid.*, p. 313.

La vertu suivante est celle de la justice, constante volonté de rendre à chacun ce qu'il lui appartient. Notre auteur nous apprend également que la raison, la foi et la libéralité sont des vertus qui sont directement liées à celle de la justice²¹⁹. Ensuite, nous avons la vertu de l'amour et de la foi portées à son mari et, dans le cas de Marguerite d'Autriche, ses maris. Cette vertu est dès lors essentiellement féminine comme nous l'indiquent les exemples féminins de l'Antiquité romaine fournis par l'auteur. La septième vertu est celle de « l'atempérance »²²⁰ et les modèles trouvés par Riccio sont principalement des hommes, mais il mentionne également Cléopâtre²²¹. Il termine avec la huitième vertu, celle de l'humanité et de la gratitude et nous propose deux exemples masculins, dont Alexandre le Grand ainsi qu'un exemple féminin. Marguerite a témoigné d'une grande humanité et de gratitude tout au long de sa vie envers ses serviteurs, ses proches ainsi que ses amis. Il conclut donc son discours des nombreuses vertus que détient Marguerite d'Autriche en précisant toutefois : « (...) Et tout ce que je en ay dict n'est pas la centysme partye qui sont en elle. (...) »²²². Il n'a donc pas cité toutes les vertus dont Marguerite est dotée ; il en existe énormément d'autres selon notre auteur. À travers ces compliments et ces comparaisons à des personnages célèbres de l'Antiquité, Riccio tente encore de plaire à sa destinataire.

Ensuite, nous repassons à un discours venant du Chevalier. Dans cette partie, il nous conte toutes les infortunes, les malheurs vécus par l'archiduchesse au cours de sa vie. Il débute son propos en utilisant la devise de Marguerite et continue avec les diverses épreuves qui ont affecté cette dernière durant son enfance. La première infortune qui touche Marguerite est la mort de sa mère, Marie de Bourgogne, alors qu'elle n'a que deux ans²²³. Il parle alors du grand malheur que représente la perte d'un parent à un si jeune âge et compare sa situation à celle de Saphos²²⁴ qui a vécu le même drame. La deuxième infortune mentionnée par Riccio est la répudiation par Charles VIII. Il parle d'abord de la paix qui devait découler du traité d'Arras et du mariage entre Marguerite et le dauphin. Cependant, Fortune « lui arracha la couronne de sa teste, lors que tous les princes nobles

²¹⁹ *Ibid.*, p. 314.

²²⁰ Atempérance : modération, retenue, tempérance. (GODEFROY FRÉDÉRIC, *op. cit.*, tome 1, p. 167.)

²²¹ MICHEL RICCIO, art. cit., vol. 5/2, p. 315.

²²² *Ibid.*, p. 316.

²²³ *Ibid.*, p. 317.

²²⁴ Sappho : poétesse grecque qui a vécu sur l'île de Lesbos durant le VII^e et VI^e siècle ACN. Elle perd son père très jeune comme le mentionne Ovide dans son œuvre, la *XV^e Héroïde*. (HOWATSON MARGARET C. (dir.), *Dictionnaire de l'Antiquité. Mythologie, littérature, civilisation*, trad. de l'anglais, Paris/Oxford, Robert Laffont/Oxford University Press, 1993, p. 895-896.)

et subjects l'aimoient merueilleusement »²²⁵. Il n'est pas étonnant de constater que l'auteur n'accuse personne, ni le roi de France, ni Anne de Bretagne ; la seule responsable de ce malheur semble être Fortune. Il qualifie également Charles VIII de bon roi. Ainsi, à travers ce traité réservé à Marguerite, il continue à témoigner de sa fidélité pour la couronne française. Le Chevalier continue l'histoire des malheurs de Marguerite en mentionnant son voyage vers l'Espagne. Elle faillit mourir noyée plusieurs fois durant ce voyage à cause de la mer agitée mais elle fut sauvée par Dieu qui ne « (...) permist pas que ung sy noble ouvraige fut sy tost rompu et gasté (...) »²²⁶. Les propos de notre auteur sont confirmés par les ouvrages consultés, qui mentionnent une tempête en mer, qui a failli coûter la vie à Marguerite²²⁷. Elle aurait d'ailleurs prononcé ces paroles lors de son périlleux voyage : « Cy-gist Margot, la gentil' damoiselle. Qu'ha deux marys et encore est pucelle »²²⁸. Riccio évoque ensuite son séjour en Espagne où elle a conquis tous ceux qui l'ont rencontré. Elle gagne rapidement le cœur du roi et de la reine ainsi que celui de son mari. Au moment où elle est de nouveau heureuse, Fortune prend la décision de tuer Juan et son futur enfant, qu'elle n'aurait pas dû perdre étant donné son jeune âge. Néanmoins, Fortune en a décidé autrement et Marguerite retourne aux Pays-Bas en passant par la France. Malgré son malheur et les deux couronnes qu'elle a déjà perdues à dix-huit ans à peine, elle reste sage et forte dans sa douleur²²⁹. Quelques années après son retour, un nouveau mariage est envisagé avec Philibert de Savoie. L'auteur nous informe que Fortune, ayant pris plaisir à voir Marguerite souffrir, lui envoie ce prince parfait en tout point afin de le lui retirer ensuite. Il ne tarit pas de compliments pour ce jeune prince, apprécié de tous ses serviteurs et ses sujets, qui est beau parmi tous les princes et gentilshommes, jeune, « bien délibéré²³⁰ et disposé à toutes choses honnestes »²³¹. Il insiste également sur le bonheur retrouvé par Marguerite qui attend son mariage avec impatience. Cette insistance ne fait que rendre l'infortune qui suit plus amère. En effet, le décès de Philibert, trois ans après leur mariage, cause une énorme douleur à la duchesse de Savoie. Ainsi, la Mort a dérobé à Marguerite, son cœur et son mari mais comme le précise Riccio, la Mort obéit « au commandement de Fortune pour abatre du tout ma dicte

²²⁵ MICHEL RICCIO, art. cit., vol. 5/2, p. 317.

²²⁶ *Ibid.*, p. 317.

²²⁷ TRIEST MONIKA., *op. cit.*, p. 101.

²²⁸ JEAN LEMAIRES DE BELGES, *Les Epîtres de l'Amant Vert*, éd. J. FRAPPIER, Genève, Droz, 1948, p. X.

²²⁹ MICHEL RICCIO, art. cit., vol. 5/2, p. 318.

²³⁰ Délibéré(e) : aisé, libre, déterminé (*Dictionnaire de l'Académie française*, 1835, 6^e éd., dans *Grand Corpus des dictionnaires (IX^e-XX^e siècles)*, *op. cit.*)

²³¹ MICHEL RICCIO, art. cit., vol. 5/2, p. 318.

damme »²³². Constamment tourmentée par Fortune, Marguerite étonne par sa force de caractère et sa sagesse malgré son jeune âge. Le Chevalier termine son propos en se disant ébahi par le fait que « Fortune infortune fort une. »²³³.

L'acteur continue sur sa lancée en se disant perplexe face à l'acharnement de Fortune à l'égard de Marguerite d'Autriche, malgré sa très noble condition et les nombreuses vertus qu'elle possède. Dans le reste de son propos, il développe les raisons qui poussent Fortune à lutter contre l'archiduchesse. Dès lors, il nous apprend que les sages²³⁴ estiment qu'une personne pleine de vertus n'est pas exempte de malheurs. Une personne ayant toutes les qualités peut donc subir de nombreuses épreuves et l'adversité lui permet même de prouver ses vertus. Par l'intermédiaire de Fortune, Dieu permet la souffrance des meilleurs hommes afin qu'ils puissent atteindre la perfection. Riccio dit également que Fortune est « excecuteresse de sa volonté »²³⁵. Il donne l'exemple d'un chevalier, qui pour arriver à ses fins, a dû se battre et s'entraîner tous les jours. Ce principe s'applique également aux personnes pleines de vertus qui doivent se battre tous les jours face à Fortune et aux malheurs qu'elle inflige afin de se rapprocher de la perfection. Face à l'adversité, il est possible de prouver ses qualités, ses vertus comme celles de la tempérance, de la justice, de la prudence et de la force. Ce combat constant contre Fortune permet également de devenir plus résistant à l'avenir et plus préparé aux éventuels aléas de la vie. Ainsi, Dieu n'assigne que les bons face à Fortune afin qu'ils la combattent et atteignent la perfection tant recherchée. La deuxième raison avancée par les sages est que la victoire obtenue honnêtement apporte plus de plaisir. Dès lors, Dieu préfère observer une personne avec un noble cœur, armé de vertus qui combat Fortune et qui parvient à la contrer. Les cœurs vertueux et courageux sont donc très méritants quand ils se battent contre Fortune de manière répétée, sans perdre espoir. La troisième raison, donnée par Demetrius²³⁶ et expliquant l'acharnement de Fortune, est que cette dernière fuit ceux qui ont peu de courage. Elle ne témoigne pas d'intérêt pour les mauvaises personnes, ayant un petit cœur et peu d'entendement. Elle a honte de travailler et se battre contre de telles

²³² *Ibid.*, p. 319.

²³³ *Ibid.*, p. 319.

²³⁴ Riccio fait référence aux sages et philosophes de l'Antiquité grecque et romaine, sans toutefois préciser de qui il s'agit.

²³⁵ MICHEL RICCIO, art. cit., vol. 5/2, p. 319.

²³⁶ Démétrios de Phalère (360 ACN-282 ACN), philosophe, orateur et homme d'État grec. Ses maîtres étaient Aristote et Théophraste. Il a aidé à fonder la bibliothèque d'Alexandrie. L'ouvrage dans lequel il parle de la Fortune s'intitule *Traité de la Providence*. (FORTENBAUGH WILLIAM et SCHÜTRUMPF ECKART, *Demetrius of Phalerum. Text, Translation and Discussion*, 2^e éd., New York, Routledge, 2017.)

personnes car ce sont des adversaires qui s'enfuient face à Fortune. « (...) il est réputé sy meschant que Fortune ne daigneroit combattre avecq lui (...) »²³⁷. L'auteur nous propose ensuite toute une série d'exemples antiques masculins qui ont combattu Fortune pendant de longues années et qu'elle a fini par abandonner. Grâce à elle, ils ont également acquis gloire et honneur. Riccio nous offre également deux contre-exemples, Néron²³⁸ et Silla²³⁹, contre qui Fortune ne s'est jamais battue car ils étaient de mauvais hommes au faible cœur²⁴⁰. La quatrième raison nous apprend que les maux endurés n'arrivent pas sans raison. Ainsi, les chirurgiens doivent parfois se résoudre à couper certaines parties du corps pour éviter une infection généralisée et pour sauver leur patient²⁴¹. Certaines pertes, certains maux sont donc nécessaires. Devoir faire face à l'adversité nous permet de démontrer notre volonté, notre honneur et notre savoir. L'état de perfection ne peut être atteint sans difficultés. Ainsi, nous avons : « (...) beaucoup de fortunes et de maux que Dieu nous a estimé dignes et capables esquelz puisse faire experience de quant humaine nature peust endurer (...) »²⁴². La vertu est acquise à force de combat contre Fortune et cette dernière ne veut donc pas se montrer cruelle. Toutefois, il est difficile de la contenter et les sages sont très admiratifs des personnes qui y arrivent. La vertu la plus proche de la perfection est celle de savoir et de pouvoir « mépriser » les œuvres de dame Fortune. La sixième raison évoquée par Riccio est le dur labeur, le besoin d'endurer de grandes souffrances. Il donne quelques exemples pour agrémenter son propos : les gendarmes qui veillent dans le froid, les religieux qui vivent en abstinence, ainsi que les personnes qui détiennent le gouvernement. Marguerite d'Autriche est un exemple parfait car, en tant que gouvernante des Pays-Bas, elle travaille jour et nuit²⁴³. Néanmoins, ceux qui travaillent dur sont tout aussi heureux voire plus que ceux qui ne pensent qu'à leur plaisir individuel. Il insiste également sur l'inutilité des biens caducs et temporaires, qui ne rendent pas heureux. La septième raison dit qu'il n'est pas réservé à tout le monde d'avoir

²³⁷ MICHEL RICCIO, art. cit., vol. 5/2, p. 320.

²³⁸ Néron (37 PCN-68 PCN), il est le cinquième et dernier empereur romain de la dynastie Julio-Claudienne. Il règne de 54 à 68. Il est connu pour avoir été un despote cruel, assassinant notamment sa mère et persécutant les chrétiens. Il avait une ambition démesurée. (SMITH WILLIAM (éd.), *A Dictionary of Greek and Roman Biography and Mythology*, Londres/New York, I.B. Tauris, 2007, vol. 2, p. 1162-1166.)

²³⁹ Sylla ou Sulla (138 ACN-78 ACN), général romain et homme politique, il gagne une bonne réputation auprès des soldats romains lors de la guerre contre Jugurtha, mais il participe également à la guerre des Cimbres, la Guerre sociale, puis une guerre civile contre Marius. Il se fait nommer dictateur de 82 à 81 ACN. (*Ibid.*, vol. 3, p. 923-943.)

²⁴⁰ MICHEL RICCIO, art. cit., vol. 5/2, p. 321.

²⁴¹ *Ibid.*, p. 321.

²⁴² *Ibid.*, p. 322.

²⁴³ *Ibid.*, p. 323.

les biens de l'entendement et les vertus. En effet, ces vertus sont un cadeau de Dieu qui nous donne la force de résister et de mépriser Fortune, alors que la plupart des gens la craignent. Plus nous avons combattu cette dernière, plus proche de lui nous nous trouvons. Il faut donc avoir un cœur noble et puissant pour résister à Fortune. En outre, il faut également considérer que Fortune ne compte pas éternellement combattre la même personne et qu'elle éprouve de la honte et de la peine à s'acharner contre les vertueux. Elle désire s'arrêter une fois qu'elle se rend compte que la personne a réussi à la vaincre²⁴⁴. Pour cette raison, il propose une série de modèles masculins à suivre venant de l'Antiquité romaine. Afin de conclure son propos, il passe à un exemple qu'il développe plus longuement, celui de Marie I^{ère} de Hongrie, qui descendait également de Saint Louis²⁴⁵. Fille du roi Louis le Sage de Hongrie et d'Élisabeth de Bosnie, elle monte sur le trône à la mort de son père en 1382 et est détrônée à plusieurs reprises. Charles III de Naples²⁴⁶ se rend notamment en Hongrie sous le prétexte de venir l'aider à éradiquer les soulèvements mais une fois arrivé à Budapest, il se déclare seigneur et roi. Ce dernier est tué par la suite par un chevalier prénommé, Jehan Bamis d'Orbathles²⁴⁷, qui trahit ensuite Marie de Hongrie en l'enfermant en prison et en tuant sa mère. Toutefois, « Fortune changea propos en tournant sa roue » car l'époux de Marie, l'empereur Sigismond de Luxembourg, vient à sa rescousse, accompagné d'une armée²⁴⁸. Finalement, elle reste au pouvoir aux côtés de son mari jusqu'à la fin de sa vie. Afin de donner plus de poids à son exemple, l'auteur fait un lien entre Marie de Hongrie et Marguerite d'Autriche qui sont toutes deux liées à la maison d'Autriche, en mentionnant la lignée de Marie de Hongrie et ses descendants. Il continue en offrant d'autres exemples médiévaux, comme l'empereur Sigismond, l'impératrice Judith de Bavière²⁴⁹, femme de Louis le Pieux, qui ont longuement été persécutés par Fortune mais qui ont connu le bonheur à l'issue de leur vie²⁵⁰. Il nous donne ensuite un exemple plus récent, celui de

²⁴⁴ *Ibid.*, p. 324.

²⁴⁵ *Ibid.*, p. 325.

²⁴⁶ Charles III de Naples ou Charles de Durazzo, né en 1345, il est roi de Hongrie de 1385 à 1386. (ENGEL PAL, KRISTO GYULA et KUBINYI ANDRAS, *Histoire de la Hongrie médiévale. Des Angevins aux Habsbourgs*, vol. 2, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2008.)

²⁴⁷ Jean Horvati est le chef des partisans de la reine mère, Élisabeth de Bosnie. Il prend le pouvoir du royaume de Hongrie de 1386 à 1387. (*Ibid.*, p. 113.)

²⁴⁸ MICHEL RICCIO, art. cit., vol. 5/2, p. 326.

²⁴⁹ Judith de Bavière, née vers 805, elle épouse Louis le Pieux en 819 et lui donne deux enfants, dont Charles II le Chauve. Elle et son mari sont capturés et détenus pendant de longues années par Lothaire, Pépin et Louis, avant d'être libérés et de récupérer leur empire. (TOUBERT PIERRE, *L'Europe dans sa première croissance : de Charlemagne à l'an mil*, Paris, Fayard, 2004.)

²⁵⁰ MICHEL RICCIO, art. cit., vol. 5/2, p. 327.

Maximilien d'Autriche, père de Marguerite. Dans cet exemple, Riccio commence par citer les infortunes encourues par Maximilien, notamment sa capture par les villes flamandes et il emploie encore des superlatifs pour qualifier l'archiduc : « (...) plus extimé et obey de lui et de sa maison (...) estre la plus grande (...) »²⁵¹. Il offre ensuite l'exemple de Louis XII, maître de Michel Riccio, qu'il loue énormément et qui a également connu de nombreuses épreuves dans le courant de sa vie. Il prend par après l'exemple d'Anne de Bretagne, qui comme Marguerite est dotée « de toutes vertus » et a beaucoup souffert lors de la perte de son duché. Il conclut son traité en donnant les exemples d'Henri VII d'Angleterre et d'Isabelle de Castille²⁵². Grâce à ces exemples proposés, il espère que Fortune changera d'avis et ne tourmentera plus Marguerite d'Autriche car elle aura honte des nombreux maux qu'elle lui a causés. En effet, aucun homme ni aucune femme n'ont autant souffert et résisté face à Fortune. Ainsi, Riccio prie Dieu qui est à l'origine de toutes choses afin que « par sa grace (...) comme Fortune a infortuné fort une, voeille Fortune fortunier fort une. »²⁵³. Sur cette note d'espoir, il termine ainsi son traité dédié à Marguerite d'Autriche.

Dans *Le Changement de Fortune en toute prospérité*, nous avons pu observer le développement d'un thème principal, la Fortune. Déjà traité dans une succession d'autres œuvres latines, italiennes et françaises, nous pouvons imaginer que ces dernières ont exercé une certaine influence sur le traité poétique de Riccio²⁵⁴. Il est aussi intéressant de noter qu'à de nombreuses reprises, l'Acteur ou le Chevalier mentionne la devise de Marguerite d'Autriche, en rapport direct avec le thème du traité²⁵⁵. La Fortune étant un sujet particulièrement intéressant, nous le développerons dans un point suivant. S'il fait un éloge réservé avant tout à Marguerite, il ne manque pas non plus de compliments pour Philibert de Savoie, Maximilien d'Autriche ou Marie de Bourgogne. Connaissant l'animosité de Marguerite envers la France, il n'hésite néanmoins pas à attribuer de nombreuses vertus et qualités à Louis XII, Anne de Bretagne et même Charles VIII²⁵⁶.

²⁵¹ *Ibid.*, p. 328.

²⁵² Isabelle I^{ère} de Castille (1451-1504), fille de Jean II de Castille et d'Isabelle de Portugal, elle n'est pas promise au trône castillan, contrairement à son demi-frère, Henri IV de Castille. Elle épouse Ferdinand d'Aragon, le 14 octobre 1469. En 1474, Henri IV meurt et Isabelle prend la place de sa nièce, se proclamant reine de Castille. Au cours de son mariage avec Ferdinand, elle accouche de six enfants, dont Jean d'Aragon et Jeanne la Folle. (RATLIFF G. WILLIAM, « Isabella of Castile », dans OLSON L. JAMES (éd.), *Historical Dictionary of the Spanish Empire, 1492-1975*, New York/Londres, Greenwood Press, 1992, p. 330-331.)

²⁵³ *Ibid.*, p. 329.

²⁵⁴ MICHEL RICCIO, art. cit., vol. 4, p. 359.

²⁵⁵ *Ibid.*, vol. 5/2, p. 307, 316, 319, 324, 329.

²⁵⁶ Comme ses lettres nous l'indiquent, Marguerite ne voit pas d'un bon œil les Français. (BRUCHET MAX, *op. cit.*, p. 7.)

Malgré cela, Riccio ne tourne pas le dos à ses maîtres, ne les trahit pas afin d'obtenir les faveurs de Marguerite. Il préfère blâmer une allégorie, Fortune, des malheurs qu'elle a connus en France. À travers ces différentes tournures de phrases et différentes techniques utilisées, notre auteur témoigne d'une réelle volonté de plaire à sa destinataire, sans pour autant faire fi de son allégeance à la cour de France.

3. Comparaison des deux sources

Dans ce chapitre, nous nous intéresserons aux points communs mais également aux différences que nous avons pu relever lors de l'analyse de nos deux sources principales. En effet, une comparaison nous permet de mettre en exergue de nombreuses divergences entre nos sources, attestant d'une évolution de l'écrit à travers le temps. Elle nous permet également de voir quels ont été les choix des auteurs en ce qui concerne la propagande, la représentation de l'ennemi, la description de Marguerite et de sa famille, l'utilisation de références antiques ainsi que la place du thème de la Fortune.

3.1 La propagande à travers les écrits

Premièrement, il semble crucial de nous pencher sur une éventuelle volonté de propagande des écrits que nous avons analysés ci-dessus. La propagande est utilisée par le prince au service de sa stratégie politique, pour contrer la rumeur²⁵⁷. Le souverain utilise donc une parole publique et officielle, à travers des tracts, des manifestes, des lettres et parfois, à travers les écrits d'historiographes ou de chroniqueurs à leur service. Dès lors, les poètes de cour mais aussi les dramaturges, les peintres, les prédicateurs, peuvent participer à cette propagande politique qui prend de nombreuses formes²⁵⁸. Durant la fin du XV^e siècle, les ducs bourguignons ont déjà pour objectif une centralisation générale ainsi qu'une unification des différents territoires qui se trouvent sous leur autorité. Afin de réaliser la création d'un véritable État à l'instar de la France, ils ont recours à la communication politique et symbolique comme instruments du pouvoir²⁵⁹. Ils font dès lors appel à bon nombre de stratagèmes permettant d'organiser la propagande bourguignonne et de magnifier l'image du prince, tels que les Joyeuses Entrées, des défilés de processions, des joutes, des mariages, etc. Cela permet au prince de se trouver au centre de toutes les attentions. Les ducs de Bourgogne ont également réalisé l'importance de l'écrit et de sa diffusion afin de communiquer avec leurs sujets mais également avec le reste de l'Europe. À partir du XV^e siècle, les poètes reçoivent un nouveau statut à la cour, profitent d'une forme d'anoblissement. Ils passent ainsi à un autre type de poésies, centré sur une « rhétorique curiale »²⁶⁰. L'écrivain devient une

²⁵⁷ LECUPPRE GILLES et LECUPPRE-DESJARDIN ÉLODIE, « La rumeur : un instrument de la compétition politique au service des princes de la fin du Moyen Âge », dans BILLORÉ MAÏTÉ et SORIA MYRIAM (éd.), *La rumeur au Moyen Âge. Du mépris à la manipulation (V^e-XV^e siècles)*, Rennes, PUR, 2011, (p. 149-175), p. 149.

²⁵⁸ LECUPPRE-DESJARDIN ÉLODIE, *op. cit.* p. 41.

²⁵⁹ *Ibid.*, p. 26.

²⁶⁰ DOUDET ESTELLE, *op. cit.*, p. 39.

figure publique et un orateur, recevant aussi le titre d'historiographe afin de créer des œuvres en l'honneur de son prince²⁶¹. Même si ces œuvres poétiques ou en prose ne sont pas forcément commandées par les ducs de Bourgogne, elles témoignent néanmoins d'un développement d'une propagande autour du prince bourguignon ainsi que de sa famille. Il ne faut cependant pas oublier que nos deux sources ont sans doute un impact minime en Europe occidentale, étant donné leur faible diffusion. En effet, notre première source n'a été retrouvée qu'en un exemplaire, tandis que l'œuvre de Riccio comprend deux exemplaires réalisés à des moments différents. Il faut donc estimer que ces œuvres n'ont pour but que de s'adresser directement au destinataire et ne comptaient pas toucher un public plus large. Toutefois, le fait que ces œuvres se trouvent dans la bibliothèque de Marguerite d'Autriche n'est pas un hasard. Dès lors, à travers une comparaison de nos deux sources avec plusieurs autres œuvres, nous allons analyser les différents aspects de la propagande qui marquent les Pays-Bas bourguignons de la première Renaissance.

3.1.1 Discrédit jeté sur les adversaires

Dans notre première source, nous observons particulièrement la volonté de l'auteur de discréditer les ennemis de Marguerite et de Philippe afin de mieux encenser ces derniers. Dans ces vers, il tente de délivrer un message de propagande clair, mettant en avant son prince. Il n'est pas le premier poète qui utilise une rhétorique délibérative afin de confronter les adversaires de son prince dans le but de prouver son allégeance à sa Maison.

En effet, dans son *Dit de Vérité*²⁶², en 1460, George Chastelain réalise un pamphlet dans lequel il s'attaque aux ennemis du duc de Bourgogne, Philippe le Bon. Tout comme dans *Le Malheur de la France*, cette source nous permet d'avoir une idée du positionnement de la maison bourguignonne. Historiographe de Philippe le Bon, Chastelain commence sa *Chronique* par une attaque contre les Français qu'il estime malhonnêtes et qu'il critique avec véhémence. Il les couvre de toutes sortes d'insultes et critiques, leur reprochant notamment leurs nombreux mensonges, qui ont donné lieu à des conflits entre les deux protagonistes²⁶³. Ce reproche de mensonge est également émis

²⁶¹ *Ibid.*, p. 41.

²⁶² GEORGE CHASTELAIN, *Les exposicions sur Vérité mal prise : le Dit de Vérité*, éd. J.-C. DELCLOS, Paris, Champion, 2005.

²⁶³ LECUPPRE GILLES, « Une vérité bonne à dire, mais difficile à entendre. Deux œuvres de Georges Chastelain (vers 1457-1461) », dans GENET JEAN-PHILIPPE (dir.), *La vérité : Vérité et crédibilité : construire la vérité dans le système de communication de l'Occident (XIII^e-XVII^e siècle)*, Paris, Publications de la Sorbonne/École française de Rome, 2015, (p. 447-460), p. 450-452.

dans *Le Malheur de la France* quand Raison critique Charles VIII pour avoir menti à Marguerite d'Autriche en faisant des promesses qu'il n'a pas tenues²⁶⁴. Ainsi, dans leurs écrits, les deux auteurs mettent en avant les mensonges utilisés par Charles VI et Charles VIII, ce qui permet de discréditer l'adversaire de leur prince. À travers les vers de nos auteurs, il nous apparaît qu'ils veulent tous deux se présenter comme des défenseurs de paix, même si leurs propos semblent parfois être des appels à la guerre contre la France, comme nous avons pu le voir dans le début du traité du *Malheur de la France*²⁶⁵. Dès lors, il est difficile de déterminer le réel avis de nos auteurs concernant la paix avec la France. Il convient de rappeler que ces derniers souhaitent plaire à leur maître ainsi qu'aux sujets se trouvant sous l'autorité bourguignonne, qui n'aspirent qu'à la paix²⁶⁶.

Chastelain écrit par la suite que les manigances des Français témoignent d'une volonté de déclencher une guerre contre le duc de Bourgogne. Dans *Le Malheur de la France*, notre auteur menace plutôt d'une guerre qui serait déclenchée à la suite des choix du roi mais propose également une paix éventuelle si Charles VIII change d'avis. Ils évoquent tous deux l'idée d'une guerre inévitable et provoquée par les Français. Le blâme pèse ainsi uniquement sur la France et nous retrouvons cette volonté de nos auteurs de paraître sous une lumière positive. Entre les deux textes, nous retrouvons quelques similarités supplémentaires. En effet, nos auteurs invoquent la colère de Dieu face aux agissements français et affirment que ce dernier a pris le parti du duc ou de l'archiduc. Ainsi, Dieu décide du sort des Français et compte se venger de leurs actions immorales²⁶⁷. Dans *Le Malheur de la France*, nous pouvons l'observer dans les vers suivants : « (...) Mais Dieu qui regarde / Que chief de sa garde / Le Lyon sera, / En sa sauvegarde / L'as pris & en garde / Tant que temps sera. (...) »²⁶⁸ ou « (...) Par laquelle France / Doubtera la chance / De perdicion, / Craindant la vengeance / De Dieu & la dance / De pugnicion. (...) »²⁶⁹. À travers leurs œuvres, nos auteurs mettent en garde les Français et tous deux prévoient un avenir incertain pour le royaume. À la fin du poème de Chastelain, des menaces sont proférées ainsi que des prophéties destinées à la France²⁷⁰ et similairement, l'auteur de notre source s'attarde sur l'année 1503, synonyme de malheurs pour le royaume

²⁶⁴ « Le malheur de la France », art. cit., p. 220.

²⁶⁵ LECUPPRE GILLES, « Une vérité bonne à dire », art. cit., p. 456. ; « Le malheur de la France », art. cit., p. 209, 225.

²⁶⁶ LECUPPRE-DESJARDIN ÉLODIE, *op. cit.*, p. 198.

²⁶⁷ LECUPPRE GILLES, « Une vérité bonne à dire », art. cit., p. 452.

²⁶⁸ « Le malheur de la France », art. cit., p. 225.

²⁶⁹ *Ibid.*, p. 240.

²⁷⁰ LECUPPRE GILLES, « Une vérité bonne à dire », art. cit., p. 453.

français²⁷¹. Nous notons toutefois des différences entre les œuvres analysées ci-dessus. En effet, s'il émet certaines critiques envers Charles VII, les principaux reproches de Chastelain s'adressent aux Français en général ; il refuse dès lors de s'attaquer au trône. De plus, il s'adresse au duc de Bourgogne plutôt qu'au roi de France²⁷². Au contraire, dans *Le Malheur de la France*, notre auteur s'attaque directement à Charles VIII, le tutoie et lui reproche ses choix qui ont un impact direct sur tous ses sujets pourtant opposés à la guerre²⁷³. Si nous n'avons pas d'informations sur l'impact international de l'œuvre, *Le Malheur de la France*, George Chastelain affirme que ses vers ont créé un véritable tollé à la cour de France et c'est pourquoi il réalise une nouvelle œuvre en prose afin de se justifier²⁷⁴. Toutefois, nous ne pouvons être certains de cette affirmation, plusieurs historiens l'ayant remise en doute²⁷⁵. Ces œuvres semblent avoir pour but principal de vanter les mérites de leurs maîtres. En effet, si elles s'attaquent aux ennemis français et critiquent notamment leur roi, c'est uniquement pour glorifier et encenser de manière indirecte le chef de la maison bourguignonne. Dans l'œuvre de Chastelain, il rend hommage à son prince, Philippe le Bon, et le compare souvent à Charles VII pour mettre en évidence les nombreuses qualités de Philippe le Bon qui font défaut au roi de France²⁷⁶. Dans *Le Malheur de la France*, l'auteur commence son traité par un éloge de Philippe le Beau, duc au pouvoir dans les Pays-Bas bourguignons²⁷⁷. Par la suite, il fait de même avec Marguerite d'Autriche, qui est la principale concernée par cet écrit, mais ne lui accorde pas autant de vers qu'à son frère²⁷⁸. Il réalise également un éloge de Maximilien d'Autriche et de Marie de Bourgogne²⁷⁹. Ainsi, la louange du prince passe par le blâme de ses ennemis et permet de le comparer à ces derniers et, dès lors, le dépeindre comme triomphant au vu de ses nombreuses qualités et vertus.

Durant une grande partie du XV^e siècle mais également à travers le XVI^e siècle, nous observons également cette tendance à critiquer l'ennemi pour valoriser sa propre maison

²⁷¹ « Le malheur de la France », art. cit., p. 241.

²⁷² LECUPPRE GILLES, « Une vérité bonne à dire », art. cit., p. 460.

²⁷³ « Le malheur de la France », art. cit., p. 215, 218, 220, 223, 239.

²⁷⁴ SMALL GRAEME, *George Chastelain and the Shaping of the Valois Burgundy. Political and Historical Culture at Court in the Fifteenth Century*, Londres/New York, The Boydell Press, 1997, p. 185.

²⁷⁵ LECUPPRE GILLES, « Une vérité bonne à dire », art. cit., p. 453. ; SMALL GRAEME, *op. cit.*, p. 197.

²⁷⁶ LECUPPRE GILLES, « Une vérité bonne à dire », art. cit., p. 459-460.

²⁷⁷ Philippe le Beau règne à la suite de la mort de sa mère en 1482, sous la régence de Maximilien d'Autriche jusqu'en 1496. Il meurt en 1506 et les Pays-Bas bourguignons passent à Charles Quint sous la régence de Maximilien d'Autriche et la gouvernance de Marguerite d'Autriche. (CAUCHIES JEAN-MARIE, *Philippe le Beau, le dernier duc de Bourgogne*, Turnhout, Brepols, 2003.)

²⁷⁸ « Le malheur de la France », art. cit., p. 227, 229, 234.

²⁷⁹ *Ibid.*, p. 228, 229.

et démontrer sa loyauté à cette dernière. Cette technique est utilisée de manière récurrente par les poètes qui souhaitent s’attirer les faveurs de leur prince dans l’entourage duquel ils évoluent. Ainsi, Jean Bouchet, dans son œuvre *L’Epistre envoyée des Champs Elysées par le feu Henry roy d’Angleterre à son filz huytiesme*, critique les Anglais qu’il estime infidèles envers leur roi²⁸⁰. Vus comme des ennemis du royaume de France à cause de leurs attaques répétées contre le royaume afin de récupérer des territoires anciennement anglais, Bouchet n’hésite pas à les critiquer et à alimenter la haine contre les Anglais²⁸¹. Ainsi, le XV^e siècle est une période propice à la floraison de nombreux écrits de nature anglophobe et permet aux poètes de développer cette propagande qui met en valeur le roi de France, en l’opposant au roi anglais. Ainsi, dans les discours de propagande en France, l’ennemi numéro un est l’Anglais et cela permet de justifier les actions prises par les rois de France durant le XV^e siècle²⁸². Nous retrouvons ainsi ce thème commun dans toute une série d’écrits même si la personne encensée ainsi que ses ennemis changent en fonction de la période ou de l’endroit d’où l’œuvre provient.

Jean Bouchet commence son œuvre en critiquant les Anglais qui sont infidèles, déloyaux envers leurs rois et pour cela, il donne une liste de tous les rois qui ont été détrônés par leurs sujets. Il véhicule ainsi une image de l’Anglais régicide, abondamment employée dans la littérature anglophobe²⁸³. Il compare également le sujet anglais infidèle au sujet français loyal et dévoué à son roi. Ensuite, Bouchet rédige une fiction dans laquelle Henri VII s’adresse à son fils Henri VIII en le critiquant ainsi que ses sujets. L’auteur montre l’opposition du père quant à la politique mise en place par son fils et prétend ainsi qu’il ne fait pas honneur à ses ancêtres²⁸⁴. Nous retrouvons ce thème dans *Le Malheur de la France*, quand notre auteur adresse des reproches à Charles VIII, qui selon lui ne mérite pas le trône français autrefois occupé par de grands rois²⁸⁵. Ainsi, nous décelons cette même référence au passé destinée à mettre en exergue les défauts de la personne critiquée dans l’œuvre. Il est également intéressant de voir l’utilisation d’arguments juridiques et historiques afin de réfuter les prétentions des rois d’Angleterre

²⁸⁰ MCKINNON SIMON, « Jean Bouchet : L’Epistre d’Henry VII à Henry VIII, son “Epistre d’Angleterre” », dans BRITNELL JENNIFER et DAUVOIS NATHALIE (dir.), *Jean Bouchet : traverseur des voies périlleuses (1476-1557) : actes du colloque de Poitiers (30-31 août 2001)*, Paris, Honoré Champion, 2003, p. 53-62.

²⁸¹ ARMSTRONG CHARLES ARTHUR JOHN, *op. cit.*, p. 32.

²⁸² LECUPPRE-DESJARDIN ÉLODIE, *op. cit.*, p. 208.

²⁸³ MCKINNON SIMON, art. cit., p. 57.

²⁸⁴ *Ibid.*, p. 60.

²⁸⁵ « Le malheur de la France », art. cit., p. 218.

sur les terres françaises²⁸⁶. Dans notre source anonyme, nous observons aussi l'utilisation d'arguments juridiques, notamment quand l'auteur déclare que Charles VIII n'a pas respecté la loi ou encore quand il répète qu'il est interdit d'avoir deux femmes²⁸⁷. L'argument de la guerre est également repris dans l'œuvre de Jean Bouchet. Dans ce cas-ci, les Anglais font tout pour entrer en guerre alors que les Français veulent absolument l'éviter et aboutir à la paix²⁸⁸.

De la comparaison entre diverses œuvres réalisées par des poètes de la Renaissance, il en ressort que les disputes politico-littéraires sont fréquentes et que chacun prend parti pour sa maison, son royaume, son duché. Un discours ou un manifeste permet de mettre en évidence les qualités et la bonté du prince tout en désignant un ennemi à abattre, un coupable qui a mis fin à la paix²⁸⁹. Face à son ennemi, le prince ne fait que défendre son peuple et vient donc à la rescousse des plus faibles. En outre, nous observons également que les poètes, afin de plaire à leur maître, se laissent aller à des comparaisons avec d'autres princes européens pour mettre ce dernier en avant. À travers l'utilisation du récit historique, les poètes peuvent aussi dénigrer leurs ennemis et louer leur roi, notamment en comparant un prince avec ses ancêtres. La dénonciation des ennemis ne poursuit qu'un but réel : celui de rendre hommage à leur maître, unique destinataire de l'œuvre. *Le Malheur de la France* s'inscrit ainsi dans la continuité des écrits qui ont déjà été réalisés durant le XV^e siècle et qui se poursuivent tout au long du XVI^e siècle. L'auteur s'inspire sûrement des ouvrages encensant les ducs de Bourgogne afin de rédiger son traité.

3.1.2 L'art de plaire

Dans l'ouvrage de Michel Riccio, nous découvrons une stratégie différente qui consiste à tenter de plaire à sa destinataire en la comparant à de grandes figures de l'Antiquité et en la couvrant de compliments. De nouveau, cette volonté n'est pas une particularité de Michel Riccio ; il existe en effet de nombreux auteurs qui ont eu recours à des stratégies identiques afin de plaire à leur maître leur permettant ensuite d'en soutirer des faveurs. Les poètes du début de la Renaissance sont nombreux à la cour princière et tous se battent pour une position privilégiée au côté du prince.

²⁸⁶ MCKINNON SIMON, art. cit., p. 61.

²⁸⁷ « Le malheur de la France », art. cit., p. 218, 224, 231.

²⁸⁸ MCKINNON SIMON, art. cit., p. 59.

²⁸⁹ LECUPPRE-DESJARDIN ÉLODIE, *op. cit.*, p. 213.

Nous pouvons notamment observer cette stratégie lors de l'ascension au trône d'Angleterre du roi Henri VII à la fin du XV^e siècle, période qui marque la fin de la Guerre des Deux-Roses. Le jeune roi doit légitimer son ascension au pouvoir et prouver sa valeur au peuple ; il a donc recours aux écrits d'humanistes italiens afin de promouvoir le nouvel État des Tudor²⁹⁰. Ces poètes s'installent au service du monarque dans le but de rédiger une œuvre de légitimation, qui recourt à l'histoire et l'origine des Tudor tout en insistant sur le chaos qui règne en Angleterre avant l'arrivée du roi Henri. À sa cour, en tant que mécène, le souverain accueille énormément d'Italiens qui le flattent par leurs œuvres gorgées de compliments, comme le fait Riccio pour Marguerite d'Autriche. Ces humanistes réalisent des œuvres poétiques ponctuelles dans le but d'obtenir des bourses de leur mécène mais ils préfèrent généralement des revenus plus durables comme des bénéfices ecclésiastiques²⁹¹. Ces revenus ne sont accessibles que par l'intermédiaire du prince. Tant de raisons qui poussent donc ces auteurs à réaliser un panégyrique de leur maître. Si le cas de Riccio est différent, étant donné sa position au sein de la cour française, il fait également l'apologie de Marguerite d'Autriche dans le but d'obtenir une faveur : le retour de ses possessions perdues²⁹².

Il existe également des poètes sans scrupules comme nous le prouve Johannes Michael Nagonius qui écrit pour Henri VII en 1496, exaltant son triomphe ainsi que la lignée des Tudor allant jusqu'à le comparer à César²⁹³. La comparaison à un grand personnage antique est une tactique utilisée fréquemment. Quelques années après la réalisation de ce discours, Nagonius compose une œuvre similaire louant cette fois-ci les mérites de Louis XII, puis de Jules II. La loyauté de ces auteurs sont donc éphémères et ils ne restent pas longtemps fidèles à un même prince. Par exemple, durant la Guerre des Deux-Roses, les convictions politiques des humanistes changent de camp très fréquemment. Dans le cas de Michel Riccio, il est évident que son traité est réalisé dans un but précis et ne veut flatter la gouvernante des Pays-Bas que pour obtenir son soutien face à Ferdinand d'Aragon. Toutefois, il est intéressant de noter qu'il ne renonce pas pour autant à sa

²⁹⁰ LECUPPRE GILLES, « Henri VII et les humanistes italiens : élaboration d'une légitimité princière et émergence d'un foyer culturel », dans ROTONDI SECCHI TARUGI LUISA, *Rapporti e scambi tra umanesimo italiano ed umanesimo europeo : l'Europa è uno stato d'animo*, Milan, Nuovo orizzonti, 2001, (p. 51-64), p. 52.

²⁹¹ *Ibid.*, p. 55.

²⁹² MICHEL RICCIO, art. cit., vol. 4, p. 354.

²⁹³ LECUPPRE GILLES, « Henri VII », art. cit., p. 55.

loyauté à la couronne de France, puisqu'il reste à son service. Il reste fidèle à ses maîtres, contrairement à certains autres humanistes italiens.

Nous pouvons également observer que les scandales constituent de bons prétextes pour flatter le royal mécène face à ses ennemis. En effet, lorsque Robert Gaguin, de retour d'un voyage diplomatique en Angleterre, rédige un épigramme latin attaquant les Anglais et le roi, les humanistes proches de ce dernier en profitent pour réaliser des œuvres à la gloire d'Henri VII²⁹⁴. Par ce biais, le roi anglais parvient à construire une propagande officielle. Dans *Le Malheur de la France*, nous retrouvons une volonté similaire de la part de l'auteur qui s'attaque certes au roi mais en profite pour louer Philippe le Beau. Riccio, en revanche, ne profite pas d'une attaque contre Marguerite pour en faire l'éloge ; il profite plutôt d'une période de paix entre la France et les Pays-Bas pour flatter l'archiduchesse et obtenir une réponse à ses demandes.

Dans le poème sur les *Douze triomphes de Henri VII* réalisé par Bernard André en 1497, le roi d'Angleterre est comparé à Hercule, demi-dieu grec, qui surpasse ses opposants comparables aux monstres de l'Antiquité²⁹⁵. Les comparaisons à des personnages antiques sont monnaie courante et Riccio, qui rédige son œuvre au début du XVI^e siècle, s'inspire des nombreux auteurs qui l'ont précédé. Il ne se contente toutefois pas d'une seule comparaison puisque Marguerite est comparée à une quarantaine de personnages, qui ne viennent pas exclusivement de l'Antiquité. Riccio la compare en outre à des personnes ayant existé et non à des personnages mythiques, comme Hercule. Bernard André se lance donc dans l'éloge du parcours du roi Henri VII contre ses ennemis qu'il compare aux Douze travaux d'Hercule. Il développe les différents obstacles rencontrés par le roi d'Angleterre au début de son règne et il insiste ainsi sur le fait que le sort s'acharne sur son maître. Durant les douze premières années de son règne, Henri VII fait face à de nombreux complots et tentatives afin de le détrôner²⁹⁶. Ces périls lui sont envoyés par Envie alors que les malheurs endurés par Marguerite viennent de Fortune. L'auteur met en évidence les qualités d'Henri, tels que la prudence, la force et la richesse. Quand nous analysons l'œuvre de Riccio, nous observons que Marguerite détient également les vertus de la prudence et de la richesse et qu'elle est encensée pour ces

²⁹⁴ *Ibid.*, p. 57.

²⁹⁵ LECUPPRE GILLES, « Histoire autorisée, biographie héroïsée : les *Douze triomphes de Henry VII* (1497) », dans *Erebea. Revista de Humanidades y Ciencias Sociales*, vol. 3, Huelva, Universidad de Huelva, 2013, (p. 103-116), p. 103.

²⁹⁶ *Ibid.*, p. 109.

vertus²⁹⁷. André insiste également sur le statut de civilisateur de son maître et met en évidence les nombreux bénéfices qu'il a apportés à l'Angleterre. Hercule et Henri sont comparés durant l'entièreté de l'œuvre car ils ont tous deux acquis une grande gloire en surmontant les nombreux obstacles rencontrés. Cependant, la comparaison s'arrête lorsque Hercule meurt à cause de ses vices, contrairement à Henri, qui est dénué de vices et plein de vertus,²⁹⁸. Enfin, Bernard André conclut son traité en disant que les troubles et obstacles auxquels le roi a dû faire face ne sont pas terminées et que, nonobstant son grand courage, il n'a pas encore réussi à en venir à bout. L'auteur se montre toutefois rassurant ; il conseille au roi d'être patient et d'attendre un retournement de situation²⁹⁹. Encore une fois, la ressemblance avec le traité de Riccio est frappante, puisqu'il finit également son traité en espérant que les malheurs de Marguerite sont terminés et que la roue de Fortune va finalement tourner³⁰⁰.

La comparaison de ces poèmes analogues à nos deux sources principales nous permet de relever la façon extrêmement différente de traiter un sujet. Les auteurs poursuivent ce même objectif de plaire à leur maître et développent à cette fin une propagande qui diverge en plusieurs points, notamment sur l'attaque des ennemis, la comparaison à des figures antiques, la Fortune, etc. Il est vrai qu'ils ne réalisent pas leurs œuvres au même moment. Il est toutefois frappant de voir les différences entre les deux traités, comme nous pouvons l'observer au niveau de l'éloge de Marguerite qui est plus mis en avant dans l'œuvre de Riccio, tandis que dans *Le Malheur de la France*, l'attention se focalise plus particulièrement sur Charles VIII ou même sur Philippe le Beau. Nos auteurs dévoilent en outre des opinions différentes et la manière de présenter la répudiation de Marguerite change d'une source à l'autre. Dans les points suivants, nous nous attarderons davantage sur les différences les plus marquantes entre nos deux sources ainsi que sur les points communs que nous avons pu relever.

3.2 Relations changeantes avec la France

Il nous semble nécessaire de revenir ici sur les relations franco-bourguignonnes afin de mieux comprendre par la suite comment la France est décrite et représentée dans nos sources. Les relations de la maison de Bourgogne avec le royaume de France n'ont pas

²⁹⁷ MICHEL RICCIO, art. cit., vol. 5/2, p. 310-316.

²⁹⁸ *Ibid.*, p. 114.

²⁹⁹ LECUPPRE GILLES, « Histoire autorisée », art. cit., p. 115.

³⁰⁰ MICHEL RICCIO, art. cit., vol. 5/2, p. 329.

toujours été conflictuelles. En effet, à l'origine, les ducs de Bourgogne sont des enfants de France. Philippe le Hardi, qui est considéré comme le fondateur de la maison bourguignonne est le fils de Jean II et de Bonne de Luxembourg, roi et reine de France au XIV^e siècle³⁰¹. Ce dernier donne à chacun de ses fils une partie de territoire et il décide de donner à son plus jeune fils, Philippe, le duché de Bourgogne. En tant que prince de sang français, il reste donc durant l'entièreté de sa vie proche de la couronne. Par la suite, Jean sans Peur prend peu à peu ses distances avec la France tout en gardant un pied à la cour française, conscient de son pouvoir en tant que premier pair de France. Il met en place une diplomatie qui veut petit à petit se détacher de la couronne française tout en s'alliant avec de nombreux autres princes européens comme l'Angleterre, l'Écosse, l'Aragon, la Savoie, Naples, ...³⁰² Cela permet ainsi à Jean sans Peur de s'éloigner de la politique française, d'accroître son territoire par des conquêtes mais aussi de contrôler l'activité politique du duché. En effet, en tant que vassaux du roi de France, les ducs n'ont pas la même liberté que s'ils étaient indépendants³⁰³. Cependant, ce lien entre les deux maisons ne se perd pas et Philippe le Bon insiste souvent sur le fait qu'il appartient à la très chrétienne maison de France. Ce n'est qu'à partir de Charles le Téméraire que les conflits avec la France s'accroissent. Il estime que la maison de Bourgogne doit se défendre de tous ses ennemis, ce qui inclut la maison de France. Le ton change complètement sous son principat, notamment dans les écrits de Jean Molinet et d'Olivier de la Marche, qui comparent la maison de Bourgogne à une entité politique équivalente aux plus grandes maisons d'Europe³⁰⁴. Dès lors, la fidélité des ducs de Bourgogne à la couronne de France se délite sous Charles le Téméraire qui tente à tout prix d'affaiblir le roi de France pour accroître son propre pouvoir³⁰⁵. In n'a de cesse toutefois, afin d'asseoir son pouvoir dans ses territoires, de rappeler sa filiation avec la couronne française³⁰⁶. Charles le Téméraire veut son indépendance tout en restant conscient des origines qu'il partage avec la France et de la fidélité des territoires bourguignons à la couronne

³⁰¹ MOEGLIN JEAN-MARIE, art. cit., p. 320.

³⁰² LECUPPRE-DESJARDIN ÉLODIE, *op. cit.*, p. 241.

³⁰³ DE BORCHGRAVE CHRISTIAN, « Diplomates et diplomatie sous le duc de Bourgogne Jean sans Peur », dans CAUCHIES JEAN-MARIE (éd.), *A la cour de Bourgogne*, *op. cit.*, (p. 67-84), p. 71.

³⁰⁴ MOEGLIN JEAN-MARIE, art. cit., p. 328.

³⁰⁵ LECUPPRE-DESJARDIN ÉLODIE, *op. cit.*, p. 127.

³⁰⁶ CONTAMINE PHILIPPE, *Des pouvoirs en France, 1300-1500*, Paris, Presses de l'École Normale Supérieure, 1992, p. 90.

française. Cette fidélité se trouve toutefois mise à mal au cours de la fin du XV^e siècle à cause des nombreux conflits qui opposent Louis XI et Charles le Téméraire³⁰⁷.

À la mort de ce dernier, Marie de Bourgogne doit faire face au mécontentement des villes causé par la guerre contre la France. En outre, les lourdes taxes et les pertes de privilège engendrent de nombreuses protestations qui débouchent sur une augmentation du pouvoir des villes grâce au *Grand Privilège* de 1477. Ils reconnaissent Marie comme leur princesse naturelle et restent fidèles à la maison de Bourgogne sous certaines conditions³⁰⁸. Louis XI profite de cette faiblesse temporaire de la duchesse et envahit l'Artois, le Mâconnais, la Picardie et la Bourgogne³⁰⁹. La situation diplomatique entre 1477 et 1482 est très difficile et émerge ainsi une conscience politique qui désigne l'ennemi commun de la maison de Bourgogne en la personne du roi de France et des Français. Les territoires bourguignons mettent dès lors un terme à l'ancienne loyauté qu'ils devaient auparavant à la couronne de France³¹⁰. Les tensions avec la France ne s'apaisent pas par la suite car, avec la mort de Marie de Bourgogne, Louis XI profite de nouveau de son avantage pour s'immiscer dans les affaires bourguignonnes concernant la régence de Maximilien d'Autriche. Ayant déjà abordé cette partie dans l'introduction, nous n'y reviendrons pas mais il est nécessaire de préciser que les relations franco-bourguignonnes ne s'améliorent pas avec le traité d'Arras en 1482 et encore moins, avec la répudiation de Marguerite d'Autriche qui provoque une levée des boucliers de la part des poètes et écrivains bourguignons comme nous pouvons le constater dans *Le Malheur de la France*. Ces relations restent tendues durant le principat de Philippe le Beau mais sous Marguerite d'Autriche, nous observons une volonté de paix entre les deux maisons. Elle désire éviter les conflits avec les territoires avoisinant les possessions bourguignonnes et tente donc durant sa régence de se montrer plus modérée que les hommes qui la conseillent³¹¹. Malgré cette volonté plus diplomatique, Marguerite conserve une certaine méfiance à l'égard des Français. Sous Charles Quint, les tensions et conflits reprennent face à François I^{er}.

Grâce à cette brève remise en contexte, nous avons pu mettre en lumière les relations entretenues entre la France et la maison de Bourgogne et surtout, nous rendre compte de

³⁰⁷ LECUPPRE-DESJARDIN ÉLODIE, *op. cit.*, p. 153.

³⁰⁸ SCHNERB BERTRAND, art. cit., p. 45.

³⁰⁹ BLOCKMANS WIM et PREVENIER WALTER, *op. cit.*, p. 195.

³¹⁰ LECUPPRE-DESJARDIN ÉLODIE, *op. cit.*, p. 196.

³¹¹ BLOCKMANS WIM et PREVENIER WALTER, *op. cit.*, p. 213.

la détérioration de celles-ci lors de la fin du XV^e siècle. Les tensions et conflits multiples résultent de la prise de distance et d'indépendance des ducs de Bourgogne ce qui nous permet de mieux comprendre le contexte dans lequel nos sources se placent. Par la suite, nous allons analyser et comparer la façon dont la France et le roi sont représentés dans *Le Malheur de la France* et *Le Changement de Fortune en toute prospérité*. Comme nous l'avons déjà précisé, *Le Malheur de la France* a été rédigé après le traité de Senlis en 1493 durant une période particulièrement tendue avec la France. Marguerite d'Autriche et son père, Maximilien, ont été humiliés par la répudiation de cette dernière et par le mariage d'Anne de Bretagne et de Charles VIII. Face à l'affront que lui fait Charles VIII, l'archiduc réagit de manière violente et lance une large propagande en accusant le roi de France de rapt ainsi que de délit d'adultère vis-à-vis de Marguerite³¹². Les écrivains bourguignons participent à cette propagande anti-française et notre auteur attaque ainsi Charles VIII tout au long de son traité. L'animosité envers les Français est clairement ressentie dans son œuvre et ils sont représentés sous un mauvais jour page après page. Le traité de Michel Riccio, quant à lui, est réalisé durant une période moins tumultueuse dans les relations franco-bourguignonnes. En effet, Marguerite a repris les rênes du pouvoir à la suite de la mort de son frère et se montre plus clément envers la France. Tout comme la population des Pays-Bas qui a souffert grandement des différents conflits causés par Maximilien puis Philippe le Beau, l'archiduchesse n'aspire qu'à la paix, permettant ainsi aux villes flamandes de développer leur commerce sans contraintes. Les relations entre les deux maisons sont donc plus détendues et Riccio profite de cette accalmie pour envoyer un éloge à la veuve. L'évolution et les changements dans les relations franco-bourguignonnes se font clairement ressentir dans les écrits de nos auteurs et ce, de part et d'autre de la frontière.

Le Malheur de la France commence en insultant les Français, les qualifiant : « (...) Et bran de chien pour les François (...) »³¹³, alors que l'œuvre de Riccio débute avec une présentation de ce dernier ainsi qu'une mention de son rôle auprès du roi Louis XII, qualifié de « (...) Roy Treschrestien (...) »³¹⁴. Dès le début de leur traité, la différence de la description des Français est très apparente. Il est important de préciser que dans la suite du *Malheur de la France*, notre auteur ne critique pas réellement le peuple français, préférant se concentrer sur le roi Charles à qui les reproches sont adressés. Riccio ne

³¹² DOCQUIER GILLES, « Convoi exceptionnel ou tournée », art. cit., p. 196.

³¹³ « Le malheur de la France », art. cit., p. 208.

³¹⁴ MICHEL RICCIO, art. cit., vol. 5/2, p. 307.

mentionne aussi que très rarement le peuple français, même s'il lui arrive de parler du roi et de la reine de France. Par la suite, en prenant les traits de Raison, l'auteur de notre première source s'adresse directement à Charles VIII en le tutoyant, démontrant dès lors un certain manque de respect envers le roi de France, qui est certainement intentionnel, mais sans réelles conséquences³¹⁵. Par ses décisions, Charles VIII a attisé la haine de l'archiduc et du peuple bourguignon. Encore une fois, nous pouvons observer une façon de décrire le roi de France extrêmement différente chez Riccio ; il ne lui manque pas de respect et n'hésite pas à le complimenter, parlant ainsi du « bon roy Charles VIII^e »³¹⁶.

Lors du reste de l'analyse du *Malheur de la France*, nous observons que, l'auteur, voulant insulter Charles VIII, le compare aux anciens rois Valois, qui, eux, ont toujours respecté les lois et il prétend donc que Charles ne s'est pas montré à la hauteur de sa lignée³¹⁷. Dès lors, la critique du roi de France se limite uniquement à Charles VIII qui vient d'une lignée de grands rois mais qui, par ses choix, se révèle indigne des rois de France. Il est probable qu'il ne veuille pas critiquer les rois ayant précédé Charles VIII car ceux-ci sont également des ancêtres de Marguerite d'Autriche et de Philippe le Beau, descendants directs de la maison de France³¹⁸. En outre, il mentionne Louis XI mais ne le critique pas non plus, alors que, lors des conflits entre ce dernier et Charles le Téméraire, il n'était pas vu d'un bon œil par les sujets bourguignons³¹⁹. Michel Riccio témoigne de sa fidélité à la couronne française à travers son ouvrage puisqu'il n'égratigne pas les rois de France et qu'au contraire, il ne tarit pas d'éloges pour ces derniers. Lorsqu'il évoque la lignée de Marguerite d'Autriche, il parle de son affiliation à la couronne française et mentionne un bon nombre de rois français qui ont marqué leur époque. Il parle ainsi de la lignée des « roys treschrestiens de France et anchiens roys » en mentionnant notamment Saint Louis, Philippe le Bel et Jean II le Bon, père de Philippe le Hardi³²⁰. Par la suite, il mentionne également Louis XII, son maître, en précisant qu'il n'existe pas de roi plus aimé par son peuple, le comparant ensuite à Charlemagne³²¹.

Il ne lésine pas non plus sur les compliments lorsqu'il parle d'Anne de Bretagne : « tresnoble et tresexcellente dame Anne (...) douée de toutes vertus (...) de toute

³¹⁵ « Le malheur de la France », art. cit., p. 214.

³¹⁶ MICHEL RICCIO, art. cit., vol. 5/2, p. 317.

³¹⁷ « Le malheur de la France », art. cit., p. 217.

³¹⁸ *Ibid.*, p. 364. ; MOEGLIN JEAN-MARIE, art. cit., p. 321.

³¹⁹ CONTAMINE PHILIPPE, *op. cit.*, p. 72.

³²⁰ MICHEL RICCIO, art. cit., vol. 5/2, p. 309.

³²¹ *Ibid.*, p. 328.

noblesse et magnanimité (...) ». Elle est également décrite comme courageuse et honorable³²². Anne de Bretagne, souvent qualifiée d'« Ermine » dans *Le Malheur de la France*, n'est pas accusée d'avoir causé la répudiation de Marguerite d'Autriche. L'auteur nous fait plutôt comprendre qu'elle n'avait pas d'autre choix que d'accepter la proposition insistante de Charles VIII. Toute la culpabilité de la répudiation repose ainsi sur les épaules de Charles VIII ; même le peuple français ne souhaite pas cette séparation d'avec la petite reine. Cette interprétation des événements que nous offre l'auteur s'avère intéressante car elle est en opposition avec les ouvrages qui décrivent Anne de Beaujeu et son mari comme les instigateurs principaux de ce mariage franco-breton. En effet, par la suite, Anne de France s'ingénie à justifier cette union à l'étranger en insistant sur sa valeur pacificatrice³²³. Si la répudiation est le sujet principal du *Malheur de la France*, ce n'est pas le cas chez Riccio qui n'y consacre qu'un petit paragraphe. De plus, contrairement à notre première source, ce choix n'est pas reproché à Charles VIII mais c'est Fortune qui endosse le blâme. « (...) Fortune lui arracha la couronne de sa teste, lors que tous les princes nobles et subgjects l'aimoient merueilleusement (...) »³²⁴. Ainsi, nous observons de nouveau une différence du traitement du roi Charles VIII en général mais également du traitement et de l'importance accordée à la répudiation de Marguerite.

Par après, il nous a semblé intéressant de revenir sur les critiques et les insultes à l'encontre de Charles VIII dans *Le Malheur de la France*, qui contrastent avec les compliments qui sont adressés aux rois de France dans l'œuvre de Riccio. Tout au long du traité, notre auteur lui reproche ses mensonges, ses promesses non tenues mais aussi ses choix qui ont causé un grand malheur aux Français. Il le traite également d'homme cruel³²⁵, d'homme rageux³²⁶, sans honneur³²⁷, de faussaire³²⁸, homme dont la foi est souillée³²⁹, simple³³⁰, maudit³³¹, parjure³³², pire homme sur terre³³³, géôlier³³⁴, traître³³⁵,

³²² *Ibid.*, p. 329.

³²³ DAVID-CHAPY AUBRÉE, *op. cit.*, p. 558.

³²⁴ MICHEL RICCIO, art. cit., vol. 5/2, p. 317.

³²⁵ « Le malheur de la France », art. cit., p. 215.

³²⁶ *Ibid.*, p. 216

³²⁷ *Ibid.*, p. 217.

³²⁸ *Ibid.*, p. 221.

³²⁹ *Ibid.*, p. 222.

³³⁰ « (...) par ta simplesse (...) ». (*Ibid.*, p. 223.)

³³¹ *Ibid.*, p. 223.

³³² *Ibid.*, p. 223.

³³³ *Ibid.*, p. 224.

³³⁴ Car il garde Marguerite comme prisonnière. (*Ibid.*, p. 225.)

³³⁵ *Ibid.*, p. 226.

brute³³⁶ et orgueilleux³³⁷. L'auteur ne manque donc pas d'inventivité dans les nombreux défauts qu'il attribue à Charles VIII et nous dévoile dès lors sa colère face à la répudiation de Marguerite qu'il n'impute qu'au roi de France. Il semble évident qu'il s'adresse donc plus particulièrement à une personne d'origine bourguignonne, probablement Philippe le Beau, qui est capable d'apprécier une œuvre dédiée à la critique du roi de France. En la comparant au *Changement de Fortune en toute prospérité*, il est clair que Riccio tient à rester fidèle à son roi et dès lors, le blâme pour la répudiation ne repose que sur Fortune, qualifiée de cruelle à plusieurs reprises³³⁸. Il nous apparaît que l'auteur ne souhaite pas ternir l'image de Charles VIII, en l'accusant des malheurs de Marguerite. En outre, dans son ouvrage, les descriptions consacrées aux rois de France sont toutes favorables.

Ainsi, avec le recul qu'apporte le temps, nous observons une certaine évolution de l'écrit même si Riccio doit se montrer respectueux envers ses maîtres malgré sa volonté d'impressionner Marguerite d'Autriche. En revanche, l'auteur du *Malheur de la France* ne fait pas dans la dentelle lorsqu'il parle du roi de France car il sait que cela aura plus de succès auprès de ses maîtres à une époque où les relations franco-bourguignonnes s'avèrent très tendues.

3.3 Représentation de la maison austro-bourguignonne

Après nous être attardés sur la manière dont était représentée la maison de France dans nos traités poétiques, nous allons maintenant nous pencher sur la représentation de la maison austro-bourguignonne, en nous concentrant ensuite sur celle de Marguerite d'Autriche et les différentes qualités que nos auteurs lui attribuent. Enfin, nous nous intéresserons au développement d'une littérature généalogique au XV^e siècle et à la place de nos sources face à cette pratique.

Les ducs de Bourgogne ont toujours été particulièrement attentifs à leur image et à sa diffusion, dans un but de renforcer leur autorité auprès de leurs sujets. Ils mettent donc en place des cérémonies et des rituels qui leur permettent de mettre en avant la dynastie bourguignonne³³⁹. Ils propagent également l'image d'une maison luxueuse, instruite et riche auprès des ambassadeurs étrangers, qui sont en admiration face à tant de richesses. Cette principauté fascine et impressionne les princes avoisinants par ses vins qui sont

³³⁶ *Ibid.*, p. 230.

³³⁷ *Ibid.*, p. 242.

³³⁸ MICHEL RICCIO, art. cit., vol. 5/2, p. 317, 319, 323.

³³⁹ BROWN ANDREW et SMALL GRAEME (éd.), *Court and Civic Society in the Burgundian Low Countries. c. 1420-1530*, Manchester, Manchester University Press, 2007, p. 23.

exportés partout en Europe, par ses fêtes, ses Joyeuses Entrées, les fastes de la cour, son art, son cérémonial, etc³⁴⁰. Nous nous trouvons confrontés à une politique du paraître, entretenue par les ducs bourguignons. L'image passée, comme présente, se doit donc d'être parfaite, les ducs entretenant le souvenir d'un passé glorieux³⁴¹. Leur représentation à travers les écrits, lorsqu'elle est réalisée par des auteurs bourguignons, se veut très avantageuse, mais la vision extérieure, comme nous allons le voir, peut se montrer tout aussi positive.

Notre première source traite relativement peu de la maison bourguignonne, préférant se consacrer en long et en large aux défauts de Charles VIII. Néanmoins, notre auteur présente Maximilien d'Autriche sous un beau jour dans la miniature qui accompagne le texte³⁴². Cette miniature met en exergue les attributs de la maison d'Autriche ainsi que ses origines impériales. En outre, notre auteur se montre très déférent vis-à-vis de Philippe le Beau. Il s'attarde sur les qualités de ce dernier : « (...) très hault, très noble, très puissant et très redoutbté Prince, Monseigneur l'Archiduc de Austriche (...) »³⁴³. Il lui attribue aussi le statut de prince angélique, envoyé par Dieu, le compare au soleil et dit même : « (...) Qu'il doit une fois / Estre couronné, / Et Roy appelé / Par-edessus tous Roys. // Avec ce que je dis / Qu'en lui Dieu a mis / Forme très parfaite ; / Car maintieng de pris / Et port il a pris / Et beauté bien faite. (...) »³⁴⁴. Il ne tarit donc pas de compliments pour son destinataire et sa volonté d'être bien vu est assez transparente, disant encore du jeune archiduc qu'il est « soigneux », « magnanime », « preux », « vertueux », « humble » et « débonnaire »³⁴⁵. Face à l'homme plein de défauts qu'est Charles VIII, notre auteur nous livre un portrait très flatteur de l'archiduc qui est au pouvoir dans les Pays-Bas bourguignons.

Riccio se montre également généreux dans sa description des ducs et duchesses de la maison de Bourgogne mais ne mentionne pas Philippe le Beau, mort peu de temps avant la réalisation de son traité. L'image générale donnée de la maison de Bourgogne se veut élogieuse, particulièrement dans la partie où le Chevalier nous fournit les détails de la lignée bourguignonne, qui descend directement de la maison de France. En effet, il

³⁴⁰ LECUPPRE-DESJARDIN ÉLODIE, *op. cit.*, p. 10.

³⁴¹ *Ibid.*, p. 36.

³⁴² *Cfr.* Chapitre 2, p. 30.

³⁴³ « Le malheur de la France », art. cit., p. 209.

³⁴⁴ *Ibid.*, p. 211.

³⁴⁵ *Ibid.*, p. 212.

qualifie Philippe le Hardi³⁴⁶ de « tresnoble chevalier et prince » et Philippe III de Bourgogne de « bon duc »³⁴⁷. Contrairement à la lignée de la maison d'Autriche, il mentionne certaines femmes de la maison de Bourgogne, sans nous donner plus d'informations sur les raisons qui l'ont poussé à évoquer ces trois femmes en particulier ; Marguerite de Flandre³⁴⁸, Isabelle de Portugal³⁴⁹ et Marie de Bourgogne. Enfin, Charles le Téméraire est comparé au nouveau César dans l'œuvre de Riccio³⁵⁰. Nagonius avait fait de même pour Henri VII en 1496, comme nous l'avons vu plus haut. Cette pratique littéraire permet de flatter l'égo du destinataire du traité poétique. À la fin de ce dernier, il parle des infortunes de Maximilien d'Autriche et ne tarit pas non plus d'éloges pour cet archiduc rattaché à la maison de Bourgogne par sa femme et ses enfants. Il l'appelle le « tresnoble » Maximilien et déclare qu'il n'existe pas d'empereur plus estimé et plus obéi que lui. Il compare également sa maison à celle de Charlemagne et dit qu'elle est tout aussi importante³⁵¹. Cette comparaison est particulièrement intéressante car il fait ensuite une comparaison analogue entre Louis XII et Charlemagne. Lorsque nous comparons les deux phrases, nous constatons une similarité très évidente dans les compliments adressés par Riccio :

« (...) empereur aux Allemaingnes plus extimé et obey de luy et sa maison va par raison estre la plusgrande que fut oncques maison de roy chrestien depuis le roy Charles le Grant encha. (...) ».

« (...) depuis ledict roy Charles le Grant ne fut oncques roy en France plus aymé ne plus extime de lui ne a sondict royaulme ne aux Italyes ne ailleurs. (...) ».

De nouveau, nous observons une représentation différente en fonction de la source analysée. Si la représentation de la maison de Bourgogne est positive dans nos deux

³⁴⁶ Philippe II de Bourgogne ou Philippe le Hardi (1342-1404), dernier fils de Jean II le Bon et de Bonne de Luxembourg, il hérite des territoires de Bourgogne. Il épouse Marguerite de Flandre et ajoute d'autres territoires au duché. Il mène une politique bourguignonne qui reste en harmonie avec la politique française. (VAUGHAN RICHARD, *Philip the Bold: The Formation of the Burgundian State*, Woodbridge, Boydell, 2002.)

³⁴⁷ MICHEL RICCIO, art. cit., vol. 5/2, p. 310.

³⁴⁸ Marguerite III de Flandre (1350-1405), fille de Louis de Male, comte de Flandre, et de Marguerite de Brabant, elle est donc l'héritière de nombreux territoires. En 1369, elle épouse Philippe le Hardi et devient duchesse de Bourgogne. Elle accouche de huit enfants. (DE HEMPTINNE THÉRÈSE, « Marguerite de Male et les villes de Flandre. Une princesse naturelle aux prises avec le pouvoir (1384-1405) », dans BOUSMAR ÉRIC, DUMONT JACQUES, MARCHANDISSE ALAIN et SCHNERB BERNARD (dir.), *op. cit.*, p. 477-493.)

³⁴⁹ Isabelle de Portugal (1397-1471), fille de Jean I^{er} de Portugal et de Philippa de Lancastre, elle épouse Philippe le Bon en 1430. Femme raffinée et intelligente, elle donne naissance à trois enfants. (SOMMÉ MONIQUE, *Isabelle de Portugal duchesse de Bourgogne, une femme de pouvoir au XV^e siècle*, Lille, Presses Universitaires de Septentrion, 1998.)

³⁵⁰ MICHEL RICCIO, art. cit., vol. 5/2, p. 309.

³⁵¹ *Ibid.*, p. 328.

œuvres, les exemples utilisés pour faire l'éloge de la maison de Bourgogne divergent. Les compliments restent relativement similaires (tresnoble, bon, tresexcellente, ...), même s'ils sont plus élaborés dans *Le Malheur de la France*.

3.3.1 Marguerite, imaginée par nos sources

Nous allons nous attarder plus longuement sur la représentation de la jeune Marguerite dans nos deux sources. La première chose que nous notons, c'est que dans *Le Malheur de la France*, malgré un sujet centré exclusivement sur la répudiation de cette dernière, les compliments sont davantage tournés vers Philippe le Beau que vers Marguerite. En effet, l'auteur s'adresse avant tout à Philippe lorsqu'il rédige son traité et il le complimente donc plus fréquemment. Malgré sa présence dans la bibliothèque de Marguerite, il ne nous semble pas qu'il était à l'origine réalisé dans le but de s'adresser à cette dernière.

Toutefois, dès qu'il la mentionne, il n'hésite pas à la complimenter ou à ajouter des superlatifs à son nom. Ainsi, la première fois qu'elle apparaît dans le traité, notre auteur s'y réfère en ces mots : « (...) noble et renommée Fleur Madame Marguerite (...) »³⁵². Comme nous l'avons dit auparavant, la comparaison entre Marguerite et la fleur marguerite se fait de manière fréquente afin de désigner la jeune archiduchesse, parlant parfois de « flourette »³⁵³. Ces comparaisons florales sont abondantes dans les sources traitant de Marguerite³⁵⁴. Nous remarquons également qu'il utilise souvent le terme « noble » pour qualifier la « Fleur », comme il se plaît à la nommer³⁵⁵. Enfin, il lui arrive de lui consacrer quelques vers la mettant en valeur : « (...) Car c'est la plus doulce / Qu'on saroit de bouce³⁵⁶ / Jamais proférer ; / Bonnes meurs embouce / Et les vertus toute pour admenistrer. (...) »³⁵⁷. Il continue en la qualifiant de sage, humble, qui est bien faite de nature et de raison³⁵⁸. L'auteur du *Malheur de la France*, s'il offre une liste des qualités de Marguerite, reste assez succinct et ne s'attarde pas trop sur ces dernières, au contraire de Michel Riccio.

³⁵² « Le malheur de la France », art. cit., p. 209.

³⁵³ *Ibid.*, p. 217, 222, 223, 227, 229.

³⁵⁴ VAN HEMELRYCK TANIA, « Les femmes et la paix Un motif pacifique de la littérature française médiévale », dans *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, vol. 84/2, Bruxelles, Droz, 2006, (p. 243-270), p. 262.

³⁵⁵ « Le malheur de la France », art. cit., p. 204, 221, 229, 214.

³⁵⁶ Bouce=bouche (GODEFROY FRÉDÉRIC, art. cit.)

³⁵⁷ « Le malheur de la France », art. cit., p. 227.

³⁵⁸ *Ibid.*, p. 228, 238.

Il est évident, dès le début du *Changement de Fortune en toute prospérité*, que les compliments concernant Marguerite d'Autriche vont être nombreux et variés, étant donné la volonté de plaire de l'auteur. Il débute en s'adressant à elle en ces termes : « (...) treshaulte, tresnoble et tresexcellente dame (...) ». Dans l'introduction de son traité, il énonce les raisons qui l'ont poussé à se pencher sur ce sujet et il semble s'adresser à la duchesse directement, employant dès lors le vouvoiement. En outre, il lui demande son avis concernant son traité, car il sait qu'elle apprécie ce type d'œuvres : « (...) icelle qui prent plaisir a lisre et ouyr disputations vertueuses et qui pourra mieulx jugier de la verité en ceste matiere que nul aultre. (...) »³⁵⁹. Il la considère dès lors comme la personne la plus apte à juger de son œuvre, étant donné sa grande expérience en littérature mais également face à Fortune. Dans la suite de son traité, dès qu'il mentionne la duchesse, il y adjoint un compliment. La partie la plus flatteuse pour Marguerite consiste en l'énumération des nombreuses vertus de l'archiduchesse et la comparaison à d'autres personnages ayant marqué leur époque. Riccio attribue ainsi huit qualités à la tante de Charles Quint : la piété, la chasteté et la pudicité, la force, la justice, la tempérance et la patience, la constance et l'abstinence, l'humanité et la gratitude³⁶⁰. Il vante aussi la beauté de Marguerite.

Il lui décerne en particulier une qualité indispensable à tout gouvernant ; elle est aimée de tous pour ses qualités et elle est bien reçue partout où elle va³⁶¹. Cette qualité est également mentionnée lors de la description de son père, Maximilien, et du roi de France, Louis XII. Ainsi, cette vertu semble être inhérente aux détenteurs de pouvoir. Certaines autres qualités qu'elle possède sont considérées comme des vertus plus typiquement masculines et Riccio semble s'étonner qu'une femme puisse être dotée de telles capacités. En effet, en ce qui concerne la piété qui est considérée comme une vertu féminine³⁶², Marguerite s'intéresse aussi aux Saintes Écritures, « pardessus ce que requiert la condition des femmes »³⁶³. De nombreux auteurs antérieurs à la période de Marguerite, tels que Christine de Pizan et Martin le Franc, se sont penchés sur le rôle et la fonction des femmes, leur offrant ainsi un modèle idéal à suivre. Plus tard, en 1524, Juan Luis Vives, humaniste espagnol, rédige un guide pratique sur la manière dont les femmes doivent se comporter, donnant son avis sur le comportement de la femme avec son époux,

³⁵⁹ MICHEL RICCIO, art. cit., vol. 5/2, p. 307.

³⁶⁰ *Ibid.*, vol. 4, p. 361.

³⁶¹ *Ibid.*, vol. 5/2, p. 317, 318.

³⁶² DAVID-CHAPY AUBRÉE, *op. cit.*, p. 15.

³⁶³ MICHEL RICCIO, art. cit., vol. 5/2, p. 311.

ses enfants, en tant que veuves, femmes mariées ou jeunes femmes, etc³⁶⁴. En tant que veuves, les qualités requises sont l'austérité, le silence, la modestie et la piété. Pour renforcer ses conseils sur le comportement féminin, Vives décrit de nombreux exemples de femmes classiques et bibliques célèbres³⁶⁵. Ainsi, d'après cet auteur, la bibliothèque de Marguerite d'Autriche était beaucoup trop fournie pour une femme³⁶⁶. Marguerite apparaît donc comme différente, hors du cadre restrictif prévu pour la gent féminine, à la fin du Moyen Âge.

Riccio commente encore la vertu de prudence et affirme que, sous Marguerite, les sujets n'ont jamais été aussi bien gouvernés³⁶⁷. Habituellement considérée comme une vertu masculine, cette capacité à gouverner dont est dotée Marguerite suscite l'admiration de notre auteur. Elle n'est pas la première femme en position de pouvoir, qui fait face à cet étonnement misogyne de ses capacités. Le pouvoir au féminin n'étant pas encore bien vu à l'aube de la Renaissance, il est très rare que des femmes occupent une place d'autorité. Néanmoins, il existe des précédents et plusieurs femmes de renom occupent de hautes fonctions dans les royaumes voisins. La plupart ont d'ailleurs exercé une influence certaine sur Marguerite et ont permis un changement dans la vision du pouvoir féminin. La jeune duchesse a notamment reçu de nombreux enseignements précieux aux côtés d'Anne de Beaujeu, lors de son séjour en France. Elle a également fréquenté Louise de Savoie à la cour de France, ainsi qu'Isabelle de Castille à la cour d'Espagne. Toutes ces femmes de pouvoir ont également surmonté de nombreux obstacles pour arriver à imposer leur autorité. Elles ont constamment dû justifier et légitimer leurs places, notamment à travers l'énumération de leurs nombreuses vertus. Ainsi, la vertu est vue comme « le devoir du prince mais également inhérente à la fonction royale »³⁶⁸. Les femmes se trouvant au pouvoir doivent donc être dotées de nombreuses vertus afin d'accéder à un tel poste. Les vertus requises pour Anne de Beaujeu et Louise de Savoie sont similaires à celles données par Riccio, comme la sagesse, la prudence, la piété, la charité, l'intelligence, l'humilité, etc³⁶⁹. Des vertus souvent considérées comme des vertus féminines mais aussi des vertus masculines. Dès lors, la femme qui exerce son

³⁶⁴ JUAN LUIS VIVES, *De Institutione feminae Christianae. Liber Secundus & Liber Tertius*, éd. C. FANTAZZI et C. MATHEEUSSEN, Leiden/Boston/Cologne, Brill, 1998, p. 7, p. 201.

³⁶⁵ EICHBERGER DAGMAR, *Dames met Klasse*, op. cit., p. 270.

³⁶⁶ EICHBERGER DAGMAR, « A noble residence », art. cit., p. 37.

³⁶⁷ MICHEL RICCIO, art. cit., vol. 5/2, p. 313.

³⁶⁸ DAVID-CHAPY AUBRÉE, op. cit., p. 194.

³⁶⁹ *Ibid.*, p. 15.

pouvoir doit avant tout « avoir un cœur d'homme », c'est-à-dire un cœur vertueux et supérieur³⁷⁰. Jusqu'à la fin du Moyen Âge, le pouvoir et la régence sont généralement attribués à un homme mais avec Anne de France et Louise de Savoie, le statut de la régence change en France. En effet, Anne exerce un pouvoir étendu à la mort de son père et lors de la minorité de son frère. Sans avoir reçu le titre officiel de régente, elle se trouve au centre de la plupart des décisions prises durant cette période et elle légitime sa place en utilisant les vertus qu'elle possède³⁷¹. Louise de Savoie, en tant que mère de François I^{er}, occupe une place centrale lors des absences répétées de son fils et reçoit le titre officiel de régente³⁷². Le pouvoir accordé aux femmes se fait sous certaines conditions mais il se développe distinctement durant cette période, en France comme aux Pays-Bas. Ce nouveau pouvoir étonne les auteurs et les hommes de leur époque et les femmes qui l'incarnent doivent souvent faire face aux oppositions et à la résistance³⁷³. Il est donc nécessaire pour elles de s'inscrire dans une rhétorique de légitimation, qui passe, par exemple, par l'acquisition d'ouvrages en faveur d'un pouvoir féminin³⁷⁴. Christine de Pizan est une auteure qui a été lue et qui a inspiré ces femmes de pouvoir, notamment grâce à ses ouvrages sur *La Cité des Dames* ou *Le Livre des trois vertus à l'enseignement des dames*. Dans ces œuvres datant du XIV^e siècle, Pizan acclame l'apparition d'un rôle politique pour les femmes et elle insiste sur une série de vertus que les femmes possèdent et particulièrement, les princesses et les reines (piété, charité, clémence et bénignité)³⁷⁵. Selon elle, la princesse idéale incarne la vertu, la paix et l'amour. Riccio, en citant les vertus masculines et féminines dont Marguerite fait montre, l'encense pour son bon gouvernement et tente dès lors de l'acquiescer à sa cause.

La paix et la médiation pacifique, mentionnées notamment par Riccio, sont des qualités typiquement féminines, qu'une princesse se doit de posséder³⁷⁶. Si le prince a pour rôle d'éviter les guerres et de prôner la paix, la princesse représente souvent, à travers les alliances et mariages, le symbole de cette paix. Le mariage permet d'apaiser les conflits : « Toute paix vint par un saint mariaige »³⁷⁷. Marguerite déjà qualifiée d'Auguste de la

³⁷⁰ *Ibid.*, p. 399.

³⁷¹ *Ibid.*, p. 571.

³⁷² *Ibid.*, p. 189.

³⁷³ *Ibid.*, p. 99.

³⁷⁴ *Ibid.*, p. 191.

³⁷⁵ VAN HEMELRYCK TANIA, « Les femmes et la paix », art. cit., p. 256.

³⁷⁶ DOUDET ESTELLE, *op. cit.*, p. 192.

³⁷⁷ EUSTACHE DESCHAMPS, *Œuvres complètes*, éd. M. DE QUEUX DE SAINT-HILAIRE ET G. RAYNAUD, vol. 6, Paris, Didot, 1889, p. 133.

Paix lors de son mariage à Charles VIII, se voit décerner le même qualificatif après le traité de Senlis. Lors de son retour à Malines, Marguerite est vue comme le gage de la paix retrouvée³⁷⁸. Dans *Le Malheur de la France*, Charles VIII est vu comme celui qui a failli à la paix ; Marguerite, en revanche, a permis à la paix de triompher encore une fois³⁷⁹. Cette vision n'est pas similaire à celle de Riccio qui présente Charles VIII comme un faiseur de paix plutôt que comme une pomme de discorde : « (...) du bon roy Charles VIII de ce nom, lors dauphin de France, et par ce moyen faire cesser toutes guerres et obstilitez qui avoient regné longtemps avant (...) »³⁸⁰. L'idéal de la *Pax Augusta* est un thème antique, un modèle à suivre souvent repris par les auteurs médiévaux³⁸¹. La paix est donc vue par ces auteurs comme le centre de l'écriture moraliste. Toutes les femmes de pouvoir doivent donc participer à l'établissement ou au maintien de la paix. Elles sont vues comme des avocates de la paix, peu importe l'étendue de leur rôle politique, que ce soit grâce à une alliance, un mariage ou à travers un pouvoir plus vaste³⁸². Elles doivent être capables de maintenir la paix du royaume³⁸³. Dans la littérature bourguignonne, Marie de Bourgogne est également vue comme gardienne de la paix et est souvent associée à la Vierge Marie pour ses vertus pacifiques et virginales³⁸⁴. Dès lors, le thème marial est très utilisé par les rhétoriciens bourguignons et particulièrement durant la régence de Marguerite d'Autriche qui symbolise un temps de paix et de prospérité.

Finalement, nous allons nous pencher sur la généalogie qui est reprise dans nos deux sources. En effet, ces dernières mettent en avant la grande lignée dont est extraite Marguerite, du côté bourguignon et habsbourgeois. La pratique généalogique est fréquemment utilisée dans la littérature du XV^e siècle dans un but de légitimation du pouvoir du prince³⁸⁵. Cette littérature permet d'entretenir la mémoire des ancêtres du prince. La culture généalogique ne se limite pas à des œuvres poétiques mais se retrouve également dans des arbres généalogiques, des armoiries, ou encore lors de Joyeuses

³⁷⁸ DELEUZE GABRIELLA, *op. cit.*, p. 7.

³⁷⁹ « Le malheur de la France », art. cit., p. 216.

³⁸⁰ MICHEL RICCIO, art. cit., vol. 5/2, p. 317.

³⁸¹ DAVID JEAN-MICHEL (éd.), *Valeurs et Mémoire à Rome. Valère Maxime ou la vertu recomposée*, Paris, De Boccard, 1998, p. 22.

³⁸² VAN HEMELRYCK TANIA, « Les femmes et la paix », art. cit., p. 261.

³⁸³ DAVID-CHAPY AUBRÉE, *op. cit.*, p. 187.

³⁸⁴ VAN HEMELRYCK TANIA, « Les femmes et la paix », art. cit., p. 245.

³⁸⁵ MAIREY AUDE, « Entre polémique et réforme. Une traduction versifiée du *De re militari*, Knyghtod and Bataile (1459-1460) », dans BOUHAÏK-GIRONÈS MARIE, DEBBAGI BARANOVA TATIANA et SZCZECZ NATHALIE (dir.), *Usages et stratégies polémiques (XIV^e-premier XVII^e siècles)*, Bruxelles, Peter Lang, 2016, (p. 33-46), p. 37.

Entrées³⁸⁶. Ce processus est utilisé par tout prince voulant légitimer son autorité ; Louise de Savoie y a recours pour justifier sa place de régente sur le « trône », Charles le Téméraire met en avant son lien de parenté avec Charlemagne, Maximilien d'Autriche érige un tombeau pour sa femme dans l'église Notre Dame de Bruges sur lequel il ajoute un arbre généalogique³⁸⁷. Charles le Téméraire commande aussi un rouleau où il développe sa lignée, exposant les liens entre les maisons anglaise, française et bourguignonne. Cet arbre généalogique reflète les ambitions bourguignonnes de Charles le Téméraire et sa volonté de créer un véritable État bourguignon à la fin du Moyen Âge³⁸⁸. Olivier de la Marche entreprend également une démarche généalogique afin d'éduquer Philippe le Beau et lui faire comprendre le caractère exceptionnel de sa lignée³⁸⁹. Cet outil de propagande est également utilisé par Marguerite d'Autriche lors de sa régence. Elle met l'accent sur ses liens de parenté lors des commandes des généalogies de sa famille, en insistant plus particulièrement sur son appartenance à l'Empire. Les auteurs de la fin du XV^e siècle sont plus que jamais conscients de l'importance de l'information politique qui passe notamment par la légitimation du prince à travers la description de ses ancêtres.

Nous pouvons observer cette tendance à travers les sources analysées. Dans *Le Malheur de la France*, en évoquant Philippe le Beau, l'auteur déclare qu'il est « extrait de l'aigle », qui représente la maison de Habsbourg, « et du lion », qui représente la maison de Bourgogne. Il parle ensuite de la grande lignée de Marguerite :

« (...) Et sy est, bien say-je, / Du plus grant lignaige / Qui soit sus la terre. / Car son père Sire / Il est de l'Empire / (...) Et par mere eslire / On le peut, & dire / Ligne de Valoys.

Sus ce pas eslis / Leurs gestes, & lis / Et point ne te mue ; / Tu verras les dis / De l'Aigle et du Lys / Dont elle est yssue. (...) »³⁹⁰.

Notre auteur nous apprend que Marguerite descend d'une grande lignée d'empereurs du côté de son père et que sa mère, Marie de Bourgogne, est issue de la maison des Valois. Étant issue de la maison de Valois (le lys) et de la maison de Habsbourg (l'aigle), elle

³⁸⁶ LECUPPRE-DESJARDIN ÉLODIE, *op. cit.*, p. 36.

³⁸⁷ *Ibid.*, p. 38. ; DAVID-CHAPY AUBRÉE, *op. cit.*, p. 217. ; BLOCKMANS WIM, « Le dialogue imaginaire », art. cit., p. 155.

³⁸⁸ BAUER-SMITH CHARLOTTE, « Mapping Family Lines: A Late Fifteenth-Century Example of Genealogical Display », dans BIGGS DOUGLAS L., MICHALOVE SHARON et COMPTON REEVES ALBERT (éd.), *Reputation and Representation in Fifteenth-Century Europe*, Leiden/Boston, Brill, 2004, (p. 123-144), p. 123.

³⁸⁹ LECUPPRE-DESJARDIN ÉLODIE, *op. cit.*, p. 157.

³⁹⁰ « Le malheur de la France », art. cit., p. 228.

provient du lignage le plus renommé sur terre. Tout comme lorsqu'il mentionne les ancêtres Valois de Charles VIII, notre auteur conserve un grand respect pour la maison de France, précisant bien que seul Charles a déshonoré cette maison. Il considère donc que c'est flatteur pour Marguerite d'avoir des ancêtres comme ceux de la maison de Valois.

La lignée de Marguerite est bien plus développée dans l'ouvrage de Riccio, qui entreprend d'énumérer les grands personnages provenant de celle-ci. Il commence par évoquer quelques grands empereurs de la maison de Habsbourg comme Frédéric III³⁹¹ et Albert II du Saint Empire³⁹² puis décide de revenir en arrière et sans le nommer, parle de Charlemagne qui « (...) gagna par ses merites et vaillances avoir le nom des grans et obtient que l'empire fut translatee de Grece en Allemaingne (...) »³⁹³. Il précise également que ce dernier est issu de la maison d'Autriche, tout comme son fils, Louis le Pieux³⁹⁴. Ce rapprochement entre Charlemagne et la maison autrichienne est curieux car si l'Autriche se trouve dans les territoires occupés de l'Empereur, ce n'est pas l'endroit d'où il vient³⁹⁵. Riccio cite ensuite les fils et petit-fils de ce dernier, mais ne veut pas s'attarder plus longuement sur cette lignée, n'ayant pas le temps de la développer³⁹⁶. Mise à part la raison qu'il avance, nous ignorons donc pourquoi il ne mentionne que les empereurs carolingiens du IX^e siècle, puis fait un bond dans l'histoire afin de mentionner les empereurs habsbourgeois. Il veut tout de même insister sur le fait que Marguerite d'Autriche descend directement de Charlemagne. Riccio se montre beaucoup plus regardant aux détails lorsqu'il parle des ancêtres maternels de Marguerite³⁹⁷. Cette fois-

³⁹¹ Frédéric III (1414-1493), fils d'Ernest I^{er}, duc de Styrie et de Cymburge de Mazovie, il est choisi comme roi de Germanie à la mort de son cousin. Il est ensuite couronné empereur par le pape le 19 mars 1452. Il épouse Aliénor de Portugal. (BODGAN HENRY, *Histoire des Habsbourg des origines à nos jours*, Paris, Perrin, 2002.)

³⁹² Albert II du Saint-Empire (1397-1439), fils d'Albert IV de Habsbourg et de Jeanne de Bavière, il devient duc d'Autriche en 1404. Il épouse Élisabeth du Luxembourg, fille de l'empereur Sigismond I^{er} et est élu roi de Hongrie en 1437. (*Ibid.*)

³⁹³ Voir arbre généalogique des empereurs carolingiens en **Annexe 3** et de la maison de Habsbourg en **Annexe 4**.

³⁹⁴ Louis le Pieux (778-840), quatrième fils de Charlemagne et de Hildegarde de Vintzgau, il est d'abord roi d'Aquitaine en 781 jusqu'en 814. Sacré empereur à la mort de son père, il épouse d'abord Ermengarde de Hesbaye qui lui donne deux fils et puis, Judith de Bavière qui lui donne un fils. Voulant diviser son territoire entre ses trois fils lors du traité de Verdun, il crée de nombreux conflits. (BÜHRER-THIERRY GENEVIÈVE, « Louis le Pieux ou comment conserver l'Empire chrétien », dans BÜHRER-THIERRY GENEVIÈVE, *L'Europe carolingienne (714-888)*, Paris, Armand Colin, 2001, p. 44-53.)

³⁹⁵ Nous ne connaissons pas l'endroit exact de naissance de Charlemagne, les historiens hésitant entre plusieurs choix. Cependant, aucun historien ne le place près de l'Autriche. Généralement, l'endroit supposé est proche de la frontière belge et française actuelle, comme Aix-la-Chapelle ou Quierzy-sur-Oise. (*Ibid.*, p. 178.)

³⁹⁶ MICHEL RICCIO, art. cit., vol. 5/2, p. 308.

³⁹⁷ Voir l'arbre généalogique de la maison de France en **Annexe 5**.

ci, il remonte moins loin dans la lignée mais détaille davantage les membres de la maison de France. Il commence par Saint Louis et parle de tous les rois jusqu'à la lignée des ducs de Bourgogne. Il mentionne également cette fois-ci, le nom de certaines femmes de la maison de France et de Bourgogne, qui ont sans doute marqué plus particulièrement notre auteur. Nous observons une volonté claire, en évoquant des grands personnages comme Charlemagne et Saint Louis, de prouver la grande renommée de la lignée de Marguerite et de flatter son égo. Michel Riccio conclut son propos en disant qu'il n'existe pas de dame de plus noble extraction : « (...) a sercher toutes les vielles et modernes genealogies des roynes et princesses, impossible seroit d'en trouver une plus haulte ne plus excellente (...) »³⁹⁸. Pour nos deux auteurs, la lignée de Marguerite est tellement impressionnante qu'il est nécessaire de la mentionner dans leurs ouvrages, soit pour ajouter à la gloire de cette dernière dans le cas de Riccio, soit pour montrer à Charles VIII ce à quoi il renonce dans *Le Malheur de la France*.

À travers ce point, nous avons pu développer la vision donnée par nos auteurs de la maison de Bourgogne, la maison de Habsbourg ainsi que celle de Marguerite d'Autriche, que ce soit dans les descriptions, dans les comparaisons, dans les vertus attribuées à Marguerite ou dans l'établissement d'un arbre généalogique. Cette vision se révèle bien entendu très favorable, nos deux sources étant exclusivement destinées à être lues par Marguerite ou de manière plus générale, par la maison austro-bourguignonne.

3.4 L'impact de la première Renaissance

Nous allons maintenant nous intéresser aux références et aux auteurs qui ont probablement influencés nos deux traités poétiques. Ces inspirations nous offrent une idée de l'environnement littéraire de nos auteurs, à travers des influences médiévales ou antiques. En effet, avec l'arrivée de la première Renaissance, les auteurs se sont replongés dans des sources latines plus anciennes. Cependant, il nous semble nécessaire de nuancer l'idée d'une rupture totale avec le Moyen Âge. En effet, l'Antiquité grecque et romaine est déjà étudiée par les auteurs médiévaux et elle connaît plusieurs renaissances au cours du long Moyen Âge. En outre, les auteurs humanistes s'inspirent encore de leurs prédécesseurs. Les premiers temps de la Renaissance sont dès lors marqués par l'humanisme médiéval³⁹⁹. Les changements importants et les progrès accomplis à la fin du XV^e et au début du XVI^e siècle sont causés par ce regain d'intérêt pour la période

³⁹⁸ MICHEL RICCIO, art. cit., vol. 5/2, p. 310.

³⁹⁹ AULOTTE ROBERT (dir.), *op. cit.*, p. 15.

antique, mais également par l'ouverture vers le Nouveau Monde et par un progrès industriel, technique et économique⁴⁰⁰. Une véritable prise de conscience d'une période nouvelle voit le jour. La littérature connaît des mutations causées par la nouvelle place des artistes et des poètes aux côtés des grands de la cour, aux côtés des princes et princesses. Durant la première Renaissance, les écrivains se penchent principalement sur les écrits des érudits, rhéteurs et poètes satiriques de la basse Antiquité, dite tardive⁴⁰¹. Berceau de la Renaissance, les influences italiennes sont également conséquentes au sein de la littérature française humaniste, les principaux auteurs dont ils s'inspirent étant Boccace et Pétrarque⁴⁰².

Nous avons déjà évoqué certaines techniques et pratiques utilisées par nos auteurs dans un but non pas de propagande mais qui nous révèlent plutôt une volonté de plaire à leurs destinataires. Ainsi, ces auteurs procèdent à une critique systématique des ennemis politiques, à des comparaisons à de grands personnages, tels que Charlemagne, César ou Hercule. Dans le cas de Marguerite, nos auteurs favorisent une littérature centrée sur ses malheurs, sur la malédiction des princes.

En ce qui concerne *Le Malheur de la France*, les inspirations que nous avons pu établir à travers son analyse s'inscrivent dans la continuité des écrits déjà réalisés au XV^e siècle avec le développement d'une littérature de discrédit des ennemis, qui prend parfois un ton agressif et va-t'en guerre⁴⁰³. Celle-ci peut également prendre les traits d'une réaction à chaud à un scandale, un événement particulier, qui permet à l'auteur d'encenser son prince⁴⁰⁴. Les références antiques en revanche sont plutôt rares. Notre auteur mentionne néanmoins la déesse romaine Fortune et fait parler Raison tout au long de son traité. Elle semble occuper une place importante, le terme « raison/Raison » étant utilisée six fois, pour rappeler au roi de France la décision irraisonnée qu'il a prise. Christine de Pizan qui écrit un siècle plus tôt, utilise également l'allégorie de la Raison lorsqu'elle parle du rôle des femmes et des princesses de pouvoir⁴⁰⁵. Il nous semble que ces auteurs ont recours à l'allégorie Raison afin d'appuyer leurs propos et d'y apporter une plus grande autorité.

⁴⁰⁰ GIRAUD YVES et JUNG MARC-RENÉ, *op. cit.*, p. 8.

⁴⁰¹ *Ibid.*, p. 55.

⁴⁰² *Ibid.*, p. 82.

⁴⁰³ *Cfr.* Chapitre 3, p. 56-57.

⁴⁰⁴ LECUPPRE GILLES, « Henri VII et les humanistes italiens », *art. cit.*, p. 57.

⁴⁰⁵ DAVID-CHAPY AUBRÉE, *op. cit.*, p. 531.

En revanche, Michel Riccio précise et souligne très souvent les noms des auteurs dont il s'inspire ainsi que leurs ouvrages, nous offrant un aperçu des écrivains qui sont lus par les humanistes du début du XVI^e siècle. Il ne désigne pas tous les auteurs dont il reprend les œuvres car il lui arrive de parler de manière vague des « anciens Philosophes », des « sages et anciens philosophes », les « sages dient », etc⁴⁰⁶. Ceux qu'il nomme sont Virgile, Sénèque, Horace, Valère-Maxime, Démétrios de Phalère et Ovide. Tous ces auteurs antiques sont Romains et ont vécu entre le I^{er} siècle avant Jésus-Christ et le I^{er} siècle après Jésus-Christ, à part Démétrios qui est un auteur grec ayant vécu 300 ans plus tôt. Celui dont l'ouvrage est le plus utilisé par Riccio est Valère-Maxime. Cet écrivain latin vit sous l'empereur Tibère et réalise une œuvre historique *Facta et dicta memorabilia* qu'il lui dédicace. Cet ouvrage constitue un recueil d'anecdotes historiques et d'exemples moraux dans lesquels il critique le vice et fait l'éloge de la vertu⁴⁰⁷. Assez peu connu, il est considéré par ses contemporains comme un rhéteur médiocre et sans génie. Toutefois, son œuvre a été retrouvée dans de nombreuses bibliothèques occidentales, étant considérée comme un ouvrage indispensable pour l'enseignement de la rhétorique et de la morale⁴⁰⁸. Cet ouvrage est donc fréquemment utilisé durant le Moyen Âge⁴⁰⁹. La technique littéraire utilisée par Valère-Maxime qui plaît particulièrement est l'utilisation d'*exempla*.

L'*exemplum* antique se construit autour d'un héros, d'un grand homme ou de personnes de référence et il désigne une histoire illustrée à prendre dans son ensemble comme instrument d'édification. Les *exempla* sont donc des modèles moraux que tout un chacun doit suivre⁴¹⁰. Au Moyen Âge, ces récits sont courts et intégrés à un discours destiné à convaincre du bienfait des vertus face au méfait qu'apportent les vices. L'idée d'un réel combat entre le vice et la vertu est fréquemment utilisée dans la rhétorique latine, chez Valère-Maxime mais aussi chez Salluste⁴¹¹. En ce qui concerne les exemples employés, le modèle médiéval de l'*exemplum* inclut plutôt des héros chrétiens, les préférant aux *exempla* profanes, et procède à un rattachement important aux valeurs chrétiennes⁴¹².

⁴⁰⁶ MICHEL RICCIO, art. cit, vol. 5/2, p. 307, 319, 323.

⁴⁰⁷ DUBOIS ANNE, *Valère Maxime en français à la fin du Moyen Âge. Images et tradition*, Turnhout, Brepols, 2016, p. 39.

⁴⁰⁸ DAVID JEAN-MICHEL (éd.), *op. cit.*, p. 6.

⁴⁰⁹ DUBOIS ANNE, *op. cit.*, p. 41.

⁴¹⁰ BREMOND CLAUDE, LE GOFF JACQUES et SCHMITT JEAN-CLAUDE, *L'exemplum*, Turnhout, Brepols, 1982, p. 27.

⁴¹¹ DAVID JEAN-MICHEL (éd.), *op. cit.*, p. 95.

⁴¹² BREMOND CLAUDE, LE GOFF JACQUES et SCHMITT JEAN-CLAUDE, *op. cit.*, p. 48.

Cependant, avec l'arrivée de la Renaissance, la pensée humaniste remet les exemples antiques au goût du jour car l'*exemplum* historique permet de mettre en lumière la sagesse historique et ils utilisent pour cela des passages d'anciens auteurs faisant figure d'exemplarité morale⁴¹³.

En analysant l'œuvre de Riccio, nous observons qu'une grande partie de son inspiration provient de l'œuvre de Valère-Maxime, même s'il emprunte des idées à d'autres auteurs latins. Il reprend une partie des traditions médiévales en incluant des *exempla* plus contemporains, tout en s'inspirant de la nouvelle pensée humaniste et en y incluant de nombreux exemples antiques et païens. Dans l'œuvre *Facta et dicta memorabilia*, les vertus romaines sur lesquelles l'auteur romain insiste sont la piété, la loyauté, le labeur, la parcimonie et l'austérité. Dès lors, nous constatons l'important emprunt de Riccio à cette œuvre car ce sont des vertus attribuées à Marguerite d'Autriche⁴¹⁴. L'idée de l'*exemplum* moral et historique est également reprise par notre auteur napolitain. Riccio fait cependant preuve d'inventivité lorsqu'il commence son traité en proposant des contre-exemples à ces modèles à suivre. En effet, il préfère débiter en présentant des exemples de femmes qui ont subi les affres de Fortune car elles ont succombé à certains vices et ne se sont pas consacrées à l'entretien de leurs vertus⁴¹⁵. Il délivre dès lors un message sur la manière de se comporter, les vertus à suivre et les vices à éviter, tout en célébrant Marguerite et en la comparant à de nombreux *exempla*. Il l'encense d'autant plus que, les vertus proposées sont toutes incarnées par Marguerite, ce qui n'est pas forcément le cas de ces exemples antiques. Il fait plus volontiers référence aux *exempla* antiques, pour appuyer son propos, qu'aux exemples médiévaux. Lorsqu'il en mentionne, c'est à l'issue de son traité lorsqu'il veut convaincre Marguerite du nombre de personnes comblées de vertus qui ont souffert mais dont l'histoire se termine positivement. En tant qu'écrivain humaniste, il préfère donc l'utilisation de modèles antiques plutôt que de héros chrétiens médiévaux. Pour réaliser son œuvre, Riccio retient ainsi une majorité d'auteurs latins comme source d'inspiration, les trois-quarts provenant de Valère-

⁴¹³ LYONS D. JOHN, *Exemplum. The Rhetoric of Example in Early Modern France and Italy*, Princeton, Princeton University Press, 1989, p. 12.

⁴¹⁴ Les vertus attribuées à Marguerite similaires à celles proposées par Valère-Maxime sont la piété, la force (=le labeur), l'humanité (=l'austérité) et la constance (=la loyauté). (MICHEL RICCIO, art. cit., vol. 5/2, p. 361.)

⁴¹⁵ *Ibid.*, p. 308.

Maxime. Nous notons toutefois la mention d'une œuvre de Pétrarque, qui s'est également intéressé au concept de Fortune⁴¹⁶.

Les inspirations des auteurs de nos sources sont variées et témoignent d'une influence médiévale mais également d'un renouvellement de l'intérêt pour l'Antiquité grecque et romaine. Nous ressentons particulièrement cette nouveauté dans l'ouvrage de Riccio tandis que *Le Malheur de la France* semble plus inscrit dans une tradition littéraire médiévale de la fin du XV^e siècle, tirant son inspiration des sources bourguignonnes l'ayant précédé. Les références littéraires de Riccio semblent plus diversifiées, notre auteur ayant vécu en Italie et à la cour de France.

3.5 Fortune

Ayant abordé ce thème à demi-mot dans nos pages précédentes, nous allons maintenant nous consacrer entièrement à la Fortune. Ce thème nous semble un choix évident étant donné son apparition récurrente dans nos deux sources et plus particulièrement dans *Le Changement de Fortune en toute prospérité*. En outre, Fortune fait partie intégrante de la devise de Marguerite. Nous allons donc nous concentrer sur ce thème, ce qu'il nous révèle sur la vision de la vie de notre gouvernante par ses contemporains ainsi que le rapport qui existe entre cette dernière et la Fortune. Celle-ci peut comporter de nombreuses définitions et elle rassemble des univers chronologiques et culturels très différents. En effet, en fonction de la période, Fortune peut prendre une définition qui s'oppose à la précédente. Il est donc complexe d'apporter une définition exacte du terme. Nous tenterons toutefois de définir ce terme au mieux afin d'en comprendre l'enjeu au sein de nos sources.

Généralement, Fortune renvoie directement à la déesse romaine⁴¹⁷, qui détient le pouvoir des événements heureux ou malheureux de l'existence. La déesse latine fait le lien entre les hommes et les dieux, en décidant de la destinée des hommes. Elle peut également renvoyer aux événements qui arrivent de manière inattendue, qu'ils soient heureux ou non. Enfin, Fortune peut être associée à une tempête ou à un orage⁴¹⁸.

⁴¹⁶ *Ibid.*, p. 312.

⁴¹⁷ Fortune ou Fors Fortuna : déesse italienne, à l'origine « porteuse » de fertilité (lat. *ferre* : porter), mais ensuite, identifiée à la déesse Tychè et donc à la déesse du Hasard ou de la Chance. Son culte aurait été introduit à Rome par Servius Tullius ; elle n'était donc pas une des divinités les plus anciennes. (HOWATSON MARGARET C. (dir.), *op. cit.*, p. 420-421.)

⁴¹⁸ BUTTAY-JUTIER FLORENCE, *Fortuna : usages politiques d'une allégorie morale à la Renaissance*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2008, p. 34.

Durant l'Antiquité, Fortune représente avant tout la déesse latine qui adopte une double nature, comprenant à la fois les valeurs féminines et masculines et hésitant donc entre la puissance féconde et belliqueuse⁴¹⁹. Elle peut se montrer bienfaisante mais aussi hostile. Elle est dès lors toujours présentée dans cette idée d'une dualité. Remplaçant la déesse, l'allégorie⁴²⁰ de Fortune désigne plusieurs termes différents comme le hasard, le sort, le bonheur et le malheur⁴²¹. Boèce, qui écrit son ouvrage, *Consolation de Philosophie*, à la fin de l'Antiquité, nous explique que c'est lorsqu'elle est mauvaise que Fortune est bienfaisante, obligeant ainsi les hommes à regarder en face les vraies valeurs qui pourront les mener au bien. Fortune punit, corrige et récompense⁴²².

Entre l'Antiquité et le Moyen Âge, la déesse païenne Fortune est petit à petit rejetée par l'Église. Cette figure allégorique est uniquement retrouvée dans des ouvrages profanes et le développement du christianisme porte ainsi un coup d'arrêt au mythe de Fortune⁴²³. Saint Augustin rejette notamment l'idée de Fortune en l'associant à l'idée de hasard. Cette définition prend le pas sur les autres au début du Moyen Âge⁴²⁴. Malgré cette interdiction de l'Église, Fortune occupe une certaine place dans la littérature chrétienne et apporte une nouvelle image. Au XI^e siècle, la Fortune est désormais associée à la roue et à l'idée d'un renversement de la situation sociale⁴²⁵. La roue de la Fortune est une représentation de la hiérarchie sociale ; il existe différents états au sein de la société médiévale et en fonction des mouvements de la roue, l'individu peut se déplacer à l'intérieur de celle-ci. Ainsi, la roue peut être imaginée comme un outil social qui déplace les personnes d'état en état en fonction de leur place dans cette même roue. Il est donc possible d'y monter comme d'en descendre, Fortune l'actionnant et décidant de notre sort⁴²⁶.

⁴¹⁹ *Ibid.*, p. 43.

⁴²⁰ L'allégorie est définie comme donnant « corps » à une idée abstraite. Les représentations sont codifiées et chaque figure possède ses propres attributs (ex : Raison, Fortune, Mort, etc.). Très proche de la personnification, l'allégorie est un double discours qui cherche à faire entendre une vérité à partir de l'énoncé de faits concrets. L'allégorie peut être implicite et laisse donc au lecteur le choix de l'interprétation. (POUGEOISE MICHEL, *Dictionnaire de Poétique*, Paris, Belin, 2006, p. 26-27.)

⁴²¹ FOEHR-JANSSENS YASMINA et MÉTRY EMMANUELLE (éd.), *La Fortune. Thèmes représentations, discours*, Genève, Droz, 2003, p. 13.

⁴²² MÉTRY EMMANUELLE, « *Fortuna et Philosophia : Une alliance inattendue. Quelques remarques sur le rôle de la Fortune dans la Consolation de Philosophie de Boèce* », dans FOEHR-JANSSENS YASMINA et MÉTRY EMMANUELLE (éd.), *op. cit.*, (p. 59-70), p. 68.

⁴²³ *Ibid.*, p. 61.

⁴²⁴ BUTTAY-JUTIER FLORENCE, *op. cit.*, p. 35.

⁴²⁵ *Ibid.*, p. 66.

⁴²⁶ *Ibid.*, p. 165.

Dès lors, la fascination pour l'allégorie est renouvelée au XIII^e siècle et l'Église y a même recours pour dénigrer la royauté laïque. Nous assistons ensuite à une christianisation de Fortune, ce qui justifie sa plus grande utilisation⁴²⁷. Entre le XIII^e et le XV^e siècle, Fortune est fréquemment liée à la Providence divine et revêt dès lors une fonction pédagogique et morale. De nombreuses œuvres utilisent ce thème, comme les romans arthuriens ou les chansons de geste⁴²⁸. L'ouvrage de Boèce est également remis au goût du jour à la fin du Moyen Âge. Fortune est utilisée afin de fournir une explication aux aléas de l'existence et aux coups du sort⁴²⁹. Enfin, Fortune est parfois vue comme une femme faible, contre laquelle il faut se battre et ainsi prendre le contrôle de son destin⁴³⁰.

À la Renaissance, les dérivés de la définition de Fortune sont nombreux. Fortune occupe une place importante dans la réflexion philosophique et rhétorique morale inspirée de l'Antiquité⁴³¹. Ce thème et sa nouvelle représentation renaissante sont perçus de manière positive au XV^e siècle, en Italie. La bonne fortune annonce un sort favorable et se rapproche d'un symbole de gloire⁴³². En revanche, en France, Fortune prend un tout autre sens, synonyme de malheur et de malchance. Au XV^e siècle, d'autres termes sont utilisés pour désigner le malheur provenant de Fortune ; desfortune, infortune⁴³³. Ensuite, les humanistes italiens proposent une nouvelle définition à l'allégorie, lui attribuant cette fois une connotation négative. En effet, ce thème apparaît de manière plus récurrente à partir de l'invasion française. À cette période, Fortune recouvre dès lors la définition suivante : « un thème antique et récurrent dans la tradition littéraire de l'Antiquité classique au Moyen Âge et à l'humanisme (...) ». Le thème de la Fortune est « un *topos* dans lequel, à travers les problèmes, les motifs proposés et les solutions indiquées, se reflète tour à tour la conception, propre à chaque civilisation et à chaque écrivain, de la condition humaine »⁴³⁴. Durant les premières décennies du XVI^e siècle, une crise frappe les élites italiennes et le thème de Fortune prend ainsi une place prépondérante, tout en se modifiant. Les humanistes italiens perdent leur foi dans la *virtu* (vertu) qui était l'opposée

⁴²⁷ WIRTH JEAN, « L'iconographie médiévale de la Roue de Fortune », dans FOEHR-JANSSENS YASMINA et MÉTRY EMMANUELLE (éd.), *op. cit.*, (p. 105-131), p. 111.

⁴²⁸ BUTTAY-JUTIER FLORENCE, *op. cit.*, p. 84.

⁴²⁹ MÜHELTHALER JEAN-CLAUDE, « Quand Fortune, ce sont les hommes. Aspects de la démythification de la déesse, d'Adam de la Halle à Alain Chartier », dans FOEHR-JANSSENS YASMINA et MÉTRY EMMANUELLE (éd.), *op. cit.*, (p. 177-206), p. 177.

⁴³⁰ *Ibid.*, p. 203.

⁴³¹ LECOINTE JEAN, « Figures de la Fortune et théorie du récit à la Renaissance », dans FOEHR-JANSSENS YASMINA et MÉTRY EMMANUELLE (éd.), *op. cit.*, (p. 207-216), p. 207.

⁴³² BUTTAY-JUTIER FLORENCE, *op. cit.*, p. 170.

⁴³³ *Ibid.*, p. 41.

⁴³⁴ *Ibid.*, p. 96.

de Fortune. Selon eux, il n'est pas possible d'influer sur son destin, seule Fortune détient les cartes et peut en décider. En soumission totale face à Fortune, Giuliano Procacci décrit cette perte de confiance des humanistes italiens comme « un obscur pressentiment de la part d'une classe de son propre déclin (...) »⁴³⁵.

Nous l'avons dit les Français ont avant tout considéré Fortune sous un angle négatif, ce qui n'était pas le cas des humanistes italiens au début. En outre, son rapport à la religion a changé ; Fortune est parfois associée à Dieu et à sa volonté mais elle peut également être sécularisée⁴³⁶. À la Renaissance, la Fortune représente ce point de rencontre entre la volonté de l'homme renaissant et la volonté de Dieu. Par exemple, Chastelain nous renvoie l'image d'une Fortune qui accomplit les desseins du Créateur⁴³⁷. *Fortuna* ou *fatum* est vue comme la Providence qui décide du sort des grands afin de leur rappeler qu'ils ne sont que des hommes⁴³⁸. Cette vision de Fortune pose dès lors la question de la condition humaine des princes, interrogation qui se retrouve dans de nombreux ouvrages du XVI^e siècle. La Renaissance renoue donc avec une allégorie de la Fortune qui est « faiseuse de rois »⁴³⁹. La Fortune se développe comme vertu princière durant cette période et se retrouve sous différentes formes d'expression artistique, représentée sur des gravures, dans des poèmes, des textes en prose, sur des peintures. Le thème de la légitimité princière se marie ainsi au thème de Fortune car il est recommandé aux princes, aux héros de se battre contre cette dernière afin de montrer leur valeur et leurs vertus⁴⁴⁰. Nous l'avons vu, l'évolution de la définition de Fortune a permis à la Renaissance de faire usage de ce thème sous des aspects très divers mais il est particulièrement repris par les princes et leurs serviteurs dans un but de légitimité.

3.5.1 Légitimité du prince

Les grands, qu'ils soient princes ou seigneurs, veulent légitimer leur pouvoir et imposer leur autorité. Les stratagèmes nécessaires sont variés mais le recours au thème de Fortune se produit fréquemment durant la Renaissance. Cette pratique est très répandue dans les cours européennes, Fortune étant décrite comme « liée à la revendication d'une légitimité

⁴³⁵ PROCACCI GIULIANO, « La "Fortuna" nella realtà politica e sociale del primo cinquecento », dans *Belfago*, vol. VI, fasc. IV, 1951, (p. 407-421), p. 410.

⁴³⁶ BUTTAY-JUTIER FLORENCE, *op. cit.*, p. 475.

⁴³⁷ DOUDET ESTELLE, *op. cit.*, p. 183.

⁴³⁸ BUTTAY-JUTIER FLORENCE, *op. cit.*, p. 138.

⁴³⁹ *Ibid.*, p. 166.

⁴⁴⁰ LECOINTE JEAN, art. cit., p. 210.

d'élection, concurrente et complémentaire de la légitimité dynastique »⁴⁴¹. Ce thème sert à la politique mise en place par le prince afin de mettre en évidence ses capacités et ses vertus. Par exemple, Charles VIII est décrit comme un homme fortuné⁴⁴². Fortune apparaît dans les fêtes publiques organisées par François I^{er} et par sa mère, Louise de Savoie lors de son arrivée au pouvoir. La fortune y est directement associée à la personne du roi de France⁴⁴³. Charles Quint y a également recours dans ses territoires lors des Joyeuses Entrées ou encore en 1520, lorsque Bernard Van Orley tisse plusieurs tentures, nommées *Honneurs et vertus*. Probablement commandée par Marguerite, la première d'entre elles se nomme *La Fortune* et elle met en scène l'histoire des fortunés et infortunés. Au sommet de la roue du Présent, se trouvent les armes de Charles Quint qui est actionnée par Fortune⁴⁴⁴. Nous observons donc l'apparition d'un culte du prince de la Renaissance, qui est directement associé à la vertu et à Fortune. Cette dernière incarne encore cette double facette, à la fois la providence et la gloire mais également la menace d'un changement de pouvoir, si le prince ne se montre pas vertueux⁴⁴⁵. La façon d'interpréter Fortune change parfois drastiquement en fonction des auteurs.

Les personnes se trouvant au service du prince ont également recours à ce thème dans un but de légitimation de leur place privilégiée et de justification de leur ascension sociale. Les membres qui entourent le prince sont là pour le servir et vont utiliser la Fortune abondamment. Le service du prince est vu comme un devoir religieux et dans le cas de réussite ou d'échec, le thème de Fortune est repris afin de mettre en avant un signe de grâce et d'élection⁴⁴⁶. Fortune sert à affirmer les qualités pieuses du personnage, prouvant sa soumission à la volonté divine, sa patience face aux épreuves et son espoir d'un changement. Le serviteur devient donc un exemple d'humilité que tous doivent suivre⁴⁴⁷. Il y a un intérêt particulier à la fois pour le prince et pour son serviteur de recourir au thème de la Fortune pour faire passer un message politique clair qui lui permet d'asseoir son autorité. Dès lors, l'association du prince avec Fortune et Vertu permet d'assurer sa légitimité. L'allégorie Fortune ne se limite jamais à une seule représentation ou interprétation de son rôle à jouer dans la vie des hommes. Elle change en fonction des

⁴⁴¹ BUTTAY-JUTIER FLORENCE, *op. cit.*, p. 166.

⁴⁴² *Ibid.*, p. 130.

⁴⁴³ *Ibid.*, p. 205.

⁴⁴⁴ *Ibid.*, p. 217, 323.

⁴⁴⁵ *Ibid.*, p. 230.

⁴⁴⁶ *Ibid.*, p. 166.

⁴⁴⁷ *Ibid.*, p. 231.

objectifs du message à faire passer, de la propagande politique mise en place, du prince qui l'utilise, de la volonté de l'auteur, etc.

Les auteurs du XIV^e au XVI^e siècle ont été nombreux à consacrer quelques lignes, voire un ouvrage entier à ce thème particulier. Pétrarque s'est penché sur le sujet de Fortune dans son traité, *De Remediis utriusque fortunae*. Dans cet ouvrage philosophique, il conçoit l'univers en perpétuel devenir et estime que les pensées et les actions influencent directement le bonheur ou au contraire, le malheur. Face à Fortune, à l'adversité, l'homme, le prince doit se montrer fort et face à la prospérité, ce dernier doit rester humble⁴⁴⁸. Boccace s'intéresse également à Fortune dans son traité, *De casibus virorum illustrium*, mais sa vision est différente. En effet, il décrit des exemples de nobles hommes et femmes qui ont souffert durant leur vie et il voit la bonne fortune comme quelque chose de fugace, qu'il ne faut jamais prendre pour acquis⁴⁴⁹. Christine de Pizan s'est également intéressée à la Fortune dans son ouvrage, *Le livre de la Mutacion de Fortune*, en 1400-1403. Fortune y est vue comme gouvernante du destin de tous⁴⁵⁰. Enfin, Nicolas Machiavel qui analyse le pouvoir du prince, développe ce thème de la Fortune et la manière dont le prince doit se comporter pour conserver son pouvoir. Il estime que le prince doit résister à Fortune en ayant recours à la vertu. En effet, Fortune ne démontre sa puissance que lorsqu'il n'y a pas de vertus pour lui résister⁴⁵¹. Il recommande au prince de s'adapter à la nécessité pour combattre Fortune mais s'il ne possède pas toutes les vertus, il doit « paraître les avoir (...) ce pourquoi il faut qu'il ait une âme prête à tourner selon que les vents et les variations et de la fortune lui commandent. »⁴⁵². Une fois de plus, cet auteur nous démontre la vision d'une Fortune « faiseuse de rois ». Le thème de la Fortune fait l'objet d'une large production durant la vie de Marguerite d'Autriche. Ces ouvrages ont certainement pu servir d'inspiration pour la réalisation de nos sources.

3.5.2 Infortune de Charles VIII ou de Marguerite ?

Dans *Le Malheur de la France*, l'apparition de Fortune se fait plus rare que dans l'éloge réalisé par Riccio. Se concentrant uniquement sur la répudiation de Marguerite d'Autriche, *Le Malheur de la France* ne s'attarde pas sur les malheurs de Marguerite et

⁴⁴⁸ MICHEL RICCIO, art. cit., vol. 4, p. 358.

⁴⁴⁹ *Ibid.*, p. 359.

⁴⁵⁰ BOHLER DANIELLE, « Un regard sur Christine de Pizan », dans *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, vol. 13, 2001. (<http://journals.openedition.org/clio/136>, consulté le 13 juin 2018.)

⁴⁵¹ FARAKLAS GEORGES, *Machiavel : le pouvoir du prince*, Paris, PUF, 1997, p. 51.

⁴⁵² NICOLAS MACHIAVEL, *Œuvres complètes*, trad. par J. GOHORY (1571) et revue par E. BARINCOU, Amsterdam, Henri Wetstein, 1686, p. 342.

l'infortune dont elle est l'objet. En effet, notre auteur ne sait pas l'avenir que va connaître la jeune duchesse et ne peut donc parler de Fortune comme d'une déesse qui s'acharne contre Marguerite. Dès lors, il préfère se consacrer au malheur de la France et de Charles VIII. Il n'utilise pas le thème de la Fortune pour se référer au malheur qui frappe Marguerite mais plutôt au malheur qui risque de toucher Charles VIII. Il prévient le roi de France des malheurs qui viennent du chef de Fortune. L'auteur dit notamment : « Laquelle fortune sus toy par rancune tournera sa roe (...) »⁴⁵³. Nous pouvons noter que l'idée de la roue de la Fortune qui apparaît dans l'iconographie médiévale, a inspiré notre auteur et est sans doute suffisamment présente dans bon nombre de sources écrites pour qu'il se décide à reprendre le même symbole. Dans le cas de cette œuvre, l'auteur se sert du thème de Fortune pour menacer, prévenir le roi de France des dangers auxquels son peuple et lui devront faire face à l'avenir : « (...) Car par ce malheur / Fortune douleur / Te fera sentir (...) »⁴⁵⁴. Il est intéressant de constater qu'il utilise parfois une majuscule pour Fortune même si ce n'est pas toujours le cas. Il est possible qu'il se réfère à l'idée de fortune en général lorsqu'il utilise la minuscule et à la déesse lorsqu'il met une majuscule. Dans l'extrait suivant, la référence à la déesse semble évidente puisqu'il mentionne Mars et Saturne juste avant : « (...) Car Mars et Saturne / Avecques Fortune / Lors se conjoindront, / Dont guerre infortune / Et mainte infortune / Pluseurs souffriront. (...) »⁴⁵⁵. Il fait aussi l'usage de dérivés tel que l'infortune. Cependant, le thème de Fortune n'est pas massivement présent dans *Le Malheur de la France*.

En revanche, le thème de la Fortune est développé et expliqué en détail dans le traité de Michel Riccio. Son titre, *Le Changement de Fortune en toute prospérité*, est le premier indice du thème abordé dans cette œuvre poétique. En effet, Riccio a choisi de se pencher sur la mutabilité⁴⁵⁶ de la déesse Fortune⁴⁵⁷. Apprenant la devise récemment adoptée par Marguerite, Riccio décide de composer un commentaire sur les malheurs de cette dernière pour les raisons évoquées précédemment. Lors de son panégyrique, Michel Riccio a recours au terme Fortune de nombreuses fois et il reprend également souvent la devise de la gouvernante. Nous l'avons déjà analysé en détail dans le *Chapitre 2* mais l'œuvre débute en tentant d'expliquer les raisons de Fortune, lorsqu'elle s'acharne contre une

⁴⁵³ « Le malheur de la France », art. cit., p. 233.

⁴⁵⁴ *Ibid.*, p. 234.

⁴⁵⁵ *Ibid.*, p. 241.

⁴⁵⁶ Mutabilité : caractère de ce qui est sujet au changement. (LAROUSSE : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/mutabilit%C3%A9/53429>, consulté le 13 juin 2018.)

⁴⁵⁷ MICHEL RICCIO, art. cit., vol. 4, p. 357.

personne en particulier. Elle évoque premièrement que Fortune prend plaisir à faire tomber ceux qu'elle a élevés et inversement : « (...) Et toutes et quanteffois les a eslevies, elle les veult tresbucher. (...) »⁴⁵⁸. Nous retrouvons de nouveau l'idée de la roue de la Fortune qui modifie les états des personnes qui s'y trouvent en faisant tourner cette dernière. Ensuite, Riccio nous apprend que certaines femmes ne se montrent pas toujours vertueuses et c'est la raison qui pousse Fortune à les tourmenter. Il précise néanmoins immédiatement que ce n'est pas le cas de Marguerite. Ensuite, après avoir parlé de la lignée d'exception de la jeune gouvernante des Pays-Bas, il évoque les différentes vertus que possède celle-ci. Comme nous l'avons établi, le rapport entre Vertu et Fortune est important pour le prince. En effet, ce dernier doit combattre Fortune au moyen de ses vertus⁴⁵⁹. Ainsi, il parle des vertus de Marguerite pour faire comprendre à sa destinataire qu'elle possède toutes les qualités pour se battre contre la déesse. Riccio continue son exposé en présentant les infortunes connues par Marguerite au cours de sa courte vie⁴⁶⁰. L'idée que Fortune s'est montrée injuste et cruelle vis-à-vis de Marguerite est répétée plusieurs fois. Cette vision d'une Fortune cruelle n'est pas fréquente lors du Haut Moyen Âge mais elle se développe par la suite⁴⁶¹.

Finalement, Riccio entre dans le vif du sujet et aborde l'acharnement de Fortune envers Marguerite d'Autriche et revient sur les sept raisons qui justifient cette insistance. Premièrement, Fortune persévère face à l'archiduchesse car les vertus de la personne ressortent face à l'adversité. Il faut donc les mettre en œuvre « et exercité par adversité et combatz de Fortune »⁴⁶². Dieu n'assigne que les bons contre Fortune afin qu'ils la combattent et atteignent la perfection. La deuxième raison avancée par Riccio dit que la victoire obtenue honnêtement apporte plus de plaisir, par exemple, lorsqu'un homme se bat contre un lion et le vainc⁴⁶³. Troisièmement, Fortune fuit ceux qui sont peu courageux ainsi elle ne s'intéresse pas aux personnes qui ont un petit cœur et peu d'entendement⁴⁶⁴. La quatrième raison prétend que les maux endurés n'arrivent pas sans raison. Les chirurgiens doivent parfois se résoudre à couper certaines parties du corps pour éviter une infection généralisée et donc pour sauver leur patient⁴⁶⁵. Ainsi, nous avons :

⁴⁵⁸ MICHEL RICCIO, art. cit., vol. 5/2, p. 307.

⁴⁵⁹ BUTTAY-JUTIER FLORENCE, *op. cit.*, p. 253.

⁴⁶⁰ Marguerite d'Autriche a seulement vingt-six ans lorsque Riccio réalise son traité.

⁴⁶¹ BUTTAY-JUTIER FLORENCE, *op. cit.*, p. 66.

⁴⁶² MICHEL RICCIO, art. cit., vol. 5/2, p. 319.

⁴⁶³ *Ibid.*, p. 320.

⁴⁶⁴ *Ibid.*, p. 320.

⁴⁶⁵ *Ibid.*, p. 321.

« (...) beaucoup de fortunes et de maux que Dieu nous a estimé dignes et capables esquelz puisse faire experience de quant humaine nature peust endurer (...) »⁴⁶⁶. La cinquième et la sixième raison sont des versions reformulées des raisons précédentes : le fait d'atteindre la perfection grâce au combat contre Fortune à l'aide de vertus et la nécessité d'endurer de grandes souffrances pour devenir parfait. Finalement, la dernière raison nous apprend que tout le monde ne peut posséder des vertus qui viennent de Dieu. Il nous donne par ailleurs un cœur noble et puissant afin de pouvoir résister à Fortune. « (...) Et doit l'on mercyer Dieu qui luy donne la force pour scavoir contempner et mespriser Fortune et ses euvrez (...) »⁴⁶⁷.

En précisant les raisons, Riccio développe donc l'argumentaire selon lequel l'adversité et le combat contre Fortune permet de cultiver nos vertus. Dès lors, Dieu autorise Fortune à faire souffrir les plus nobles afin qu'ils puissent atteindre la perfection. Sans adversité, on ne peut prouver sa vertu. L'adversité est ainsi vue comme un moyen pour la personne de se prouver et de mettre en avant ses vertus. Tout comme nous l'avons constaté dans les ouvrages consultés, la Fortune permet d'atteindre la perfection, de devenir un exemple moral pour ses contemporains. La vie vaut la peine d'être racontée, uniquement par son accumulation de malheurs⁴⁶⁸. Les discours politiques de la Renaissance parlent de ceux qui ont souffert face à Fortune et en font des exemples édifiants de l'histoire. Cette production est poussée par l'utilité morale et pédagogique de ces récits. Certaines vies se distinguent par une multiplicité des tribulations et un acharnement de la fortune. Les auteurs humanistes, tout comme Riccio, se penchent ainsi sur la condition humaine et la nécessité morale de changer pour être capable de battre Fortune. Le combat contre Fortune permet au prince de prouver ses vertus et de légitimer son pouvoir⁴⁶⁹. Riccio utilise le même procédé en développant d'abord la lignée de Marguerite, ses vertus et finalement, nous explique les raisons de Fortune, tout en y ajoutant des qualités (cœur vertueux, noble et puissant, proche de la perfection) à la longue liste de l'archiduchesse.

En outre, Riccio ajoute que Fortune ne compte pas éternellement combattre la même personne et qu'elle éprouve de la honte et de la peine à s'acharner contre les vertueux⁴⁷⁰. Il termine son propos en donnant des exemples récents de personnages ayant souffert à

⁴⁶⁶ *Ibid.*, p. 322.

⁴⁶⁷ *Ibid.*, p. 324.

⁴⁶⁸ BUTTAY-JUTIER FLORENCE, *op. cit.*, p. 232.

⁴⁶⁹ *Ibid.*, p. 253.

⁴⁷⁰ MICHEL RICCIO, art. cit., vol. 5/2, p. 324.

cause de Fortune mais qui ont ensuite connu de nombreux moments de bonheurs. Il finit donc sur une note d'espoir pour le cas de Marguerite d'Autriche.

Le thème de Fortune ne se trouvant pas uniquement dans les écrits, nous pouvons le retrouver sur d'autres supports, comme nous l'avons déjà précisé. Ainsi, l'iconographie de Fortune a également subi des modifications au fil des siècles. Au Moyen Âge, la déesse est représentée avec des attributs royaux, les yeux bandés, un visage double avec une partie sombre et une partie claire. Elle est également souvent représentée en train d'actionner une roue, qui soumet par ce geste les hommes⁴⁷¹. Durant la Renaissance, son iconographie change et elle possède des attributs émanant de Vénus ; jeune femme nue, séduisante, en équilibre sur une sphère, parfois avec des ailes. La nudité désigne la bonne fortune. Parfois, elle est représentée avec ou dans une roue et l'idée de la double personnalité est également fréquemment reprise⁴⁷². La nouvelle iconographie de Fortune s'inscrit dans le contexte politique de légitimation des princes. Dans *Le Malheur de la France*, la miniature ne montre pas Fortune, lui préférant Raison, qui prend les traits d'une vieille femme. Dans l'œuvre de Riccio, nous retrouvons deux miniatures avec Fortune sur l'une et Marguerite sur l'autre⁴⁷³. Fortune est représentée se tenant au-dessus d'une roue, avec des ailes aux pieds et elle n'est pas nue. Elle a des traits peu féminins et est blanche et dorée, contrastant avec le fond qui est coloré⁴⁷⁴. Elle tient un fil d'or dans sa main et le tire vers elle. Ce fil d'or est attaché à la couronne de France sur la tête de Marguerite dans l'autre miniature et nous observons donc Fortune qui retire la couronne de la tête de Marguerite. À l'aide de son œuvre et des miniatures qui l'accompagnent, Michel Riccio introduit une Fortune à l'italienne en France⁴⁷⁵.

En conclusion, nos deux sources développent le thème de la Fortune sous des angles différents. Se situant à des périodes très variées de la vie de Marguerite d'Autriche, les sources évoquent la vie de la jeune fille tout en faisant appel à la tradition littéraire de leur époque. Dans *Le Malheur de France*, l'allégorie de la Fortune est utilisée comme menace contre Charles VIII et son rôle n'est pas explicitement développé, tandis que dans l'œuvre de Riccio, nous retrouvons une explication des raisons de l'acharnement de Fortune, nous permettant de mieux appréhender son rôle à la Renaissance. L'utilisation

⁴⁷¹ BUTTAY-JUTIER FLORENCE, *op. cit.*, p. 87.

⁴⁷² *Ibid.*, p. 118.

⁴⁷³ Voir **Figure 1** pour *Le Malheur de la France* et **Figure 2** pour *Le Changement de Fortune en toute prospérité*.

⁴⁷⁴ BUTTAY-JUTIER FLORENCE, *op. cit.*, p. 141.

⁴⁷⁵ *Ibid.*, p. 140.

de Fortune sert à mettre en avant les vertus de Marguerite tout en légitimant son pouvoir politique. Face à l'adversité, elle nous montre ainsi une résistance et une volonté de se distinguer parmi les meilleurs. Le recours à l'allégorie de la Fortune permet de justifier et de légitimer sa place en tant que gouvernante des Pays-Bas. Il nous apparaît donc évident que l'œuvre de Riccio, qui développe un thème précieux aux yeux de Marguerite, se trouve dans sa bibliothèque.

3.5.3 *Fortune infortune fort une*

Nous en avons également parlé abondamment, la devise de Marguerite revêt une certaine importance dans le traité de Riccio mais également au cours de sa vie. Le choix de cette devise nous en apprend beaucoup sur la manière dont Marguerite perçoit sa vie et les malheurs qui la frappent.

À partir de la seconde moitié du XIV^e siècle, la sentence fait son apparition et s'ajoute ainsi aux emblèmes, blasons et armoriaux. Les nobles vont donc ajouter une courte sentence qui vient compléter l'image ou qui fournit une explication. Cela peut également consister en une invocation ou une exhortation personnelle⁴⁷⁶. L'ensemble de l'emblème et de la sentence forme la devise. Cette dernière apparaît comme un témoin de la culture, des aspirations ou des résignations de la noblesse médiévale. Elle peut figurer sur de nombreux objets, notamment des œuvres d'art et des manuscrits. Les devises envahissent l'iconographie, à partir du XV^e siècle⁴⁷⁷. Nous notons l'apparition de livrés, de mots, de rébus ainsi que des devises qui ne contiennent plus que la sentence⁴⁷⁸. Les formes emblématiques se modifient ainsi à la fin du Moyen Âge. Les ducs de Bourgogne s'entourent dès lors d'artistes et d'érudits pour composer leurs devises, se souciant énormément de l'exactitude et du prestige de leurs armoiries⁴⁷⁹. Nous observons un véritable espace pensé et construit pour la mise en scène du prince et de son pouvoir, à travers les armoiries et les devises⁴⁸⁰.

Hésitant entre différentes devises comme *Perfant altissima venti, Spoliat mors munera nostra*, *Manus Domini protegat me*, Marguerite d'Autriche se décide finalement pour *Fortune infortune fort une* ou *Fortuna infortunat fortiter unam*. Cette dernière prend

⁴⁷⁶ PASTOUREAU MICHEL, *Figures et couleurs*, op. cit., p. 128.

⁴⁷⁷ PASTOUREAU MICHEL, « Armoiries, devises, emblèmes. Usages et décors héraldiques à la cour de Bourgogne et les Pays-Bas méridionaux au XV^e siècle », dans BOUSMANNE BERNARD et DELCOURT THIERRY (éd.), op. cit., p. (89-102), p. 90.

⁴⁷⁸ PASTOUREAU MICHEL, *Figures et couleurs*, op. cit., p. 132.

⁴⁷⁹ PASTOUREAU MICHEL, art. cit., p. 91.

⁴⁸⁰ LECUPPRE-DESJARDIN ÉLODIE, op. cit., p. 291.

différentes définitions en fonction de la manière dont elle est analysée. La première façon de la décrire consiste à mettre en avant l’alternance entre la fortune et l’infortune. La vie est dès lors faite de malheurs et de bonheurs, comme l’a été la vie de Marguerite. En effet, elle est fortunée d’être née dans une famille aussi prestigieuse mais elle est infortunée dans ses mariages⁴⁸¹. Ensuite, nous pouvons l’analyser en insistant sur un mot en particulier : « Fortune infortune FORT une », qui se traduit comme suit : le sort (Fortune) met dans le malheur (l’infortune) fort une femme (Marguerite), ou encore le destin accable fort une personne⁴⁸². Les malheurs de Marguerite ne sont pas reprochés à Dieu mais bien à Fortune, au destin. Enfin, la dernière proposée est une hypothèse qui dit que l’alternance de la fortune et de l’infortune touche tout le monde, sauf (fort) une, Marguerite, qui se trouve au-dessus de cela, ayant déjà survécu à Fortune⁴⁸³. La seconde définition semble cependant être la plus communément admise et sans doute la plus plausible.

Son choix se porte sur cette devise après la mort de son frère en 1506 et elle apparaît fréquemment par la suite⁴⁸⁴. Riccio profite dès lors de ce nouveau choix de la gouvernante pour rédiger son œuvre autour du thème de Fortune. Elle n’est pas la seule à avoir pris la décision d’inclure Fortune dans sa devise, les Médicis ayant déjà fait ce choix avant elle⁴⁸⁵. Témoinant de son importance aux yeux de Marguerite d’Autriche, sa devise se retrouve sur tous les manuscrits qu’elle commande pour sa bibliothèque, notamment sur le manuscrit de Riccio⁴⁸⁶. Nous pouvons également retrouver sa devise sculptée autour de son tombeau dans le monastère de Brou, qu’elle a érigé en mémoire de Philibert de Savoie⁴⁸⁷. Nous pouvons l’observer sur les images ci-dessous ; l’utilisation de sa devise est très fréquente et il ne semble pas qu’elle y associe un emblème, se contentant simplement de l’accompagner de marguerites.

⁴⁸¹ MONJOU CHRISTIAN, « Marguerite d’Autriche », dans *Le leadership au féminin. Conférence donnée en novembre 2016*, vidéo-conférence (1^{ère} définition).

⁴⁸² *Ibid.*, (2^e définition).

⁴⁸³ *Ibid.*, (3^e définition).

⁴⁸⁴ MICHEL RICCIO, art. cit., vol. 4, p. 360.

⁴⁸⁵ BUTTAY-JUTIER FLORENCE, *op. cit.*, p. 197.

⁴⁸⁶ DEBAE MARGUERITE, *La librairie de Marguerite d’Autriche*, *op. cit.*, p. XIX.

⁴⁸⁷ DE BOOM GHISLAINE, *Marguerite d’Autriche*, *op. cit.*, p. 7.



Figure 6 : JEAN FRANCO, *La genealogie de l'empereur Charles Vième de ce nom, de don Fernande, roy d'Ongrie et celle de madite Dame*, Paris, BnF, 1527-1530, ms. fr. 5616.

Marguerite d'Autriche se sert du thème de la Fortune comme devise afin de mettre en avant les nombreux malheurs qu'elle a endurés au cours de sa vie, se présentant ainsi comme un exemple moral, d'humilité à suivre. En insistant sur ses souffrances et son éternelle fidélité à Dieu à travers l'usage de ses nombreuses vertus pour combattre Fortune, Marguerite met en place une légitimité de son pouvoir, au service de son père dans un premier temps, de son neveu ensuite. Elle semble présenter et construire son personnage politique autour de cette notion.

4. Comparaison avec d'autres sources

Nous allons désormais nous intéresser au reste de la production littéraire émise lors de la répudiation de Marguerite, qui éclaire à la fois sur les avis plus personnels de nos auteurs, qu'ils soient Français, Allemands ou Bourguignons mais surtout l'opinion de la maison qu'ils représentent. Nous observerons ainsi les différents arguments avancés par la maison de France pour justifier le choix de son roi mais également la réponse du camp opposé à l'égard de ces arguments. Pour cela, nous nous consacrons à des sources proches de l'année 1491 mais nous nous pencherons également sur des œuvres plus tardives qui mettent en évidence l'évolution du récit de la répudiation de Marguerite d'Autriche.

4.1 Opposition et conflits politico-littéraire

Les princes régnants réalisent parfaitement l'importance de l'écrit à la fin du XV^e siècle et il leur est donc nécessaire de s'entourer d'auteurs de renom afin de répondre aux besoins de la propagande lors de justification de conflits, de traités ou de rupture d'alliance, dans le cas de Charles VIII. Une littérature abondante est dès lors mise en place, servant à justifier leur cause. Ainsi, lors de l'annonce de guerres, les princes évoquent une guerre juste⁴⁸⁸. Elle permet la condamnation des coupables, la rédemption des justes et elle est également utilisée pour démontrer les torts des adversaires⁴⁸⁹. Dans cette littérature, nous retrouvons des œuvres réalisées par des auteurs proches du prince comme des pamphlets, des traités poétiques, des chansons politiques, mais aussi des textes officiels qui sont lus en public ou placardés. Dès lors, le traité d'Arras de 1482, annonçant la nouvelle alliance entre le principat bourguignon et la couronne française, est rédigé en neuf éditions différentes destinées à être répandues partout en France. Douze exemplaires de ce traité sont actuellement conservés⁴⁹⁰. Le prince rédige également des manifestes faisant appel à l'opinion publique. Charles le Téméraire, par exemple, tente par ce moyen de rallier les villes, les nobles ou autres détenteurs de pouvoir à sa cause. Ces manifestes nous donnent une idée des conflits politique de la période concernée⁴⁹¹. Pour s'adresser à son peuple, le prince a recours à des lettres qu'il envoie aux personnes-clés de son pays, comme des évêques ou des seigneurs locaux afin que le message princier ne soit pas

⁴⁸⁸ CONTAMINE PHILIPPE, *op. cit.*, p. 18.

⁴⁸⁹ DOUDET ESTELLE, *op. cit.*, p. 174.

⁴⁹⁰ *Recueil des pièces historiques imprimées sous le règne de Louis XI*, éd. É. PICOT et H. STEIN, Paris, Recueil, 1923.

⁴⁹¹ BESSEY VALÉRIE et PARAVICINI WERNER (éd.), *op. cit.*, p. 7.

ignoré par la population⁴⁹². Par ce biais, Charles VIII annonce son mariage avec Anne de Bretagne ainsi que le traité de Senlis, le 23 mai 1493.

4.1.1 Les raisons de Charles VIII

Les raisons invoquées par Charles VIII pour justifier la répudiation de Marguerite et le mariage avec la duchesse de Bretagne nous sont révélées dans une lettre du 8 décembre 1491⁴⁹³. Elle prend l'intitulé suivant : « Instruction et advisement touchant le mariage du roy et de la royne qui est à present, dont le roy veult que ses subjectz soient bien au long advisés. ». Dans cette missive, le roi de France énonce les différentes raisons qui l'ont amené à rejeter l'alliance bourguignonne. Il commence en disant que le roi Louis XI a voulu de ce mariage et qu'il a donc persuadé les villes de Flandre, de Brabant et de Hainaut : « (...) pour raison et à cause principalement de faire du tout cesser la guerre et mettre paix perpetuelle en son royaume (...) »⁴⁹⁴. Cependant, Charles VIII apprend à son peuple que Maximilien d'Autriche n'a pas respecté le traité. En effet, pendant toute la durée du séjour de Marguerite en France, il n'a pas cessé d'attaquer le pays, tentant par ce moyen de récupérer des territoires qui reviennent de droit à son fils⁴⁹⁵. En outre, Maximilien estime avoir été forcé à signer le traité d'Arras alors qu'il y était opposé : « (...) ledict roy des Romains s'est manifestement déclaré en tous lieux qu'il n'avoit point consenty ne agréé le traicti dudict futur mariaige (...) ». Ainsi, Charles VIII prétend que, s'il avait su les réticences de Maximilien, il n'aurait pas accepté ce mariage. Il espère, par ailleurs, qu'en lui rendant Marguerite, les deux hommes puissent renouer leurs « amictiez ». Cependant, le roi des Romains ne semble pas vouloir de l'amitié de Charles puisqu'il s'est allié avec l'Angleterre et « (...) pour nuire au roy et en intencion de troubler son royaume, il a envoyé en Bretaigne par mer grant nombre d'Allemands et estrangers qui lui ont fait la guerre. »⁴⁹⁶.

Une autre raison invoquée par Charles VIII est la rumeur que Maximilien a lancée à propos d'un éventuel mariage avec Anne de Bretagne afin de le provoquer et de le forcer à renoncer à la Bretagne. « (...) Et aussi il le faisoit pour ce que ledict bruit servoit à sa guerre et esperoit par telles inventions donner au roy entendement de luy renvoyer sadicte fille, laquelle il a toujours désiré recouvrer (...) »⁴⁹⁷. Il rajoute aussi que les ambassadeurs envoyés par l'archiduc

⁴⁹² CONTAMINE PHILIPPE, *op. cit.*, p. 19.

⁴⁹³ PAUL PÉLICIER, *op. cit.*, p. 414-418.

⁴⁹⁴ *Ibid.*, p. 414.

⁴⁹⁵ DOCQUIER GILLES, « *Et se partirent pour zingler en Espagne* », art. cit., p. 74.

⁴⁹⁶ PAUL PÉLICIER, *op. cit.*, p. 415.

⁴⁹⁷ *Ibid.*, p. 416.

d'Autriche ne possédaient pas de procuration suffisante pour traiter d'un mariage et n'avaient pas l'accord de Philippe le Beau. Afin de discréditer l'union d'Anne et de Maximilien, le roi déclare qu'Anne a : « certiffié (...) qu'elle ne fut oncques lyée par mariaige audict roy des Rommains. (...) »⁴⁹⁸. Pour ces différentes raisons, Charles VIII a hésité de nombreuses fois à rendre la jeune Marguerite à son père, afin de lui faire comprendre également qu'il ne la retenait pas de force. Cependant, il a décidé, après délibérations, d'épouser Anne pour éviter que le roi des Romains prétende avoir des droits sur les territoires bretons. Il exprime également sa volonté de mettre un terme aux guerres entre les deux pays, exauçant dès lors son vœu avec le retour de Marguerite.

« (...) il est en esperance, à l'aide de Dieu, que grant paix s'en ensuivra et que ledict roy des Rommains, (...) sera bien content d'estre deschargé des matieres dudict pais de Bretagne, et fort joyeux de recouvrer sadicte fille pour evicter à la crainte et suspicion des successions nouvelles dont dessus est faicte mencion. (...) »⁴⁹⁹.

Afin d'obtenir la paix, il est prêt à tout et veut aussi réitérer sa volonté de paix avec l'Angleterre afin que son royaume n'ait plus à payer pour les troupes nécessaires à la guerre⁵⁰⁰.

À travers sa lettre, nous observons ainsi la volonté du roi de France de se présenter comme un prince pacifique, qui ne cherche que la paix et la prospérité de son peuple. Il semble vouloir entretenir des relations stables avec ses voisins et il justifie son choix d'alliance avec la Bretagne, qui est soutenu par l'Espagne⁵⁰¹. Charles n'hésite pas à dépeindre Maximilien comme un homme belliqueux, ce qui est tout son contraire. Nous observons ainsi une volonté de s'afficher sous son meilleur jour et cela permet de mettre en évidence l'importance de l'argument de la paix pour les autorités françaises⁵⁰². La plupart des arguments utilisés par Charles VIII sont confirmés par les ouvrages que nous avons consultés. Maximilien d'Autriche a effectivement continué d'attaquer les territoires français malgré le traité d'Arras et il répète à plusieurs reprises son opposition au mariage franco-bourguignon⁵⁰³. Toutefois, si Maximilien réclame le retour sa fille, il ne s'attend certainement pas à être écouté et encore moins, à être humilié deux fois, par l'annulation de son mariage avec la duchesse de Bretagne et par la répudiation de sa fille. C'est surtout face à cet outrage que Maximilien et ses proches réagissent.

⁴⁹⁸ *Ibid.*, p. 416.

⁴⁹⁹ *Ibid.*, p. 417.

⁵⁰⁰ *Ibid.*, p. 418.

⁵⁰¹ *Ibid.*, p. 416.

⁵⁰² Arguments qui sont également utilisés par Pierre d'Urfé au Parlement de Paris lors de la justification du mariage du roi de France (*Ibid.*, p. 16.)

⁵⁰³ DE BOOM GHISLAINE, *Marguerite d'Autriche-Savoie, op. cit.*, p. 18.

4.1.2 Réponse de Maximilien et réactions des chroniqueurs

Maximilien d'Autriche se doit de réagir et à cette fin, il fait appel à ses sujets germaniques afin de venger cette double injure. Les chroniqueurs et auteurs proches de Maximilien mettent en place une propagande dans l'optique de véhiculer une mauvaise image du roi. Des textes imprimés sont produits et diffusés dans toutes les cours d'Europe. Ils prétendent que le roi Charles a commis un rapt et un double adultère⁵⁰⁴. Parmi ces sources, nous retrouvons des ouvrages d'écrivains officiels, des manifestes et des chroniques, jugeant de manière sévère ce revirement de Charles VIII⁵⁰⁵.

Du côté allemand, des textes imprimés sont rédigés afin de mobiliser les esprits contre le roi de France et de donner une mauvaise image de ce dernier⁵⁰⁶. Ils lancent ainsi un appel à la guerre contre le pays qui a humilié par deux fois leur futur empereur. Edward Le Glay publie et édite une œuvre en particulier, prenant le titre suivant : *Contra falsas Francorum litteras 1491 (datas), pro defensione honoris serenissimi Romanorum regis semper Augusti*⁵⁰⁷. Dans cette source, l'auteur expose les anciens griefs de l'Autriche à l'égard de la France mais il fustige surtout le roi Charles VIII pour la guerre déclenchée contre le duché de Bretagne et son mariage avec Anne⁵⁰⁸. Vu comme un manifeste politique, l'auteur entreprend de citer les torts de la France, qu'il estime à l'origine des tensions franco-bourguignonnes. Ceux-ci sont parfois bien antérieurs à la répudiation de Marguerite.

Dans ce manifeste rédigé en latin, l'auteur commence par critiquer les Français qui sont à l'origine de mensonges concernant l'occupation française de Nantes, se montrent prétentieux et perfides⁵⁰⁹. Il rappelle également le traité conclu entre le roi français et le roi des Romains en 1489, faisant ainsi référence au traité de Francfort conclu le 22 juillet⁵¹⁰. Malgré la conclusion de ce traité, le roi s'est entêté dans sa guerre contre la Bretagne, s'étant également opposé à une alliance entre Maximilien et Anne⁵¹¹. Il s'attarde donc sur cette guerre contre la Bretagne et sur l'occupation de la ville de Nantes, s'indignant des pratiques des Français qui ont convaincu

⁵⁰⁴ LE FUR DIDIER, *Charles VIII*, op. cit., p. 235.

⁵⁰⁵ DE BOOM GHISLAINE, *Marguerite d'Autriche-Savoie*, op. cit., p. 13.

⁵⁰⁶ COLLARD FRANCK, art. cit., p. 346.

⁵⁰⁷ LE GLAY EDWARD, *Négociations diplomatiques entre la France et l'Autriche pendant les trente premières années du XVI^e siècle*, vol. 2, Paris, Imprimerie royale, 1845, 2 vol, p. 1-10.

⁵⁰⁸ *Ibid.*, vol. 1, p. 2.

⁵⁰⁹ *Ibid.*, vol. 2, p. 1.

⁵¹⁰ *Ibid.*, p. 2. ; LABANDE-MAILFRET YVONNE, op. cit., p. 138.

⁵¹¹ LE GLAY EDWARD, *Négociations diplomatiques*, op. cit., vol. 2, p. 4.

Alain d'Albret⁵¹² de capituler et de trahir Anne de Bretagne⁵¹³. Utilisant l'excuse selon laquelle Anne a tenté d'occuper des places fortes françaises, le roi a ainsi pu justifier et légitimer son occupation de Nantes. Notre auteur s'oppose et dénonce les mensonges répétés des Français⁵¹⁴.

Après une énumération des différents torts français dont celui d'avoir brisé les traités de paix d'Arras et de Francfort, notre auteur s'en remet à Dieu afin que ce dernier châtie les fautes commises et leur perfidie. Nous retrouvons ici cette notion divine et revancharde que nous avons pu observer dans *Le Malheur de la France* ou encore chez George Chastelain. Les insultes envers Louis XI et Charles VIII sont fréquentes dans ce manifeste, tandis que la maison bourguignonne est au contraire décrite comme illustre⁵¹⁵. Ensuite, notre auteur, s'adressant à Maximilien, l'invite à intervenir publiquement contre les mensonges français relayés dans leurs missives⁵¹⁶.

Ce manifeste, réalisé au lendemain de la répudiation de Marguerite d'Autriche, contient de grandes ressemblances avec *Le Malheur de la France*. Tous deux s'insurgent contre les pratiques françaises malhonnêtes, le reproche se concentrant principalement sur Charles VIII. Ils n'hésitent pas à insulter l'ennemi français pour que la maison austro-bourguignonne en ressorte grandie. De plus, ils font appel aux troupes du futur empereur et désirent une vengeance armée contre le roi de France. Nous retrouvons aussi un autre point commun entre les deux auteurs qui profèrent des menaces divines à l'encontre de la France. Nous observons également que la réponse allemande rejette les arguments proposés par Charles VIII dans sa lettre, que ce soit ceux concernant la guerre en Bretagne ou ceux concernant la répudiation.

Du côté bourguignon, Jean Molinet, qui fait partie des *Grands rhétoriciens*⁵¹⁷ du XV^e siècle et est considéré comme un précurseur des humanistes, prend la défense de sa maison⁵¹⁸. En 1475, il devient l'historiographe de la maison de Bourgogne et occupe un rôle primordial dans

⁵¹² Alain d'Albret (1440-1522), fils de Jean I^{er} d'Albret et de Catherine de Rohan, il est l'héritier de la maison d'Albret et il prend le parti d'Anne de Bretagne lors de la Guerre Folle. Il tente également d'épouser la jeune duchesse mais échoue et préfère se rendre face aux troupes françaises. (LUCHAIRE ACHILLE, *Alain Le Grand*, Paris, Slatkine, 1974.)

⁵¹³ LABANDE-MAILFRET YVONNE, art. cit., p. 20.

⁵¹⁴ LE GLAY EDWARD, *Négociations diplomatiques*, op. cit., vol. 2, p. 6.

⁵¹⁵ *Ibid.*, p. 4, 9.

⁵¹⁶ *Ibid.*, p. 10.

⁵¹⁷ Grands rhétoriciens : les historiens de la littérature ont attribué ce nom à un certain nombre de poètes, qui ont fréquenté et fait carrière auprès des rois de France, des ducs de Bourgogne et de Bretagne de la fin du XV^e siècle jusqu'au milieu du XVI^e siècle. Ils ont généralement pour fonction de faire les louanges des princes à travers la poésie, tout en développant une nouvelle forme littéraire. Ils sont considérés comme la première manifestation en langue française du baroque européen. (<http://www.universalis.fr/encyclopedie/grands-rhetoriciens/>, consulté le 24 juin 2018.)

⁵¹⁸ DELEUZE GRAZIELLA, op. cit., p. 10.

la vie de Marie de Bourgogne, de Philippe le Beau et de Marguerite. Il est poète et chroniqueur à la cour de Bourgogne mais étend son activité littéraire hors des limites officielles⁵¹⁹. À travers son œuvre, Jean Molinet semble traiter tous les princes européens de manière respectueuse, sans que son opinion ne transparaisse. S'il lui arrive parfois de faire preuve d'une préférence pour la maison qu'il sert, il tente néanmoins de donner une version objective des faits. Ses *Chroniques*⁵²⁰ contiennent force détails sur le mariage de Charles VIII et Marguerite ainsi que sur le séjour de celle-ci en France. Ce sont autant d'informations utiles pour avoir un aperçu des tensions présentes entre les deux maisons. Nous retrouvons notamment dans son premier volume, la retranscription du traité d'Arras qui scelle l'union franco-bourguignonne⁵²¹. Il nous en apprend davantage sur les nombreuses clauses mises en place au cas où le mariage serait annulé ou non consommé. Ainsi, toutes les options ont été envisagées en cas de rupture de l'union. Dès lors, étant encore mineure lors de sa répudiation, Charles VIII est en droit de rompre l'alliance selon le traité. Toujours opposé à la guerre, Molinet se réjouit de cette union qu'il décrit comme étant divine, pacifique et agréable. En l'honneur du départ de Marguerite d'Autriche en France, il en profite pour énumérer toutes les grandes Marguerite, l'ayant précédée⁵²². Il l'associe également directement à la fleur.

Dans son second volume qui commence en 1488, il développe les différends entre la maison française et bourguignonne⁵²³. Marguerite d'Autriche est spécifiquement identifiée comme « compaign et espeuse » de Charles VIII, s'opposant donc à certaines sources françaises qui prétendent qu'ils étaient juste fiancés. Selon Molinet, Marguerite avait été promise à Charles VIII devant le roi et les grandes personnes de France ainsi que devant la Sainte Église⁵²⁴. Ce mariage est sacré à ses yeux et la rupture de ce dernier a choqué le peuple français. Il s'interroge également sur la mort du seigneur de Dunois⁵²⁵, tombé de cheval juste après le mariage d'Anne et de Charles. En effet, ce dernier a été un fervent défenseur de l'alliance bretonne, étant impliqué dans les pourparlers⁵²⁶. Il voit ce malheureux événement comme un signe de la désapprobation divine. Ensuite, il aborde l'impact de cet affront sur Maximilien et

⁵¹⁹ DUPIRE NOËL, *Jean Molinet. La vie, les œuvres*, Paris, Droz, 1932.

⁵²⁰ JEAN MOLINET, *Chroniques, op. cit.*, vol. 1, p. 13.

⁵²¹ *Ibid.*, p. 379-406.

⁵²² *Ibid.*, p. 416.

⁵²³ *Ibid.*, vol. 2, p. 157.

⁵²⁴ *Ibid.*, p. 237.

⁵²⁵ François I^{er} d'Orléans-Longueville (1447-1491), fils de Jean de Dunois et de Marie d'Harcourt, il est pair de France, comte de Dunois, Longueville et de Tancarville. Il est gouverneur de la Normandie et grand chambellan sous Charles VIII. Il meurt en 1491. (BOUILLET MARIE-NICOLAS, *Dictionnaire universel d'histoire et de géographie*, 24^e éd., vol. 2, Paris, Librairie Hachette et C^{ie}, 1874, p. 1112-1113.)

⁵²⁶ JEAN MOLINET, *Chroniques, op. cit.*, vol. 2, p. 237.

Marguerite, disant que c'est « (...) plus grans des deshonneurs que jamais fut fait au roy des Romains, tant en la despouille de sa femme que en la refutation de sa fille. »⁵²⁷. Néanmoins, il se réjouit de la paix qui découle du nouveau traité de Senlis qu'il reproduit dans son œuvre. En effet, grâce à ce traité, « toute rancune, hayne et malvoellances des ungz envers les aultres sont oubliées (...) »⁵²⁸. Il continue enfin l'histoire de la vie de Marguerite d'Autriche, l'associant souvent à la marguerite mais aussi à la paix⁵²⁹.

Dans une autre œuvre, Jean Molinet la qualifie de princesse « illustre, humble, doulce et humaine » et la remercie : « (...) quant par vous (...), Paix fut trouvee entre France et Bourgoigne. (...) »⁵³⁰. Cette œuvre étant réalisée après la répudiation de Marguerite puisqu'il l'appelle princesse de Castille, il la remercie donc pour la paix franco-bourguignonne, arrivée grâce au traité de Senlis. Dans la suite de sa vie, il rédige d'autres ouvrages en l'honneur de l'archiduchesse, notamment *Pour une marguerite*⁵³¹ et *Collaudation à Madame Marguerite*⁵³².

Cette seconde source rédigée après le mois de juin 1493, nous donne un aperçu de l'avis de Molinet quant à la répudiation de la jeune princesse. Il rédige ce poème afin de plaire à Marguerite d'Autriche et à son entourage. Il utilise le procédé d'un poème mixte, composé de prose et de poésie, dont la pratique est fréquente au début de la Renaissance⁵³³. Il reprend des procédés que nous avons déjà observés dans nos deux sources principales. Premièrement, il reprend le thème de la marguerite et de son allégorie pour qualifier l'archiduchesse d'Autriche : « Fleur de noblesse, odorant marguerite, (...) », rappelant également qu'elle est la « palme de paix juree et bien escripte »⁵³⁴. Il développe encore cette idée de discorde et de concorde ; Marguerite a mis fin à la discorde pour arriver à la concorde : « (...) Par vous nous vint grace, misericorde, / Paix et concorde et cordastes la corde (...) »⁵³⁵. Ensuite, il parle de ses origines royales, disant que sa splendeur lui vient « d'Austrice archiducalle » et que sa bonté lui vient d'une « fleur de Bourbon ». Il continue disant qu'elle vient d'un « glorieux empire », qu'elle est « digne estes d'avoir trosne / Roial sceptre ou couronne ». Il aborde ensuite la répudiation

⁵²⁷ *Ibid.*, p. 238.

⁵²⁸ *Ibid.*, p. 354.

⁵²⁹ *Ibid.*, p. 373, 469, 488.

⁵³⁰ JEAN MOLINET, « A Madame Marguerite, princesse de Castille », dans JEAN MOLINET, *Les Faictz et Dictz de Jean Molinet*, éd. N. DUPIRE, vol. 1, Paris, Didot, 1936, (p. 341-342), p. 341.

⁵³¹ JEAN MOLINET, « Pour une marguerite », dans JEAN MOLINET, *Les Faictz et Dictz de Jean Molinet*, op. cit., p. 344.

⁵³² JEAN MOLINET, « Collaudation à Madame Marguerite », dans JEAN MOLINET, *Les Faictz et Dictz de Jean Molinet*, op. cit., p. 265-268.

⁵³³ JEAN LEMAIRE DE BELGES, *Le temple d'honneur et de vertus*, op. cit., p. 18.

⁵³⁴ JEAN MOLINET, « Collaudation à Madame Marguerite », art. cit., p. 265.

⁵³⁵ *Ibid.*, p. 266.

de la jeune fille rédigeant qu'elle avait fleuri, grandi dans le verger de France et qu'elle avait été traitée comme une reine avant d'être rejetée : « (...) Se pour une aultre en estes dejectee, / Portés le doulx, sans amere souffrance ; / Qui soeuffre, il vaincq ; vivés en esperance, / A vous ne loist, pour estre supplantée, / Plourer comme femme desconfortee. (...) »⁵³⁶. Depuis la fin de la paix franco-bourguignonne, Jean Molinet nous apprend que de nombreux malheurs sont advenus en France ; des villes ont tremblées, des pays « ont été gâtés » et que cette répudiation a entraîné un « doeuil angoisseux, rage desmesuree »⁵³⁷. Comme dans *Le Malheur de la France*, nous constatons cette volonté d'énumérer les nombreux malheurs causés par la répudiation de Marguerite. Nous observons également la colère qu'une telle humiliation a suscitée. Molinet continue à la complimenter en disant qu'elle se trouve au-dessus de toutes les fleurs et que « chascun vous aime ». Enfin, il termine avec ces quelques vers à son honneur : « (...) Chief d'œuvre tres partfait, / Mignonnement bien fait, / Fleur de rice vallue, / Ou riens n'est imparfait, / Prenés en gré mon fait: / Molinet vous sallue. »⁵³⁸.

Appartenant à la période charnière entre le Moyen Âge et la Renaissance, Jean Molinet témoigne, à travers ses œuvres, de nombreuses similarités avec les sources que nous avons déjà analysées. Il aborde des thèmes similaires, notamment la comparaison à la fleur, la lignée de Marguerite, le thème de la paix ainsi que le malheur et la colère suite à la répudiation de la princesse. Ainsi, cette source bourguignonne semble relativement analogue au *Malheur de la France* malgré une œuvre plus tournée autour de Marguerite et moins agressive envers Charles VIII, qui n'est pas mentionné une seule fois.

Olivier de la Marche, quant à lui, nous offre deux textes intéressants évoquant la répudiation de Marguerite et la manière de réagir face à cet affront français. Également au service de la maison de Bourgogne, Olivier de la Marche est issu d'une vieille famille bourguignonne et entre très jeune au service de Philippe le Bon en tant que page⁵³⁹. Il passe ensuite au service de son fils, Charles le Téméraire, et offre après ses conseils à Marie de Bourgogne et Maximilien d'Autriche. Il est également chargé de l'éducation du jeune Philippe le Beau et lui enseigne l'histoire de ses ancêtres à travers une compilation des glorieux ducs bourguignons⁵⁴⁰. Jusqu'à sa mort, il sert loyalement la maison austro-bourguignonne en occupant à la fois un rôle de diplomate, de chroniqueur et de poète⁵⁴¹. S'il faut se montrer prudent quant à son manque

⁵³⁶ *Ibid.*, p. 267.

⁵³⁷ *Ibid.*, p. 267.

⁵³⁸ *Ibid.*, p. 268.

⁵³⁹ OLIVIER DE LA MARCHE, *Mémoires, op. cit.*, vol. 1, p. XIII.

⁵⁴⁰ *Ibid.*, p. LXXVI.

⁵⁴¹ *Ibid.*, p. LXCII.

d'impartialité, les écrits d'Olivier de la Marche s'avèrent très précieux car ils nous permettent d'obtenir une image sur le vif. En effet, il écrit au fur et à mesure du déroulement des événements. En outre, il prête beaucoup d'attention aux détails et ne manque pas de préciser s'il est présent lors des événements qu'il raconte.

Dans les *Mémoires de Messire Olivier de la Marche*, il fait les louanges de la dynastie de Bourgogne. Alors qu'elle est déjà princesse de Castille, il consacre un chapitre entier à la naissance de Marguerite d'Autriche et il revient notamment sur sa répudiation. Olivier de la Marche reconnaît l'existence de nombreuses tensions entre la maison de France et de Bourgogne durant la période où Marguerite réside en France mais il estime que ces tensions sont dûes avant tout de Charles VIII. Il dit ceci en parlant d'Anne de Bretagne : « (...) le Roy de France luy faisoit la guerre de toutes pars (...) »⁵⁴². L'interprétation des faits de ce chroniqueur nous montre un parti pris pour la cause bourguignonne. Ainsi, selon lui, Maximilien d'Autriche se devait de secourir et d'aider la duchesse bretonne. Il prétend aussi qu'Anne a accepté d'épouser Charles VIII afin de devenir la plus grande princesse du monde, insinuant dès lors qu'elle est aussi à blâmer pour le renvoi de Marguerite. Il estime que rien ni personne ne pouvait s'opposer au mariage franco-bourguignon car il avait été dicté et scellé⁵⁴³. Malgré tout, « les fors et les faulx hommes de son conseil tournarent ceste raison en mesuz de justice (...) ». Dès lors, selon le chroniqueur, Charles VIII a été mal conseillé et cette raison l'a conduit à choisir Anne. Il continue en disant que « (...) madame Marguerite d'Austriche, qui avoit esté tenue neuf ans pour debvoir estre Royne de France, sans l'avoir desservy, fut expulsée du mariaige (...) »⁵⁴⁴. Alors que Philippe le Beau tente à plusieurs reprises de récupérer sa sœur après sa répudiation, les Français se montrent réticents et Olivier de la Marche qualifie ce comportement de honteux et déshonorable. La méfiance et la haine envers les Français est très évidente dans ses *Mémoires* et démontre une ressemblance avec *Le Malheur de la France*. Plus loin, notre chroniqueur bourguignon mentionne le mariage de Marguerite et de Don Juan en disant : « (...) mais la fortune fut telle qu'il ne vesquit guieres, dont ce fut pitié et dommaige ; car il estoit apparant d'estre ung noble prince. (...) »⁵⁴⁵. Encore une fois, nous retrouvons une mention à Fortune qui semble prendre une place importante dans la littérature de la fin du XV^e siècle.

⁵⁴² *Ibid.*, vol. 3, p. 258.

⁵⁴³ DE BOOM GHISLAINE, *Marguerite d'Autriche-Savoie*, op. cit., p. 14.

⁵⁴⁴ OLIVIER DE LA MARCHE, *Mémoires*, op. cit., vol. 3, p. 259.

⁵⁴⁵ *Ibid.*, p. 317.

Une autre source réalisée par Olivier de la Marche, nous semble particulièrement pertinente afin de se pencher sur la réaction austro-bourguignonne au lendemain de la répudiation de Marguerite. Intitulée *Advis touchant la manière qu'on se doit comporter à l'occasion de rupture avec la France* et réalisé en 1491 à Bruxelles, cette source nous donne l'avis du chroniqueur sur la répudiation de Marguerite⁵⁴⁶. Ayant une grande expérience de la politique, il se permet d'offrir une série de conseils sur la manière de procéder suite à un tel affront et les moyens nécessaires pour s'opposer aux Français. Il commence en s'excusant de son vieil âge et en disant qu'après avoir travaillé aux côtés d'un grand nombre de ducs de Bourgogne, il se permet ainsi d'apporter ses conseils à Maximilien d'Autriche. Nous retrouvons de nouveau cette pratique souvent utilisée par les auteurs de la fin du Moyen Âge, qui consiste à justifier leurs écrits et à diminuer leurs connaissances. Il estime premièrement que les raisons de Maximilien, pour se lancer dans une guerre contre la France, sont justifiées car Charles VIII a causé « grand dommaiges » à sa fille et à Maximilien en utilisant « l'oppression et la violence »⁵⁴⁷. De plus, le roi de France refuse de rendre les biens et terres appartenant à Philippe le Beau. Il poursuit en affirmant que cette guerre est justifiée du fait que c'est une vengeance « de droit » et que Dieu connaît les vertus et les bonnes intentions de Maximilien. Olivier de la Marche tente de convaincre son maître de se lancer dans la guerre contre la France pour réparer l'affront causé. Il dit également que son peuple fidèle suivra le roi des Romains dans son conflit face à Charles VIII. Il prévient toutefois Maximilien et lui conseille de se méfier des Français qui sont : « (...) Gens subtiles pas toujours loyaux, les françois sont diligens en armes. (...) »⁵⁴⁸. Il offre donc ses conseils à l'archiduc dans la manière de faire la guerre au roi de France. Il a souvent fréquenté les Français et recommande de se montrer très prudent en précisant que cette guerre est nécessaire pour venger l'honneur bafoué⁵⁴⁹. Il conclut que si « Dieu ayme paix et hayt guerre », il arrive que la guerre soit nécessaire pour réparer des torts causés, notamment quand l'honneur entre en jeu. Il qualifie dès lors la guerre de Maximilien d'Autriche comme juste.

Nous sommes confrontés dans ce cas-ci à une source va-t'en-guerre qui est directement adressée à Maximilien d'Autriche mais parle peu de Marguerite et de sa répudiation. Olivier de la Marche se penche plus particulièrement sur la réaction à avoir face aux Français. Cette

⁵⁴⁶ OLIVIER DE LA MARCHE, *Advis touchant la manière qu'on se doit comporter à l'occasion de rupture avec la France* (1491), Bruxelles, 1635, réimprimé par Henri Stein.

⁵⁴⁷ OLIVIER DE LA MARCHE, *Historien, poète et diplomate bourguignon*, éd. H. STEIN, Bruxelles/Paris, F. Hayez/A. Picard, 1888, p. 232.

⁵⁴⁸ *Ibid.*, p. 233.

⁵⁴⁹ *Ibid.*, p. 234.

volonté de guerre contre l'ennemi est un sentiment que nous avons retrouvé dans *Le Malheur de la France* et dans l'œuvre éditée d'Edward Le Glay. Ces sources menacent Charles VIII d'un conflit et d'une arrivée massive des troupes bourguignonnes dans son pays. En revanche, l'œuvre de notre chroniqueur prodigue davantage de conseils à la maison austro-bourguignonne qu'il ne profère de menaces à l'encontre de la couronne française. Il témoigne également d'une grande déférence envers Maximilien sans toutefois s'attarder sur les nombreuses qualités de son maître, comme c'est le cas dans nos deux sources principales. Dans les deux œuvres d'Olivier de la Marche que nous avons consultées, nous observons son inclinaison à défendre la maison bourguignonne même s'il semble rester assez respectueux à l'égard des ennemis de ses maîtres.

Philippe de Commines, chroniqueur de la maison de France, évoque dans ses *Mémoires* la répudiation de Marguerite et offre ainsi une vision française plus tardive⁵⁵⁰. Ayant marqué la littérature française du XV^e siècle, il nous offre un point de vue intéressant. D'abord au service de Philippe le Bon, il travaille ensuite pour Charles le Téméraire qu'il quitte finalement en 1472 afin de servir la couronne française et par conséquent, Louis XI⁵⁵¹. Sous le règne de ce dernier, Commines occupe une place importante en tant que diplomate et historiographe. Il offre ses conseils au roi et est fréquemment envoyé en missions officielles à travers l'Europe lors de son long service à la couronne française. Par exemple, sous Charles VIII, il fait partie des négociateurs du traité de Senlis et il a pour rôle d'aider à mettre fin aux tensions apparues suite à la décision du roi de répudier Marguerite⁵⁵². Témoin direct des négociations du traité de Senlis, Commines nous propose une vision différente des événements. De plus, ayant servi les deux princes ennemis, il apporte forcément un regard différent que les autres auteurs français. Dans son œuvre, nous observons avant tout un respect pour la fonction monarchique mais particulièrement une grande admiration pour Louis XI⁵⁵³. Comme Olivier de la Marche, il rédige au fur et à mesure du déroulement des événements. En outre, cette source est intéressante car Philippe de Commines exerçant une grande influence sur ses contemporains, il est probable que ses ouvrages aient eu un certain retentissement auprès de l'élite et de la cour française. Ses *Mémoires* sont très édifiants pour comprendre l'histoire politique de la France mais aussi d'autres royaumes d'Europe du XV^e siècle.

⁵⁵⁰ PHILIPPE DE COMMINES, *op. cit.*, p. 13.

⁵⁵¹ HEIDEL GERHARD, *La Langue et le Style de Philippe de Commines*, Leipzig, Selbstverlag des romanischen Seminars, 1934, p. 2.

⁵⁵² PHILIPPE DE COMMINES, *op. cit.*, p. 18.

⁵⁵³ *Ibid.*, p. 112.

À travers son œuvre, Philippe de Commines témoigne d'une volonté de conter les événements sans laisser transparaître son avis. Il nous en apprend davantage sur les tensions qui éclatent à la mort de Marie de Bourgogne en Flandre. Il ne s'attarde pas énormément sur la répudiation de Marguerite la qualifiant d' « acte inamical » même si cela reste un choix évident pour Charles VIII qui ne désire que la paix⁵⁵⁴. Il nous apprend que le roi des Romains est « gravement insulté » par le renvoi de sa fille qui avait été reine de France pendant quelques années⁵⁵⁵. Il insiste toutefois sur la fin heureuse et pacifique qui a résulté du traité de Senlis, ce qui soulagent les peuples bourguignon et français.

Par la suite, il se pose toutefois des questions sur le traité de Senlis qu'il a dû défendre auprès des Bourguignons. Il se demande ainsi si le choix de Charles VIII est le bon, si les conseillers du roi ont suivi les ordonnances de l'Église. En effet, les docteurs en théologie émettent des opinions différentes concernant le mariage du roi de France avec Anne et la répudiation de la jeune duchesse. Il s'interroge donc sur la légitimité de l'annulation du premier mariage de son maître. Il constate que, par la suite, : « (...) toutes ces dames ont eu quelques malheurs avec leurs enfants. (...) »⁵⁵⁶, ni Anne de Bretagne, ni Marguerite d'Autriche n'ayant eu d'héritiers. Marguerite a eu un enfant mort-né de son mariage avec Jean d'Aragon et Commines déclare que c'est une grande infortune pour une fille d'une maison si glorieuse avec tant de terres⁵⁵⁷. Anne de Bretagne perd également deux garçons en bas âge. Elle finit toutefois par avoir des enfants qui survivent avec Louis XII mais ce sont deux filles qui ne peuvent montrer sur le trône du fait de la loi salique. Il mentionne également le second mariage de Maximilien d'Autriche avec Bianca Sforza, fille du duc de Milan, qui a fortement déplu aux princes de l'Empire et qui n'a pas donné d'héritiers non plus. Guillaume Paradin, qui rédige la *Chronique de Savoie*, fait le même constat sur les vies brisées des personnes ayant été concernées par cette répudiation et ce nouveau mariage. Comme Commines, il met en évidence la mort des enfants du roi et de la reine de France ainsi que les nombreuses misères encourues par Marguerite. Il estime quant à lui, que c'est une punition céleste, que Dieu les punit pour avoir renoncé à un mariage valide et sacré⁵⁵⁸. Ces deux auteurs s'interrogent dès lors sur la légitimité du choix de Charles VIII et rejoignent l'idée de Jean Molinet, qui déplore aussi la mort d'un protagoniste important (François, comte de Dunois) du mariage d'Anne et de Charles. Selon ces auteurs, cette

⁵⁵⁴ *Ibid.*, p. 513.

⁵⁵⁵ *Ibid.*, p. 514.

⁵⁵⁶ *Ibid.*, p. 517.

⁵⁵⁷ *Ibid.*, p. 706.

⁵⁵⁸ DE BOOM GHISLAINE, *Marguerite d'Autriche-Savoie, op. cit.*, p. 14-15.

répudiation a été la cause de nombreux malheurs en France et en Bourgogne, touchant avant tout les personnes impliquées dans cette dernière.

Philippe de Commines est le premier historien français à se poser la question de la légitimité de cette décision et à s'interroger sur les conséquences de ce mariage franco-breton, qui peuvent être vues comme une punition céleste. À travers la lettre de Charles VIII et les *Mémoires* de Philippe de Commines, nous observons une vision française différente des événements et constatons l'importance de l'argument de la paix dans la littérature de la fin du XV^e siècle. Ce thème pacifique se retrouve aussi dans les œuvres bourguignonnes même si les arguments en faveur de la paix sont, dans ce cas-ci, favorables à Maximilien d'Autriche, Philippe le Beau et Marguerite d'Autriche. Ces derniers témoignent également d'une certaine colère face à la décision du roi de France et tendent à développer un rapport entre Marguerite et Fortune, au regard des malheurs qui l'accablent durant sa vie. Dans les œuvres analysées, les chroniqueurs n'hésitent pas à se positionner par rapport à un scandale auquel ils ont assisté ; ils donnent leur avis et font preuve de loyauté envers leur camp. À travers l'utilisation de certains procédés ou certains thèmes, nous avons également pu mettre en évidence des similarités avec nos deux sources principales, telles que le thème de la paix, l'appel à la guerre, etc.

4.1.3 La réponse d'un Allemand

Nous allons maintenant nous intéresser à une querelle littéraire qui a eu lieu entre deux diplomates défendant leur souverain juste après la répudiation de Marguerite. Cette querelle permet de mettre en lumière les tensions existantes ainsi que de démontrer une nouvelle fois l'importance de l'écrit face à ce genre de polémique. Ainsi, comme nous l'a révélé Philippe de Commines, les théologiens n'arrivent pas à s'accorder sur le sujet de la répudiation de Marguerite et les écrivains français et bourguignon tentent dès lors de convaincre à travers leurs écrits, pamphlets et lettres de la justesse de la cause qu'ils soutiennent⁵⁵⁹. Par l'intermédiaire de missives, Robert Gaguin et Jacques Whimpeling ont défendu leur cause et leur prince. Nous nous pencherons en particulier sur la réponse virulente apportée par l'Allemand Jacques Whimpeling, reflet de l'animosité allemande face au double affront vécu par le roi des Romains.

Né dans l'Artois en 1433, Robert Gaguin est un serviteur fidèle de la couronne française, une figure de l'humanisme européen et un universitaire de renom⁵⁶⁰. Il porte un intérêt particulier à l'actualité politique et base ses œuvres poétiques sur ces thèmes. En tant que diplomate, il

⁵⁵⁹ COLLARD FRANCK, art. cit., p. 357.

⁵⁶⁰ ROBERT GAGUIN, *Epistole et orationes. Textes publiés sur les éditions originales de 1498 et précédé d'une notice biographique*, éd. L. THUASNE, vol. 1, Paris, Librairie Émile Bouillon, 1903.

réalise aussi de nombreux voyages au service de son monarque, en Allemagne, en Italie et en Espagne⁵⁶¹. Il est envoyé en Allemagne par Louis XI pour tenter d'empêcher le mariage de Marie de Bourgogne et de Maximilien d'Autriche. Toutefois, sa mission échoue et il perd la faveur du roi⁵⁶². Cependant, avec le changement de règne, Gaguin parvient à revenir dans les bonnes grâces du jeune Charles VIII qui lui confie de nouvelles missions. À travers ses œuvres, nous pouvons observer une volonté de plaire à son maître, le complimentant fréquemment.

Après la répudiation de Marguerite, il est renvoyé en Allemagne auprès de l'Électeur palatin du Rhin dans le but de justifier la conduite du roi et ainsi convaincre les Allemands de ne pas se lancer dans un conflit contre les Français⁵⁶³. L'argument principal utilisé par Gaguin est celui d'une paix intérieure avec le duché de Bretagne, qui était nécessaire et a été obtenue par son roi : « (...) pacis consideracio pacificum regem adduxit, pacem Britonibus dare federe conjugii (...) ». Pourtant, l'argument de la paix semble assez faible puisque le roi de France fait la paix avec la Bretagne certes mais, en même temps, offense gravement un autre rival, pour qui l'occasion est dès lors trop belle d'ouvrir les hostilités avec la France. Marguerite d'Autriche met par ailleurs en évidence la mauvaise foi de son argumentaire⁵⁶⁴. Malgré cela, Gaguin est relativement bien accueilli par les Allemands qui apprécient son esprit de conciliation et son éloquence. Pourtant, l'arrivée du diplomate français ne plaît pas à tout le monde et Jacques Whimpeling lui remet une lettre composée de vers injurieux, dirigés au roi de France.

Né à Sélestat en 1450, Jacques Whimpeling ou Wimpfeling, est également un serviteur dévoué à son souverain. Homme lettré, il effectue ses études à l'Université de Fribourg où il finit par y enseigner la littérature latine. Par la suite, il est élu recteur de l'université en 1481 et finalement, est élu prédicateur de la cathédrale de Spire⁵⁶⁵. Homme pieux et universitaire de renom, il prêche pour une réforme de l'Église et témoigne d'une volonté d'éduquer la population, considérant l'ignorance comme l'un des plus grands maux de l'Empire et de l'Église⁵⁶⁶. En bon patriote, il admire fortement son monarque et se montre élogieux face au succès qu'est l'Empire⁵⁶⁷. En 1492, lors du voyage de Gaguin en Allemagne, il prend dès lors

⁵⁶¹ COLLARD FRANCK, *Un historien au travail à la fin du XV^e siècle : Robert Gaguin*, Genève, Droz, 1996, p. 37, 66.

⁵⁶² ROBERT GAGUIN, *op. cit.*, p. 41.

⁵⁶³ *Ibid.*, p. 99.

⁵⁶⁴ COLLARD FRANCK, *op. cit.*, p. 351.

⁵⁶⁵ ADAM PAUL, *L'Humanisme à Sélestat : l'école, les humanistes, la bibliothèque*, 2^e éd., Sélestat, Imprimerie Alsatia Sélestat, 1967, p. 33.

⁵⁶⁶ DELÈGUE YVES, *Théologie et poésie ou la parole de vérité : la querelle entre Jacques Locher et Jacques Wimpeling (1500-1510)*, Paris, Champion, 2008, p. 10.

⁵⁶⁷ ADAM PAUL, *op. cit.*, p. 42.

la défense de Maximilien et de sa fille. Il apprend la mission diplomatique de Robert Gaguin et décide de lui envoyer une lettre de réponse, dans laquelle il se montre assez agressif, contrairement à son opposant français, qui reste toujours courtois et amical⁵⁶⁸.

Il commence avant tout par présenter le sujet, expliquant la situation du duché de Bretagne à la fin du XV^e siècle⁵⁶⁹. D'un côté, il développe le mariage entre Anne et Maximilien et ensuite, celui de Marguerite et de Charles VIII⁵⁷⁰. Ce dernier est par ailleurs décrit comme un homme cupide et plein d'ambition, qui déshonore la maison de France⁵⁷¹. Si le mariage entre Marguerite et Charles est vu comme légitime, Whimpeling reconnaît que, la jeune fille n'étant pas en âge pour consommer le mariage, le roi avait le droit de la répudier. Cependant, il estime que le mariage entre Anne et Maximilien est légitime, ne peut être annulé car il a été officialisé devant un grand nombre de personnes⁵⁷². Il nous donne également son avis sur le changement de choix d'Anne de Bretagne et de ses conseillers, qui, d'après notre auteur, ont été influencées dans leur décision, par la gloire et la puissance de Charles VIII et par la volonté de mettre fin à cette guerre qu'ils étaient en train de perdre⁵⁷³. Malgré les différents arguments de paix avancés par la France, Whimpeling estime que ce choix a mis fin à l'entente entre les deux monarques et que la seule manière de répondre à cet affront pour Maximilien est de se lancer en guerre contre Charles VIII⁵⁷⁴. Il continue son ouvrage avec la retranscription du traité de mariage entre Anne de Bretagne et le roi de France puis publie les différentes lettres envoyées à Robert Gaguin.

Le 12 février 1492, Jacques Whimpeling commence par faire l'éloge de Robert Gaguin, ne manquant pas de lui attribuer de nombreuses qualités. Passant à l'écriture en vers, il parle de Charles VIII, le traitant de roi effronté pour ses actions contre Marguerite et Maximilien. Il avance ensuite que « Lilia marcent », parlant de lys fanés, se référant dès lors à Charles VIII et à la perte de prestige de la maison de France⁵⁷⁵. Il continue en disant que Charles VIII fait honte à ses ancêtres en agissant de la sorte. Ainsi, nous retrouvons de nouveau cette attaque contre le roi de France, qui se met en porte-à-faux par rapport à ses prédécesseurs. Le poème continue en accusant le roi d'avoir succombé au péché de la chair (carneo) et d'avoir préféré le vice à la

⁵⁶⁸ ROBERT GAGUIN, *op. cit.*, p. 361.

⁵⁶⁹ MÜLLER JOHANN JOACHIM, *Des Heiligen Römischen Reichs Teutscher Nation Reichs Tags Theatrum, wie selbiges unter Keyser Maximilians I. allerhöchsten Regierung gestanden ...*, vol. 1, Jena, 1718-1719, p. 127-148.

⁵⁷⁰ *Ibid.*, p. 127.

⁵⁷¹ *Ibid.*, p. 128.

⁵⁷² *Ibid.*, p. 130.

⁵⁷³ *Ibid.*, p. 129.

⁵⁷⁴ *Ibid.*, p. 130.

⁵⁷⁵ MÜLLER JOHANN JOACHIM, *op. cit.*, p. 136.

vertu. Qualifiant la situation de « *subitae repulsae* », il s'insurge du comportement du roi qui a remplacé Marguerite par « une autre ».

Repasant à une écriture en prose, l'auteur poursuit son attaque contre Charles VIII, disant que son comportement a indigné toute la Germanie et tous les Allemands⁵⁷⁶. Il utilise ensuite les termes suivants pour qualifier l'action du roi de France : « *probrum* », « *labem* », « *injuriā* », « *sempiternam ignominiam* », etc. L'affront contre le roi des Romains est donc vu comme une honte, une souillure, une injure et une éternelle ignominie. Les mots utilisés par Whimpeling sont très forts et témoignent de sa rancœur. À plusieurs reprises, il parle du mariage d'Anne de Bretagne et de Charles VIII, en prétendant que ce dernier a procédé à un rapt. En utilisant ces termes, il alimente la rumeur de rapt, qui a été lancée par Maximilien d'Autriche, dans le but de faire réagir le pape et les princes étrangers. Whimpeling qualifie également ce mariage de « *spurcissimum adulterium* »⁵⁷⁷. Selon lui, Charles VIII ne mérite pas de porter le titre de « Très Chrétien » et il le décrit comme indigne de la maison de Valois. Dans ses lettres, il revient plusieurs fois sur le manque d'honneur de Charles VIII.

Parlant très peu de Marguerite, il lui consacre tout de même quelques lignes, interrogeant Charles VIII sur les raisons pour lesquelles il a rejeté cette jeune fille qui possède toutes les vertus. Il se demande si c'est à cause de sa « *genus* », de sa lignée et évoque les différents ancêtres de Marguerite, concluant qu'il n'existe pas de lignée plus illustre. Ensuite, il se demande si la raison de la répudiation est son éducation mais il réfute rapidement cette idée, car, en outre les vertus dont elle est déjà dotée, elle a été élevée à la cour de France où elle a pu développer de nombreuses autres qualités⁵⁷⁸. Il ne comprend donc pas pourquoi il l'a répudié.

Il offre également une comparaison entre son roi, Maximilien d'Autriche, et Charles VIII. Ainsi, selon lui, Maximilien se montre toujours à l'écoute, consulte ses sujets ce qui est tout le contraire du roi de France. Il nous apprend également que ce double affront a été très mal perçu par Maximilien, qui s'est senti humilié par ce mariage précipité⁵⁷⁹. La maison de France est tombée en disgrâce aux yeux des Allemands, qui sont furieux de l'outrage fait à leur futur empereur et à sa fille⁵⁸⁰. L'injure doit être vengée et tous les proches de l'empereur s'accordent sur cette idée.

⁵⁷⁶ *Ibid.*, p. 137.

⁵⁷⁷ COLLARD FRANCK, art. cit., p. 347.

⁵⁷⁸ MÜLLER JOHANN JOACHIM, *op. cit.*, p. 139.

⁵⁷⁹ *Ibid.*, p. 135.

⁵⁸⁰ COLLARD FRANCK, art. cit., p. 357.

Jacques Whimpeling conclut en avançant que Charles VIII risque de regretter ses actes « impurum, injustum, atrox et tartareum ». Le dernier adjectif utilisé se réfère à l'Enfer, aux Tartares et nous révèle l'importance de la menace proférée par l'auteur allemand, qui prétend que les choix effectués par Charles VIII le conduiront tout droit en enfer. Le thème de la menace divine lancé par un partisan transparaît ainsi une nouvelle fois. Suite à cet écrit, Whimpeling ne décolère toujours pas et rédige un manifeste similaire à celui d'Olivier de la Marche, recommandant au roi des Romains d'agir contre les Français. Il lui demande également la permission de publier les lettres adressées à son homologue français et ce, dans l'optique de prouver son allégeance à l'Empire et à son prince⁵⁸¹. Ainsi, lorsque Robert Gaguin rejoint la France, il n'est pas bien accueilli par Charles VIII qui estime qu'il a échoué dans sa mission à calmer la colère allemande et éviter un conflit⁵⁸².

Wimpheling est connu pour être un personnage explosif, violent et rude qui n'hésite pas à injurier ses adversaires, ce qui n'est pas étonnant lors de l'analyse de sa lettre à Gaguin⁵⁸³. Nous retrouvons des similarités avec *Le Malheur de la France*, tels que les insultes et les menaces contre le roi de France, la mention de ses ancêtres, l'encensement de Maximilien et le rappel de la grande lignée et des qualités de Marguerite d'Autriche. Ces lettres nous permettent aussi de mettre en évidence la fureur causée par le renvoi de Marguerite et l'impulsivité des Allemands voulant défendre l'honneur de leur futur empereur.

4.2 *La Couronne Margaritique*⁵⁸⁴

Cette source nous a parue très intéressante à analyser de part les nombreuses similarités qu'elle présente avec le traité poétique de Michel Riccio. Rédigées à des périodes analogues, elles semblent s'inspirer largement l'une de l'autre. Cette source a également attiré notre attention car elle se penche sur des notions telles que la Fortune et la paix qui revêtent une importance particulière aux yeux de Marguerite⁵⁸⁵. Rédigée par Jean Lemaire de Belges, cette source se montre très élogieuse lors de sa description de la gouvernante des Pays-Bas. Né en 1473, Lemaire est le filleul et l'élève de Jean Molinet. À la mort de ce dernier en 1507, Jean Lemaire de Belges prend sa place d'historiographe au service de la dynastie austro-bourguignonne. À cette période, il a déjà écrit *La Couronne Margaritique*, qu'il remet à

⁵⁸¹ COLLARD FRANCK, art. cit., p. 362.

⁵⁸² COLLARD FRANCK, *op. cit.*, p. 80.

⁵⁸³ ADAM PAUL, *op. cit.*, p. 41.

⁵⁸⁴ JEAN LEMAIRE DE BELGES, *La Couronne margaritique*, *op. cit.*

⁵⁸⁵ BLATTES-VIAL FRANÇOISE, « Le manuscrit de la *Couronne Margaritique* de Jean Lemaire de Belges offert par Marguerite d'Autriche à Philippe le Beau en 1505 : La rhétorique et l'image au service d'une princesse assimilée à la paix », dans *Le Moyen Âge*, tome CXXI, Bruxelles, De Boeck, 2015/1, (p. 83-126), p. 93-95.

Philippe le Beau le 6 juin 1505⁵⁸⁶. Commanditée par Marguerite d'Autriche et influencée par cette dernière, elle est révélatrice de l'avis que la jeune veuve porte sur sa propre vie et sur ses malheurs. En effet, cette dernière vient de perdre son mari, Philibert de Savoie et elle commande cette œuvre afin de convaincre son frère d'abandonner l'idée d'un autre mariage avec Henri VII, tout en lui proposant de gouverner les Pays-Bas en son absence⁵⁸⁷. Cette poésie mixte, dont l'unique destinataire est Philippe le Beau, célèbre les mérites et les nombreuses vertus que possèdent Marguerite,⁵⁸⁸. Ainsi, il arrive souvent à la jeune duchesse de commander et d'offrir des manuscrits à ses proches influents afin de faire passer, de manière discrète, un message sur ses intentions politiques et diplomatiques⁵⁸⁹.

Dans cette œuvre commencée en 1504, Jean Lemaire de Belges y détaille les différents malheurs de la jeune veuve, voulant convaincre son destinataire de la grandeur de Marguerite d'Autriche⁵⁹⁰. Il débute son traité poétique en ces termes : « composée par Jean le Maire, Indiciaire et Historiographe de Madame Marguerite d'Austriche et de Bourgongne, Duchesse de Savoye, Dame de Bresse. »⁵⁹¹. Il nous apprend ainsi qu'il occupe déjà la fonction d'historiographe auprès de Marguerite, tandis que son précepteur, Jean Molinet, occupe la place prestigieuse d'historiographe au service de la maison de Bourgogne. Cette œuvre contient aussi dix miniatures qui illustrent les propos de notre auteur.

4.2.1 Développement de l'œuvre

Jean Lemaire de Belges déclare qu'il réalise cette œuvre afin de faire connaître à la postérité « l'abondance des vertus de la très bien heureuse Marguerite »⁵⁹². Dès lors, il se dresse contre l'absurdité du sort et se révolte contre le destin qu'a connu sa maîtresse. Son œuvre dévoile une volonté d'édification morale de la princesse parmi les plus vertueuses de l'histoire⁵⁹³. Il s'indigne avant tout de la mort prématurée de Philibert de Savoie, terrible coup du sort pour Marguerite. Par la louange du défunt veuf de la duchesse de Savoie, Lemaire en profite pour célébrer cette dernière.

Dans la première partie de son ouvrage, il débute son récit en énumérant les nombreuses infortunes vécues par Marguerite d'Autriche au cours de sa vie. Jean Lemaire de Belges

⁵⁸⁶ *Ibid.*, p. 83.

⁵⁸⁷ *Ibid.*, p. 94.

⁵⁸⁸ DEBAE MARGUERITE, *La librairie de Marguerite d'Autriche*, op. cit., p. 49.

⁵⁸⁹ BLATTES-VIAL FRANÇOISE, art. cit., p. 85.

⁵⁹⁰ *Ibid.*, p. 84.

⁵⁹¹ JEAN LEMAIRE DE BELGES, *La Couronne margaritique*, op. cit., p. 1.

⁵⁹² *Ibid.*, p. 5.

⁵⁹³ JODOGNE PIERRE, *Jean Lemaire de Belges, écrivain franco-bourguignon*, Bruxelles, Académie royale de Bruxelles, 1972, p. 216.

concentre son récit autour de la jeune veuve, décrivant les événements ayant précédé la mort du duc de Savoie⁵⁹⁴. Marguerite, en tant qu'héroïne de son œuvre, tente de résister aux forces du mal que sont Infortune, la Mort et Atropos. Il décrit Infortune comme l'ancien ennemi des humains, malicieux et décevant, « engendré de Malheur & Misere ». Dans cette œuvre, Lemaire dépeint un Infortune s'acharnant sur Marguerite sans raisons valables, juste pour son plaisir. Ainsi, contrairement à Riccio qui dépeint Fortune et donne une justification de son acharnement contre la jeune veuve, Lemaire n'y voit que de la cruauté. Infortune apparaît comme un être maléfique qui ne veut qu'une chose : « (...) la perseverance du dueil enorme de la Princesse, preparast à elle quelque grievue ruine (...) »⁵⁹⁵. La Mort est également tenue pour responsable des malheurs de Marguerite, persuadée par Infortune de faire du mal à la jeune duchesse⁵⁹⁶. Tout au long de son récit, il a fréquemment recours à la mythologie romaine, qui y joue un rôle important. Par exemple, les déesses Prudence et Fortitude, sous le commandement de dame Vertu, lui apportent du courage lors de la mort de Philibert, pour éviter qu'elle ne soit vaincue par Infortune⁵⁹⁷. Elle finit par triompher et retrouver son courage, Infortune se précipitant dans un torrent après son échec⁵⁹⁸. À travers ce mélange entre la réalité et la fiction, l'histoire que nous raconte Lemaire prend des airs de légende. Avec l'utilisation des dieux de la mythologie grecque et romaine, l'allégorie se mêle à la réalité. Il mentionne fréquemment des personnages de l'Antiquité afin d'ennobler la personne, en comparant notamment Marguerite et Philibert à d'illustres modèles antiques⁵⁹⁹. Dès lors, il modifie le récit en dramatisant l'événement, en introduisant des personnages allégoriques afin de raconter une histoire plus « digne ».

Jean Lemaire de Belges poursuit ensuite son récit autour de la description de la couronne mystique, « tres exquis diademe (...) que toutes dames doivent admirer et un exemple digne (...) »⁶⁰⁰. Cette partie est également en prose entrecoupée de poésie, la prose étant réservée aux orateurs tandis que l'acteur se charge des explications en vers. Il commence cette seconde partie en utilisant la technique de l'acrostiche. Chaque lettre du prénom de Marguerite est développée par un orateur différent qui offre une vertu, une nymphe⁶⁰¹ ainsi qu'une pierre précieuse se référant à la lettre⁶⁰². Ainsi, Vertu invite dix orateurs à exposer les concordances

⁵⁹⁴ *Ibid.*, p. 217.

⁵⁹⁵ JEAN LEMAIRE DE BELGES, *La Couronne margaritique*, *op. cit.*, p. 20.

⁵⁹⁶ *Ibid.*, p. 7.

⁵⁹⁷ *Ibid.*, p. 19.

⁵⁹⁸ JODOGNE PIERRE, *op. cit.*, p. 217.

⁵⁹⁹ *Ibid.*, p. 219.

⁶⁰⁰ JEAN LEMAIRE DE BELGES, *La Couronne margaritique*, *op. cit.*, p. 29.

⁶⁰¹ Dans le cas de cette œuvre, les nymphes sont des femmes vertueuses ayant marqué leur temps par leurs qualités morales. Nous pouvons dire ici que ses nymphes sont utilisées comme *exempla* par Jean Lemaire de Belges.

⁶⁰² JODOGNE PIERRE, *op. cit.*, p. 221.

entre les vertus, les nymphes et les pierres précieuses, qui vont ensuite se placer sur la couronne symbolique. Véritable ouvrage d'orfèvre, cette couronne est particulièrement détaillée par notre auteur et une des miniatures illustre ce magnifique diadème, comme nous pouvons l'observer ci-dessous.



Figure 6 : *La Couronne margaritique*, Vienne, ÖBN, 1504-1505, ms. 3441.

Lemaire commence son accrostiche par l'orateur, Robert Gaguin, qui décrit la lettre « M » et compare Marguerite à Marguerite de Danemark⁶⁰³. Il lui attribue la vertu de la modération. Selon lui, elle s'est montrée modérée concrètement mais également abstractivement. Elle a cependant souffert énormément, expérimentant la muabilité de Fortune. Comme pierre, il utilise la marguerite « laquelle vulgairement est appelee perle »⁶⁰⁴. Par la suite, Lemaire passe à la

⁶⁰³ Marguerite de Danemark (1353-1412), fille du roi Valdemar IV de Danemark et de Hedwige de Schleswig, elle règne sur le Danemark, la Norvège et la Suède. Elle a de nombreuses qualités qui font d'elle une bonne dirigeante. (CHISHOLM HUGH, « Margaret, Queen of Denmark, Norway and Sweden » dans *Encyclopaedia Britannica*, 11^e éd., vol. 17, Londres, Cambridge University Press, 1911, p. 702.)

⁶⁰⁴ JEAN LEMAIRE DE BELGES, *La Couronne margaritique*, op. cit., p. 30.

lettre « A » et propose le personnage d'Artémise⁶⁰⁵, la qualité d'animosité bonne, ainsi que l'adamas, une sorte de diamant. Albert le Grand est l'orateur choisi pour cette lettre⁶⁰⁶. Jean Robertet évoque par après la lettre « R », qui reprend cette fois l'exemple de Radegonde⁶⁰⁷. La vertu est la rectitude de conseil ainsi que le rubis⁶⁰⁸. Passant à la quatrième lettre « G », la vertu qu'Isidore de Séville lui attribue est celle de la grâce, qualité conjointe à la libéralité dont elle a souvent fait preuve. Par exemple, lorsqu'elle est sauvée de la noyade par Dieu, elle fait preuve d'une « gracieuseté respectable » et se montre « bienveillante et gracieuse »⁶⁰⁹. L'exemple qu'il donne est celui d'une ancienne princesse Gilla⁶¹⁰, fille d'Henri I^{er}, qui a converti de nombreux païens à la religion chrétienne. La pierre est la gorgonie, pierre faite à partir de corail. Georges Chastelain se charge de la lettre « U », synonyme de la vertu d'urbanité. Une vertu typiquement féminine et adaptée à toutes les princesses, elle peut être associée à de nombreuses autres vertus, telles que la modération, l'humilité ou encore la chasteté et elle représente l'élégance, la courtoisie et la volonté de plaire⁶¹¹. D'après Lemaire, Marguerite témoigne d'urbanité lorsqu'elle apprend que l'année du mariage franco-breton, la récolte de raisins n'a pas donné du bon vin, elle mentionne alors que c'est parce que les « sarments du roi concernant leur mariage » n'ont pas été respectés⁶¹². Dès lors, elle est décrite comme une femme pleine d'urbanité, de gentillesse et de noblesse facétie. Ensuite, le modèle à suivre est Uesta ou Vesta, seconde perpétuelle vierge, qui témoigne d'une grande générosité⁶¹³. La gemme qui lui est attribuée est l'*Ueneris/Veneris gemma*, pierre de couleur pourpre, ressemblant à une rose et symbolisant le courage⁶¹⁴.

Pour la lettre « E », notre auteur fait appel à Jean Boccace qui parle de la vertu d'érudition (acquisition de savoir et de docilité). À travers ses lectures abondantes d'auteurs, ses rencontres

⁶⁰⁵ Artémise II (morte en 351 ACN), fille de Hécatomnos, roi de Carie, elle épouse son frère Mausole et est très affectée par sa mort en 353. Elle décide de lui ériger un tombeau, le mausolée d'Halicarnasse, qui est considéré comme une des Sept Merveilles du monde. (SMITH WILLIAM (éd.), *op. cit.*, vol. 1, p. 376-377.)

⁶⁰⁶ JEAN LEMAIRE DE BELGES, *La Couronne margaritique*, *op. cit.*, p. 34.

⁶⁰⁷ Radegonde de Poitiers (520-587), fille de Berthaire, roi de Thuringe, elle épouse Clotaire I^{er} en 539. Elle mène une vie pieuse durant sa vie, refusant les contraintes de la cour et les demandes de son mari. Elle est également la fondatrice de l'abbaye de Poitiers. (KLEINMANN DOROTHÉE, *Radegonde, une sainte européenne*, Loudun, PSR Éditions, 2000.)

⁶⁰⁸ JEAN LEMAIRE DE BELGES, *La Couronne margaritique*, *op. cit.*, p. 36.

⁶⁰⁹ *Ibid.*, p. 41.

⁶¹⁰ Gilla ou Gisèle de Bavière, fille du duc de Bavière, Henri le Querelleur, elle épouse Étienne I^{er} et devient la première reine de Hongrie. Elle parvient à convertir son mari à la religion chrétienne en utilisant sa grâce. (DE CEVINS MARIE-MADELEINE, *Saint Étienne de Hongrie*, Paris, Fayard, 2004.)

⁶¹¹ JEAN LEMAIRE DE BELGES, *La Couronne margaritique*, *op. cit.*, p. 47.

⁶¹² *Ibid.*, p. 48.

⁶¹³ Vesta, déesse romaine du foyer, de la fidélité et du feu, elle est la fille de Saturne et d'Ops, sœur de Jupiter, Neptune, Junon et Cérès. Son culte est très important dans la Rome antique. Elle représente la chasteté et la virginité. (SMITH WILLIAM (éd.), *op. cit.*, vol. 3, p. 1249.)

⁶¹⁴ JEAN LEMAIRE DE BELGES, *La Couronne margaritique*, *op. cit.*, p. 44.

avec des érudits, ses connaissances en musique, en peinture, en rhétorique en français et en castillan, Marguerite remplit toutes les conditions pour posséder cette vertu⁶¹⁵. Pour orner la couronne, il choisit comme pierre l'émeraude, qui représente la puissance de Vénus et de Mercure. Elle permet de connaître le futur grâce à l'hydromancie et elle offre à l'homme une grande éloquence ainsi que des paroles persuasives⁶¹⁶. Il compare Marguerite à Eriphyle⁶¹⁷ qui représente parfaitement la vertu d'érudition. Ensuite, Arnaud de Villeneuve utilise la lettre « R » dont la vertu est la régnative prudence, ce qui signifie qu'elle règne prudemment et par grande patience. La pierre qu'il choisit est la radiane, une pierre précieuse noire. Son exemple est Rachel, personnage biblique vertueux, doux et simple⁶¹⁸. Rachel a également subi de nombreux malheurs avant de se relever. Il est intéressant de noter la présence d'un exemple biblique dans cette œuvre plus fréquemment ponctuée de modèles païens. Lemaire semble être le seul à se pencher sur un modèle biblique ayant souffert sous les coups d'Infortune/Fortune, Riccio n'y ayant pas recours⁶¹⁹. Pour la lettre « I », Marsile Ficin lui attribue la qualité d'innocence. Symbolisant l'amitié, la concorde, la vérité et la sainteté, elle est révélatrice « d'une intégrité et d'un courage qui fuit l'injure et le tort »⁶²⁰. Japse est une gemme verte ou transparente choisie par notre auteur, réputée pour son pouvoir de guérison et de puissance. La personne vertueuse s'appelle Ingeberghe⁶²¹, reine de France répudiée après son mariage et remplacée, tout comme Marguerite. Martin le Franc prend ensuite la parole pour mentionner ses choix pour la lettre « T ». Il s'intéresse d'abord à la tolérance, vertu conjointe de la persévérance, de la virilité et de la magnanimité. Marguerite pratique cette qualité quotidiennement en modérant son langage, gouvernant sa pensée et en éteignant la haine⁶²². La topaze est la pierre choisie par notre auteur pour ses nombreuses vertus. Théodolinde⁶²³

⁶¹⁵ *Ibid.*, p. 50.

⁶¹⁶ *Ibid.*, p. 51.

⁶¹⁷ Eriphyle, personnage mythologique et femme d'Amphiaraos d'Argos, elle est connue pour son érudition, notamment lorsque Polynice lui donne le Collier d'Harmonie. (SMITH WILLIAM (éd.), *op. cit.*, vol. 2, p. 49.)

⁶¹⁸ Rachel, personnage biblique de la Genèse et épouse de Jacob, elle est stérile pendant une très longue période. Finalement, elle parvient à donner deux fils à son mari. (CHALIER CATHERINE, *Les Matriarches : Sarah, Rebecca, Rachel et Léa*, Paris, Cerf, 1985.)

⁶¹⁹ Le modèle de martyr que représente Job semble pourtant être un exemple intéressant d'homme ayant souffert tout en gardant toujours la foi et il semble y avoir de nombreuses similarités avec l'histoire de Marguerite. Néanmoins, aucun de nos auteurs n'évoque l'exemple de ce dernier. (PASCAL DAVID, *Job ou l'authentique théodicée*, Paris, Bayard, 2005.)

⁶²⁰ JEAN LEMAIRE DE BELGES, *La Couronne margaritique*, *op. cit.*, p. 54.

⁶²¹ Ingeburge de Danemark (1174-1193) fille de Valdemar I^{er} et de Sophie de Polock, elle épouse le roi Philippe Auguste mais il demande la dissolution du mariage rapidement après. Elle refuse cette répudiation et est enfermée en prison pendant vingt ans. En 1213, elle reprend sa place d'épouse et de reine. (ROWLEY ANTHONY (dir.), *op. cit.*, p. 516.)

⁶²² JEAN LEMAIRE DE BELGES, *La Couronne margaritique*, *op. cit.*, p. 57.

⁶²³ Théodolinde (570-628), fille du duc de Bavière, elle est expulsée et trouve refuge en Lombardie. Elle épouse ensuite le roi des Lombards, Authari, en 589 à Vérone. (« Théodolinde », dans *BnF* : <http://data.bnf.fr/14492523/theodolinde/>, consulté le 27 juin 2018.)

représente parfaitement cette vertu car, malgré ses malheurs, elle se montre très patiente et pieuse face aux Lombards. Elle réussit notamment à faire baptiser son mari⁶²⁴. Finalement, Frère Vincent de Beauvais se charge de la dernière lettre de son prénom, le deuxième « E ». Il choisit la vertu de l'expérience, qui ne se laisse pas vaincre par l'ignorance. Son choix se porte ensuite sur Elisa⁶²⁵, qui souffre de la grande cruauté de son frère et qui se donne la mort pour éviter d'être mariée de force à un vieux roi⁶²⁶. Comme Marguerite, elle témoigne d'un courage viril. Il reprend comme pierre l'escarboucle, qui est très rare et constitue une des pierres les plus précieuses de la couronne⁶²⁷.

Au cours de cette seconde partie, il s'attarde également sur sa répudiation, ainsi que sur d'autres épisodes de sa vie. La vision du renvoi de Marguerite d'Autriche et la douleur ressentie lorsque la nouvelle lui parvient nous intéresse particulièrement. Charles VIII venu lui dire adieu, est décrit comme plein de remords et « prétexte que son père la réclamait par ambassade ou par armes »⁶²⁸. Face à ce manque d'honnêteté, Marguerite fait preuve d'un grand courage, qualifié de viril par Lemaire. Elle refuse son excuse et dit, d'une audace typiquement masculine, que la seule raison, pour laquelle elle est renvoyée chez elle, est sa jeunesse et que rien n'est de sa faute. Lemaire l'admire pour ces propos qui témoignent d'une « haute animosité et d'un courage non estonnable ». Plus loin, il revient sur la répudiation de Marguerite en disant que Charles VIII a été forcé par son conseil de se séparer de la jeune fille, et le décrit comme noble et courageux⁶²⁹. Il ajoute également que, par la suite, il est puni par la force redoutable de Dieu⁶³⁰. Lemaire mentionne les ancêtres de Marguerite, qu'il considère comme des demi-dieux terrestres, faisant donc une référence à sa lignée prestigieuse⁶³¹.

Jean Lemaire de Belges rassemble toutes les pierres précieuses et les vertus afin de les former une couronne et mettre en exergue la grâce de Marguerite. Selon lui, la duchesse douairière représente un triomphe pour le sexe féminin et mérite d'être comparée à toutes ces grandes dames. La consolation pour ses malheurs selon Lemaire est l'acquisition de toutes ces vertus.

⁶²⁴ JEAN LEMAIRE DE BELGES, *La Couronne margaritique*, op. cit., p. 58.

⁶²⁵ Elisa ou Didon (839-759 ACN), princesse phénicienne qui est vue comme la fondatrice et la première reine de Carthage. Le mythe de Didon est repris dans l'ouvrage de Virgile, *L'Énéide*. Elle épouse Sychée, roi de Carthage qui est assassiné par la suite. Elle meurt finalement par fidélité à son mari. (SMITH WILLIAM (éd.), op. cit., vol. 1, p. 1006-1007.)

⁶²⁶ JEAN LEMAIRE DE BELGES, *La Couronne margaritique*, op. cit., p. 65.

⁶²⁷ *Ibid.*, p. 64.

⁶²⁸ *Ibid.*, p. 34.

⁶²⁹ *Ibid.*, p. 40.

⁶³⁰ Lemaire parle sans doute ici de la mort de Charles VIII qui a lieu en 1498, bien avant la rédaction de *La Couronne margaritique*.

⁶³¹ JEAN LEMAIRE DE BELGES, *La Couronne margaritique*, op. cit., p. 45.

Durant son récit, Lemaire mélange les influences antiques et médiévales, comme nous l'observons dans son choix des orateurs, qui sont prestigieux et sont issus du VII^e comme du XV^e siècle. Nous le notons aussi dans son choix des femmes vertueuses, qui sont parfois des reines chrétiennes ou des personnages bibliques et antiques. Les sources auxquels il a recours semblent donc variées et témoignent des larges horizons culturels et littéraires de notre auteur. Durant son récit, il a développé trois thèmes différents permettant de convaincre Philippe le Beau des vertus de Marguerite (refus du mariage, les retournements de la Fortune et la notion de service)⁶³².

4.2.2 Comparaison avec *Le Changement de Fortune en toute Prospérité*

L'œuvre de Michel Riccio ayant été écrite après la mort de Philippe le Beau, elle est postérieure à *La Couronne margaritique*. Il rédige ainsi son ouvrage quand Marguerite a déjà commencé à s'établir en tant que gouvernante et dirigeante des Pays-Bas, tandis que Jean Lemaire de Belges écrit pour convaincre Philippe des vertus de Marguerite qui lui seront précieuses si elle accède au poste demandé. Il nous apparaît ainsi que Riccio a pu s'inspirer de l'œuvre de Lemaire car nous retrouvons de nombreux points communs entre les deux sources.

Tout d'abord, ils mettent tous deux en avant la douleur de Marguerite face à la perte de son mari et des malheurs précédents. Dans *La Couronne*, Infortune se met sur le chemin du duc de Savoie afin de lui nuire mais surtout, de blesser la jeune Marguerite. Lemaire prétend qu'Infortune a toujours voulu nuire à Marguerite et qu'elle y parvient presque en tuant son mari mais finit par échouer face au courage de la veuve⁶³³. Infortune se montre donc cruel et vicieux. L'ouvrage de Riccio présente aussi une Fortune cruelle. En outre, lorsqu'il parle de la mort de Philibert, il prétend que la déesse païenne a donné à Marguerite un prince bon et beau afin que la perte soit encore plus douloureuse. « (...) Le tout avez vous faict, cruelle Fortune, affin qu'elle trouvast plus aigre et plus amer la perte de sondict mary, lequel au bout de trois ans ou environ elle perdist. (...) »⁶³⁴. La ressemblance avec l'œuvre de Lemaire est frappante.

Tout comme Riccio, Lemaire ne rate aucune occasion pour complimenter sa maîtresse, la qualifiant de « la plus illustre dame du monde », « précieuse fleur céleste », « qui a un grand courage (...) et un cœur fragile et féminin qui résiste »⁶³⁵. Il la qualifie également de femme pieuse, cultivée, connaissant son rang, plein de discernement, expérimentée et résolue⁶³⁶. Il la

⁶³² BLATTES-VIAL FRANÇOISE, art. cit., p. 99.

⁶³³ JEAN LEMAIRE DE BELGES, *La Couronne margaritique*, op. cit., p. 19.

⁶³⁴ MICHEL RICCIO, art. cit., vol. 5/2, p. 319.

⁶³⁵ *Ibid.*, p. 10.

⁶³⁶ BLATTES-VIAL FRANÇOISE, art. cit., p. 100.

complimente comme étant la plus noble et illustre des dames. Infortune lui a fait perdre deux couronnes mais tout au long de sa vie, elle s'est montrée modeste et s'est battue méritant ainsi la troisième couronne. Il mentionne aussi le deuil de la « fleur de Bourgogne », qui se montre très courageuse face à la mort de son mari⁶³⁷. Nous retrouvons donc cette référence à la fleur.

Afin de convaincre Philippe le Beau de sa candidature, Lemaire présente Marguerite au service de son prince et possédant de nombreuses qualités de dirigeante. Riccio met également en exergue les vertus de princesse qu'elle possède, qui sont parfois des vertus masculines et dont il s'étonne. Il affirme que le choix de la gouvernante est pertinent car elle dispose de toutes les vertus pour diriger. Jean Lemaire de Belges mentionne également certaines qualités de Marguerite qui sont généralement attribués à des hommes, les qualifiant de « viriles » ou « masculines »⁶³⁸. Nos deux auteurs s'attardent également sur les vertus plus typiquement féminines comme celle d'urbanité, qui est adaptée à toutes les princesses⁶³⁹ ou celle de la volonté pacifique qui est aussi considérée comme une qualité de femme. Ainsi, l'insistance sur le thème de la paix et le rôle que Marguerite a joué en faveur de celle-ci dans des sources appréciées par cette dernière nous révèle la volonté de l'archiduchesse de se présenter comme une princesse pacifique. C'est une notion qu'elle cultive tout au long de sa vie⁶⁴⁰. Les autres vertus, décrites par Riccio, similaires à celles attribuées par Lemaire, sont les suivantes : l'innocence (=la chasteté), la modération (=la tempérance), la rectitude de conseil (=la justice), l'expérience (=la constance), la libéralité et la prudence⁶⁴¹.

Finalement, la principale différence que nous avons relevée entre les deux sources est la représentation de la répudiation. Dans l'œuvre de Jean Lemaire de Belges, Charles VIII est accablé de remords, fournissant excuses infondées à Marguerite⁶⁴². Il souligne également que le blâme ne retombe pas sur le roi de France, mais bien sur son conseil, qui a causé une grande tristesse au peuple français⁶⁴³. Jusqu'ici, nous observons une grande similarité avec la source de Riccio qui ne reproche rien à Charles VIII mais blâme plutôt Fortune. Cependant, Lemaire termine en disant que Charles a été puni par Dieu pour ses choix. Nous ne retrouvons pas cette idée dans l'ouvrage de Riccio qui a plutôt tendance à encenser la maison de France. En outre,

⁶³⁷ JEAN LEMAIRE DE BELGES, *La Couronne margaritique*, op. cit., p. 18.

⁶³⁸ *Ibid.*, p. 34.

⁶³⁹ *Ibid.*, p. 41, 47. ; MICHEL RICCIO, art. cit., vol. 5/2, p. 317.

⁶⁴⁰ BLATTES-VIAL FRANÇOISE, art. cit., p. 116-118.

⁶⁴¹ JODOGNE PIERRE, op. cit., p. 226. ; MICHEL RICCIO, art. cit., vol. 5/2, p. 361.

⁶⁴² JEAN LEMAIRE DE BELGES, *La Couronne margaritique*, op. cit., p. 34.

⁶⁴³ *Ibid.*, p. 40.

si l'ouvrage se penche sur la répudiation, le message que Lemaire veut faire passer se trouve ailleurs.

L'analyse de cette œuvre a permis de mettre en évidence l'influence qu'elle a pu avoir sur celle de Riccio, ce qui tend à expliquer les ressemblances importantes entre ces deux écrits qui se consacrent l'un comme l'autre au malheur des princes, à la Fortune, aux vertus et aux qualités de ces derniers. Nous notons également que les finalités poursuivies par nos auteurs peuvent être différents d'une source à l'autre, bien qu'ils se consacrent au même sujet. Les destinataires ne sont pas forcément identiques non plus. Les procédés et pratiques ont un but premier parfois difficile à cerner ; cependant, ils nous en apprennent plus sur la société renaissante.

4.3 Ouvrages durant la vie de Marguerite d'Autriche

Lors de la recherche de sources qui ont traité la répudiation de Marguerite, nous avons découvert des ouvrages réalisés à des périodes variées, qui développent des thèmes similaires mais qui font partie de genres différents. Dans ce point, nous allons ainsi développer les différents genres littéraires et les œuvres qui ont attiré notre attention par leur mention de Marguerite, de Fortune, de sa répudiation ou de la paix.

Premièrement, il existe des œuvres qui se sont penchées sur les infortunes des princes et qui sont appelées des *Complaintes*. Certaines de ces sources concernent la gouvernante des Pays-Bas qui semble apprécier ce genre littéraire. La première *Complainte* qui a retenu notre attention est attribuée à Marguerite elle-même et date de 1491-1492⁶⁴⁴. Il faut se montrer prudent quant à l'attribution de cette œuvre à Marguerite car ceci n'est qu'une hypothèse et rien de concret ne nous permet d'affirmer avec certitude l'identité de l'auteur. En effet, il se peut tout à fait que cette œuvre ait été réalisée en l'honneur de la fille de Maximilien et non par cette dernière. Ce poème reste très précieux, en ce qu'il nous fournit le détail des émotions de la jeune Marguerite au lendemain de sa répudiation.

L'œuvre commence avec une mention d'une fleur pleine d'honneur évoluant dans le verger d'un seigneur noble et puissant. L'auteur continue en se présentant à la première personne : « (...) Moy, Marguerite de toutes les fleurs le choix / Ay este myse ou grand verger franchois / Pour demourer, croistre et hanter ainchois⁶⁴⁵ (...) ». Nous retrouvons de nouveau cette association de la marguerite à la reine de fleurs, la meilleure entre toutes mais nous notons aussi

⁶⁴⁴ MARGUERITE D'AUTRICHE, *La Complainte de dame Marguerite Daustrice/ fille de Maximilian Roy des Romains*, Anvers, Gheraert Leeu, 1491-1492.

⁶⁴⁵ Ainchois : ançois, avant (GODEFROY FRÉDÉRIC, *op. cit.*, tome 1, p. 189.)

l'idée du verger de France que nous avons relevée dans l'œuvre de Jean Molinet. Les rhétoriciens utilisent le thème du verger et du jardin de manière fréquente. En effet, le verger est l'espace fantasmé d'une nature paradisiaque, où le mal comme le bien sont soumis à la discrimination divine⁶⁴⁶. Le prince est généralement vu comme l'arbre souverain de ce verger rhétorique. L'idée d'un verger français, synonyme d'un jardin de la Paix où les fleurs abondent, est reprise fréquemment par les auteurs médiévaux⁶⁴⁷. Les deux sources y faisant mention, parlent d'un verger français dans lequel la jeune Marguerite a commencé à pousser, à évoluer avant d'être répudiée, « bouté ». Molinet comme l'auteur de cette *Complainte*, estiment que la France a perdu une fleur très précieuse de leur verger. Ils utilisent sans doute cet imaginaire afin d'accentuer encore plus le caractère floral allégorique de Marguerite d'Autriche. Cette comparaison à la fleur et au verger est développée à travers toute la *Complainte*.

L'auteur continue en faisant parler Marguerite qui explique son bonheur à la cour de France. Dix années durant lesquelles elle a cru qu'elle était reine de France mais en réalité, ayant été « oster hors du vergier », elle est maintenant : « (...) peu de toy⁶⁴⁸ amée, / Puisque pour une aultre m'avez volu changée. / Mais non obstant pas n'en suy diffamée. / Amoindrie, foulée ne blamée (...) ». Se décrivant en ces termes, 'Marguerite' se plaint du traitement reçu par le roi de France. L'auteur fait également référence à Anne de Bretagne à plusieurs reprises, se contentant de l'appeler « une autre », refusant de la nommer. Encore une fois, la duchesse n'est pas nommée, prenant juste le titre de l'autre, comme nous l'avons vu dans la lettre de Whimpeling.

Ensuite, 'Marguerite' s'adresse à Frédéric III, « grand père de vertu illustre », à Maximilien d'Autriche, « tousjours auguste entre les corps humains » ainsi qu'à Philippe le Beau, leur demandant tous trois de s'opposer au roi de France. Elle fait aussi cette requête à son père : « (...) Que tu veulles tant prier tes germains / et tes subgectz (...) tirent, hors de ces las inhumains, / Ta petite fillette Marguerite. Que de solas et joy on deshélite. (...) ». Elle en appelle ensuite à Dieu afin qu'il lui donne la vengeance qu'elle mérite et se plaint de sa situation douloureuse. Reprochant d'abord aux Flamands d'avoir conclu une alliance avec les Français et d'être amis avec ces derniers, elle leur conseille de les considérer comme des ennemis. L'auteur, à travers Marguerite, prie ensuite les Bourguignons de venir la sortir de sa prison et leur recommande pour cela : « (...) mettez vous doncques en armes au passage / pour moy

⁶⁴⁶ DOUDET ESTELLE, *op. cit.*, p. 520.

⁶⁴⁷ *Ibid.*, p. 192.

⁶⁴⁸ Elle s'adresse ici au roi de France, Charles VIII.

ravoir et on vous rendra sage. (...) ». Dans son vers suivant, elle revient sur la honte subie par elle et son père et des torts faits contre elle. Elle espère également son retour prochain dans sa maison, dans son pays. Elle s'adresse aux dames, jeunes filles qui doivent se marier, leur conseillant : « (...) N'alliez pas vos faces qui sont belles / A homes nulz qui vous soient rebelles. (...) ». Enfin, elle se plaint de la perte de tout bonheur : « (...) Adieu plaisir, adieu esbatement / adieu dednis, adieu haus paremens. / adieu chausses : adieu bons instrumens / adieu danses, adieu joyeusetes (...) ». Elle termine sa *Complainte* en rappelant l'idée du verger et de la fleur tout en encourageant les Autrichiens de voler à son secours et de punir la décision des Français, de « venger cest erreur ». 'Marguerite' rajoute également qu'elle a « de la patience » et qu'elle attend que les sujets de son père agissent.

Dans cette œuvre, nous notons de nombreuses similarités avec *Le Malheur de la France*, l'auteur privilégiant une *Complainte* liée à une volonté de vengeance. Cette *Complainte* se penche particulièrement sur la répudiation et appelle également les sujets de Philippe le Beau et de Maximilien d'Autriche à la guerre contre la France. La comparaison à la fleur est également analogue à celle que nous observons dans *Le Malheur de la France*. Cependant, nous notons une grande différence avec cette *Complainte* qui se concentre sur Marguerite et sur sa douleur, tandis que *Le Malheur de la France* est plutôt destiné à Philippe le Beau.

Il existe également un autre ouvrage, intitulé la *Complainte de Marguerite d'Autriche* ou la *Divise de Madame*, qui se trouve à Vienne, qui contient quatre cents vers et qui est également rédigée à la première personne⁶⁴⁹. Réalisée après la mort de Philippe le Beau, en 1507, cette œuvre reste anonyme malgré certaines hypothèses qui veulent l'attribuer à Marguerite. En effet, dans une lettre non datée, Marguerite s'adressant à Françoise de Luxembourg⁶⁵⁰, lui demande un livre qu'elle lui avait prêté, livre qu'elle avait réalisé « (...) de sa main, faisant mention de ses infortunes, pour ce que Madite dame desire la parfaire (...) »⁶⁵¹. Cette *Complainte* est complétée par dix miniatures représentant plusieurs femmes inidentifiables⁶⁵² et développant des thèmes tels que le chagrin, la déception et la résignation. Dans le texte, la nouvelle gouvernante des Pays-Bas parle à un inconnu de son deuil et de son regret causé par la mort de son mari. Elle veut rester fidèle à ce dernier et renonce donc à l'amour que l'inconnu lui offre,

⁶⁴⁹ VIENNE, ÖNB, cod. 2584.

⁶⁵⁰ Françoise de Luxembourg (morte en 1523), fille de Pierre II de Luxembourg-Saint-Pol et de Marguerite de Savoie, elle épouse le comte de Ravenstein, Philippe de Clèves, en 1485. (HAEMERS JELLE, VAN HOOREBEECK CÉLINE et WIJSMAN HANNO (dir.), *Entre la ville, la noblesse et l'État : Philippe de Clèves (1456-1528), homme politique et bibliophile*, Turnhout, Brepols, 2007.)

⁶⁵¹ DEBAE MARGUERITE, *La librairie de Marguerite d'Autriche*, op. cit., p. 23.

⁶⁵² En effet, ces femmes peuvent à la fois représenter des figures allégoriques, Marguerite d'Autriche ou encore sa rivale mentionnée dans la *Complainte*. (MÜLLER M. CATHERINE, art. cit., p. 75.)

étant consciente de ses devoirs⁶⁵³. Il semble que cet inconnu soit Antoine de Lalaing⁶⁵⁴, fidèle conseiller de Marguerite, car ces initiales se trouvent dans l'encadrement des pages : A L C H (Antoine de Lalaing, Comte de Hoogstraeten), comme nous pouvons l'observer sur l'image. Il se peut donc que cette œuvre lui ait été réservée et que Marguerite et son conseiller ont entretenu un lien plus profond qu'ils n'ont laissé paraître⁶⁵⁵. Dans cette *Complainte*, l'auteur revient sur les malheurs connus par Marguerite mais également sur sa loyauté envers son défunt mari afin de faire comprendre à son prétendant son refus à l'amour. Sa devise se retrouve également dans le manuscrit en latin et en français⁶⁵⁶.

Nous trouvons opportun d'ajouter qu'il existe d'autres *Complaintes* qui ont été rédigées en l'honneur de Marguerite d'Autriche et qui démontrent une série de points communs avec celles analysées précédemment. Par exemple, l'œuvre de Nicaise Ladam⁶⁵⁷, *Complainte faicte pour madame Marguerite d'Austriche, duchesse doagiere de Savoye* est très similaire à notre première *Complainte*, contenant aussi une demande aux sujets bourguignons de venger les malheurs de Marguerite. Cette œuvre est cependant plus tardive puisqu'elle est écrite après la mort de Philibert de Savoie, comme la seconde *Complainte*. Le thème de la *Complainte* est dès lors repris fréquemment par des auteurs tentant de faire plaisir à la duchesse.

Toujours dans la même idée, Marguerite d'Autriche a commandité des chansons mettant en avant ses infortunes, ses malheurs et ses regrets. Dès lors, la place occupée par le thème du regret dans la bibliothèque de Marguerite d'Autriche, n'est pas négligeable⁶⁵⁸. Cette notion ayant eu un grand succès en France à la fin du XV^e siècle, il n'est pas étonnant de la retrouver

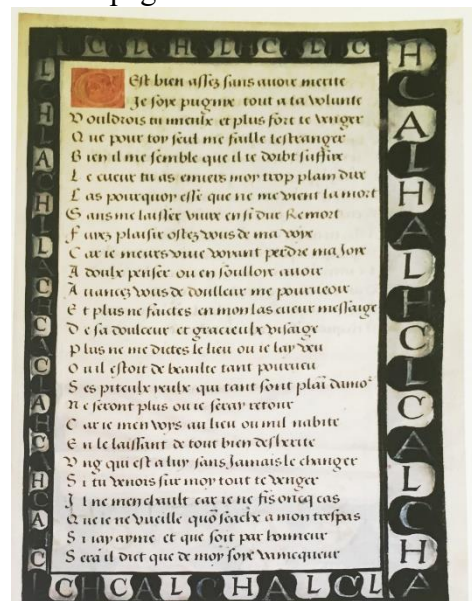


Figure 7 : *Complainte de Marguerite d'Autriche*, Vienne, ÖNB, cod. 2584.

⁶⁵³ EICHBERGER DAGMAR, *Dames met Klasse*, op. cit., p. 250.

⁶⁵⁴ Antoine de Lalaing (1480-1540), fils de Josse de Lalains et de Bonne de Viefville, il est le seigneur de Montigny et d'Estrée ainsi que le ministre de Marguerite d'Autriche. Il épouse Élisabeth de Culembourg et devient donc comte de Hoogstraeten. Il accompagne Philippe le Beau en Espagne et fait le récit de ce premier voyage. (VAN HEMELRYCK TANIA, « Antoine de Lalaing, Récit du premier voyage de Philippe le Beau en Espagne (ms. 7382) », dans BOUSMANNE BERNARD, WIJSMAN HANNO et THIEFFRY SANDRINE (éd.), *Philippe le Beau (1478-1506). Les trésors du dernier duc de Bourgogne*, Bruxelles, KBR, 2006, p. 87-89.)

⁶⁵⁵ MÜLLER M. CATHERINE, art. cit., p. 76.

⁶⁵⁶ DEBAE MARGUERITE, *La librairie de Marguerite d'Autriche*, op. cit., p. 24.

⁶⁵⁷ Nicaise Ladam (1466-1547), parfois appelé Béthune ou le Songeur, il fait partie des *Grands Rhétoriciens* et est le témoin des règnes prestigieux de son temps, en tant qu'indiciaire de Marguerite d'Autriche en 1507. Son écriture est considérée comme médiocre même si ses œuvres présentent un intérêt historique important. (NICAISE LADAM, *Mémoire et épitaphe de Ferdinand d'Aragon*, éd. C. THIRY, Paris, Les Belles Lettres, 1975, p. 8.)

⁶⁵⁸ FRANÇON MARCEL, *Albums poétiques de Marguerite d'Autriche*, Cambridge/Paris, Harvard/Droz, 1934, p. 23.

dans les ouvrages commandés par la gouvernante des Pays-Bas qui introduit souvent de nouveaux courants artistiques et littéraires à sa cour⁶⁵⁹. Le « regret » signifie le deuil, le chagrin et la douleur causée par l'absence ou la perte d'une personne ou d'un objet cher à notre cœur. Caractéristique de la *Complainte* et de la *Déploration*, on retrouve le thème du regret dans les poésies des Grands Rhétoriciens mais également chez les compositeurs de la Renaissance⁶⁶⁰.

Appréciant particulièrement la musique, quelques albums de chansons figurent dans la bibliothèque de Marguerite. L'un d'entre eux a retenu notre attention. Cet album poétique a intéressé Martin Picker, car il a non seulement appartenu à Marguerite mais aussi car certains historiens prétendent que la duchesse a réalisé quelques œuvres y figurant. Ce luxueux manuscrit, terminé en 1523, est richement décoré d'illustrations, de son portrait ainsi que d'une bordure décorée de marguerites⁶⁶¹. En outre, cette œuvre est intéressante car elle contient de la musique et de la poésie, témoins de la culture à la cour de Malines et du rôle important de Marguerite en tant que mécène et muse littéraire⁶⁶². Dans cet album, la gouvernante est omniprésente, que ce soit à travers les chansons profanes ou religieuses qui font fréquemment référence à ses malheurs. Les œuvres prétendument réalisées par Marguerite, se consacrent notamment à sa répudiation par Charles VIII. L'hypothèse est donc que la duchesse écrivait le texte et que ses compositeurs se chargeaient de la musique. Pierre de la Rue, artiste à la cour malinoise, est l'un des compositeurs de ces « regret » chansons, et l'une d'entre elles, intitulée *Tous les regretz*, est consacrée entièrement à son renvoi de France⁶⁶³.

Néanmoins, selon Mary Beth Marvin, les chansons mentionnant la répudiation de Marguerite n'ont pas été rédigées par cette dernière mais plutôt par Octovien de Saint-Gelais⁶⁶⁴. Octovien, figure proéminente à la cour de Charles VIII, développe les regrets causés par la perte d'une dame « toute parfaite »⁶⁶⁵. Cette femme n'est jamais nommée mais il nous apparaît évident que la perte que déplore la France est celle de Marguerite d'Autriche. Il commence son œuvre en déclarant que les rois et princes sont enclins à l'infortune, mentionnant Platon et Origène⁶⁶⁶.

⁶⁵⁹ EICHBERGER DAGMAR, « Instrumentalising Art », art. cit., p. 584.

⁶⁶⁰ MARVIN MARY BETH W., « “Regret” chansons for Marguerite d'Autriche by Octovien de Saint-Gelais », dans *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, vol. 39, n°1, Turnhout, Brepols, 1977, (p. 23-32), p. 23.

⁶⁶¹ PICKER MARTIN, *Album de Marguerite d'Autriche*, Bruxelles, KBR, 1986, p. 7.

⁶⁶² EICHBERGER DAGMAR, *Dames met Klasse*, op. cit., p. 137.

⁶⁶³ PICKER MARTIN, op. cit., chanson n°2.

⁶⁶⁴ MARVIN MARY BETH W., art. cit., p. 25.

⁶⁶⁵ *Ibid.*, p. 26.

⁶⁶⁶ Origène (III^e siècle PCN), philosophe néoplatonicien, il s'intéresse particulièrement à l'œuvre de Platon et son intérêt se porte sur les malheurs des hommes, dans son ouvrage *De Daemonibus*. (SMITH WILLIAM (éd.), op. cit., vol. 3, p. 55.)

qui se sont intéressés aux troubles de l'existence⁶⁶⁷. Il continue en disant que trois déesses (Beauté, Noblesse et Prudence) déplorent la perte de « celle qui est des parfaites la fleur » en ajoutant que Fortune est la raison de ce malheur. Il considère la perte de Marguerite comme synonyme de deuil mais cette perte apporte aussi une nouvelle proclamation de paix. Dans cette œuvre, Charles VIII ne porte pas le blâme du renvoi de la jeune archiduchesse car il a dû se plier aux raisons diplomatiques. Il regrette énormément ce départ de la « plus parfaite des fleurs »⁶⁶⁸. Les références à la fleur et à la paix sont en nombre dans cette chanson consacrée au départ de Marguerite.

Par la suite, de nombreuses sources s'inspirent ou reprennent ce texte, ce qui nous éclaire sur sa popularité. En outre, dans l'album de Marguerite, cette œuvre est la première chanson séculaire ; elle est précédée par des sources se consacrant à la Vierge Marie. Cette place de choix révèle l'importance du thème de regret aux yeux de Marguerite. Ce chansonnier témoigne de la nature mélancolique de la gouvernante mais nous en apprend davantage sur la jeune femme en tant que politicienne, poète, femme ainsi que patronne des arts⁶⁶⁹.

Le thème des regrets est également évoqué par Jean Lemaire de Belges, lorsqu'il rédige la déploration de sa maîtresse à la mort de Philippe le Beau, *Regrets de la Dame infortunée sur le trépas de son très cher frère unique*. Face aux nombreux malheurs que Marguerite a connus, il déclare : « (...) Ains dis et vueil, selon ma destinee / Que mon nom soit La dame infortunee, / Dame de dueil, tousjours triste et marrie »⁶⁷⁰. Dès lors, cette présence abondante de chansons sur le regret dans les albums de Marguerite nous démontre une réflexion personnelle sur les infortunes vécues.

4.4 Œuvres réalisées après sa mort

Il existe également des œuvres qui ont été rédigées après la mort de Marguerite d'Autriche, notamment des poèmes en son honneur mais également des chroniques plus tardives et il nous semble intéressant d'observer comment les auteurs présentent la vie de Marguerite.

À sa mort, certains auteurs proches de la gouvernante des Pays-Bas proposent donc un éloge *post-mortem* à Marguerite, qui a apporté la paix et la prospérité au peuple bourguignon. Se penchant sur sa vie, ils n'accordent pas forcément de nombreux vers à sa répudiation, préférant se concentrer sur l'ensemble de sa vie, ponctuée certes de malheurs mais qui se termine sur une

⁶⁶⁷ MARVIN MARY BETH W., art. cit., p. 28.

⁶⁶⁸ *Ibid.*, p. 30.

⁶⁶⁹ PICKER MARTIN, *op. cit.*, p. 8.

⁶⁷⁰ JEAN LEMAIRE DE BELGES, *Œuvres*, éd. J. STECHER, vol. 3, Louvain, Lefever, 1882-1891, p. 189.

meilleure note, Marguerite ayant profité des opportunités s'ouvrant à elle pour asseoir un pouvoir et une autorité rare pour une femme au XVI^e siècle.

Henri Corneille Agrippa de Nettesheim est un des proches de Marguerite qui a rédigé une oraison funèbre à sa maîtresse. Accueillant de nombreux écrivains à la cour de Malines afin d'en faire un centre culturel important, Marguerite prend à son service Agrippa qui reçoit le titre d'archiviste et d'historiographe vers 1529⁶⁷¹. Dans une œuvre précédente, il avait déjà développé sa conception de la femme et de la princesse idéale, *De nobilitate et praecellentia foeminei sexus*, qu'il avait d'ailleurs dédiée à Marguerite d'Autriche afin de s'attirer ses faveurs⁶⁷². Cette œuvre est très précieuse car elle plaide en faveur de la cause féminine, en se référant à des exemples bibliques, comme Marie qui est, d'après Agrippa, « meilleure que le meilleur des hommes »⁶⁷³.

À sa mort, il décide de réaliser un discours lors de ses funérailles en janvier 1531, nous offrant une comparaison entre les vertus de la femme idéale et Marguerite⁶⁷⁴. Intitulé *Oratio habita in funere divae Margarae Austriacorum et Burgundorum principis aeterna memoria dignissimae*, cette œuvre revient sur la vie de Marguerite d'Autriche en commençant par son renvoi de France, soulignant que la répudiation d'une femme par un homme ne devrait jamais avoir lieu, même en cas d'infertilité⁶⁷⁵. Ainsi, il s'oppose au choix réalisé par le roi de France. Il continue son discours en développant les vertus que possède Marguerite. Il les répartit en trois groupes : les vertus liées à l'humanité universelle, les vertus romaines et les vertus chrétiennes. Dans le premier groupe, il cite des vertus telles que la prudence et l'intégrité morale, le sens de la justice et l'équité⁶⁷⁶. Il met aussi son hospitalité en évidence lors qu'il parle des relations diplomatiques. Il passe ensuite aux vertus romaines telles que la force de caractère et le courage, qu'il qualifie de qualités d'hommes mais aussi l'ardeur au travail, la persévérance, le sens de la dignité, la conscience, etc⁶⁷⁷. S'intéressant par la suite aux valeurs chrétiennes, il lui attribue les vertus suivantes : la piété, l'indulgence, la bonté de cœur et la compassion. Il mentionne aussi la miséricorde, précisant qu'elle en a fait preuve lors de son séjour en France. Il précise, qu'après la mort de son frère, Marguerite a prouvé qu'elle possède également les

⁶⁷¹ MARVIN MARY BETH W., art. cit., p. 24.

⁶⁷² PROST AUGUSTE, *Les sciences et les arts occultes au XVI^e siècle : Corneille Agrippa, sa vie et ses œuvres*, vol. 1, Paris, Champion, 1882, p. 19.

⁶⁷³ INSTALLÉ HENRI, « Marguerite d'Autriche : L'idéal de la femme et de la princesse selon Henri Corneille Agrippa », dans EICHBERGER DAGMAR, LEGARÉ ANNE-MARIE et HUSKIN WIM (éd.), *op. cit.*, (p. 87-95), p. 87.

⁶⁷⁴ EICHBERGER DAGMAR, « Instrumentalising Arts », art. cit., p. 574.

⁶⁷⁵ INSTALLÉ HENRI, art. cit., p. 90.

⁶⁷⁶ *Ibid.*, p. 91.

⁶⁷⁷ *Ibid.*, p. 92.

qualités maternelles suffisantes pour s'occuper de ses neveux et nièces. Selon Agrippa, la mort de Marguerite représente donc une grande perte pour Charles Quint⁶⁷⁸. Il ajoute à son discours des vertus qu'il associe à la princesse idéale que représente Marguerite. Il cite ainsi l'honnêteté, la prudence, la persévérance, le sens de la diplomatie, la force de caractère, la largesse, l'indulgence, l'autorité, la connaissance de plusieurs langues, la patience, la bonté et le pardon⁶⁷⁹. Ces qualités sont acquises grâce aux circonstances exceptionnelles de sa naissance et de son éducation. Il mentionne les origines prestigieuses de la gouvernante afin de rappeler les raisons pour lesquelles elle possède ces nombreuses vertus. À travers son œuvre, il répète à l'envie certaines vertus, comme la prudence, la bonté, la persévérance et la piété. Agrippa nous donne une idée très précise des accomplissements de Marguerite durant sa vie politique, mais nous offre également un aperçu de ses valeurs morales, de son caractère et de forte sa personnalité⁶⁸⁰.

Encore une fois, les similarités avec l'œuvre de Riccio ou encore celle de Jean Lemaire de Belges nous apparaissent de manière évidente. Les vertus évoquées se rapprochent énormément de celles proposées par Riccio et Lemaire, même si Agrippa mentionne bien plus de qualités. La référence à la lignée de Marguerite est un autre point commun important avec les œuvres vues précédemment. Agrippa n'est pas le seul à écrire un éloge en l'honneur de Marguerite. Corneille de Schrijver réalise une œuvre similaire à la demande d'Antoine de Lalaing en 1533 : *Elogium vitae mortis actionumque heroicarum Margaretae burgondo-Austriacae, Imperatoris Maximiliani fillicae unicae, bis reginae, semel ducissa ac tandem viduae, nomine nepotis suis Caroli Imperatoris Belgicae et Burgundiae Gubernatrixis*, (VIENNE, ÖNB, 2557)⁶⁸¹.

Également réalisée après la mort de Marguerite, la chronique de Louis Brésin, religieux de la prévôté de Watten, nous parle de l'histoire de Flandre et d'Artois⁶⁸². Cette dernière est néanmoins bien plus tardive, notre auteur l'ayant rédigé en 1563, trente ans après la mort de Marguerite d'Autriche. Il n'est donc pas un témoin direct des événements de la fin du Moyen Âge ayant touché la maison de Bourgogne. Cependant, afin de réaliser sa chronique, Brésin se base sur d'autres chroniques et se consacre aux grands malheurs ayant frappé le XV^e et XVI^e siècle, exprimant sa désapprobation face aux puissants qui « plongent les peuples dans la misère

⁶⁷⁸ *Ibid.*, p. 93.

⁶⁷⁹ *Ibid.*, p. 94.

⁶⁸⁰ *Ibid.*, p. 95.

⁶⁸¹ SCHOUTTETEN MARIE-JOSÉ, *op. cit.*, p. 132.

⁶⁸² LOUIS BRÉSIN, *Chroniques de Flandre et d'Artois. Analyse et extraits pour servir à l'histoire de ces provinces de 1482 à 1560*, éd. E. Mannier, Paris, Dumoulin, 1880.

et la guerre »⁶⁸³. Ces écrits nous présentent un auteur partisan de la maison austro-bourguignonne qui témoigne d'une grande animosité envers le royaume de France. Il décrit notamment Louis XI comme un être « malicieux », mettant en lumière son parti pris. Lorsqu'il parle de la réaction de Louis XI face au refus des villes flamandes de la tutelle de Maximilien, il dit que ce dernier « s'en montra satisfait, feignant d'estre heureux (...) dans l'intérêt du pauvre peuple si décimé par la guerre (...) mais son idée étoit de ruiner la Flandre et l'affoiblir encore par des divisions intestines. »⁶⁸⁴. Selon lui, les négociations de paix ne poursuivent qu'un but précis : affaiblir la lignée de la maison de Bourgogne. La petite Marguerite, quant à elle, est décrite comme innocente et ne se rendant pas compte du rôle important qui lui est attribué à son jeune âge. Il révèle également qu'elle fait ses débuts prématurés dans la politique, marquant ainsi le début de ses infortunes. Le thème de la Fortune nous apparaît assez récurrent dans les sources plus tardives, les auteurs ayant été contemporains de Marguerite.

Notre auteur fournit ensuite les nombreux détails des conflits qui perdurent entre Charles VIII et Maximilien d'Autriche, nous offrant un récit détaillé des campagnes militaires. Il nous informe également que des troupes de Normandie ont été déployés aux frontières de l'Artois, à la fin de l'année 1491 juste avant que les nouvelles de la répudiation de Marguerite se soient répandues. Il nous semble donc que Charles VIII a pu se douter de la réaction de Maximilien d'Autriche face à la double humiliation du mariage avec Anne et du renvoie de sa fille. Louis Brésin dit que cet événement est « aussi grave qu'inattendu »⁶⁸⁵. Finalement, en 1493, le traité de Senlis est signé et Charles VIII doit respecter ses engagements et « honorablement renvoyer » Marguerite d'Autriche à son frère⁶⁸⁶. L'auteur poursuit en développant les récits des mariages de Marguerite d'Autriche et il déclare à la mort de Philibert de Savoie : « par ceste mort fut icelle Marguerite vefve pour la troisième fois (...) Elle a toutefois porté toutes les fortunes en très grande prudence et en telle constance d'esprit que tout le monde en était ébahi. (...) »⁶⁸⁷. Il commente aussi sa mort en racontant qu'après « avoir assopy toutes les divisions de la chrestiennté et réduit la république d'icelle en tranquillité », l'archiduchesse, en tant que fruit de la paix, est partie au paradis, et il ne reste que la renommée immortelle de ses vertus⁶⁸⁸. Il utilise des procédés similaires à Riccio pour faire l'éloge de la

⁶⁸³ *Ibid.*, p. V.

⁶⁸⁴ *Ibid.*, p. 5, 22.

⁶⁸⁵ *Ibid.*, p. 66.

⁶⁸⁶ *Ibid.*, p. 70.

⁶⁸⁷ *Ibid.*, p. 78.

⁶⁸⁸ *Ibid.*, p. 127.

gouvernante des Pays-Bas, lui attribuant de nombreuses vertus, notamment celle de la paix et de la force, qui lui permettent d'affronter Fortune.

À la lecture de ces sources tardives, nous découvrons qu'elles pratiques utilisées lors de la description de Marguerite restent relativement semblables. En revanche, les descriptions de la France dépendent du parti pris par l'auteur. Les descriptions de l'ennemi faites par Louis Brésin sont généralement plus partiales que nos autres sources⁶⁸⁹. À travers son œuvre, il témoigne d'une grande admiration pour la régente des Pays-Bas, qui, selon lui, a fait preuve de grande prudence et de constance d'esprit tout au long de sa vie malgré les nombreux obstacles jalonnant son chemin.

4.5 Évolution du récit

Il est évident que notre corpus de sources ne peut reprendre la quantité importante d'œuvres mentionnant Marguerite d'Autriche et ses malheurs. Nous avons toutefois tenté de reprendre les plus pertinentes, qui offrent une vision de l'évolution de l'écriture des infortunes de Marguerite à travers le temps mais également permettent une comparaison intéressante avec nos deux sources principales que sont *Le Malheur de la France* et *Le Changement de Fortune en toute prospérité*. En conclusion, nous pouvons observer trois évolutions majeures dans le traitement de la répudiation de Marguerite d'Autriche.

Premièrement, les œuvres réalisées au lendemain de la répudiation sont vindicatives, elles témoignent d'une volonté de vengeance et profèrent des menaces à l'encontre de l'ennemi français. Le roi Charles VIII et la couronne sont énormément critiqués par les auteurs réagissant au renvoi de leur jeune princesse. L'adversaire est vu d'un très mauvais œil, du fait qu'il n'a pas respecté ses promesses, ni le traité et l'alliance. Nos sources appellent en masse les sujets de Philippe le Beau et de Maximilien d'Autriche à se soulever contre la France et font preuve d'une grande déférence envers leurs maîtres. La place accordée à la paix semble importante dans les textes consultés, Marguerite étant parfois représentée comme l'Auguste de la Paix. Certaines sources mettent en place une propagande francophobe et tentent de faire passer le message de guerre imminente partout en Allemagne. Cependant, la plupart de nos sources poursuivent probablement un but plus particulier, celui de profiter d'une polémique pour glorifier leur prince, en critiquant l'ennemi. Les auteurs utilisent également parfois la généalogie, invoquant la grande lignée bourguignonne afin de mieux encenser leur prince. Nous

⁶⁸⁹ Charles VIII est décrit par Louis Brésin comme un prince « paisible et de petite entreprise ». Contrairement à son père, il n'est pas représenté comme un homme malicieux. (*Ibid.*, p. 67.)

avons pu observer que Marguerite occupe généralement une place plus secondaire dans ces sources alors qu'elle est la première concernée, la guerre restant avant tout une affaire d'hommes. En outre, Marguerite étant très jeune, sans pouvoir et de sexe féminin, les auteurs, afin de plaire à la maison austro-bourguignonne, s'adressent exclusivement à son père et à son frère. Ces sources proches des événements, recourent souvent à des allégories dans leurs poésies pour identifier les différents protagonistes concernés par cette répudiation. En effet, l'utilisation de la marguerite pour qualifier la jeune princesse est quasiment constante dans ces sources. En ce qui concerne les sources françaises, les arguments avancés par la couronne et ses représentants sont rationnels et invoquent généralement la volonté d'une paix et d'une accalmie pour justifier le choix de Charles VIII.

Deuxièmement, les ouvrages réalisés au cours de la vie de Marguerite témoignent d'une nouvelle vision de sa répudiation et de la jeune duchesse. En effet, l'accent est mis sur les nombreux malheurs qui s'abattent sur Marguerite après sa répudiation. Nous observons la création d'une Marguerite martyre, restant toujours fidèle à Dieu et pleine de vertus. Il devient courant pour les auteurs donc de citer les nombreuses qualités de la jeune duchesse, que ce soit avant⁶⁹⁰ ou après⁶⁹¹ l'attribution de son nouveau rôle de gouvernante des Pays-Bas. À côté de cette énumération des vertus de Marguerite, les auteurs ont recours à des *exempla*, des modèles qu'ils comparent à leur destinataire. Les vertus décernées à Marguerite peuvent parfois se révéler misogynes puisqu'elle possède, contre toute attente selon ces auteurs, des qualités masculines. Les vertus féminines ou masculines de Marguerite d'Autriche sont généralement analogues d'une source à l'autre, les auteurs célébrant sa prudence, sa diplomatie, son courage et sa piété. Toutes qualités nécessaires au bon gouvernement. De nouveau, nous retrouvons une mention très fréquente de la marguerite et une comparaison à la fleur et à la floraison. Ensuite, la référence à la fortune/Infortune/Fortune est également un thème récurrent dans ces sources plus tardives. Face aux souffrances du prince et de son serviteur, le rôle de Fortune est très important durant la Renaissance et cette notion est couramment utilisée par notre gouvernante qui en fait sa devise. La lignée de Marguerite d'Autriche est également développée par nos auteurs qui entendent plaire à leur maîtresse ou destinataire, en rappelant ses origines légendaires. Enfin, Marguerite est de nouveau fréquemment associée à la paix que ce soit au moment de sa répudiation que par la suite.

⁶⁹⁰ Dans *La Couronne Margaritique*.

⁶⁹¹ Dans *Le Changement de Fortune en toute prospérité*.

Finalement, les sources post-mortem se montrent, comme les précédentes, très élogieuses et ne manquent pas d'énumérer les vertus de la régente des Pays-Bas, qui a tant fait pour ses territoires et pour sa famille. Les vertus évoquées sont encore plus nombreuses et montrent ainsi que sa mort l'a rendue encore plus 'parfaite' aux yeux de ses proches, des historiographes et des chroniqueurs qui l'ont accompagné dans son rôle de régente. Les auteurs s'attardant sur sa vie reviennent peu sur la répudiation mais l'évoquent en l'associant à d'autres événements malheureux de sa vie dans l'optique de mettre en avant son courage et sa force de caractère. Il est intéressant de noter que les sources post-mortem ont tendance à ne pas comparer Marguerite à la fleur du même nom, contrairement aux sources précédant sa mort. Sa régence est abordée bien plus longuement par nos auteurs, qui retiennent la paix et la prospérité apportées, ainsi que les nombreux succès que la princesse a récoltés durant sa vie. Ils se chargent donc de remercier la régente pour ce qu'elle a apporté et les nombreuses qualités de femme et de princesse dont elle a fait preuve.

Dès lors, à travers l'analyse de notre corpus de sources, nous avons pu observer une évolution dans le traitement de la répudiation ainsi qu'une modification du statut de Marguerite d'Autriche, qui évolue tour à tour d'une jeune fille explorée, à une veuve malheureuse se battant contre Fortune, à une régente qui a apporté la paix et à la prospérité aux territoires dont elle a eu la charge. Une question persiste toutefois : Marguerite d'Autriche a-t-elle influencé cette évolution et est-ce que cela a servi à construire son personnage politique ? Nous tenterons d'y répondre dans notre dernier chapitre.

5. Construction du personnage politique de Marguerite d'Autriche

Comme précisé précédemment, nous nous consacrerons dans ce chapitre à la construction politique de Marguerite d'Autriche ainsi que sur l'influence que les écrits partisans du XVI^e siècle ont eu sur l'évolution du personnage que représente la gouvernante. Nous nous pencherons dès lors avant tout sur sa régence, sur la cour qu'elle a établi à Malines ainsi que sur l'art et la littérature qu'elle y a encouragé et la politique de paix qu'elle a tenté de mettre en place. Nous nous interrogerons sur la place de choix occupée par Marguerite dans un gouvernement et un monde d'hommes et sur la manière dont elle caractérise cette place afin de légitimer son pouvoir.

5.1 Propagande politique de la maison austro-bourguignonne

Ayant déjà établi l'importance de la propagande dans la construction de la légitimité du prince, nous nous contenterons de rappeler les nombreux moyens employés par ce dernier afin d'asseoir son autorité. Le prince a ainsi recours à l'écrit, l'art, la monnaie, l'architecture, la tapisserie, la peinture et les spectacles. Pour cette raison, il doit être entouré de toute une série de personnes : artistes, poètes, historiographes, peintres, sculpteurs afin de développer cette propagande⁶⁹². En effet, la légitimité du prince est considérée comme un moyen de communication essentiel qui facilite l'exercice régulier du pouvoir.

Les ducs bourguignons réalisent l'importance de cette propagande et la développent rapidement, se distinguant petit à petit de la couronne française pour établir une politique et une propagande propres. Ainsi, outre la propagande écrite, ils mettent en place de nombreux moyens afin de communiquer avec leur population à travers des pratiques symboliques. Parmi ces pratiques, la Joyeuses Entrée, tradition séculaire, est mise en place par Philippe le Hardi et poursuivie par ses héritiers. Cette entrée cérémonielle, dans les principales villes bourguignonnes, au cours de laquelle le prince naturel est accueilli par la population, démontre à cette dernière la légitimité du prince tout en permettant aux cités de manifester leur loyauté⁶⁹³. Le régent peut également être accueilli lors de ces cérémonies comme le fait Maximilien d'Autriche, régent de son fils et plus tard, Marguerite, gouvernante puis régente sous Charles Quint⁶⁹⁴. Cette pratique permet d'atteindre un public moins élitiste, souvent analphabète et n'ayant pas accès à la propagande écrite⁶⁹⁵.

⁶⁹² CONTAMINE PHILIPPE, *op. cit.*, p. 19.

⁶⁹³ CAUCHIES JEAN-MARIE, « La signification politique des entrées princières », art. cit., p. 138.

⁶⁹⁴ *Ibid.*, p. 144.

⁶⁹⁵ BLOCKMANS WIM, « Le dialogue imaginaire entre princes », art. cit., p. 157.

Les ducs de Bourgogne ont également recours à l'art comme moyen de communication politique. Depuis le XV^e siècle, la cour bourguignonne accueille en masse les artistes et devient ainsi une grande protectrice des arts. Les ducs de Bourgogne sont donc particulièrement attentifs à l'aspect politique du message véhiculé à travers l'art. La nécessité du paraître constitue un aspect crucial de leur politique⁶⁹⁶. Le luxe et la somptuosité de leur cour impressionnent leur population mais également les étrangers de passage à la cour, comme les Italiens. La généalogie, les portraits, les associations à la mythologie grecque sont d'autres moyens utilisés par les ducs bourguignons dans un but de légitimité de pouvoir. Marguerite d'Autriche s'est largement inspirée de cette propagande bourguignonne mais a également pu observer les moyens de légitimité pratiqués à la cour de France, la cour d'Espagne et la cour de Savoie. C'est, dotée de cette culture de la propagande et de cette connaissance variée de la politique qu'elle arrive à Malines, où elle décide d'y développer sa cour.

5.2 Légitimation d'un pouvoir

Il est important de revenir sur les circonstances particulières de l'arrivée de Marguerite au pouvoir dans les Pays-Bas bourguignons. En effet, nous avons déjà précisé qu'elle désirait avoir ce rôle de gouvernante/régente avant même la mort de son frère, grâce à l'analyse de *La Couronne margaritique* qui plaide en faveur de Marguerite. Avec la mort de Philippe le Beau, ce choix n'apparaît pas de manière évidente, Maximilien n'étant pas convaincu par les qualités de sa fille. Néanmoins, depuis son élection à la tête de l'Empire, ce dernier n'a pas le temps de se préoccuper des territoires bourguignons et ses proches conseillers interviennent en faveur de Marguerite, soulignant qu'elle fait souvent preuve d'un « (...) courage d'homme et non pas de femmes. »⁶⁹⁷. Finalement, en mars 1508, Marguerite reçoit le titre officiel de régente et de gouvernante, ses pouvoirs restant néanmoins limités et contrôlés par Maximilien d'Autriche. Le fait de d'octroyer ces responsabilités à une femme proche de la couronne devient monnaie courante durant le XVI^e siècle car les souverains sont plus rassurés que ce poste revienne à une femme de la famille plutôt qu'à un puissant vassal, qui pourrait usurper le trône⁶⁹⁸.

En tant que fille d'empereur, son pouvoir est rarement contesté et elle exerce ainsi son pouvoir avec une autorité naturelle et une stature impériale. Installant l'idée d'une régence

⁶⁹⁶ LECUPPRE-DESJARDIN ÉLODIE, « L'art au service de la persuasion politique : les cérémonies urbaines italiennes et bourguignonnes au XV^e siècle », dans ROTONDI SECCHI TARUGI LUISA, *op. cit.*, (p. 109-120), p. 113.

⁶⁹⁷ CAUCHIES JEAN-MARIE, « Marguerite d'Autriche », art. cit., p. 354.

⁶⁹⁸ BERTIÈRE SIMONE, « Régence et pouvoir féminin », dans WILSON-CHEVALIER KATHLEEN et VIENNOT ÉLIANE (éd.), *Royaume de Fémynie. Pouvoir, contraintes, espaces de libertés des femmes de la Renaissance à la Fronde*, Paris, Honoré Champion, 1999, (p. 63-70), p. 65.

féminine, son pouvoir reste toutefois limité car il s'exerce à travers un homme, dans ce cas-ci, Maximilien d'Autriche, puis Charles Quint⁶⁹⁹. En outre, sa mère étant Marie de Bourgogne, Marguerite est acceptée à la tête des Pays-Bas par les villes flamandes qui la reconnaissent comme princesse naturelle⁷⁰⁰. Le fait que Marguerite soit éduquée et qu'elle ait eu accès, par ses mariages à de nombreux mentors politiques féminins, joue aussi en sa faveur. Son statut social l'aide également à inspirer le respect chez les hommes qui l'entourent car elle représente un personnage intouchable en tant que veuve chaste et princière⁷⁰¹. Enfin, Marguerite d'Autriche ayant toujours fait ce qui est attendu d'elle, elle accepte d'endosser le rôle de mère auprès de ses neveux et nièces, après le refus de Jeanne d'Aragon de retourner aux Pays-Bas⁷⁰². Pour légitimer son pouvoir, Marguerite se montre par conséquent docile et respecte les volontés de son père, tout en se frayant une place dans les plus hautes sphères. Elle profite de la situation qui se présente à elle pour la tourner à son avantage. Sa naissance, son statut social, son éducation et son expérience politique lui ont permis d'accéder à cette position et sont autant d'arguments lui permettant d'asseoir son autorité. Dès lors, elle cultive cette image à travers l'art, l'écrit et la politique.

5.2.1 Utilisation de l'espace : le monastère de Brou et la cour de Malines

Marguerite d'Autriche réalise parfaitement l'importance de l'architecture pour véhiculer un message politique, particulièrement durant sa régence. Elle n'hésite pas à y avoir recours, mettant en place une certaine propagande autour de sa famille et d'elle-même.

En tant que veuve, elle dispose de revenus financiers importants à la mort de son mari, lui permettant ainsi de réaliser le vœu de sa belle-mère, Marguerite de Bourbon de construire un monastère en l'honneur de Philibert de Savoie⁷⁰³. À ce monument qui célèbre l'amour des deux époux, Marguerite ajoute des éléments qui lui permettent de construire son personnage et d'affirmer sa puissance politique. La construction de ce monument commence en 1506 et finit en 1512. Au moment où l'idée émerge, Marguerite d'Autriche n'est pas encore gouvernante mais quand il est fini, elle a acquis un pouvoir important. L'évolution de son pouvoir se ressent à travers toute l'église de Brou, projet gothique majestueux et ambitieux. Louis van Bodegem se charge de la construction tandis que Conrad Meyt s'intéresse à la décoration intérieure.

⁶⁹⁹ EICHBERGER DAGMAR, « Instrumentalising Art », art. cit., p. 638.

⁷⁰⁰ *Ibid.*, p. 574.

⁷⁰¹ DE HEMPTINNE THÉRÈSE, « La cour de Malines au bas Moyen Âge », art. cit., p. 15.

⁷⁰² *Ibid.*, p. 23.

⁷⁰³ À la mort de son mari, Marguerite de Bourbon avait émis le vœu de lui construire une église et un monastère à Brou. Marguerite se charge de réaliser ce vœu. (TRIST MONIKA, *op. cit.*, p. 105.)

Occupant une place vulnérable à la frontière française, ce monastère est construit à Bourg-en-Bresse, témoin de la volonté de Marguerite de renforcer les liens entre la région savoyarde et les terres bourguignonnes et de prendre ses distances avec les Français⁷⁰⁴. Elle l'érige en s'inspirant de l'oratoire ducal de la Chartreuse de Champmol à Dijon, ancienne capitale du duché de Bourgogne qui a été perdu avec le traité de Senlis⁷⁰⁵. Le monastère de Brou est donc réalisé dans l'optique de célébrer les origines bourguignonnes de Marguerite qui regrette beaucoup la perte du duché. Plus tard, elle transmet d'ailleurs le souvenir de ses origines bourguignonnes à son neveu, Charles-Quint, qui se montre aussi nostalgique quant à la perte cette partie de son héritage.

Afin d'affirmer sa place au sein de la dynastie austro-bourguignonne, elle n'hésite donc pas à rappeler ses origines dans l'entièreté du monastère. Par exemple, elle demande que les tombes construites soient « riches et somptueuses d'une manière qui sied à un prince ou une princesse », démontrant ainsi son rang de fille et tante d'empereur aux visiteurs⁷⁰⁶. À Brou, Marguerite d'Autriche met également en avant sa lignée impériale et revendique la première place qu'elle ne peut occuper à la cour de Malines, puisque cette dernière est avant tout réservée à Charles Quint⁷⁰⁷. Les références à ses racines bourguignonnes et habsbourgeoises occupent donc une place importante dans l'église. L'église est jalonnée de rappels de la fondatrice comme divers portraits d'elle, de son mari et de sa lignée⁷⁰⁸. Rappel de sa vie et de ses infortunes, sa devise est également sculptée parmi les dentelles de son tombeau à Brou.

Vers la fin de sa vie, Marguerite se décide de construire de nouveaux appartements à Brou, qui sont bien plus grands que ceux qu'elle occupe à Malines. Cette nouvelle construction nous en dit long sur son intention d'y passer ses derniers moments, désirant se retirer de la vie politique⁷⁰⁹. Elle n'aura pas l'occasion d'en profiter pleinement puisqu'elle meurt avant la fin des travaux. Sa dépouille est portée dans l'église en mai 1532 où elle se retrouve aux côtés de son défunt mari⁷¹⁰.

Durant cette même période, elle érige son hôtel à Malines, y résidant avec sa cour, à partir d'octobre 1506. Tout comme Marguerite d'York, la nouvelle gouvernante des Pays-Bas préfère

⁷⁰⁴ EICHBERGER DAGMAR, « Instrumentalising Art », art. cit., p. 575.

⁷⁰⁵ *Ibid.*, p. 576.

⁷⁰⁶ EICHBERGER DAGMAR, « A noble residence », art. cit., p. 35.

⁷⁰⁷ POIRET MARIE-FRANÇOISE, « Le vitrail de l'histoire de Suzanne de l'église de Brou », dans EICHBERGER DAGMAR, LEGARÉ ANNE-MARIE et HUSKIN WIM (éd.), *op. cit.*, (p. 97-106), p. 98.

⁷⁰⁸ POIRET MARIE-FRANÇOISE, *op. cit.*, p. 10.

⁷⁰⁹ *Ibid.*, p. 35.

⁷¹⁰ DEBAE MARGUERITE, *La librairie de Marguerite d'Autriche*, *op. cit.*, p. XV.

Malines à Bruxelles et décide de s'y installer de manière permanente, développant une cour tournée autour d'elle⁷¹¹. L'architecture et la division de l'espace au XVI^e siècle reflète les relations entre hommes et femmes et surtout, les séparations mises en place entre les deux sexes. Cette séparation est donc révélatrice d'une organisation genrée, des relations et des régulations sociales et religieuses de cette période⁷¹². Il existe ainsi dans l'architecture moderne, une division de l'espace réservée soit aux hommes (sphère publique), soit aux femmes (sphère privée). L'architecture de la cour de Malines et l'organisation de l'espace au sein de ce bâtiment est construite dans cette idée de séparation mais elle permet également d'en apprendre davantage sur la fonction occupée par Marguerite qui a notamment un impact sur la décoration de sa résidence. Helen Hills observe en effet une certaine touche féminine dans les jardins et dans certaines pièces plus privées⁷¹³.

Reprenant l'ancien appartement et l'oratoire privé de Marguerite d'York, elle débute la construction de sa résidence en 1507. À sa mort, la résidence, constamment modifiée, n'est toujours pas achevée⁷¹⁴. Il existe toute une série de pièces qui sont réservées au gouvernement mais les pièces plus privées de Marguerite révèlent bien plus d'informations sur la gouvernante. Femme très pieuse, Marguerite installe juste à côté de sa chambre une petite chapelle. Toutes ses pièces privées sont exquisément décorées de peintures et d'artefacts qui témoignent de son goût pour l'art. Dans une pièce appelée le *cabinet emprès le jardin*, se trouvent une grande variété d'objets, des coraux, des sculptures, des horloges, des miroirs mais aussi l'œuvre allégorique de Jean Lemaire de Belges, *La Couronne Margaritique*⁷¹⁵. Cette place privilégiée du manuscrit constitue un témoignage précieux de l'importance que cette œuvre occupait aux yeux de Marguerite. En outre, la présence de coraux témoigne non seulement de son intérêt pour la nature et pour la diversité de l'univers mais nous permet également de faire un lien avec *La Couronne* qui comprend dix pierres précieuses dont le corail⁷¹⁶. Dès lors, cette pièce a pour rôle de mettre en exergue le personnage de Marguerite en tant que mécène, intéressée par les arts et la littérature. Les appartements décorés par Marguerite ne sont pas laissés au hasard : ils témoignent d'une réflexion préalable non négligeable de la part de la gouvernante. Dès lors, le vœu premier de Marguerite à Malines est mettre en avant les intérêts de la famille impériale

⁷¹¹ DE HEMPTINNE THÉRÈSE, « La cour de Malines au bas Moyen Âge », art. cit., p. 12.

⁷¹² HILLS HELEN, art. cit., p. 4.

⁷¹³ *Ibid.*, p. 13.

⁷¹⁴ EICHBERGER DAGMAR, « A noble residence », art. cit., p. 25.

⁷¹⁵ *Ibid.*, p. 30.

⁷¹⁶ Le corail est décrit par Jean Lemaire de Belges comme une pierre de protection contre les périls, les vents et les cauchemars. Elle a aussi de vertus médicinales. (*Ibid.*, p. 31.)

plutôt que les siens. Elle y parvient en rassemblant dans sa résidence une grande collection d'artefacts, de portraits qui délivrent un message clair sur son pouvoir et celui de sa famille aux visiteurs étrangers et locaux⁷¹⁷.

Construits simultanément, ces deux bâtiments témoignent des aspirations de Marguerite et de la représentation qu'elle se fait d'elle-même. Ils nous apprennent tous deux davantage sur la conception que Marguerite se fait du pouvoir féminin. Cette dernière a compris l'importance de l'espace architectural pour transmettre un message politique, que ce soit au sein de sa cour où elle occupe la seconde place, qu'à Brou où elle est plus libre de se représenter à l'avant-plan. Se présentant comme la veuve de Philibert de Savoie mais également comme la seule fille de l'empereur et la tante de Charles Quint, elle veut mettre en avant sa place au sein de la dynastie des Habsbourg et affirmer son pouvoir, à Malines comme à Brou.

5.2.2 L'art comme outil politique

Nous l'avons vu précédemment, Marguerite d'Autriche attire de nombreux artistes à sa cour et s'intéresse par exemple à la musique et à l'architecture, comme nous l'avons vu dans ses *Albums poétiques*. Dès son retour de France, elle se passionne d'art et est guidée dans cette direction par sa marraine, Marguerite d'York⁷¹⁸. À côté de son intérêt pour l'architecture et la musique, Marguerite porte son attention sur les arts plastiques et plus tard, s'entoure de grands peintres venant de toutes les contrées pour rejoindre sa cour⁷¹⁹. Ayant pris exemple sur ses prédécesseurs et particulièrement sur Maximilien, grand défenseur de l'art, Marguerite développe son intérêt artistique et commande de nombreuses œuvres dans le but d'édifier son image et de se dépeindre comme une collectionneuse et une patronne des arts et des lettres⁷²⁰.

Véritable mécène, elle s'intéresse à la fois à l'art religieux et séculaire. Il est d'ailleurs très fréquent pour les veuves d'avoir recours à un patronage religieux, étant directement associées à une image de dévotion et de culte. C'est notamment le cas de Charlotte de Savoie, de Marguerite d'York, de Jeanne de France ou encore de Louise de Savoie. Elles sont vues comme des femmes pieuses et il semble ainsi naturel pour elles de se tourner vers un art religieux⁷²¹. Pourtant, Marguerite d'Autriche ne néglige pas l'aspect séculaire de l'art, s'intéressant particulièrement à l'Antiquité et à la mythologie et par ce biais, à l'art renaissant. Par ce vif

⁷¹⁷ *Ibid.*, p. 39.

⁷¹⁸ DEBAE MARGUERITE, « La bibliothèque de Marguerite d'Autriche. État de la question et pistes de recherches », dans PARAVICINI BAGLIANI AGOSTINO, PIBIRI EVA et REYNARD DENIS (éd.), *op. cit.*, (p. 377-398), p. 381.

⁷¹⁹ VINCENT-CASSY CÉCILE et GAUDE-FERRAGU MURIELLE, « Introduction », dans GAUDE-FERRAGU MURIELLE et VINCENT-CASSY CÉCILE (dir.), *op. cit.*, (p. 9-19), p. 15.

⁷²⁰ *Ibid.*, p. 18.

⁷²¹ *Ibid.*, p. 12.

intérêt pour la Renaissance, Marguerite apporte du changement à la cour de Bourgogne⁷²². Au sein de sa collection artistique, elle rassemble pas moins de cent septante-six peintures, cent trente tapisseries, sept images brodées, cinquante-deux sculptures et quarante-six objets contenant de l'or, de l'émail et/ou des pierres précieuses⁷²³.

Lui semblant naturel en tant que régente d'utiliser l'art à des fins politiques, Marguerite installe une galerie de portraits dans sa résidence à Malines⁷²⁴. Dans cette galerie où il lui arrive de prendre ses repas, nous y découvrons des portraits de Maximilien d'Autriche, de Philippe le Beau et de ses nièces et neveux. Possédant une centaine de portraits, Marguerite les disperse dans des sections différentes de ses appartements, gardant les principaux dans sa galerie, dans un but dynastique évident⁷²⁵. Derrière chaque portrait choisi pour apparaître dans cette pièce, il y a une certaine logique, mettant en avant sa famille que ce soit du côté bourguignon, espagnol ou encore autrichien. Ainsi, en mettant en évidence ses origines bourguignonnes, cela lui permet de justifier sa position et son autorité à Malines, tandis que si elle insiste sur ses origines paternelles, elle met en avant son statut impérial. Nous retrouvons aussi des portraits d'Henri VII ou du roi de Danemark pour afficher les alliances politiques de la maison austro-bourguignonne. La famille royale française n'est pas représentée dans cette galerie, ce qui n'est pas étonnant lorsque nous connaissons les relations franco-bourguignonnes et le ressentiment qu'éprouve probablement Marguerite⁷²⁶. Toutefois, dans ses pièces plus privées, elle garde un portrait de Louise de Savoie, sœur de Philibert mais aussi mère du roi de France.

Il lui arrive également de commander des généalogies pour décorer sa galerie et, dans celle commandée à Jean Franco pour son neveu, elle est représentée comme un membre à la tête de la famille Habsbourg⁷²⁷. Elle est d'ailleurs la seule femme dont le portrait se retrouve parmi les autres souverains, Maximilien d'Autriche, Philippe le Beau, Charles Quint, etc. En outre, sa biographie et son portrait prennent autant de place que ses proches masculins. Elle est représentée avec le chapeau des archiducs pour mettre l'accent sur son appartenance à la maison de Habsbourg⁷²⁸. Elle semble parfaitement consciente du pouvoir que les images peuvent avoir sur les esprits et elle n'hésite pas à se représenter à l'égal des nombreux hommes de son entourage. Ci-dessous, nous observons d'autres généalogies commandées par Marguerite, où

⁷²² SCHOUTTETEN MARIE-JOSÉ, *op. cit.*, p. 16.

⁷²³ EICHBERGER DAGMAR, « A noble residence », art. cit., p. 37.

⁷²⁴ EICHBERGER DAGMAR, « Instrumentalising Art », art. cit., p. 576.

⁷²⁵ EICHBERGER DAGMAR, « Margaret of Austria's portrait collection », art. cit., p. 259.

⁷²⁶ *Ibid.*, p. 262.

⁷²⁷ EICHBERGER DAGMAR, « Instrumentalising Art », art. cit., p. 580.

⁷²⁸ *Ibid.*, p. 581.

elle occupe par ailleurs une place de choix. Sur la première, nous observons la place centrale occupée par la gouvernante, entourée par Charles le Téméraire et Isabelle de Bourbon en haut de la miniature, et par ses parents, Maximilien d'Autriche et Marie de Bourgogne en bas. Sa devise est présente, ainsi que ses armoiries et une couronne. Des animaux comme le lion, le paon, l'autruche et un griffon (mi-aigle, mi-lion) figurent sur cette tapisserie. Sur la seconde généalogie réalisée par Robert Péril, Marguerite se trouve en bas à droite, n'occupant pas une place aussi centrale mais se trouvant aux côtés de Philippe le Beau et de ses enfants, Ferdinand de Habsbourg, Éléonore d'Autriche, Marie de Hongrie, Isabelle et Catherine d'Autriche. Étonnement, Charles Quint n'est pas représenté sur cet arbre généalogique.



Figure 8 : HENRI VAN LACKE, *Tapisserie héraldique faite pour Marguerite avec les armes de Charles le Téméraire, Isabelle de Bourbon, Maximilien d'Autriche, Marie de Bourgogne*, Budapest, Musée hongrois des arts décoratifs, 1528.

5.2.3 La riche bibliothèque de la gouvernante

En accueillant des artistes, des musiciens et des écrivains en sa cour, Marguerite d'Autriche a marqué sa période en tant que patronne de l'art dans le nord de l'Europe⁷²⁹. Sa bibliothèque reflète son grand intérêt pour l'écrit nous permettant d'appréhender ses centres d'intérêts, ses rêves, ses joies et ses peines. Elle révèle la pensée intime de Marguerite et bien évidemment, sa pensée politique. Au sein de cette bibliothèque, se trouvent trois cent quatre-vingt-six livres dont trois cent quarante manuscrits et quarante-six imprimés. Parmi ce grand nombre d'ouvrages, trente ont été réalisés à son intention et comportent dès lors sa devise⁷³⁰. Cette bibliothèque impressionne les diplomates en visite, Antonio de Beatis la décrivant comme « a well-stocked library for women »⁷³¹. Pourtant, la bibliothèque de Marguerite contient des romans chevaleresques, des ouvrages d'histoire, de philosophie et de moral et ne ressemble pas à une bibliothèque typiquement féminine, regorgeant plutôt d'œuvres pieuses. Malgré tout, dans sa volonté d'apparaître comme une femme respectant ses devoirs, la décoration autour de sa bibliothèque prend un aspect typiquement féminin, contenant des portraits et des bustes en mémoire de Philibert de Savoie. Marguerite sait qu'elle se doit de conserver et véhiculer une image de veuve pieuse et respectueuse et fait ressortir l'aspect féminin de sa bibliothèque à travers la décoration⁷³². Cependant, le contenu de cette librairie nous en apprend bien plus sur le personnage réel qu'elle est et sur le pouvoir qu'elle a exercé.

Lorsque l'on veut s'intéresser à une bibliothèque, il faut prendre en compte les ouvrages commandés par le propriétaire ainsi que ses goûts et ses préférences. Cependant, il ne faut pas perdre de vue le fait que cette bibliothèque est forcément influencée par les modes et les tendances de la période⁷³³. Ainsi, certains ouvrages peuvent être des reflets de la volonté politique de Marguerite, de ses préférences mais également de l'influence de la littérature contemporaine, qu'elle soit italienne, française ou encore espagnole, puisque Marguerite, par ses mariages, a été influencée par divers mentors. Dans cette bibliothèque, nous retrouvons une quantité importante d'ouvrages religieux, tels que des bibles, des heures, des psautiers, des vies de saints mais aussi, de nombreuses œuvres séculaires⁷³⁴.

⁷²⁹ EICHBERGER DAGMAR, « Margaret of Austria's portrait collection », art. cit., p. 260.

⁷³⁰ DEBAE MARGUERITE, *La bibliothèque de Marguerite d'Autriche*, op. cit., p. 3.

⁷³¹ EICHBERGER DAGMAR, « A noble residence », art. cit., p. 37.

⁷³² *Ibid.*, p. 38.

⁷³³ SMAGGHE LAURENT, *Les émotions du prince. Émotion et discours politique dans l'espace bourguignon*, Paris, Garnier, 2012, p. 10.

⁷³⁴ SCHOUTTETEN MARIE-JOSÉ, op. cit., p. 21.

Parmi les ouvrages que nous avons découverts dans sa riche librairie, bon nombre d'entre eux se penchent sur des thèmes qui sont évoqués dans nos précédentes sources. Ainsi, le thème des femmes est particulièrement présent, que ce soit dans les ouvrages de Christine de Pizan (*La Cité des Dames*), de Martin le Franc (*Le Champion des Dames*), de Boccace (*De Mulieribus Claris*), de Philippe Bouton (*Le Miroir des Dames*), ou d'Olivier de la Marche (*Le Triomphe des Dames*), et encore bien d'autres⁷³⁵. Dans ces ouvrages centrés sur la femme, les auteurs prennent la défense du sexe féminin, revenant dès lors sur les nombreux mérites des femmes. Il n'est donc pas étonnant que ces œuvres se trouvent dans la bibliothèque de Marguerite, lui permettant de prouver les nombreuses qualités des femmes et surtout des princesses.

Un deuxième thème abordé dans les œuvres rassemblées par la gouvernante est celui des vertus. De nombreux auteurs y consacrent du temps, notamment Jacques Barillet qui fait un éloge de la vertu, dans lequel il rappelle le devoir des princes et les bienfaits apportés par la vertu. L'œuvre de Christine de Pizan, *Le Livre des Trois Vertus*, s'y intéresse aussi, tout comme le *Chapelet des Vertus*, dont l'auteur reste anonyme. Enfin, l'œuvre de Martin le Franc, *l'Estrif de Fortune et Vertu* est consacrée à deux thèmes récurrents dans nos sources. Il développe, dans son œuvre, une discussion entre Vertu et Fortune, qu'il estime capricieuse. Très similaire à l'œuvre de Riccio, il illustre son propos par de nombreux exemples bibliques et antiques.

Le thème littéraire de Fortune est également très présent dans sa bibliothèque. D'abord, ce sujet est souvent présent dans nos deux sources principales mais aussi dans *La Couronne Margaritique*, ces trois ouvrages occupent une place de choix dans la bibliothèque de Marguerite. Boèce, Boccace et Pétrarque se penchent également sur ce thème particulier dans leurs ouvrages : *De Consolatione Philosophiae*, *Des cas de nobles hommes et femmes infortunées* et *Les Remèdes de l'une et l'autre fortune*⁷³⁶. George Chastelain se trouve également dans la bibliothèque de la gouvernante, développant Fortune dans *Le Temple de Boccace*. Sénèque aborde aussi le thème de la Fortune dans son livre, *Opera*.

Le quatrième thème qui apparaît à plusieurs reprises dans les œuvres figurant dans la bibliothèque de la gouvernante des Pays-Bas, est celui du malheur du prince. Ce dernier est abordé dans les *Complaintes* et les *Déplorations* mais aussi dans les *Albums poétiques* de Marguerite ainsi que dans *l'Allégorie de l'Homme raisonnable et de l'Entendement humain*,

⁷³⁵ DEBAE MARGUERITE, *La bibliothèque de Marguerite d'Autriche*, op. cit., p. 20.

⁷³⁶ MICHEL RICCIO, art. cit., vol. 4., p. 360.

qui se penche sur les malheurs accablant les bons et loyaux serviteurs. L'auteur ne manque pas de faire intervenir Fortune et Mort dans son ouvrage.

Enfin, nous décelons un thème plus politique dans ses ouvrages comme lorsque Gilles de Rome s'interroge sur le devoir du prince et l'art de gouverner dans son *Livre du Gouvernement des Princes*, ou dans le *Mémoire sur l'éducation de Charles Quint* ou encore dans *La Consolation de Paix*. À côté de ces nombreux thèmes, nous retrouvons des œuvres spécialement réalisées pour Marguerite, qui offrent des réflexions religieuses, morales ou philosophiques. Nous notons également la présence de nombreuses chroniques bourguignonnes et étrangères ainsi que des histoires antiques et des œuvres consacrées aux mythes du Saint Graal et de la Toison d'Or.

Au terme de l'analyse des œuvres apparaissant dans la bibliothèque de Marguerite d'Autriche, nous pouvons noter que les livres consultés par cette dernière sont très variés et abordent une série de thèmes qu'elle semble apprécier et qu'elle souhaite utiliser afin d'affirmer son pouvoir. Ayant un goût éclairé pour les lettres, Marguerite d'Autriche est consciente que sa bibliothèque est un reflet de ses pensées personnelles et politiques⁷³⁷. Elle comprend parfaitement qu'en favorisant le thème de la Fortune, des vertus, de la paix et des femmes, elle collecte de très bons arguments justifiant sa place et son pouvoir, parfois mis à mal par ses opposants. Le thème le plus récurrent étant Fortune, nous observons que ses malheurs mais surtout la force dont elle fait montre dans les épreuves, sont des notions qu'elle cultive afin de démontrer ses grandes qualités et ainsi assurer sa place de gouvernante, puis de régente.

5.2.4 Sa correspondance

En tant que dernier point concernant la légitimation du pouvoir de Marguerite, nous avons voulu nous pencher sur sa correspondance, afin d'analyser les aspects mis en évidence dans ses missives et particulièrement, si mention est faite à Fortune, symbole et thème apprécié par la gouvernante des Pays-Bas. Ce thème a pu être observé tout au long de ce travail.

Nous nous sommes penchés sur les différentes correspondances qu'elle a échangées durant sa gouvernance et sa régence, avec son père, ses ambassadeurs, les grands officiers des Pays-Bas ou encore ses amis. Il lui arrive également de correspondre avec tous les grands souverains d'Europe, trompant Louis XII par ses flatteries ou complimentant Henri VIII lors de son siège à Théroutanne⁷³⁸. Elle établit également des correspondances avec les ambassadeurs des pays

⁷³⁷ SCHOUTTETEN MARIE-JOSÉ, *op. cit.*, p. 16.

⁷³⁸ FRANCISQUE THIBAUT, *Marguerite d'Autriche et Jehan Lemaire de Belges ou De la littérature et des arts aux Pays-Bas sous Marguerite d'Autriche*, Paris, Ernest Leroux, 1888, p. 40.

voisins mais également avec d'autres personnes qui retiennent son attention du fait de leurs intérêts et leurs passions communes, telles que Ferry Carondelet⁷³⁹ et Albert Pio⁷⁴⁰. Elle échange aussi avec des proches conseillers comme André de Burgo, ambassadeur de Maximilien en France, ou Mercurin de Gattinare⁷⁴¹.

La relation épistolaire qui a produit le plus de lettres, qui ont été conservées, est certainement celle entretenue entre Marguerite d'Autriche et Maximilien. Régnant à deux sur les Pays-Bas, ils doivent très souvent se tenir au courant des changements politiques, des guerres impliquant les territoires bourguignons et autrichiens. Cette correspondance se fait en français, même si Maximilien éprouve des difficultés à rédiger dans cette langue, lui préférant souvent le latin ou l'allemand⁷⁴². Malgré leur caractère privé et familial, ces lettres restent très formelles, le recours à des phrases identiques ayant régulièrement lieu et rappelant leur lien familial. Cependant, Marguerite comme Maximilien se montrent plus honnêtes que s'ils s'adressaient à un prince étranger. En effet, Maximilien y exprime parfois ses envies, ses joies mais également son mécontentement lorsque Marguerite ne s'aligne pas sur son avis⁷⁴³. Elle fait également souvent part de son désaccord à son père, tout en s'efforçant de minimiser son propre rôle et lui demande de l'aide de façon à ne pas paraître trop impétueuse⁷⁴⁴. Elle sait donc la place qu'elle occupe mais il lui arrive de refuser certaines demandes de son père, notamment en matière d'argent⁷⁴⁵. Dans leur correspondance, ils parlent très souvent de la santé des enfants de Philippe le Beau, ainsi que des projets matrimoniaux mis en place pour ceux-ci. Tous deux se montrent également très méfiants envers les Français, n'oubliant pas l'outrage qu'ils ont subi. Le thème de Fortune apparaît peu dans leurs échanges qui restent assez formels mais nous avons trouvé une lettre de

⁷³⁹ Ferry Carondelet (1473-1528), humaniste renaissant, il occupe des hautes fonctions au service de Jules II, puis de Marguerite d'Autriche et de Maximilien. Il est un conseiller proche de la gouvernante. (BORGO LUDOVICO, « The Problem of the Ferry Carondelet Altar-Piece », dans *Burlington Magazine*, vol. 113, n°820, Londres, 1971, p. 362-371.)

⁷⁴⁰ Alberto III Pio (1475-1531), prince de Capri et prince de la Renaissance italienne, il s'est énormément intéressé à l'humanisme. (THEUNISSEN-FAIDER MARIE, *Réponse à la Responsio paraenetica d'Alberto Pio da Capri, accompagnée des annotations marginales d'Alberto Pio da Capri et des réponses d'Érasme de Rotterdam*, n°7, 2011, 2 vol.)

⁷⁴¹ Mercurino di Gattinara (1455-1530), il occupe une place importante auprès de Marguerite d'Autriche. D'abord conseiller de Philibert de Savoie, il suit ensuite sa veuve aux Pays-Bas et il plaide notamment auprès de Maximilien d'Autriche pour qu'elle obtienne le rôle de gouvernante. Il devient son secrétaire privé et président du Conseil, occupant également un rôle premier auprès de Charles Quint. (HEADLEY JOHN, *The Emperor and his Chancellor: A Study of the Imperial Chancellery under Gattinara*, New York, Cambridge University Press, 1983.)

⁷⁴² NAEGLE GISELA, « Écrire au père, écrire au prince, relations diplomatiques et familiales dans la correspondance de Maximilien I^{er} et de Marguerite d'Autriche », dans *Publications du Centre Européen d'Études Bourguignonnes*, vol. 53, Turnhout, Brepols, 2013, (p. 218-234), p. 218.

⁷⁴³ *Ibid.*, p. 224.

⁷⁴⁴ LE GLAY EDWARD, *Correspondance de l'empereur Maximilien I^{er} et de Marguerite d'Autriche, sa fille, gouvernante des Pays-Bas de 1507 à 1519, d'après les manuscrits originaux*, vol. 2, Paris, Jules Renouard et C^{ie}, 1839, 2 vol, p. 203.

⁷⁴⁵ NAEGLE GISELA, art. cit., p. 231.

Marguerite du mois de mai de 1513 qui informe Maximilien que Charles Quint a tué un homme à l'arbalète. Elle continue en affirmant qu'il n'avait pas d'autre choix mais que cela lui a causé un grand regret et déplaisir « mais il n'y a remède de savoir résister à telles fortunes »⁷⁴⁶. Il semble que la conclusion de Marguerite est de dire que l'homme ne peut rien face au destin, à Fortune. Nous retrouvons également une référence à Fortune dans sa correspondance avec ses amis sur les affaires des Pays-Bas de 1506 à 1528⁷⁴⁷. En effet, dans une lettre du 10 août 1507, elle mentionne la « desfortune du siège de Pourroye », rajoutant « (...) Bien est vray qu'il fault avoir des infortunes, mais il me semble que en avons maintes plus par nostre faulte que par voullenté divine. (...) »⁷⁴⁸.

La correspondance entre Marguerite et ses ambassadeurs en France avant l'exécution du traité de Cambrai ne nous en apprend pas grand-chose sur cette dernière et ses pensées, si ce n'est sa volonté de paix, similaire à celle de Louise de Savoie⁷⁴⁹. Elles voulaient en terminer avec ce conflit qui dure depuis très longtemps. Cette correspondance politique est peu informative mais permet de mettre en évidence les pratiques épistolaires et diplomatiques de la période. En outre, nous observons que malgré son envie de paix, Marguerite met régulièrement ses ambassadeurs en garde, leur conseillant de se montrer prudents face aux Français⁷⁵⁰. Cela nous démontre encore une fois l'amertume de Marguerite par rapport à sa répudiation. La correspondance que Marguerite entretient avec les officiers ne nous apprend pas davantage. Se concentrant plus sur une politique locale, Marguerite tente de consolider et valoriser ses rapports avec la haute et la moyenne noblesse des Pays-Bas, connaissant les nombreuses tensions qui existaient avec son père⁷⁵¹. Elle se montre plus encline à faire des compromis et parvient ainsi à obtenir leur confiance. De nouveau, le sentiment francophobe est apparent dans ses lettres.

Si sa correspondance n'est pas aussi révélatrice des sentiments et de la construction politique de son personnage, Marguerite d'Autriche dévoile à certains moments des bribes de ses pensées dans ses lettres privées et publiques. Elle s'exprime peu sur la Fortune mais elle aborde tout de même le sujet dans des correspondances officielles, nous prouvant l'importance de ce thème dans tous les aspects de sa vie. Sa haine et sa méfiance envers les Français transparaît également

⁷⁴⁶ LE GLAY EDWARD, *Correspondance de l'empereur Maximilien I^{er} et de Marguerite d'Autriche*, op. cit., p. 155.

⁷⁴⁷ VAN DEN BERGH LAURENT PHILIPPE CHARLES, *Correspondance de Marguerite d'Autriche, Gouvernante des Pays-Bas avec ses amis : sur les affaires des Pays-Bas de 1506-1528*, vol. 1, Leide, Luchtmans, 1845-1847, 2 vol.

⁷⁴⁸ *Ibid.*, p. 90.

⁷⁴⁹ DE BOOM GHISLAINE, *Correspondance de Marguerite d'Autriche*, op. cit., p. 6.

⁷⁵⁰ *Ibid.*, p. 11.

⁷⁵¹ DOCQUIER GILLES, *“Tousjour loyal, quoy que advienne” : les relations entre la régente Marguerite d'Autriche et les grands officiers dans les Pays-Bas habsbourgeois (1507-1530)*, Louvain-la-Neuve, UCL, 2004, p. 15.

dans ses missives qui nous éclairent sur les techniques et pratiques diplomatiques employées par Marguerite.

Dans ce chapitre, nous avons pu établir la place importante occupée par la politique dans tous les aspects de la vie de Marguerite d'Autriche, que ce soit à travers l'architecture, l'art plastique, la littérature ou même dans ses lettres. Dagmar Eichberger a pu établir l'importance de sa collection d'artefacts et l'utilisation stratégique de l'espace dans sa résidence à Malines, témoignant ainsi d'une volonté d'affirmation politique. Marguerite donne à chaque portrait, peinture ou manuscrit une place bien spécifique, qui veut afficher à l'étranger qui lui rend visite, son pouvoir et ses origines bourguignonnes et habsbourgeoises. Elle insiste particulièrement sur son statut de fille et tante d'empereurs mais n'hésite pas non plus à mettre en évidence les obstacles qu'elle a rencontrés au cours de sa vie et la force dont elle a fait preuve. Cette insistance sur ses malheurs et ses vertus se ressent encore davantage suite à l'analyse du contenu de sa bibliothèque qui nous donne accès aux idées de Marguerite mais également à l'image qu'elle s'efforce de promouvoir autour d'elle. Il est évident qu'en tant que femme, elle dispose d'une marge de manœuvre relativement limitée et elle profite ainsi des opportunités que lui offrent Maximilien et Charles Quint d'établir et consolider un pouvoir inespéré. De plus, elle ne désire pas renoncer à ce nouveau statut et développe donc cette propagande dans le but de prouver sa valeur à ses opposants ou ses adversaires, qui s'insurgent parfois que ce poste soit attribué à une femme. Même si elle est la fille de Maximilien et la tante de Charles Quint, même si elle est une princesse naturelle, même si elle semble posséder les qualités requises pour gouverner, elle se doit de construire un personnage politique inébranlable afin de dissuader d'éventuels ennemis de vouloir prendre sa place. Il nous semble donc très probable, que tout comme lorsqu'elle construit son personnage politique à travers l'aménagement de sa résidence ainsi que dans les pièces d'art qu'elle choisit de disposer stratégiquement dans cette même maison, Marguerite d'Autriche érige une bibliothèque à son image et ce, dans le but probable de légitimer son pouvoir. Ses choix ne sont donc pas dû au hasard.

6. Conclusion

Née à une période peu propice aux femmes, Marguerite d'Autriche est promise à une vie de femme passive aux côtés d'un mari riche et puissant. Pendant les vingt premières années de sa vie, elle occupe une place en arrière-plan mais sa destinée prend une toute autre direction à la mort de son frère, Philippe le Beau. Après des mariages pour le moins désastreux, elle parvient à tirer son épingle du jeu et obtient un pouvoir significatif pour une femme de la Renaissance. À travers ce travail, nous nous sommes avant tout focalisés sur la représentation de la répudiation de Marguerite dans deux sources sélectionnées, que nous avons analysées en détail et comparées, afin d'observer des points communs et des différences. Ces deux sources sont révélatrices de la période durant laquelle elles ont été rédigées et présentent des caractéristiques bien spécifiques.

Les points communs que nous avons pu relever sont, par exemple, leur présence commune dans la luxueuse bibliothèque de Marguerite, ce qui permet de penser que la gouvernante les a lues et qu'elle en a apprécié le contenu. Nos deux œuvres mettent aussi en lumière le grand malheur vécu par Marguerite, la première insistant sur l'humiliation de la répudiation, la deuxième revenant sur la longue liste de ses infortunes, en se concentrant en particulier sur la mort de Philibert de Savoie.

Nos auteurs insistent également tous deux sur l'impressionnante lignée de Marguerite. Celle-ci est développée en plus grands détails dans l'œuvre de Riccio. À l'instar de nombreux auteurs du XV^e siècle, cet intérêt pour la généalogie témoigne d'une tendance littéraire de la période. De nombreuses œuvres que nous avons consultées ont fait de même, tels que Jean Lemaire de Belges dans *La Couronne margaritique*, Jean Molinet dans sa *Collaudation à Madame Marguerite*, ou encore Agrippa dans son oraison funèbre. Dans ses lettres, Whimpeling s'interroge sur les raisons du renvoi de Marguerite, se demandant si sa généalogie est une raison valable mais, selon lui, il n'existe pas de lignée plus glorieuse. Ce recours à la généalogie permet aux auteurs de flatter les égos de leurs destinataires, remontant parfois la lignée de ces derniers à l'histoire antique. Pour nos deux auteurs, la lignée de Marguerite est tellement prestigieuse qu'il est nécessaire de la mentionner dans leurs ouvrages, que ce soit pour ajouter à sa gloire chez Riccio, ou pour montrer au roi de France ce à quoi il renonce dans *Le Malheur de la France*.

Ensuite, nous avons également noté que toutes deux contiennent des miniatures illustrant les propos de l'auteur et mettant les protagonistes en évidence, ainsi que les allégories utilisées

comme Fortune et Raison. La mention de la Fortune est également présente dans nos deux sources même si nous avons pu observer que l'utilisation faite par l'auteur est très différente d'une source à l'autre. Dans *Le Malheur de la France*, l'apparition de Fortune se fait plus rare, se concentrant uniquement sur la répudiation de Marguerite d'Autriche. L'allégorie de la Fortune sert dès lors plutôt de menace contre Charles VIII et son rôle n'est pas explicitement développé. En revanche, le thème de la Fortune est développé en profondeur dans le traité de Michel Riccio et nous retrouvons une explication des raisons de l'acharnement de Fortune, permettant de mieux appréhender son rôle à la Renaissance. Il évoque ainsi sur la mutabilité de la déesse Fortune, qui s'acharne contre Marguerite. L'utilisation de Fortune sert à mettre en exergue les vertus de Marguerite.

Une de ces vertus est celle de la médiation pacifique, ce qui révèle un autre point commun entre nos deux sources principales, le thème de la paix. Ainsi, d'un côté, *Le Malheur de la France* reproche à Charles VIII de ne pas avoir respecté la paix alors que Riccio célèbre Marguerite pour son rôle constant en faveur de cette dernière, que ce soit à travers ses mariages ou plus tard, dans sa manière de gouverner. C'est d'ailleurs une vertu typiquement féminine, attribuée à Marguerite par la grande majorité des sources consultées. Elle incarne réellement cette paix et est fréquemment baptisée « Auguste de la Paix »⁷⁵² ou gage de la paix⁷⁵³. L'idéal de la *Pax Augusta* est un thème antique, un modèle à suivre repris par les auteurs médiévaux et renaissants. En outre, les rhétoriciens bourguignons décrivent souvent la régence de Marguerite d'Autriche comme un temps de paix et de prospérité.

Une autre caractéristique commune que nous avons observée dans notre analyse est la présence de dieux antiques et donc de la mythologie, ce qui nous en apprend davantage sur les influences de l'Antiquité à la fin du Moyen Âge et au début de la Renaissance. En effet, l'intérêt pour la littérature antique se développe à cette période, ce qui explique cette mention de dieux païens. Néanmoins, les auteurs humanistes s'inspirent encore de leurs prédécesseurs. Les premiers temps de la Renaissance sont marqués par l'humanisme médiéval, mélangeant ainsi des influences variées⁷⁵⁴. Avec l'arrivée de la première Renaissance, les auteurs se sont replongés dans des sources latines plus anciennes. Ainsi, dans l'œuvre de Riccio, il mentionne les écrivains antiques qui ont eu un impact sur son œuvre (Ovide, Sénèque, Demetrius Virgile, Horace, Valère Maxime, etc.). Nous observons dès lors que la Première Renaissance se penche

⁷⁵² DE BOOM GHISLAINE, *Marguerite d'Autriche-Savoie*, op. cit., p. 4.

⁷⁵³ DELEUZE GABRIELLA, op. cit., p. 7.

⁷⁵⁴ AULOTTE ROBERT (dir.), op. cit., p. 15.

principalement sur les écrits des érudits, philosophes, rhéteurs de l'Antiquité tardive. Dans *Le Malheur de la France*, nous décelons une influence littéraire médiévale assez évidente, l'auteur semblant s'inspirer notamment de George Chastelain et de Christine de Pizan. Ces inspirations médiévales ou renaissantes nous donnent une idée de l'environnement littéraire de nos auteurs.

Nous avons également noté des particularités dans ces deux œuvres qui sont réalisées à des périodes très différentes de la vie de Marguerite. Dans la première, Marguerite a probablement treize ans et elle n'a aucun pouvoir, puisqu'elle se trouve sous l'autorité de son père et de son frère. Dans la seconde, après une longue série de malheurs, Marguerite a obtenu le titre de gouvernante des Pays-Bas, elle est veuve pour la deuxième fois, ne compte plus se remarier et est donc beaucoup plus libre de ces mouvements. Les différences entre les deux sources sont dès lors importantes. Les premières divergences que nous avons pu remarquer se ressentent dans le ton donné à ces œuvres. *Le Malheur de la France* fait preuve d'une partialité très évidente dès le début du traité poétique. En effet, l'opinion bourguignonne et la francophobie sont des traits importants de cette œuvre. Dans *Le Changement de Fortune en toute prospérité*, Riccio tente d'avoir une opinion plus neutre, en tant que Napolitain au service de la couronne française. Il encense Marguerite d'Autriche, qui est sa destinataire, tout en évitant de critiquer son maître français. Le destinataire de nos deux œuvres est également différent ; malgré le fait que la répudiation concerne avant tout Marguerite, *Le Malheur de la France* s'adresse d'abord à Philippe le Beau, duc de Bourgogne alors que l'œuvre de Riccio est clairement dédiée à Marguerite.

Ensuite, dans *Le Malheur de la France*, nous retrouvons un éloge de la maison bourguignonne, ainsi que des attaques et des insultes dirigées vers Charles VIII, qui est vu comme l'unique responsable de ce malheur. Nous observons aussi la position d'un poète qui profère des menaces divines à l'encontre de son adversaire, ce qui est encore une fois une caractéristique analogue à celle retrouvée chez Chastelain, qui se considère également comme un poète « prophète ». Nous notons par ailleurs une tendance à remplacer les différents protagonistes de la répudiation par une allégorie animale ou végétale. La référence en particulier de la marguerite pour parler de Marguerite d'Autriche est utilisée fréquemment par notre auteur mais se trouve aussi dans de nombreuses autres œuvres. Enfin, le thème va-t'en-guerre que nous relevons dans cette source, se retrouve également dans des œuvres du XV^e siècle et des sources traitant de la répudiation de Marguerite, comme l'*Advis* d'Olivier de la Marche, la *Complainte* de Marguerite ou encore les lettres de Whimpeling.

Dans le traité de Riccio, Marguerite occupe la place centrale et le but de l'auteur est de lui plaire et d'en obtenir éventuellement des faveurs. Comme beaucoup d'auteurs le précédant, Michel Riccio utilise ce texte pour faire l'éloge de Marguerite, en la comparant à de nombreux grands personnages de l'Antiquité comme du Haut et du Bas Moyen Âge. La comparaison à des personnes illustres se fait fréquemment dans les œuvres médiévales, les modèles les plus employés étant César, Hercule, Charlemagne, etc. Ainsi, l'utilisation de la comparaison est une tactique utilisée fréquemment par les poètes proches de princes, rois, souverains, dans le but d'obtenir des gages, des terres ou autres. L'objet du traité étant Marguerite, l'accent est mis sur ses malheurs et sur ses vertus, dont certaines sont considérées comme masculines. L'auteur insiste aussi sur le rôle de Fortune dans la vie des hommes ainsi que les raisons de l'acharnement de Fortune contre Marguerite. Connaissant la devise de cette dernière, il emploie ce thème durant tout son traité afin de lui faire plaisir. Dans cette œuvre, la gouvernante des Pays-Bas est représentée comme malheureuse mais vertueuse et forte dans l'adversité.

En conclusion, nous observons chez nos deux auteurs ce même objectif de plaire à leur maître. Pour ce faire, ils développent donc une pratique littéraire qui diverge en plusieurs points, comme nous l'avons démontré plus haut. Nos auteurs s'adressent à un public restreint (Philippe le Beau et Marguerite d'Autriche), démontrant ainsi qu'il n'existe pas de réelle volonté de propagande derrière leurs œuvres.

Précédemment, nous avons déjà évoqué certaines autres sources que nous avons comparées à nos deux sources principales. À travers cette comparaison, nous avons pu établir des liens entre *Le Malheur de la France* et certaines sources proches de la répudiation dans leur manière de traiter le sujet, ainsi que des liens entre *Le Changement de Fortune en toute prospérité* et des sources plus tardives. Nous nous sommes également intéressés à certaines sources françaises offrant une justification des actions du roi de France vis-à-vis de Marguerite. Les arguments avancés par la couronne et ses représentants semblent rationnels et évoquent souvent le thème de la paix afin de convaincre leurs homologues allemands et bourguignons d'éviter une énième guerre entre les deux maisons. Les chroniques et les mémoires nous ont également permis de constater différentes loyautés témoignées à leur prince et de montrer la partialité dont ils font souvent preuve. À travers toutes ces œuvres et la comparaison à nos deux sources principales, nous avons donc pu observer une évolution en trois temps dans la manière de présenter Marguerite, ses malheurs, ses vertus et sa répudiation.

Ainsi, comme nous l'avons vu précédemment, les œuvres datées au lendemain de la répudiation sont agressives, menaçantes, appellent à la guerre et critiquent le roi Charles VIII,

parfois de manière véhémente. Les sujets de Philippe le Beau et de Maximilien d'Autriche sont appelés à se lever contre la France, qui a humilié le roi des Romains et sa fille. Tout comme *Le Malheur de la France*, l'éloge est tourné vers la maison bourguignonne et sa généalogie, tandis que la critique est lancée contre la France. Marguerite d'Autriche occupe généralement une place plus secondaire dans ces sources, hormis dans sa *Complainte*. L'utilisation de l'allégorie, et en particulier de la marguerite, est très fréquente dans ces sources. Ensuite, les sources rédigées durant la vie de Marguerite, témoignent d'un changement d'opinion concernant sa répudiation mais aussi de la perception de la jeune duchesse. En effet, ayant beaucoup enduré au début de sa vie, les auteurs reviennent sur ses souffrances et se concentrent aussi sur les vertus qu'elle a mises en avant dans ces moments d'adversité. Les nombreuses qualités de la gouvernante des Pays-Bas sont très souvent similaires d'une source à l'autre et les auteurs y associent également des personnages illustres qui ont marqué l'Antiquité et le Moyen Âge. La mention de la marguerite est également très présente dans ces œuvres, Marguerite utilisant également cette fleur pour orner ses manuscrits. Finalement, si la présence de la Fortune se trouvait parfois dans les premières sources, la déesse latine devient une référence quasiment constante dans les œuvres qui reviennent sur ses malheurs. La lignée de Marguerite d'Autriche ainsi que le thème de la paix sont de nouveau développés par nos auteurs, dans le but de glorifier la gouvernante. Enfin, les sources post-mortem se montrent aussi très élogieuses envers Marguerite et ont de nouveau recours à ses vertus pour qualifier leur maîtresse. Les auteurs s'attardant sur sa vie reviennent peu sur la répudiation mais s'étendent plus particulièrement sur les infortunes de Marguerite et la force qui lui a permis de les surmonter et de devenir dès lors une gouvernante de qualité.

Les sources plus tardives sont moins nombreuses que celles de son vivant mais nous notons, à travers notre analyse, que cette évolution dans le traitement de la répudiation et de Marguerite et les changements apportés au récit, ont réellement pour but de présenter la gouvernante comme une veuve qui a souffert mais qui a démontré ses grandes qualités lors de l'exercice de son pouvoir. Les différentes sources, dont une grande partie se trouvent dans sa bibliothèque⁷⁵⁵, semblent offrir une image avantageuse de Marguerite et apparaît ainsi la volonté politique de cette dernière.

⁷⁵⁵ *Le Malheur de la France*, *Le Changement de Fortune en toute prospérité*, *La Couronne margaritique*, *Les Chroniques* de Jean Molinet, les *Albums poétiques* de Marguerite, les *Facta et dicta memorabilia* de Valère-Maxime, les différentes *Complaintes*, ainsi que des œuvres de George Chastelain.

Finalement, nous avons pu observer que nos sources seules ne témoignent pas d'une réelle volonté de propagande politique mais qu'ensemble, rassemblées dans la bibliothèque de Marguerite, elles offrent un message commun, que la gouvernante veut faire passer à toute personne visitant sa résidence à Malines. Ainsi, les auteurs de nos sources n'ont sans doute pas eu conscience qu'en réalisant leurs poèmes, leurs chroniques, leurs chansons ou leurs complaintes, ils ont probablement participé à la construction du personnage politique de Marguerite. Aux côtés des peintres, des architectes et autres artistes au service de la gouvernante, ils ont aidé cette dernière dans l'affirmation de son pouvoir. Marguerite, ayant observé les différentes cours d'Europe et leur fonctionnement, a rassemblé toutes ces informations et les a utilisées plus tard dans sa gestion du pouvoir et dans son gouvernement. Elle a utilisé cette propagande à bon escient dans tous les aspects de sa vie comme nous l'avons vu dans notre dernier chapitre. Néanmoins, tout n'était sans doute pas réalisé à des fins politiques. En effet, Marguerite a toujours témoigné d'une passion réelle pour les beaux manuscrits, elle appréciait les auteurs latins et elle lisait énormément. Cette passion lui a été transmise par les nombreuses femmes de son entourage, qui disposaient également de bibliothèques fournies (Marguerite d'York, Anne de France et Louise de Savoie). Il semble donc qu'elle soit parvenue à utiliser sa passion pour les livres et pour les arts à son avantage et à les transformer en instruments politiques. Dès lors, la gouvernante combine une passion avec son rôle politique, afin de donner plus de poids à son pouvoir. Grâce à son nouveau rôle politique, elle a eu davantage de moyens de compléter sa bibliothèque en y ajoutant des ouvrages reflétant l'image qu'elle se fait d'elle-même et qu'elle veut véhiculer. Que ce soit à travers ses résidences, les pièces d'art dont elle dispose ou la bibliothèque qu'elle érige, Marguerite d'Autriche tente de construire son image politique, insistant sur ses ancêtres bourguignons et habsbourgeois, sur son statut de fille et de tante d'empereur et en mettant en avant sa force et ses vertus dont elle a témoigné tout au long de sa vie, face aux nombreuses infortunes vécues. Notre corpus de sources a pu mettre en avant différents aspects et thèmes qui sont récurrents dans les ouvrages de sa bibliothèque et semblent plaire à la gouvernante des Pays-Bas. Ces différents thèmes ont probablement été employés par cette dernière afin de justifier son statut privilégié et d'asseoir son autorité.

Au cours de sa vie, Marguerite d'Autriche a endossé de nombreux qualificatifs et rôles qu'elle n'a pas toujours choisis ; d'abord « orpheline » à trois ans, puis dauphine, reine de France, répudiée, future reine d'Espagne, veuve, duchesse de Savoie, veuve, puis mère de substitution, gouvernante des Pays-Bas et enfin, régente. La vie de Marguerite est ainsi

ponctuée de nombreux rebondissements et elle n'a pas toujours eu la possibilité d'influer sur sa destinée mais, lorsque son père lui confie les rênes des Pays-Bas, Marguerite peut enfin mettre en avant tous ses atouts et occuper une réelle fonction politique. Ce pouvoir inespéré reste très rare et peu de femmes contemporaines à Marguerite ont pu en disposer. Faisant de Malines un centre culturel important, elle est à l'origine de nombreux changements, comme le développement d'un cabinet de curiosités⁷⁵⁶. Marguerite d'Autriche a ainsi réussi à marquer son temps par ses nombreuses qualités en matière de diplomatie et de gouvernement, habituellement typiquement masculines. Malgré les nombreux obstacles rencontrés au cours de sa vie, Marguerite fait preuve de résilience et, ne se contentant pas seulement d'exceller en politique, elle incarne réellement une femme de la Renaissance, intéressée à la littérature, la musique et les arts qu'elle protège à la cour de Malines.

Ce travail a permis de mettre en lumière les sources écrites réalisées à la suite de la répudiation de Marguerite provenant et les raisons invoquées par nos auteurs pour défendre leurs camps et leurs princes. Ainsi, nous avons pu observer les différentes réactions que provoquent un tel événement. Dans une recherche future, il serait intéressant de se pencher sur d'autres répudiations datant de la même période et sur la production littéraire qui en résulte afin de procéder à une comparaison. Un autre angle de notre travail qui s'est révélé intéressant est la construction politique d'une femme de pouvoir à travers l'écrit, qui sert à établir une politique de propagande à son avantage. En effet, les régentes, les princesses et les reines au pouvoir ont été plus nombreuses durant le XVI^e siècle et il peut être très intéressant d'observer l'image qu'elles tentent de faire passer d'elles-mêmes, insistant par exemple sur leur virginité⁷⁵⁷, leur veuvage⁷⁵⁸, leur statut de princesse naturelle, ...

⁷⁵⁶ EICHBERGER DAGMAR, « A noble residence », art. cit., p. 39.

⁷⁵⁷ Élisabeth I^{re} d'Angleterre : « the Virgin Queen ».

⁷⁵⁸ Marie de Hongrie

7. Sources

7.1 Sources inédites

BRUXELLES, Bibliothèque Royale de Belgique (KBR), ms. Latin 17328

BRUXELLES, Bibliothèque Royale de Belgique (KBR), ms. 11182.

MARGUERITE D'AUTRICHE, *La Complainte de dame Marguerite Daustrice/ fille de Maximilian Roy des Romains*, Anvers, Gheraert Leeu, 1491-1492.

PARIS, Bibliothèque nationale de France (BnF), ms. fr. 14940.

VIENNE, Bibliothèque nationale d'Autriche (ÖNB), ms. 2625.

VIENNE, Bibliothèque nationale d'Autriche (ÖNB), cod. 2584.

7.2 Sources éditées

EUSTACHE DESCHAMPS, *Œuvres complètes*, éd. M. DE QUEUX DE SAINT-HILAIRE ET G. RAYNAUD, vol. 6, Paris, Didot, 1889.

GEORGE CHASTELAIN, *Les expositions sur Vérité mal prise : le Dit de Vérité*, éd. J.-C. DELCLOS, Paris, Champion, 2005.

JEAN DE ROYE, *Chronique scandaleuse : journal d'un parisien au temps de Louis XI*, éd. J. BLANCHARD, Paris, Pocket, 2015.

JEAN FOULQUART, « Mémoire », éd. E. DE BARTHÉLEMY, dans *Revue de Champagne et de Brie*, vol. 7, Paris, H. Menu, 1879, p. 194-195.

JEAN LEMAIRE DE BELGES, *La Couronne margaritique*, éd. J. DE Tournes, Lyon, s.n., 1549.

ID., *Le temple d'honneur et de vertus*, éd. H. HORNIK, Genève/Paris, Droz/Minard, 1957.

ID., *Les Epîtres de l'Amant Vert*, éd. J. FRAPPIER, Genève, Droz, 1948.

ID., *Œuvres*, éd. J. STECHER, vol. 3, Louvain, Lefever, 1882-1891.

ID., *Traicté de la différence des schismes et des conciles de l'Église*, éd. J. BRITNELL, Genève, Droz, 1997.

JEAN MOLINET, « A Madame Marguerite, princesse de Castille », dans JEAN MOLINET, *Les Faictz et Dictz de Jean Molinet*, éd. N. DUPIRE, vol. 1, Paris, Didot, 1936, p. 341-342.

ID., *Chroniques, Les faictz et dictz*, éd. G. DOUTREPONT et O. JODOGNE, vol 1 et 2, Bruxelles, Palais des Académies, 1935-1937.

ID., « Collaudation à Madame Marguerite », dans JEAN MOLINET, *Les Faictz et Dictz de Jean Molinet*, éd. N. DUPIRE, vol. 1, Paris, Didot, 1936, p. 265-268.

ID., « Pour une marguerite », dans JEAN MOLINET, *Les Faictz et Dictz de Jean Molinet*, éd. N. DUPIRE, vol. 1, Paris, Didot, 1936, p. 344.

JUAN LUIS VIVES, *De Institutione feminae Christianae. Liber Secundus & Liber Tertius*, éd. C. FANTAZZI et C. MATHEEUSSEN, Leiden/Boston/Cologne, Brill, 1998.

LE GLAY EDWARD, *Négociations diplomatiques entre la France et l'Autriche pendant les trente premières années du XVI^e siècle*, Paris, Imprimerie royale, 1845, 2 vol.

« Le malheur de la France », dans *La Dance aux aveugles et autres poésies du XV^e siècle*, extraites de la bibliothèque des ducs de Bourgogne, Lille, Lambert Doux Fils, 1748, p. 208-244.

LOUIS BRÉSIN, *Chroniques de Flandre et d'Artois. Analyse et extraits pour servir à l'histoire de ces provinces de 1482 à 1560*, éd. E. MANNIER, Paris, Dumoulin, 1880.

MICHEL RICCIO, « Le Changement de Fortune en toute prospérité », dans FRANÇON MARCEL et DE BOOM GHISLAINE (éd.), *Humanisme et Renaissance*, vol. 4, Genève, Droz, 1937, p. 351-366 et vol. 5/2, Genève, Droz, 1938, p. 307-329.

NICAISE LADAM, *Mémoire et épitaphe de Ferdinand d'Aragon*, éd. C. THIRY, Paris, Les Belles Lettres, 1975.

NICOLAS MACHIAVEL, *Œuvres complètes*, trad. par J. GOHORY (1571) et revue par E. BARINCOU, Amsterdam, Henri Wetstein, 1686.

OLIVIER DE LA MARCHE, *Advis touchant la manière qu'on se doit comporter à l'occasion de rupture avec la France* (1491), Bruxelles, 1635, réimprimé par Henri Stein.

ID., *Historien, poète et diplomate bourguignon*, éd. H. STEIN, Bruxelles/Paris, F. Hayez/A. Picard, 1888.

ID., *Mémoires*, éd. H. BEAUNE et J. D'ARBAUMONT, vol. 1-4, Paris, Librairie Renouard, 1888.

PAUL PÉLICIER, *Lettres de Charles VIII, roi de France*, Paris, Librairie Renouard, 1898.

PHILIPPE DE COMMYNES, *Mémoires*, trad. de l'ancien français par J. BLANCHARD, Paris, Librairie générale française, 2001.

Recueil des pièces historiques imprimées sous le règne de Louis XI, éd. É. PICOT et H. STEIN, Paris, Recueil, 1923.

ROBERT GAGUIN, *Epistole et orationes. Textes publiés sur les éditions originales de 1498 et précédé d'une notice biographique*, éd. L. THUASNE, vol. 1, Paris, Librairie Émile Bouillon, 1903.

8. Bibliographie

8.1 Travaux

ADAM PAUL, *L'Humanisme à Sélestat : l'école, l'humanisme, la bibliothèque*, 2^e éd., Sélestat, Imprimerie Alsatia Sélestat, 1967.

ANTONETTI GUY, BEAUNE COLETTE, BERCÉ YVES-MARIE (dir.), *Les monarchies*, Paris, PUF, 1997.

ARMSTRONG CHARLES ARTHUR JOHN, *England, France and Burgundy in the Fifteenth Century*, Londres, Hambledon Press, 1983.

AULOTTE ROBERT (dir.), *Précis de littérature française du XVI^e siècle : la Renaissance*, Paris, PUF, 1991.

AUTRAND FRANÇOISE, *Jean de Berry : l'art et le pouvoir*, Paris, Fayard, 2000.

BENNASSAR BERNARD et JACQUART JEAN, *Le XVI^e siècle*, 2^e éd., Paris, Armand Colin, 1990.

BERNSTEIN SERGE et MILZA PIERRE (dir.), *Axes et méthodes de l'histoire politique*, Paris, PUF, 1998.

BERTIER YVES, *Femmes illustres de France. Le Panthéon secret du jardin de Luxembourg*, Paris, L'Harmattan, 2015.

BESSEY VALÉRIE et PARAVICINI WERNER (éd.), *Guerre des manifestes : Charles le Téméraire et ses ennemis, 1465-1475*, Paris, Académie des inscriptions et belles-lettres, 2017.

BLANCHARD JOËL, *Commynes l'Européen. L'invention du politique*, Genève, Droz, 1996.

BLOCKMANS WIM et PREVENIER WALTER, *The Promised Lands. The Low Countries under Burgundian Rule, 1369-1530*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 1998.

BODGAN HENRY, *Histoire des Habsbourg des origines à nos jours*, Paris, Perrin, 2002.

BOERHINGER SANDRA, *L'homosexualité féminine dans l'Antiquité grecque et romaine*, Paris, Belles Lettres, 2007.

BONENFANT PAUL et BONENFANT-FEYTMANS ANNE-MARIE, *Philippe le Bon : sa politique, son action*, Bruxelles, De Boeck, 1996.

BOUDET JEAN-PATRICE, *Entre science et "nigromance". Astrologie, divination et magie dans l'Occident médiéval (XII^e-XV^e siècle)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2006.

BOUSMAR ÉRIC, DUMONT JONATHAN, MARCHANDISSE ALAIN et SCHNERB BERTRAND (dir.), *Femmes de pouvoir, femmes politiques durant les derniers siècles du Moyen Âge et au cours de la première Renaissance*, Bruxelles, de Boeck, 2012.

ID., MARCHANDISSE ALAIN, MASSON CHRISTOPHE et SCHNERB BERTRAND (dir.), *La bâtardise et l'exercice du pouvoir en Europe du XII^e au début du XVI^e siècle*, Lille, Revue du Nord, 2015.

BREMOND CLAUDE, LE GOFF JACQUES et SCHMITT JEAN-CLAUDE, *L'exemplum*, Turnhout, Brepols, 1982.

BRIANT PIERRE, *Alexandre le Grand*, 6^e éd., Paris, PUF, 2005.

ID., *Histoire de l'Empire perse, de Cyrus à Alexandre*, Paris, Fayard, 1996.

BROWN ANDREW et SMALL GRAEME (éd.), *Court and Civic Society in the Burgundian Low Countries. c. 1420-1530*, Manchester, Manchester University Press, 2007.

BURKE PETER, *La renaissance européenne*, Paris, Seuil, 2000.

BUTTAY-JUTIER FLORENCE, *Fortuna : usages politiques d'une allégorie morale à la Renaissance*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2008.

CAUCHIES JEAN-MARIE, *Philippe le Beau, le dernier duc de Bourgogne*, Turnhout, Brepols, 2003.

CAVANNA FRANÇOIS, *Les Reines rouges*, Paris, Albin Michel, 2002.

CHALIER CATHERINE, *Les Matriarches : Sarah, Rebecca, Rachel et Léa*, Paris, Cerf, 1985.

CHAUNU PIERRE et ESCAMILLA MICHÈLE, *Charles Quint*, Paris, Fayard, 2000.

CHRMES STANLEY BERTRAM, *Henry VII*, New York, Yale University Press, 1999.

CLAUZEL DENIS, GIRY-DELOISON CHARLES et LEDUC CHRISTOPHE (éd.), *Arras et la diplomatie européenne XV^e-XVI^e siècles*, Arras, Artois Presses Université, 1999.

CLOULAS IVAN, *Charles VIII et le mirage italien*, Paris, Albin Michel, 1986.

COLLARD FRANCK, *Un historien au travail à la fin du XV^e siècle : Robert Gaguin*, Genève, Droz, 1996.

COMBES ROBERT (éd.), *Valère Maxime. Faits et Dits Mémorables*, Paris, Les Belles Lettres, 1995.

CONTAMINE PHILIPPE, *Des pouvoirs en France, 1300-1500*, Paris, Presses de l'École Normale Supérieure, 1992.

CORNILLIAT FRANÇOIS, *Sujet caduc, Noble sujet. La poésie de la Renaissance et le choix de ses « arguments »*, Genève, Droz, 2009.

CROUZET DENIS, *Charles Quint. Empereur d'une fin des temps*, Paris, Odile Jacob, 2016.

DAVID-CHAPY AUBRÉE, *Anne de France, Louise de Savoie, inventions d'un pouvoir au féminin*, Paris, Classiques Garnier, 2016.

DAVID JEAN-MICHEL (éd.), *Valeurs et Mémoire à Rome. Valère Maxime ou la vertu recomposée*, Paris, De Boccard, 1998.

DE CEVINS MARIE-MADELEINE, *Saint Étienne de Hongrie*, Paris, Fayard, 2004.

DELCLOS JEAN-CLAUDE, *Le témoignage de Georges Chastelain*, Genève, Droz, 1980.

DELÈGUE YVES, *Théologie et poésie ou la parole de vérité : la querelle entre Jacques Locher et Jacques Wimpheling (1500-1510)*, Paris, Champion, 2008.

DOTTI UGO, *Pétrarque*, trad. de l'italien, Paris, Fayard, 1991.

DOUDET ESTELLE, *Poétique de George Chastelain (1415-1475). Un cristal mucié en un coffre*, Paris, Honoré Champion, 2005.

DOSSE FRANÇOIS, *Le pari biographique : Écrire une vie*, Paris, La Découverte, 2005.

DOWNS LEE LAURA, *Writing Gender History*, Londres, Bloomsbury, 2004.

DUBOIS ANNE, *Valère Maxime en français à la fin du Moyen Âge. Images et tradition*, Turnhout, Brepols, 2016.

DUCHET SUCHAUX GASTON et PASTOUREAU MICHEL, *Le bestiaire médiéval. Dictionnaire historique et bibliographique*, Paris, Le Léopard d'or, 2002.

DUPIRE NOËL, *Jean Molinet. La vie, les œuvres*, Paris, Droz, 1932.

EICHBERGER DAGMAR, LEGARÉ ANNE-MARIE et HUSKIN WIM (éd.), *Women at the Burgundian Court: presence and influence*, Turnhout, Brepols, 2010.

ENGEL PAL, KRISTO GYULA et KUBINYI ANDRAS, *Histoire de la Hongrie médiévale. Des Angevins aux Habsbourgs*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2008, 2 vol.

EVANS ROBERT, *The making of the Habsburg monarchy, 1550-1700. An interpretation*, Oxford, Clarendon Press, 1985.

FARAKLAS GEORGES, *Machiavel : le pouvoir du prince*, Paris, PUF, 1997.

- FARNOUX COMBET BERNARD, *Les guerres puniques*, 4^e éd., Paris, PUF, 1973.
- FAVIER JEAN, *Charlemagne*, Paris, Fayard, 1999.
- FERGUSON K. WALLACE, *La Renaissance dans la pensée historique*, Paris, Payot, 1950.
- FOEHR-JANSSENS YASMINA et MÉTRY EMMANUELLE (éd.), *La Fortune. Thèmes représentations, discours*, Genève, Droz, 2003.
- FORTENBAUGH WILLIAM et SCHÜTRUMPF ECKART, *Demetrius of Phalerum. Text, Translation and Discussion*, 2^e éd., New York, Routledge, 2017.
- GALASSO GIUSEPPE, *Naples médiévale : du duché au royaume*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014.
- GIRAUD YVES et JUNG MARC-RENÉ, *Littérature française. 3, La Renaissance : 1 : 1480-1548*, Paris, Arthaud, 1972.
- GOODY JACK, *La Culture des fleurs*, Paris, Seuil, 1994.
- HAASE-DUBOSC DANIELLE et VIENNOT ELIANE (dir.), *Femmes et pouvoirs sous l'Ancien Régime*, Paris, Rivages, 1991.
- HAEMERS JELLE, VAN HOOREBEECK CÉLINE et WIJSMAN HANNO (dir.), *Entre la ville, la noblesse et l'État : Philippe de Clèves (1456-1528), homme politique et bibliophile*, Turnhout, Brepols, 2007.
- HEADLEY JOHN, *The Emperor and his Chancellor: A Study of the Imperial Chancellery under Gattinara*, New York, Cambridge University Press, 1983.
- HEIDEL GÉRARD, *La Langue et le Style de Philippe de Commines*, Leipzig/Paris, Selbstverlag des Romanischen Seminars/Droz, 1934.
- HILLS HELEN, *Architecture and the Politics of Gender in Early Modern Europe*, Aldershot/Burlington, Ashgate, 2003.
- JODOGNE PIERRE, *Jean Lemaire de Belges, écrivain franco-bourguignon*, Bruxelles, Académie royale de Bruxelles, 1972.
- JONE-DAVIES MARIE-THÉRÈSE (éd.), *Emblèmes et devises au temps de la Renaissance*, Paris, J. Touzot, 1981.
- KEAVENEY ARTHUR, *Sulla: The Last Republican*, 2^e éd., New York, Routledge, 2005.
- KLEINMANN DOROTHÉE, *Radegonde, une sainte européenne*, Loudun, PSR Éditions, 2000.

- LABANDE-MAILFRET YVONNE, *Charles VIII, Le vouloir et la destinée*, Paris, Fayard, 1986.
- LAPEYRE HENRI, *Les monarchies européennes du XVI^e siècle : les relations internationales*, 2^e éd., Paris, PUF, 1973.
- LAUER PHILIPPE (éd.), *Histoire des fils de Louis le Pieux*, Paris, Les Belles Lettres, 1964.
- LECUPPRE-DESJARDIN ÉLODIE, *Le Royaume inachevé des ducs de Bourgogne (XIV^e-XV^e siècles)*, Paris, Belin, 2016.
- LE FUR DIDIER, *Charles VIII*, Paris, Perrin, 2006.
- ID., *Anne de Bretagne : miroir d'une reine, historiographie d'un mythe*, Paris, Guénégau, 2000.
- LE GOFF JACQUES (dir.), *La Nouvelle Histoire*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1988.
- ID., *Saint Louis*, Paris, Gallimard, 1996.
- LUCHAIRE ACHILLE, *Alain Le Grand*, Paris, Slatkine, 1974.
- LYONS D. JOHN, *Exemplum. The Rhetoric of Example in Early Modern France and Italy*, Princeton, Princeton University Press, 1989.
- MAUER H. HELEN, *Margaret of Anjou: Queenship and Power in Late Medieval England*, Woodbridge/New York, The Boydell Press, 2003.
- MITSIO EKATERINI, *Emperor Sigismund and the orthodox world*, Vienne, Österreichische Akademie der Wissenschaften, 2010.
- MOEGLIN JEAN-MARIE (dir.) et PÉQUIGNOT STÉPHANE, *Diplomatie et « relations internationales » au Moyen Âge (IX^e-XV^e siècle)*, Paris, PUF, 2017.
- NISARD DÉSIRÉ (dir.), *Cornelius Nepos, Quinte-Curce, Justin, Valère Maxime, Julius Obsequens. Œuvres complètes*, Paris, Firmin Didot Frères, 1871.
- PARTNER NANCY (éd.), *Writing Medieval History*, Londres, Hodder Arnold, 2005.
- PASCAL DAVID, *Job ou l'authentique théodicée*, Paris, Bayard, 2005.
- PASTOUREAU MICHEL, *Figures et couleurs. Étude sur la symbolique et la sensibilité médiévales*, Paris, Le Léopard d'or, 1986.
- ID., *Symboles du Moyen Âge : animaux, végétaux, couleurs, objets*, Paris, Le Léopard d'or, 2012.

- ID., *Traité d'Héraldique*, Paris, Picard, 4^e éd. 2003.
- PÉREZ JOSEPH, *Isabelle et Ferdinand, rois catholiques d'Espagne*, Paris, Fayard, 1988.
- PICKER MARTIN, *Album de Marguerite d'Autriche*, Bruxelles, Bibliothèque royale de Belgique, 1986.
- PLUTARQUE, *The Lives of the Noble Grecians and Romans*, Canada, Random House of Canada, 2000.
- POIRET MARIE-FRANÇOISE, *Le monastère de Brou. Le chef d'œuvre d'une fille d'empereur*, Paris, CNRS, 2003.
- PREVENIER WALTER (dir.), *Le prince et le peuple. Images de la société du temps des ducs de Bourgogne 1384-1530*, Anvers, Mercatorfonds, 1998.
- PROST AUGUSTE, *Les sciences et les arts occultes au XVI^e siècle : Corneille Agrippa, sa vie et ses œuvres*, vol. 1-2, Paris, Champion, 1882.
- RENOUVIN PIERRE, *Histoire des relations internationales, t. II : Les Temps Modernes*, 1, De Christophe Colomb à Cromwell, Paris, Hachette, 1953.
- RUANO-BORBALAN JEAN-CLAUDE (dir.), *L'histoire aujourd'hui. Nouveaux objets de recherche, courants et débats, le métier d'historien*, Auxerre, Éditions Sciences humaines, 1999.
- SCHNERB BERTRAND, *Jean sans Peur, le prince meurtrier*, Paris, Payot, 2005.
- SIVÉRY GÉRARD, *Marguerite de Provence : une reine du temps des cathédrales*, Paris, Fayard, 1987.
- SMALL GRAEME, *George Chastelain and the Shaping of the Valois Burgundy. Political and Historical Culture at Court in the Fifteenth Century*, Londres/New York, The Boydell Press, 1997.
- SMAGGHE LAURENT, *Les émotions du prince. Émotion et discours politique dans l'espace bourguignon*, Paris, Garnier, 2012.
- SOLY HUGO (dir.), *Carolus. Charles Quint 1500-1558*, Gand, Snoeck-Ducaju & Zoon, 1999.
- SOMMÉ MONIQUE, *Isabelle de Portugal duchesse de Bourgogne, une femme de pouvoir au XV^e siècle*, Lille, Presses Universitaires de Septentrion, 1998.
- SOUTET OLIVIER, *La littérature française de la Renaissance*, Paris, PUF, 1980.

STEINBERG SYLVIE, *Une tâche au front. La bâtardise aux XVI^e et XVII^e siècles*, Paris, Albin Michel, 2016.

THEUNISSEN-FAIDER MARIE, *Réponse à la Responsio paraenetica d'Alberto Pio da Capri, accompagnée des annotations marginales d'Alberto Pio da Capri et des réponses d'Érasme de Rotterdam*, n°7, 2011, 2 vol.

TODD MALCOLM, *The early Germans*, 2^e éd., Malden, Blackwell Publishing, 2004.

TOUBERT PIERRE, *L'Europe dans sa première croissance : de Charlemagne à l'an mil*, Paris, Fayard, 2004.

VALLECALLE JEAN-CLAUDE (dir.), *Littérature et religion au Moyen Âge et à la Renaissance*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1997.

VARENNES JEAN-CHARLES, *Anne de Bourbon. Roi de France*, Paris, Perrin, 1978.

VAUGHAN RICHARD, *Philip the Bold: The Formation of the Burgundian State*, Woodbridge, Boydell, 2002.

VOISENET JACQUES, *Bêtes et hommes dans le monde médiéval : le bestiaire des clercs du V^e au XII^e siècle*, Turnhout, Brepols, 2000.

WILSON-CHEVALIER KATHLEEN, *Patronnes et mécènes en France à la Renaissance*, Saint-Étienne, Publications de l'université de Saint-Étienne, 2007.

WOLFRAM HERWIG, *The Roman Empire and its Germanic Peoples*, Los Angeles, University of California Press, 1997.

8.1.1 Marguerite d'Autriche

BRUCHET MAX, *Marguerite d'Autriche. Duchesse de Savoie*, Lille, Imprimerie L. Danel, 1927.

ID. et LANCIEN EUGÉNIE, *L'Itinéraire de Marguerite d'Autriche*, Lille, Imprimerie L. Danel, 1934.

CALLIS-SABOT ISABELLE, *Marguerite et Philibert*, Paris, Éditions Alexandre de Saint-Prix, 2014.

DEBAE MARGUERITE, *La bibliothèque de Marguerite d'Autriche : essai de reconstitution d'après l'inventaire de 1523-1524*, Louvain, Peeters, 1995.

ID., *La librairie de Marguerite d'Autriche*, Bruxelles, Bibliothèque royale Albert I^{er}, 1987.

DE BOOM GHISLAINE, *Correspondance de Marguerite d'Autriche et de ses ambassadeurs à la Cour de France concernant l'exécution du traité de Cambrai (1529-1530)*, Bruxelles, Lamertin, 1935.

ID., *Marguerite d'Autriche*, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1946.

ID., *Marguerite d'Autriche-Savoie et la Pré-Renaissance*, Paris/Bruxelles, Librairie E. Droz/Librairie FALK FILS, 1935.

DUMONT JACQUES, *Marguerite d'Autriche. Une grande dame de chez nous*, Bruxelles, Pigmalion, 1953.

EICHBERGER DAGMAR (éd.), *Dames met Klasse. Margareta van York. Margareta van Oostenrijk*, Louvain, Davidsfonds, 2005.

FRANCISQUE THIBAUT, *Marguerite d'Autriche et Jehan Lemaire de Belges ou De la littérature et des arts aux Pays-Bas sous Marguerite d'Autriche*, Paris, Ernest Leroux, 1888.

FRANÇON MARCEL, *Albums poétiques de Marguerite d'Autriche*, Cambridge/Paris, Harvard/Droz, 1934.

LE GLAY EDWARD, *Correspondance de l'empereur Maximilien I^{er} et de Marguerite d'Autriche, sa fille, gouvernante des Pays-Bas de 1507 à 1519, d'après les manuscrits originaux*, vol. 2, Paris, Jules Renouard et C^{ie}, 1839, 2 vol.

MONJOU CHRISTIAN, « Marguerite d'Autriche », dans *Le leadership au féminin. Conférence donnée en novembre 2016*, vidéo-conférence (<https://www.youtube.com/watch?v=fY8S5onfi7Q>, consulté le 6 août 2018).

SOISSON JEAN-PIERRE, *Marguerite. Princesse de Bourgogne*, Paris, Fayard, 2005.

TRIST MONIKA., *Macht, vrouwen en politik 1477-1558. Marie van Bourgondië, Margareta van Oostenrijk, Maria van Hongarije*, Louvain, Uitgeverij Van Halewyck, 2000.

VAN DEN BERGH LAURENT PHILIPPE CHARLES, *Correspondance de Marguerite d'Autriche, Gouvernante des Pays-Bas avec ses amis : sur les affaires des Pays-Bas de 1506-1528*, vol. 1, Leide, Luchtmans, 1845-1847, 2 vol.

8.2 Articles

BAUER-SMITH CHARLOTTE, « Mapping Family Lines: A Late Fifteenth-Century Example of Genealogical Display », dans BIGGS DOUGLAS L., MICHALOVE SHARON et COMPTON REEVES

ALBERT (éd.), *Reputation and Representation in Fifteenth-Century Europe*, Leiden/Boston, Brill, 2004, p. 123-144.

BERRY CÉLINE, « La bâtardise au sein du lignage de Luxembourg », dans BOUSMAR ÉRIC, MARCHANDISSE ALAIN, MASSON CHRISTOPHE et SCHNERB BERTRAND (dir.), *La bâtardise et l'exercice du pouvoir en Europe du XII^e au début du XVI^e siècle*, Lille, Revue du Nord, 2015, p. 169-188.

BERTIÈRE SIMONE, « Régence et pouvoir féminin », dans WILSON-CHEVALIER KATHLEEN et VIENNOT ÉLIANE (éd.), *Royaume de Fémynie. Pouvoir, contraintes, espaces de libertés des femmes de la Renaissance à la Fronde*, Paris, Honoré Champion, 1999, p. 63-70.

BLATTES-VIAL FRANÇOISE, « Le manuscrit de la *Couronne Margaritique* de Jean Lemaire de Belges offert par Marguerite d'Autriche à Philippe le Beau en 1505 : La rhétorique et l'image au service d'une princesse assimilée à la paix », dans *Le Moyen Âge*, tome CXXI, Bruxelles, De Boeck, 2015/1, p. 83-126.

BLOCKMANS WIM, « La position du comté de Flandre dans le royaume à la fin du XV^e siècle », dans CHEVALIER BERNARD et CONTAMINE PHILIPPE (dir.), *La France de la fin du XV^e siècle. Renouveau et apogée : économie, pouvoirs, arts culture et conscience nationales*, Paris, CNRS, 1985, p. 71-89.

ID., « Le dialogue imaginaire entre princes et sujets : les Joyeuses Entrées en Brabant en 1494 et en 1496 », dans CAUCHIES JEAN-MARIE (éd.), *A la cour de Bourgogne. Le duc, son entourage, son train*, Turnhout, Brepols, 1998, p. 155-166.

ID., « Margareta van York. De subtiële invloed van een hertogin », dans EICHBERGER DAGMAR (éd.), *Dames met Klasse. Margareta van York. Margareta van Oostenrijk*, Louvain, Davidsfonds, 2005, p. 43-48.

ID. et PREVENIER WALTER, « The Second Flowering 1492-1530 », dans BLOCKMANS WIM et PREVENIER WALTER, *The Promised Lands. The Low Countries under Burgundian Rule, 1369-1530*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 1998, p. 206-234.

BOHLER DANIELLE, « Un regard sur Christine de Pizan », dans *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, vol. 13, 2001. (<http://journals.openedition.org/clio/136>, consulté le 13 juin 2018.)

BORGIO LUDOVICO, « The Problem of the Ferry Carondelet Altar-Piece », dans *Burlington Magazine*, vol. 113, n°820, Londres, 1971, p. 362-371.

BRUCHET MAX, « Le projet de mariage de Marguerite d'Autriche, douairière de Savoie, avec Henry VII », dans *Revue savoisienne*, vol. 61, Annecy, 1920, p. 149-163.

BÜHRER-THIERRY GENEVIÈVE, « Louis le Pieux ou comment conserver l'Empire chrétien », dans BÜHRER-THIERRY GENEVIÈVE, *L'Europe carolingienne (714-888)*, Paris, Armand Colin, 2001, p. 44-53.

CAUCHIES JEAN-MARIE, « Jeanne d'Aragon-Castille ou la quête d'un pouvoir introuvable », dans BOUSMAR ÉRIC, DUMONT JACQUES, MARCHANDISSE ALAIN et SCHNERB BERTRAND (dir.), *Femmes de pouvoir, femmes politiques durant les derniers siècles du Moyen Âge et au cours de la première Renaissance*, Bruxelles, De Boeck, 2012, p. 67-73.

ID., « La signification politique des entrées princières dans les Pays-Bas : Maximilien d'Autriche et Philippe le Beau », dans CAUCHIES JEAN-MARIE (éd.), *A la cour de Bourgogne. Le duc, son entourage, son train*, Turnhout, Brepols, 1998, p. 137-155.

ID., « Marguerite d'Autriche, gouvernante et diplomate », dans PARAVICINI BAGLIANI AGOSTINO, PIBIRI EVA et REYNARD DENIS (éd.), *L'itinérance des seigneurs (XIV^e-XVI^e siècles). Actes du colloque international de Lausanne et Romainmôtier, 29 novembre-1^{er} novembre 2001*, Lausanne, Université de Lausanne, 2003, p. 353-376.

ID., « Maximilien d'Autriche et le traité d'Arras de 1482 : Négociateurs et négociations », dans CLAUZEL DENIS, GIRY-DELOISON CHARLES et LEDUC CHRISTOPHE (éd.), *Arras et la diplomatie européenne XV^e-XVI^e siècles*, Arras, Artois Presses Université, 1999, p. 143-157.

COLLARD FRANCK, « La royauté française et le renvoi de Marguerite d'Autriche. Remarques sur la rhétorique de la paix et du rex pacificus à la fin du XV^e siècle », dans NAEGLE GISELA (dir.), *Frieden schaffen und sich verteidigen im Spätmittelalter / Faire la paix et se défendre à la fin du Moyen Âge*, Munich, Oldenbourg, 2011, p. 343-356.

COSANDEY FANNY, « Conclusion », dans GAUDE-FERRAGU MURIELLE et VINCENT-CASSY CÉCILE (dir.), *“La dame de cœur” : patronage et mécénat religieux des femmes de pouvoir dans l'Europe des XIV^e-XVII^e siècles*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2016, p. 295-299.

CONTAMINE PHILIPPE, « Le concept de société politique dans la France de la fin du Moyen Âge : définition, portée et limite », dans BERNSTEIN SERGE et MILZA PIERRE (dir.), *Axes et méthodes de l'histoire politique*, Paris PUF, 1998, p. 261-271.

DEBAE MARGUERITE, « La bibliothèque de Marguerite d'Autriche. État de la question et pistes de recherches », dans PARAVICINI BAGLIANI AGOSTINO, PIBIRI EVA et REYNARD DENIS (éd.),

L'itinérance des seigneurs (XIV^e-XVI^e siècles). Actes du colloque international de Lausanne et Romainmôtier, 29 novembre-1^{er} novembre 2001, Lausanne, Université de Lausanne, 2003, p. 377-398.

DE BORCHGRAVE CHRISTIAN, « Diplomates et diplomatie sous le duc de Bourgogne Jean sans Peur », dans CAUCHIES JEAN-MARIE (éd.), *A la cour de Bourgogne. Le duc, son entourage, son train*, Turnhout, Brepols, 1998, p. 67-84.

DE HEMPTINNE THÉRÈSE, « La cour de Malines au bas Moyen Âge (1447-1530) : un laboratoire de recherche sur le « gender » ? », dans EICHBERGER DAGMAR, LEGARÉ ANNE-MARIE et HUSKIN WIM (éd.), *Women at the Burgundian Court: presence and influence*, Turnhout, Brepols, 2010, p. 11-25.

ID., « Marguerite de Male et les villes de Flandre. Une princesse naturelle aux prises avec le pouvoir (1384-1405) », dans BOUSMAR ÉRIC, DUMONT JACQUES, MARCHANDISSE ALAIN et SCHNERB BERNARD (dir.), *Femmes de pouvoir, femmes politiques durant les derniers siècles du Moyen Âge et au cours de la première Renaissance*, Bruxelles, de Boeck, 2012, p. 477-493.

DOCQUIER GILLES, « Convoi exceptionnel ou tournée de gala : négociations, retour et accueil de Marguerite d'Autriche, épouse répudiée, dans les Pays-Bas (1493), dans DELSALLE PAUL, DOCQUIER GILLES, e.a. (dir.), *Pour la singulière affection qu'avons à Luy. Études bourguignonnes offertes à Jean-Marie Cauchies*, Turnhout, Brepols, 2017, p. 195-205.

ID., « Et se partirent pour zingler en Espagne : les préparatifs du voyage de Marguerite d'Autriche, princesse de Castille (1495-1497) », dans *Publications du Centre Européen d'Études Bourguignonnes*, vol. 51, Turnhout, Brepols, 2011, p. 71-90.

DUBOIS HENRI, « Autour du traité d'Arras de 1482. Les négociateurs de Louis XI », dans CLAUZEL DENIS, GIRY-DELOISON CHARLES et LEDUC CHRISTOPHE (éd.), *Arras et la diplomatie européenne XV^e-XVI^e siècles*, Arras, Artois Presses Université, 1999, p. 131-142.

EICHBERGER DAGMAR, « A noble residence for a Female Regent: Margaret of Austria and the 'Court of Savoy' in Mechelen », dans HILLS HELEN, *Architecture and the Politics of Gender in Early Modern Europe*, Aldershot/Burlington, Ashgate, 2003, p. 25-46.

ID., « Instrumentalising Art for Political Ends. Margaret of Austria, régente et gouvernante des pays bas de l'empereur », dans BOUSMAR ÉRIC, DUMONT JONATHAN, MARCHANDISSE ALAIN et SCHNERB BERTRAND (dir.), *Femmes de pouvoir, femmes politiques durant les derniers siècles du Moyen Âge et au cours de la première Renaissance*, Bruxelles, De Boeck, 2012, p. 571-584.

ID., « Margaret of Austria's portrait collection: female patronage in the light of dynastic ambitions and artistic quality », dans *Oxford Journal of Renaissance Studies*, vol. 10 (2), 1996, p. 259-279.

GENET JEAN-PHILIPPE, « Culture et communication politique dans l'État européen de la fin du Moyen Âge », dans BERNSTEIN SERGE et MILZA PIERRE (dir.), *Axes et méthodes de l'histoire politique*, Paris, PUF, 1998, p. 273-291.

HILLS HELEN, « Theorizing the Relationships between Architecture and Gender in Early Modern Europe », dans HILLS HELEN, *Architecture and the Politics of Gender in Early Modern Europe*, Aldershot/Burlington, Ashgate, 2003, p. 3-22.

HUTCHINSON J. EMILY, « Winning hearts and minds in early fifteenth century France: Burgundian propaganda in perspective », dans *French Historical Studies*, vol. 1, n° 35, Durham, Duke University Press, 2012, p. 3-30.

INSTALLÉ HENRI, « Marguerite d'Autriche : L'idéal de la femme et de la princesse selon Henri Corneille Agrippa », dans EICHBERGER DAGMAR, LEGARÉ ANNE-MARIE et HUSKIN WIM (éd.), *Women at the Burgundian Court: Presence and Influence*, Turnhout, Brepols, 2010, p. 87-95.

LABANDE-MAILFRET YVONNE, « Le mariage d'Anne de Bretagne avec Charles VIII vu par Erasme Brasca », dans *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, n°55, Rennes, Société d'Histoire et d'archéologie de Bretagne, 1978, p. 17-42.

LECOINTE JEAN, « Figures de la Fortune et théorie du récit à la Renaissance », dans FOEHR-JANSSENS YASMINA et MÉTRY EMMANUELLE (éd.), *La Fortune. Thèmes représentations, discours*, Genève, Droz, 2003, p. 207-216.

LECUPPRE GILLES, « Henri VII et les humanistes italiens : élaboration d'une légitimité princière et émergence d'un foyer culturel », dans ROTONDI SECCHI TARUGI LUISA, *Rapporti e scambi tra umanesimo italiano ed umanesimo europeo : l'Europa è uno stato d'animo*, Milan, Nuovo orizzonti, 2001, p. 51-64.

ID., « Histoire autorisée, biographie héroïsée : les *Douze triomphes de Henry VII* (1497) », dans *Erebea. Revista de Humanidades y Ciencias Sociales*, vol. 3, Huelva, Universidad de Huelva, 2013, p. 103-116.

ID., « Une vérité bonne à dire, mais difficile à entendre. Deux œuvres de Georges Chastelain (vers 1457-1461) », dans GENET JEAN-PHILIPPE (dir.), *La vérité : Vérité et crédibilité :*

construire la vérité dans le système de communication de l'Occident (XIII^e-XVII^e siècle), Paris, Publications de la Sorbonne/École française de Rome, 2015, p. 447-460.

ID. et LECUPPRE-DESJARDIN ÉLODIE, « La rumeur : un instrument de la compétition politique au service des princes de la fin du Moyen Âge », dans BILLORÉ MAÏTÉ et SORIA MYRIAM (éd.), *La rumeur au Moyen Âge. Du mépris à la manipulation (V^e-XV^e siècles)*, Rennes, PUR, 2011, p. 149-175.

LECUPPRE-DESJARDIN ÉLODIE, « L'art au service de la persuasion politique : les cérémonies urbaines italiennes et bourguignonnes au XV^e siècle », dans ROTONDI SECCHI TARUGI LUISA, *Rapporti e scambi tra umanesimo italiano ed umanesimo europeo : l'Europa è uno stato d'animo*, Milan, Nuovo orizzonti, 2001, p. 109-120.

LEVEEL PIERRE, « Charlotte de Savoie, reine de France et dame d'Amboise (1461-1483) », dans *Bulletin et mémoire de la Société archéologique de Touraine*, n° 42/3, 1990, p. 22-23.

MAILLARD-LUYPAERT MONIQUE, « Jean de Bourgogne, bâtard de Jean sans Peur, évêque de Cambrai de 1439 à 1480 », dans BOUSMAR ÉRIC, MARCHANDISSE ALAIN, MASSON CHRISTOPHE et SCHNERB BERTRAND (dir.), *La bâtardise et l'exercice du pouvoir en Europe du XII^e au début du XVI^e siècle*, Lille, Revue du Nord, 2015, p. 11-51.

MAIREY AUDE, « Entre polémique et réforme. Une traduction versifiée du *De re militari*, Knyghtod and Bataile (1459-1460) », dans BOUHAÏK-GIRONÈS MARIE, DEBBAGI BARANOVA TATIANA et SZCZECZ NATHALIE (dir.), *Usages et stratégies polémiques (XIV^e-premier XVII^e siècles)*, Bruxelles, Peter Lang, 2016, p. 33-46.

MARTINEZ MILLAN JOSÉ, « The triumph of the Burgundian household in the monarchy of Spain: from Philip the Handsome (1502) to Ferdinand VI (1749) », dans PARAVICINI WERNER, *La cour de Bourgogne et l'Europe. Le rayonnement et les limites d'un modèle culturel. Actes du colloque international tenu à Paris les 9, 10 et 11 octobre 2007, avec le concours de Torsten Hiltmann et Frank Viltart*, Paris, Ostfildern (Thorbecke), 2013, p. 745-771.

MARVIN MARY BETH W., « “Regret” chansons for Marguerite d'Autriche by Octovien de Saint-Gelais », dans *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, vol. 39, n°1, Turnhout, Brepols, 1977, p. 23-32.

McKINNON SIMON, « Jean Bouchet : L'Épître d'Henry VII à Henry VIII, son “Épître d'Angleterre” », dans BRITNELL JENNIFER et DAUVOIS NATHALIE (dir.), *Jean Bouchet :*

traverseur des voies périlleuses (1476-1557) : actes du colloque de Poitiers (30-31 août 2001), Paris, Honoré Champion, 2003, p. 53-62.

MÉTRY EMMANUELLE, « *Fortuna et Philosophia* : Une alliance inattendue. Quelques remarques sur le rôle de la Fortune dans la *Consolation de Philosophie* de Boèce », dans FOEHR-JANSSENS YASMINA et MÉTRY EMMANUELLE (éd.), *La Fortune. Thèmes représentations, discours*, Genève, Droz, 2003, p. 59-70.

MOEGLIN JEAN-MARIE, « La “Maison de Bourgogne” : Origines, usages et destinées d’un concept », dans DELSALLE PAUL, DOCQUIER GILLES, e.a. (dir.), *Pour la singulière affection qu’avons à Luy. Études bourguignonnes offertes à Jean-Marie Cauchies*, Turnhout, Brepols, 2017, p. 319-332.

MÜHELTHALER JEAN-CLAUDE, « Quand Fortune, ce sont les hommes. Aspects de la démythification de la déesse, d’Adam de la Halle à Alain Chartier », dans FOEHR-JANSSENS YASMINA et MÉTRY EMMANUELLE (éd.), *La Fortune. Thèmes représentations, discours*, Genève, Droz, 2003, p. 177-206.

MÜLLER M. CATHERINE, « La poétique de Marguerite d’Autriche : Pour une relecture de sa *Complainte* (Vienne, ÖNB, COD. 2584) », dans EICHBERGER DAGMAR, LEGARÉ ANNE-MARIE et HUSKIN WIM (éd.), *Women at the Burgundian Court: Presence and Influence*, Turnhout, Brepols, 2010, p. 75-85.

NAEGLE GISELA, « Écrire au père, écrire au prince, relations diplomatiques et familiales dans la correspondance de Maximilien I^{er} et de Marguerite d’Autriche », dans *Publications du Centre Européen d’Études Bourguignonnes*, vol. 53, Turnhout, Brepols, 2013, p. 218-234.

PARAVICINI WERNER, « Structure et fonctionnement de la cour bourguignonne au XV^e siècle », dans CAUCHIES JEAN-MARIE (éd.), *A la cour de Bourgogne. Le duc, son entourage, son train*, Turnhout, Brepols, 1998, p. 1-10.

PASTOUREAU MICHEL, « Armoiries, devises, emblèmes. Usages et décors héraldiques à la cour de Bourgogne et les Pays-Bas méridionaux au XV^e siècle », dans BOUSMANNE BERNARD et DELCOURT THIERRY (éd.), *Miniatures flamandes (1404-1482)*, Paris/Anvers, BnF/KBR, 2011, p. 89-102.

POIRET MARIE-FRANÇOISE, « Le vitrail de l’histoire de Suzanne de l’église de Brou », dans EICHBERGER DAGMAR, LEGARÉ ANNE-MARIE et HUSKIN WIM (éd.), *Women at the Burgundian Court: presence and influence*, Turnhout, Brepols, 2010, p. 97-106.

PROCACCI GIULIANO, « La “Fortuna” nella realtà politica e sociale del primo cinquecento », dans *Belfago*, vol. VI, fasc. IV, 1951, p. 407-421.

« Réveillez-vous Piccarz », dans PARIS GASTON et GEVAERT AUGUSTE, *Chansons du XV^e siècle*, Paris, Librairie de Firmin-Dicot et C^{ie}, 1875. (PARIS, Bibliothèque nationale de France (BnF), ms fr. 12744).

SCHNERB BERTRAND, « Les ducs de Bourgogne et “leurs pays de par-deçà” », dans BOUSMANNE BERNARD et DELCOURT THIERRY (éd.), *Miniatures flamandes (1404-1482)*, Paris/Anvers, BnF/KBR, 2011, p. 38-46.

TILLIETTE JEAN-YVES, « Éclipse de la Fortune dans le Haut Moyen Age ? », dans FOEHR-JANSSENS YASMINA et MÉTRY EMMANUELLE (éd.), *La Fortune. Thèmes représentations, discours*, Genève, Droz, 2003, p. 93-104.

TROMBERT FLORENCE, « Une reine de quatre ans à la cour de France : Marguerite d’Autriche, 1484-1485 », dans CONTAMINE GENEVIÈVE et PHILIPPE (dir.), *Autour de Marguerite d’Ecosse : reines, princesses et dames du XV^e siècle : actes du colloque de Thouars, 23 et 24 mai 1997*, Paris, H. Champion, 1999, p. 123-161.

VAN HEMELRYCK TANIA, « Antoine de Lalaing, Récit du premier voyage de Philippe le Beau en Espagne (ms. 7382) », dans BOUSMANNE BERNARD, WIJSMAN HANNO et THIEFFRY SANDRINE (éd.), *Philippe le Beau (1478-1506). Les trésors du dernier duc de Bourgogne*, Bruxelles, KBR, 2006, p. 87-89.

ID., « Les femmes et la paix. Un motif pacifique de la littérature française médiévale », dans *Revue belge de Philologie et d’Histoire*, vol. 84/2, Bruxelles, Droz, 2006, p. 243-270.

ID., « Qu’est-ce que la littérature ... française à la cour des ducs de Bourgogne ? », dans PARAVICINI WERNER (dir.), *La cour de Bourgogne et l’Europe : le rayonnement et les limites d’un modèle culturel : actes du colloque international tenu à Paris les 9, 10 et 11 octobre 2007*, Ostfildern, Thorbecke, 2013, p. 351-359.

VINCENT-CASSY CÉCILE et GAUDE-FERRAGU MURIELLE, « Introduction », dans GAUDE-FERRAGU MURIELLE et VINCENT-CASSY CÉCILE (dir.), *“La dame de cœur” : patronage et mécénat religieux des femmes de pouvoir dans l’Europe des XIV^e-XVII^e siècles*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2016, p. 9-19.

WIRTH JEAN, « L'iconographie médiévale de la Roue de Fortune », dans FOEHR-JANSSENS YASMINA et MÉTRY EMMANUELLE (éd.), *La Fortune. Thèmes représentations, discours*, Genève, Droz, 2003, p. 105-131.

8.3 Mémoires et thèses

DELEUZE GABRIELLA, *Marguerite d'Autriche, de la répudiation à la paix triomphante*, Liège, Université de Liège, 1989 (Mémoire de licence en histoire).

DOCQUIER GILLES, *"Tousjour loyal, quoy que advienne" : les relations entre la régente Marguerite d'Autriche et les grands officiers dans les Pays-Bas habsbourgeois (1507-1530)*, Louvain-la-Neuve, Université Catholique de Louvain, 2004 (Mémoire de licence en histoire).

SCHOUTTETEN MARIE-JOSÉ, *L'iconographie de Marguerite d'Autriche (1480-1530), d'après les portraits conservés dans les manuscrits*, Louvain, Université Catholique de Louvain, 1965 (Mémoire de licence en Archéologie et Histoire de l'Art).

8.4 Instruments de recherche et d'identification

BOUILLET MARIE-NICOLAS, *Dictionnaire universel d'histoire et de géographie*, 24^e éd., vol. 2, Paris, Librairie Hachette et C^{ie}, 1874.

Centre National des Ressources Textuelles et Lexicales (CNRTL), <http://www.cnrtl.fr/definition/haquen%C3%A9e>, consulté le 17 mai 2018.

CHISHOLM HUGH, « Margaret, Queen of Denmark, Norway and Sweden » dans *Encyclopaedia Britannica*, 11^e éd., vol. 17, Londres, Cambridge University Press, 1911, p. 702.

GRANDJEAN CATHERINE, HOFFMANN GENEVIÈVE, CAPDETREY LAURENT et CARREZ-MARATRAY JEAN-YVES, *Le monde hellénistique*, Paris, Armand Colin, 2008.

GODEFROY FRÉDÉRIC, *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IX^e au XV^e siècle. Composé d'après le dépouillement de tous les plus importants documents, manuscrits ou imprimés qui se trouvent dans les grandes bibliothèques de la France et de l'Europe et dans les principales archives départementales municipales, hospitalières ou privées*, tome 1-10, Paris, Kraus Reprint, 1969.

HASQUIN HERVÉ (dir.), *Dictionnaire d'Histoire de Belgique : Les hommes, les institutions, les faits, le Congo belge et le Ruanda-Urundi*, Namur, Didier Hatier, 2000.

HOWATSON MARGARET C. (dir.), *Dictionnaire de l'Antiquité. Mythologie, littérature, civilisation*, trad. de l'anglais, Paris/Oxford, Robert Laffont/Oxford University Press, 1993.

LAROUSSE : <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/manifeste/49163#4TFghzRVefQiiMkD.99>, consulté le 27 mai 2018.

ID. : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/mutabilit%C3%A9/53429>, consulté le 13 juin 2018.

L'INTERNAUTE : <http://www.linternaute.com/proverbe/2215/en-four-chaud-ne-croit-point-d-herbe/>, consulté le 10 mai 2018.

POUGEOISE MICHEL, *Dictionnaire de Poétique*, Paris, Belin, 2006.

ROWLEY ANTHONY (dir.), *Dictionnaire d'histoire de France*, 3^e éd., Paris, Perrin, 2002.

SMITH WILLIAM (éd.), *A Dictionary of Greek and Roman Biography and Mythology*, Londres/New York, I.B. Tauris, 2007, 3 vol.

« Théodolinde », dans *Bibliothèque nationale de France* : <http://data.bnf.fr/14492523/theodolinde/>, consulté le 27 juin 2018.

UNIVERSALIS : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/grands-rhetoriciens/>, consulté le 24 juin 2018.

9. Table des matières

1. Introduction	7
1.1 La vie de Marguerite	8
1.2 Historiographie	17
1.3 Les sources	22
2. La répudiation à travers les sources	29
2.1 <i>Le Malheur de la France</i>	29
2.2 <i>Le Changement de Fortune en toute prospérité</i>	40
3. Comparaison des deux sources	55
3.1 La propagande à travers les écrits	55
3.1.1 Discrédit jeté sur les adversaires	56
3.1.2 L'art de plaire	60
3.2 Relations changeantes avec la France	63
3.3 Représentation de la maison austro-bourguignonne	69
3.3.1 Marguerite, imaginée par nos sources	72
3.4 L'impact de la première Renaissance	79
3.5 Fortune	83
3.5.1 Légitimité du prince	86
3.5.2 Infortune de Charles VIII ou de Marguerite ?	88
3.5.3 <i>Fortune infortune fort une</i>	93
4. Comparaison avec d'autres sources	97
4.1 Opposition et conflits politico-littéraire	97
4.1.1 Les raisons de Charles VIII	98
4.1.2 Réponse de Maximilien et réactions des chroniqueurs	100
4.1.3 La réponse d'un Allemand	109
4.2 <i>La Couronne Margaritique</i>	113

4.2.1 Développement de l'œuvre	114
4.2.2 Comparaison avec <i>Le Changement de Fortune en toute Prospérité</i>	120
4.3 Ouvrages durant la vie de Marguerite d'Autriche.....	122
4.4 Œuvres réalisées après sa mort.....	127
4.5 Évolution du récit	131
5. Construction du personnage politique de Marguerite d'Autriche	135
5.1 Propagande politique de la maison austro-bourguignonne	135
5.2 Légitimation d'un pouvoir	136
5.2.1 Utilisation de l'espace : le monastère de Brou et la cour de Malines	137
5.2.2 L'art comme outil politique.....	140
5.2.3 La riche bibliothèque de la gouvernante	144
5.2.4 Sa correspondance.....	146
6. Conclusion.....	151
7. Sources	159
7.1 Sources inédites.....	159
7.2 Sources éditées	159
8. Bibliographie	163
8.1 Travaux.....	163
8.1.1 Marguerite d'Autriche.....	169
8.2 Articles	170
8.3 Mémoires et thèses	178
8.4 Instruments de recherche et d'identification	178
9. Table des matières	181
10. Table des Illustrations	185
11. Annexes	187

Annexe 1 : « Le malheur de la France », dans <i>La Dance aux aveugles et autres poésies du XV^e siècle</i> , extraites de la bibliothèque des ducs de Bourgogne, Lille, Lambert Doux Fils, 1748, p. 208-244.....	187
Annexe 2 : MICHEL RICCIO, « Le Changement de Fortune en toute prospérité », dans FRANÇON MARCEL et DE BOOM GHISLAINE (éd.), <i>Humanisme et Renaissance</i> , vol. 5/2, 1938, p. 308-329.....	199
Annexe 3 : Arbre généalogique des Carolingiens,	228
Annexe 4 : Arbre généalogique de la maison de Habsbourg	229
Annexe 5 : Arbre généalogique de la maison de France depuis Saint Louis	230

10. Table des Illustrations

Figure 1 : « Le malheur de la France », dans <i>La Dance aux aveugles et autres poésies du XV^e siècle</i> , extraites de la bibliothèque des ducs de Bourgogne, Lille, Lambert Doux Fils, 1748, Miniature n°2.....	30
Figure 2 : PICKER MARTIN, <i>Album de Marguerite d'Autriche</i> , Bruxelles, KBR, 1986.....	38
Figure 3 : <i>Marguerite, reine de France, face à Fortune.</i>	43
Figure 4 : <i>Marguerite comme Princesse d'Aragon-Castille. ; Marguerite comme veuve aux armes austro-bourguignonnes</i>	43
Figure 5 : JEAN FRANCO, <i>La genealogie de l'empereur Charles Vième de ce nom, de don Fernande, roy d'Ongrie et celle de madite Dame.</i>	95
Figure 6 : <i>La Couronne margaritique.</i>	116
Figure 7 : <i>Complainte de Marguerite d'Autriche</i> ,.....	125
Figure 8 : HENRI VAN LACKE, <i>Tapiserie héraldique faite pour Marguerite avec les armes de Charles le Téméraire, Isabelle de Bourbon, Maximilien d'Autriche, Marie de Bourgogne...</i>	142
Figure 9 : ROBERT PÉRIL, <i>Arbre généalogique de la maison de Habsbourg</i>	143

11. Annexes

Annexe 1 : « Le malheur de la France », dans *La Dance aux aveugles et autres poésies du XV^e siècle*, extraites de la bibliothèque des ducs de Bourgogne, Lille, Lambert Doux Fils, 1748, p. 208-244.

p. 208 :

Sur le feuillet qui précède le Traité suivant, font écrire ces rimes en très petit caractère :

Vive Bourgogne et Charollois / Et bran de chien pour les François / De grant folie s'entremect / Qui de son point fait ung maillet / De legier amble le poulain / Dont la mère fut hacquenée / L'on dit en un commun proverbe / Qu'en un chaut four n'en croit point dherbe⁷⁵⁹ / Qui plus hault monte qu'il ne doit / De plus hault tombe qu'il ne voudroit. / Qui asne cache et femme maine / Point ne gagne la vie sans paine. / L'homme vivant selon raison, / Consideré le temps qui court / Est plus aisé en sa maison / Que ne sont ceux qui sont en Court.

p. 209 :

Cy commence un petit Traittiet nouvellement fait et composé, appelé le malheur de France. Mais, premièrement, parle du très hault, très noble, très puissant et très redoutbté Prince, Monseigneur l'Archiduc de Austriche, avec aucun des sujets de ses Pays.

Piquards rennomez, / Bourguignons pasmez / Recouvrez couraige : / Liegois animez. / Flamens refourmez, / Prenez ung train saige.

Namurois puissans, / Zelandois doubtons / Faictes vostre amats⁷⁶⁰; / Hollandois vaillans / Pour les mieulx nagans⁷⁶¹ / Tendez tress et mats.

p. 210 :

Hennuyez parfaits / En dictes et en fais / Mettez vous aux champs, / Brabanchons reffais / D'aulcuns pesans faix, / Chantez vos plains chans.

Car Dieu a ordonné / Vous a, et livré / Ung Prince Angélique, / Qui renluminé / Vous a et donné / Port empereïcque.

⁷⁵⁹ En four chaud ne croit point d'herbe : Une passion excessive empêche la réussite (<http://www.linternaute.com/proverbe/2215/en-four-chaud-ne-croit-point-d-herbe/>, consulté le 10 mai 2018.)

⁷⁶⁰ Amats=amas : couvert de bâtiments, bâti (*Grand Corpus des dictionnaires (IX^e-XX^e siècles)*, op. cit.)

⁷⁶¹ Nagans=nagant : qui navigue. (BARRÉ LOUIS, « Complément du Dictionnaire de l'Académie française », 1842, dans *Grand Corpus des dictionnaires (IX^e-XX^e siècles)*, op. cit.)

Philippe a a nom, / Qui chief du Toison / Et ressort se nomme / Duquel, se dist on / Sera son renom / Jusqu'au derrain⁷⁶² homme.

p. 211 :

Cellui vous verrez / Port se vous vivez / De mainte Province / Par qui vous avez / Honneur, et direz / Dieu gard nostre Prince,

Car il est trouvé / escript et prouvé / Qu'il doit une fois / Estre couronné, / Et Roy appelé / Par-dessus tous Roys.

Avec ce que je dis / Qu'en lui Dieu a mis / Forme très parfaite ; / Car maintieng de pris / Et port il a pris / Et beauté bien faite.

p. 212 :

Sa face reddonde⁷⁶³ / Clere pure et monde, / Comme le Soleil ; / Par quoy tout le monde / Aime sa faconde⁷⁶⁴ / Et son appareil.

Aux Povres piteux / Il est et songneux / De les conforter ; / Magnanime et preux / est, et vertueux / Pour son droit de garder.

Humble et debonnaire / Et de noble affaire / Il est en ses dicts / Pour plaire ou desplaire, / Pour grace ou deuil faire / A ses ennemys.

p. 213 :

Nature l'a fait / et de l'Aigle extrait / du costé son Père ; / et du Lyon trait / Formé, paint, pourtrait / L'a de par sa Mere.

De plus noble serre / On ne feroit querre / Amer on le doit ; / Dieu l'a mis sus Terre / Pour paix ou pour guerre / Excercer en droit.

Dont je fais grand doubte / Qu'enfin ne se boute / En France ou milieu. / Pour trouver la route / Du lys quoi qu'il couste / Et luy changier lieu.

→ Fin de la Première Partie.

p. 214 :

⁷⁶² Derrain : dernier (GODEFROY FRÉDÉRIC, *op. cit.*, tome 2, p. 527.)

⁷⁶³ Humeur redonde : rebondie, rejaillie. Nous pouvons donc penser qu'il a un visage rebondi. (GODEFROY FRÉDÉRIC, *art. cit.*)

⁷⁶⁴ Faconde : éloquence facile et abondante. (*Ibid.*)

Comment Raison remonstre au Roy de France le peril & dangier la ou il se est mis, et bouté pour avoir delaissiet l'alliance qui estoit entre luy, l'Aigle et le Lyon, par le moyen de la très noble et renommée Fleur Madame Marguerite.

Donques & pourtant / Toy Charles Regnant / En France pour lors, / Repens toy plourant / Des maulx que fais tant / As, et des discors.

Prime, et d'abondance / Mauldis l'acointance / Qu'as fait pour le pluc⁷⁶⁵ / D'avoir à oultrance / Enfreint l'Alliance / Dudit Arceduc.

p. 215 :

Duquel les vertus / A du Lyon, fus / Lequel fis sera / Et l'Aigle au surplus / Ses grifs estendus / Confort luy donra.

Par quoy peulz attendre / D'avoir et entendre / Le bruit de ses esles, / Pour le droit deffendre / d'une fleur, & prendre / Vengeances cruelles.

Du Lyon aussi / Peulz estre en soussy / Et craindre sa pate. / Doubtant que transy / Ne soye par luy, / Et qu'il ne te mate.

p. 216 :

Veu que tu luy as / Par faulx entrelas / Enfrait l'aliance, / Qu'Abbés et Prelas / Conclurent
helas ! / Pour paix mettre en France.

Car par mariage / Non pas par homage / Formée elle estoit / D'une belle ymaige / La plus noble
et saige / Que dire on saroit.

Puis par rage espris / Encore en a pris / Une Dieu scet⁷⁶⁶ quelle, / Pour tel cas repris / Pluseurs
sont despris / Et mys a l'eschelle.

p. 217 :

En ce que tu peulz voir, / Et apercevoir / Par avoir deux femmes, / Qu'on ne peut avoir /
Honneur ; mais chéoir / En dangiers infames.

Las ! aux nobles Roys / Anciens de Valois, / Point tu ressemble ; / Car tu as les loix / Enfrait,
et les drois / Du canon ensemble.

⁷⁶⁵ Pluc, voir Peluc : butin. (*Ibid.*)

⁷⁶⁶ Scet, vient de sçavoir : savoir, se dit de ce qui se fait avec connoissance, avec réflexion. (« Dictionnaires de l'Académie française (XVII^e-XX^e s.) », dans *Grand Corpus des dictionnaires (IX^e-XX^e siècles)*, op. cit.)

Du vivant ton Père / Tu pris pour première / La fleur Marguerite ; / De ta foy entière / Tu luy en fis chiere / Tu n'en es pas quitte.

p. 218 :

Car dès son enfance / Elle fut en France / Royne receupte, / Et par l'ordonnance / Du Roy, l'aliance / Fust du tout conclute.

Car tu l'espousas, / Et puis tu la baisas / En mode françoise, / Presens les Etats / Mandés pour ce cas / sur les pons d'Amboyse.

Puis d'Amboyse à Tours / en reaulx atours / O toy a esté, / Et dancé mains tours / En chambres et tours / Yver et Esté⁷⁶⁷.

p. 219 :

Dont et bien souvent / Amoureusement / Tu luy recitoies / Que toy proprement / Par vray lyement / Son mary estoies.

Mais ce temps pendant / A ung ost⁷⁶⁸ très grand / Allas en Bretagne / Auquel travail grant / Tu fis le poindant⁷⁶⁹ / Comme fait l'araigne.

Car droit devant Rennes / Le siege par bennes / A tort luy fis mettre ; / Cuidant⁷⁷⁰ par tes tentes / Par achat ou ventes / En estre le maistre.

p. 220 :

Mais quant tu congnyus / Que de te fait nuls / N'en avoit ung seur, / Aultre propos fus / Dampnable et confus / Tu mis en ton cœur.

Car par messagier / Te voulz approchier / d'Anne la Duchesse, / A laquelle entier / Serment, de legier / Tu fis, et promesse.

Qu'en brief termine / De France Royne / Seroit couronnée / Dont la noble Ermine / Rompit a ce signe / Sa foy obligée.

p. 221 :

Puis tu l'espousas / Dont tu t'abusas / Pis ne pavois faire, / Dont morut ; hélas ! / Plustost que le pas / Dunois le faussaire.

⁷⁶⁷ Hiver et Été.

⁷⁶⁸ Ost (m) : armée (GODEFROY FRÉDÉRIC, *op. cit.*, tome 5, p. 652-653.)

⁷⁶⁹ Poindant : piquant (GODEFROY FRÉDÉRIC, *art. cit.*)

⁷⁷⁰ Cuidance : pensée, opinion (GODEFROY FRÉDÉRIC, *op. cit.*, tome 2, p. 394.)

Car du mariage / Il fist le message / Sans sens, sans raison / Dont soudaine rage / Gardant le passage / Prist pugnicion.

Puis la noble fleur / Remplie d'honneur, / Tu habandonnas / Et par ton horreur / Plaine de fureur / Congier lui donnas.

p. 222 :

Laquelle esbaye / Fust, presque transsie / Jusqu'à l'âme rendre. / Quant ta foy faillie / Cognut et souillie / Pour l'Ermine prendre.

Car chacun savoit / Que l'Ermine estoit / Donnée à son Père / Par qui se nommoit / Romaine et disoit / De la Fleur suis mere.

O ! en quelle oppresse / Quel doeu⁷⁷¹ et detresse / As-tu la Fleur mise / Quant par ta simplesse / Au lieu de noblesse / As l'Ermine assisse ?

p. 223 :

Ta foy a rompue / A l'une, et tenue / A l'autre en abus, / Par quoy erreur flue / Sur terre et englue / Les cœurs incongnus.

Pour ce cas icy / François en soussy / Sont sans resconfort, / Pour avoir choisy / L'Ermine & tray / La Flourette a tort.

Par quoy je te dis / Que tu es mauldis / De Dieu et parjure, / Quant tu entrepris / A la Fleur de pris / Faire telle injure.

p. 224 :

Car tu l'as gardée / Comme t'espousée / Chascun le scet bien ; / D'une amour créée / Royné appelée / Tu l'as sans moyen.

Que veulx tu dont dire / En est il ung pire / Que toy sur la terre ? / Craindant de Dieu l'yre / Le Decret doibs lire / Pour le droit enquerre⁷⁷².

Ou tu trouveras / Que pover tu n'as / De deux femmes prendre. / Dont l'une en soulas⁷⁷³ / Tu tiens, en tes las / L'aulture as voulu rendre.

p. 225 :

⁷⁷¹ Doeul=dueil : profond chagrin causé par la perte, l'absence de quelqu'un qu'on aime. (GODEFROY FRÉDÉRIC, art. cit.)

⁷⁷² Enquerre : Variante d'enquérir. Chercher, demander (*Ibid.*)

⁷⁷³ Soulas : plaisir, joie. (*Ibid.*)

Laquelle tenoyes, / Ou tenir faisoyes / Comme prisonniere ; / Mais Dieu toutesvoyes / Osté de
tes voyes / L'a, & mise arriere.

Car rendue l'as / Pensant a ton cas / Pour paix obtenir, / Et cuidant par flas⁷⁷⁴ / Promesses & las
/ Le Lyon ravir.

Mais Dieu qui regarde / Que chief de sa garde / Le Lyon sera, / En sa sauvegarde / L'as pris et
en garde / Tant que temps sera.

p. 226 :

En oultre je dis / A toy Roy des Lis, / Que la paix fermée / Qu'au mois de May fis / Passée à
Senlis. / Brief sera cassée.

Car quant tu promets / Ta foy ou submets / Ainsi qu'on racompte ; / En dangier tu mets / Et
puis pour tous mets / Jamais n'en tiens compte /

Parquoy offensé / Tu as et passé / Terme de raison, / Dont tu as brassé / Haine et pourchassé /
Mainte trayson.

p. 227 :

Donc par droit il fault / Que tu face un fault / Il plaie a vengeance / Et que brief l'assault, / Le
tarder ny vault, / Soit par tout en France.

Sus ses pas mauldire / Tu doibs, hélas ! dire / Qui te fift entendee / Pour l'Ermine eslire / Et ta
foy desdire / Envers la Fleur tendre.

Car c'est la plus doulce / Qu'on saroit de bouce⁷⁷⁵ / Jamais proférer ; / Bonnes meurs embouce
/ Et les vertus toute pour admenistrer.

p. 228 :

Et s'est la plus saige / Et humble en langaige / Dont on puist s'enquerre : / Et sy est, bien say-
je, / Du plus grant lignaige / Qui soit sus la terre.

Car son père Sire / Il est de l'Empire / Le greigneur⁷⁷⁶ & choys ; / Et par mere eslire / On le
peut, & dire / Ligne de Valoys.

⁷⁷⁴ Flas=Flat : coup violent, soufflet. (*Ibid.*)

⁷⁷⁵ Bouce=bouche (*Ibid.*)

⁷⁷⁶ Greigneur : plus grand. (HUGUET EDMOND, « Dictionnaire de la langue française du seizième siècle », dans *Grand Corpus des dictionnaires (IX^e-XX^e siècles)*, *op. cit.*)

Sus ce pas eslis / Leurs gestes, & lis / Et point ne te mue ; / Tu verras les dis / De l'Aigle et du
Lys / Dont elle est yssue.

p. 229 :

Doncques doeul porter / Doibs, et lamenter / D'avoir fait la debte : / Quant tu voulz laisser / Et
habandonner / Si noble Flourette.

Se tu l'as quittée, / L'Eglise abusée / Tu as, et toy memes : / Car Dieu t'a ostée / La plus
renommée / De toutes les femmes.

De Dieu, de l'Eglise, / Et du monde prise / Elle en a descharge / Touchant l'entreprise / Qu'a
neant as mise, / Et t'en as la charge.

p. 230 :

Car a sa puissance / Elle a l'alliance / Maintenu en toy / Mais par ta plaisance / Brute, mettre
en chance / D'aulture as pris la foy.

Car tu as la brette⁷⁷⁷ / En ton vergier traite / Et prise pour dame, / Dont & pour l'aresté / Chacun
se dehaite⁷⁷⁸ / Et t'en donne blasme.

Laquelle ung enfant / Eubt l'an ensievant / Ainsy qu'on recite ; / Duquel par semblant / La joye
apparrant / Est a tous petite.

p. 231 :

Car, tu peulz savoir, / avoir / La seconde est nulle, / Dont l'enfant povoir / N'a d'avoir, avoir /
Qu'aux talons la mule⁷⁷⁹.

Et se tu le tien / Dauphin, comme tien / Il y a regard, / Chacun congnoit bien / Qu'a tel droit n'a
rien / Pour y clamer part.

Doncque a la couronne, / Comme le droit donne, / Ne peult parvenir ; / Par lequel j'ordonne /
A mainte personne / Maints maux advenir.

p. 232 :

Parquoy chacun dit / Qu'en ton fait prouffit / N'y a ny honneur : / Et que par despit / Tu as sans
respit / Engendré malheur.

⁷⁷⁷ Brette : bretonne (*Ibid.*)

⁷⁷⁸ Se dehaïter : prendre plaisir. (*Ibid.*)

⁷⁷⁹ Mule : produit femelle de l'accouplement d'un âne et un cheval. (GODEFROY FRÉDÉRIC, art. cit.)

Ce malheur fourmas⁷⁸⁰ / Que tu t'acointas / De la dicte Ermine, / Lequel fut, hélas ! / Ung malheureux cas, / et ung douteux signe.

Ce signe on congnoit / Et malheur on voit / Paint de desplaissance, / Que fortune acroit / Et nommé par droit / Le malheur de France.

p. 233 :

Ce malheur parvers / Chemine a travers / De France la serve / Par chemins couverts / Soubtils et divers, / et nul n'en reserve.

Car le monde mis / Il a, et soumis / A guerre infinie, / Dont fortune a pris / l'effect a ses fils / Pour voir ta folie.

Laquelle fortune / Sus toy par rancune / Tournera sa roe, / Tant que despars l'une / De toute commune / Te fera la moe⁷⁸¹.

p. 234 :

Car par ce malheur / Fortune douleur / Te fera sentir, / Perte ou deshonneur ; / Et mettre en erreur / Ton peuple, et languir.

Mais se tu craindoyes / Dieu, tu renvoiroyes / L'Ermine aux Bretons / Et ton fils seroyes / Evêque de Troyes / D'Amiens ou Soissons.

Ce fait, une enqueste / Feras & requeste / A l'Aigle propice, / Que la tres grande feste / De la fleur honneste / Accomplir tu puisse.

p. 235 :

Car par ce moyen / Malheur qui est tien / Cesseroit en France, / Qui seroit grant bien / Pour toy, & l'engien⁷⁸² / D'amour l'esperance.

S'ainsi ne le fais / Tu n'aras jamais / Renon, qui riens vaille ; / Et desoremais / De guerre les faix / Je t'ordonne & baille⁷⁸³.

→ Fin de la deuxième partie.

p. 236 :

⁷⁸⁰ Sourmas=sourmener : emmener, entraîner. (*Ibid.*)

⁷⁸¹ Moe : moue, bouche, lèvre. (GODEFROY FRÉDÉRIC, *op. cit.*, tome 5, p. 353.)

⁷⁸² Engien=Engin : habileté, ruse, tromperie. (GODEFROY FRÉDÉRIC, *art. cit.*)

⁷⁸³ Bailler : donner, livrer. (*Ibid.*)

Comment Raison informe ledit Roy de France de aulcunes merveilles, qui en son Royaulme doibvent advenir en l'an mil cinq cens et trois.

Ainsi que penser / Je puis et muser⁷⁸⁴ / Jhesus rien n'oublie : / Donques t'abuser, / Ne ta vie user / Ne doibs en folie.

Venir le temps voy, / Ainsi je le croy, / Qu'on verra merveilles, / Informer te doy, / Or escoute moy / Œuvre tes oreilles.

p. 337 :

Car les elemens / Verras et les vens / Complaindre au grant juge, / Pour les faulx lyens⁷⁸⁵ / Que t'as fais, presens / Jhesus ton refuge.

Bestes & oyseaulx / Par vols par monceaux / Font a Dieu demande, / Que tes fais reaux⁷⁸⁶ / Infects desleaux⁷⁸⁷ / Soyent en commande.

Parquoy tu verras / Lyons a grand pas / Courir ton Royaulme, / Et aigles a tas / Voler haut et bas, / Garde ton heaulme.

p. 238 :

Toute fleur licite / De terre, et produite / Te feront dommaige, / De la Marguerite / Sus toutes eslite / Helas ! Qu'en diray-je ?

C'est une flourette / Que forma bien faite / Nature et Raison, / De son vergier traicté / Fust josne, & soustraicte / Par grant trahison.

Oncques Grennolet / Soubtil en tel fait / N'en fist la pareille ; / Dont pluseurs de faix / et par droit extrait / Morront sans chandaille.

p. 239 :

Pour seignifier / Ton cas en dangier, / L'air s'en meslera ; / Le feu tresentier⁷⁸⁸ / Soudain & legier / Sa part en aura.

L'eaue en sa froideur / Cangerà couleur / Mars luy fera faire, / La terre a douleur / Gousterà l'oudeur / De mainte fouaire⁷⁸⁹.

⁷⁸⁴ Muser : réfléchir. (*Ibid.*)

⁷⁸⁵ Lyens=laien : liens. (GODEFROY FRÉDÉRIC, *op. cit.*, tome 4, p. 699.)

⁷⁸⁶ Reaux=reus : coupable, accusé. (GODEFROY FRÉDÉRIC, *art. cit.*)

⁷⁸⁷ Desleaux=desleauté : déloyauté, déloyal. (HUGUET EDMOND, *art. cit.*)

⁷⁸⁸ Tressentier=tressentir : ressentir, sentir vivement. (GODEFROY FRÉDÉRIC, *art. cit.*)

⁷⁸⁹ Fouaire : fouare=fuerre : paille, chaume (GODEFROY FRÉDÉRIC, *op. cit.*, tome 4, p. 174.)

Aulcun corps celeste, / Soit signe ou planette / Vengeance en prendra ; / Car une comète / Subtillement faite / En l'air apperra.

p. 240 :

Par laquelle France / Doubtera la chance / De perdicion, / Craindant la vengeance / de Dieu et la dance / de pugnicion⁷⁹⁰.

Car tout ton pourpris⁷⁹¹ / Malheur à ses fils / Envelopera, / Dont en tes pays / Et ailleurs, je dis, / Merveille on verra.

En l'an mil cinq cens / Et trois, pluseurs gens / Ce signe verront, / Duquel les sciens / Astrologiens / Ses raix jugeront.

p. 241 :

Lesquels trespoindans⁷⁹², / Aspres & pesans / Seront a porter / Aux petits et grans, / Tant soient puissans : / Ce veuillez noter.

En ladite année / Sera assemblée / D'aucune planette, / Dont sera notée / Vengeance et prouvée / Estre manifeste.

Car Mars et Saturne / Avecques Fortune / Lors se conjoindront, / Dont guerre infortune / Et mainte infortune / Pluseurs souffriront.

p. 242 :

Sus tous les climas / Le septieme, amas⁷⁹³ / Fera des Gensdarmes, / Dont plusieurs hélas ! / Diront ; & a tas / Sy rendront les armes.

Car depuis Paris / Ne seront pas ris / Jusqu'a la mer ; / Mais pleurs & grans cris. / Et grans feux espris / Seront sans souffler.

Adonc pourra voir / Ton Royaulme ardoir / Et vengeance prendre. / Qui fera chéoir⁷⁹⁴ / Ton orgueil, espoir ; / Ton ame a Dieu rendre.

p. 243 :

⁷⁹⁰ Pugnicion : punition (LA CURNE DE SAINTE-PALAYE, « Dictionnaire historique de l'ancien langage français », dans *Grand Corpus des dictionnaires (IX^e-XX^e siècles)*, op. cit.)

⁷⁹¹ Pourpris : lieu, demeure, habitation. (GODEFROY FRÉDÉRIC, art. cit.)

⁷⁹² Trespoindans : pas identifiable.

⁷⁹³ Amas : assemblée de troupes, levée de troupes. (GODEFROY FRÉDÉRIC, art. cit.)

⁷⁹⁴ Chéoir=choir : être entraîné vers le bas, abandonner, tomber. (*Ibid.*)

Aussi les Liepars⁷⁹⁵/ Saulront de leurs pars. / La mer passeront / Garnis d'estandars, / De
flesches & dars, / Qui fus te couronne.

Ce temps brief vendra, / Dieu le permettra, / Sans foy deporter : / Adonc on verra / Qui bon
droit ara⁷⁹⁶ / Aux armes porter.

Pourtant garde toy / Commis as pourquoy, / Et pense a ton fait : / Que tout ton appoy / Et ton
nom de Roy / Ne soit brief deffait.

p. 244 :

Or prions Jhesus / Qui ou Ciel lasus / Est, où il se delitte / Que s'amour sajus⁷⁹⁷ / Nous envoie
en jus⁷⁹⁸ / De grace consite. Amen. (628)

⁷⁹⁵ Liepars=Lierpart : léopard (*Ibid.*)

⁷⁹⁶ Ara=aura

⁷⁹⁷ Sajus : pas identifiable.

⁷⁹⁸ Jus : en droit (GODEFROY FRÉDÉRIC, art. cit.)

Annexe 2 : MICHEL RICCIO, « Le Changement de Fortune en toute prospérité », dans FRANÇON MARCEL et DE BOOM GHISLAINE (éd.), *Humanisme et Renaissance*, vol. 5/2, 1938, p. 308-329.

p. 307 :

LE CHANGEMENT DE FORTUNE EN TOUTE PROSPERITE DE MICHEL RIZ (fin)

FORTUNE INFORTUNE FORT UNE.

A tres haulte, tresnoble et tres excellente Dame la Ducesse de Savoye Marguerite d'Austrice : Michiel Riz, Napolitain, Docteur es drois, Conseillier du Roy Treschrestien en sa court de Parlement a Paris en son grant Conseil.

C'est chose naturelle assez experiments par gens allans par pays et voiages faisans, treshaulte, tresnoble et tresexcellente dame, de communiquer et deviser ensamble. Et les saiges et anchiens Philosophes en allant par chemins ont investigus et trouvs plusieurs veritez de philosophie. Et, comme l'on dist, pour esmerviller comencherent les saiges a philosopher. Or est il, tresexcellencte dame, que en ung voyage que j'ay faict dernièrement en la compaignie d'un noble Chevalier apres vous avoir veue. Et, considéré l'honnestete et comble des vertus que avons congneu en vous, avons eu tresgrande occasion de, toutes autres choses delaissées, parler et deviser a le long de notre dict chemin de la force et puissance de Fortune et comment elle vous a si longuement travaillée et pourquoy est que fortune infortune fort une. Et comme a icelle qui prent plaisir a lisre et ouyr disputations vertueuses et qui pourra mieulx jugier de la verité en ceste matiere que nul aultre, je lui envoie ce present traicté en me recommandant treshumblement a sa bonne grace.

Si nous voulons considerer, treschier Siegneur et amy, par les afchiennes histoires, les dames de hault et puissant estat qui orit esté malheureuses nous y trouverons deux raisons[s] a leur maiheurets. La premiere pour ce qu'elles ont eu quelque fois prosperite, et joye en ce monde, et Fortune prent

p. 308 :

plaisir de soy jouer des hommes et dames. Et toutes et quantefois les a eslevies, elle les veult tresbucher. Et son propre office est faire les haultes choses basses et basses haultes. L'autre raison est que par adventure mesdictes dames mal heureuses n'ont pas si bien gardé l'estat de noblesse dont elles sont parties comme devoient. Et, en delaissant le grant nombre de mesdictes dames qu'on pouroit trouver aux histoires, il me souvient pour ceste

heure d'aucunes assavoir est d'Olimpiades⁷⁹⁹, fille de Neoptolemus, roy de Pirothes, seur du roy Alexandre de Pirothes, femme du roy Philippe de Macedoyne et mere du roy Alexandre le Grant, laquelle fut fort combatue et a la fin abatue de Fortune. Mais elle eult paravant grande prospérité, tant par don de nature, estant si belle et honneste qu'on la regardoit comme chose singuliere et non pareille, et aussi pour estre nee de linaige ouquel avoient este plusieurs couronnes, sceptres et chaieres royaulx. Et pour les victoires de sondict mary Philippe, des triumphes de sondict filz Alexandre, elle fut encoires sus picionnee d'avoir aymé Neoptabalus, roi d'Egipte plusavant que sa raison de castité ne lui permectoit. Arsuyra⁸⁰⁰ semblablement fille du premier Tholomeus, roy d'Egipte, seur du roi nomme Philadelphus d'Alexandre, femme du roy Lismachus de Macedoine, donna bonne occasion a sa malheurté. Les trois Cleopatres malheureuses : la premiere, femme d'Alexandre surnomme Zebeuna⁸⁰¹, roy de Surie, et apres du roy Demetrius, et en tierces nopces du roy Anthiocus, fist tuer son fils Sceleucus et taicha a empoisonner son filz Crispus. La seconde, femme de Tholomeus, surnommee Ervegethes⁸⁰², royne d'Egipte, elle s'abandonna a Demetrius, roy de Surie. La tierce Cleopatre⁸⁰³, femme dudit Crispus habandonna legierement sondit mary et espousa Gizomus, fils dudit Anthiocus, tiers mari de la premiere Cleopatre dont, si elles eurent beaucoup de combatz de Fortune et furent malheureuses, il y a quelque cause et rayson. Je en diz autant de Zenobia⁸⁰⁴, fille du roy

⁷⁹⁹ **Olympias** (375 ACN-316 ACN), fille de Néoptolème I^{er}, elle est princesse d'Épire et épouse Philippe II de Macédoine en 356 ACN, alors qu'elle était prêtresse de Zeus. Ils ont un fils ensemble, Alexandre le Grand. Il semble qu'Olympias ait été impliquée dans l'assassinat de son mari, après que celui-ci ait jeté son dévolu sur une autre femme. (SMITH WILLIAM (éd.), *op. cit.*, vol. 3, Londres/New York, I.B. Tauris, 2007, p. 22-23.)

⁸⁰⁰ **Arsinoé II Philadelphie** (316 ACN-270 ACN), fille de Ptolémée I^{er} Sôter et de Bénérice I^{ère}, elle est la troisième femme de Lysimaque (général macédonien). Elle devient reine de Macédoine en 285 ACN. À la mort de son mari, elle s'enfuit et épouse son demi-frère Ptolémée Keraunos. Ses enfants sont ensuite tués par son demi-frère. Elle épouse ensuite son frère, Ptolémée II en 275 ACN et devient reine d'Égypte. (GRANDJEAN CATHERINE, HOFFMANN GENEVIÈVE, CAPDETREY LAURENT et CARREZ-MARATRAY JEAN-YVES, *Le monde hellénistique*, Paris, Armand Colin, 2008, p. 47-48.)

⁸⁰¹ **Cléopâtre Théa** (165 ACN-121 ACN), fille de Ptolémée VI *Philométor* et de Cléopâtre II, elle épouse en premières noces, Alexandre Balas, roi de Syrie en 150 ACN. Elle lui donne ensuite un fils. À la suite de tensions entre son père et son mari, Ptolémée IV la marie cette fois à Démétrios II *Nicator*, prétendant au trône. Ils montent ensuite sur le trône et elle lui donne trois enfants. Veuve, elle offre le trône et sa main au frère de Démétrios II, Antiochos VII *Sidôtès* et fait ensuite tuer le fils de ce dernier. (SMITH WILLIAM (éd.), *op. cit.*, vol. 1, p. 800.)

⁸⁰² Inidentifiable.

⁸⁰³ **Cléopâtre V Séléné** (135 ACN-69 ACN), fille de Ptolémée VIII Evergète II *Physcon* et de Cléopâtre III, elle est reine d'Égypte puis reine de Syrie. Elle épouse successivement son frère Ptolémée IX Sôter II *Lathyros*, puis son frère Ptolémée X Alexandre I^{er} vers 109 ACN. En 102 ACN, elle épouse Antiochos VIII Philométor Epiphane Callinicos *Grypos* sur ordre de sa mère. En 96 ACN, elle épouse son beau-frère Antiochos IX Philopator *Cyzicène* et en 95 ACN, elle épouse son gendre Antiochos X Philopator *Eusèbe*. (GRANDJEAN CATHERINE, HOFFMANN GENEVIÈVE, CAPDETREY LAURENT et CARREZ-MARATRAY JEAN-YVES, *op. cit.*, p. 176.)

⁸⁰⁴ **Septimia Bathzabbau Zénobie** (240 ACN-275 ACN), fille d'un notable Antiochos, elle épouse Odénat, prince de Palmyre. À la mort de son mari en 267 ACN, elle fait transférer les titres à son fils Wahballat et

d'Egypte, royne de Palermenoy, Rosmunda⁸⁰⁵, royne des Lombars, Brnehildy⁸⁰⁶, royne de France, femme du roy Sigisbert, de deux roynes Johannelle⁸⁰⁷, premiere ...

p. 309 :

et seconde de Naples⁸⁰⁸, car, qui voudra sercher bien avant les hystoires faisans mencion d'elles, l'on y trouvera quelque rayson pour oster toutes admirations de leurs dictes malheuretes.

Mais que dirons nous de la tresnoble dame, madame Marguerite d'Autrice, fille de tresnoble Maximilien, roy des Bomains, et de madame Marie de France, fille heritiere du nouveau Cesar, feu le duc Charles de Bourgoingne⁸⁰⁹, laquelle de autant et plus qu'elle est noble de lignaige, elle est tres noble de vertus et honnestete, et neantmoins a este tousjours combatue de Fortune ?

LE CHEVALIER.

C'est grant chose que vous dictes, car impossible seroit trouver une dame de plus ancienne et noble extraction ; et se les vertus avanchent la noblesse de son lignaige, c'est chose plustost divine que humaine; et en commenchant du costé du pere, laissons

le proclame empereur de Rome, elle est ensuite capturée par Aurélien. (SMITH WILLIAM (éd.), *op. cit.*, vol. 3, p. 1310-1311.)

⁸⁰⁵ **Rosemonde** (VI^e siècle), princesse Gépide, fille du roi Cunimond, elle épouse le roi lombard Alboïn. Elle le fait assassiner en 572 par son jeune amant. Ensuite, elle tente d'empoisonner ce même amant mais elle meurt de son propre poison. (WOLFRAM HERWIG, *op. cit.*)

⁸⁰⁶ **Bruneilde ou Brunehaut** (547-613), princesse wisigothe, elle épouse le roi des Francs, Sigebert I^{er} en 566. Après l'assassinat de Sigebert, elle épouse le fils de Chilpéric I^{er}, frère de son défunt mari, ce qui est considéré comme une trahison. Elle est une figure mal vue par ses contemporains et notamment par les chroniqueurs. (CAVANNA FRANÇOIS, *op. cit.*)

⁸⁰⁷ **Jeanne I^{ère} de Naples** (1326-1382), fille de Charles de Calabre et de Marie de Valois, elle devient reine de Naples, comtesse de Provence et princesse d'Achaïe. Son grand-père était Robert le Sage, roi de Naples et à sa mort, elle hérite du royaume, quand elle était encore mineure. Elle épouse André de Hongrie en 1344 mais il est assassiné un an plus tard. Elle épouse donc Louis de Tarente en 1346. Ils sont couronnés roi et reine de Naples en 1352. Ils doivent ensuite fuir en Provence lors de l'invasion hongroise. Finalement, elle épouse Othon IV de Brunswick-Gruvenhagen en 1376. Elle se marie de nombreuses fois pour se protéger contre ses ennemis. (GALASSO GIUSEPPE, *Naples médiévale : du duché au royaume*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014, p. 232, 246, 282.)

⁸⁰⁸ **Jeanne II de Naples** (1373-1435), fille de Charles III de Naples et de Marguerite de Durazzo, elle devient reine de Naples en 1414. Avant cela, elle épouse Guillaume de Habsbourg en 1401. Elle décide de se remarier lors de son couronnement et épouse donc Jacques II de Bourbon en 1415. Ce dernier est très jaloux des favoris de Jeanne et la fait emprisonner. Elle est libérée et prend un nouveau favori, qu'elle fait tuer par la suite. Elle n'a pas d'héritier. (*Ibid.*, p. 232.)

⁸⁰⁹ **Charles le Téméraire** (1433-1477), fils de Philippe le Bon et Isabelle du Portugal, il est considéré comme le dernier duc de Bourgogne et occupe la place de son père, à partir de 1467. Il se marie plusieurs fois et épouse Isabelle de Bourbon, qui lui donne son seul enfant, Marie de Bourgogne. En 1468, il épouse Marguerite d'York. Il est tué sur le champ de bataille le 5 janvier 1477 et laisse son royaume dans les mains de sa fille. (HASQUIN HERVÉ (dir.), *Dictionnaire d'Histoire de Belgique : Les hommes, les institutions, les faits, le Congo belge et le Ruanda-Urundi*, Namur, Didier Hatier, 2000, p. 108-109.)

l'empereur Frederick⁸¹⁰, tiers de ce nom, qui se voudra enquerir plus avant, trouvera que celui Charles, grant pere de la dicte dame, et Albert⁸¹¹, duc d'Austrice, roi de Hongrie et de Boheme qui sont de fresche memoire; mais, qui gaigna par ses merites et vaillances avoir le nom des grans et obtient que l'empire fut translatee de Grece en Allemaingne⁸¹², estoit de la dicte maison d'Austriche ; auquel succeda l'empereur Loys⁸¹³, son filz, surnomme Piteux; et apres, Lotharius⁸¹⁴, Charles le Chauve⁸¹⁵, Loys Balbus⁸¹⁶ et Loys⁸¹⁷, filz dudict Chauve, duc de Guienne, et Loys⁸¹⁸, duc de Baviere, enflant des enfians dudict Loys le Piteux, tous empereurs. Et, qui voudroit racompter leur faictz et prouesses dignes des tresgrans louenges et memoires, fauldroit laisser et rompre nostre principal propost. Sy regardons du coste de madicte dame, sa mere, ny a present ny eust oncques en ce monde enffans plus noble, car c'est tout cler que vient par droicte ligne des roys tres chrestiens de France, et, sans occuper le temps a parler des premiers et anchiens roys,

⁸¹⁰ **Frédéric III** (1414-1493), fils d'Ernest I^{er}, duc de Styrie et de Cymburge de Mazovie, il est choisi comme roi de Germanie à la mort de son cousin. Il est ensuite couronné empereur par le pape le 19 mars 1452. Il épouse Aliénor de Portugal avec qui il a deux enfants. (BODGAN HENRY, *op. cit.*)

⁸¹¹ **Albert II du Saint-Empire** ou Albert de Habsbourg (1397-1439), fils d'Albert IV de Habsbourg et de Jeanne de Bavière, il devient duc d'Autriche en 1404. Il épouse Élisabeth du Luxembourg, fille de l'empereur Sigismond I^{er} et est élu roi de Hongrie en 1437. (*Ibid.*)

⁸¹² **Charlemagne** (vers 742-814), fils de Pépin le Bref et de Bertrade de Laon, il est roi des Francs en 768 puis roi des Lombards en 774. Il est couronné empereur en 800, par le pape, Léon III. Considéré comme le premier père de l'Europe, il rassemble de nombreux territoires sous son autorité. (FAVIER JEAN, *op. cit.*)

⁸¹³ **Louis le Pieux** (778-840), quatrième fils de Charlemagne et de Hildegarde de Vintzgau, il est d'abord roi d'Aquitaine en 781 jusqu'en 814. Sacré empereur à la mort de son père, il épouse d'abord Ermengarde de Hesbaye qui lui donne deux fils, puis, Judith de Bavière qui lui donne un fils. Voulant diviser son territoire entre ses trois fils lors du traité de Verdun, il crée de nombreux conflits. (BÜHRER-THIERRY GENEVIÈVE, *art. cit.*)

⁸¹⁴ **Lothaire I^{er}** (795-855), fils aîné de Louis le Pieux et d'Ermengarde de Hesbaye, il est proclamé roi de Bavière en 814 et seul héritier du trône impérial. Ses frères, Louis le Germanique et Charles le Chauve, partagent l'héritage ensemble et s'opposent à ce dernier. Il divise également le territoire entre ses fils. Il épouse Ermengarde de Tours qui lui donne huit enfants. Il est empereur d'Occident de 823 à 855. (ROWLEY ANTHONY (dir.), *op. cit.*, p. 607.)

⁸¹⁵ **Charles II le Chauve** (823-877), fils de Louis le Pieux et de Judith de Bavière, il est roi de France à partir de 843-877 et empereur d'Occident à partir de 875. Il se bat contre ses frères pour obtenir des territoires dans l'Empire. (*Ibid.*, p. 199.)

⁸¹⁶ **Louis Balbus = Louis II de Germanie** (806-876), fils de Louis le Pieux et d'Ermengarde de Hesbaye, il reçoit une partie de l'Empire de Charlemagne en 843. Il épouse Emma de Bavière qui lui donne trois fils, Louis le Jeune, Charles III le Gros et Carloman de Bavière. (LAUER PHILIPPE (éd.), *Histoire des fils de Louis le Pieux*, Paris, Les Belles Lettres, 1964.)

⁸¹⁷ **Louis II le Bègue** (846-879), fils de Charles le Chauve et d'Ermentrude d'Orléans, il se révolte contre son père et devient roi d'Aquitaine de 867, puis roi de la France occidentale. (ROWLEY ANTHONY (dir.), *op. cit.*, p. 609.)

⁸¹⁸ **Louis II d'Italie** ou Louis le Jeune (825-875), fils de Lothaire I^{er} et d'Ermengarde de Tours, il devient roi d'Italie en 844 puis empereur d'Occident en 850. Il épouse Engelberge qui lui donne deux filles. (LAUER PHILIPPE (éd.), *op. cit.*, 1964.)

c'est chose toute commune que du roy Saint Loys⁸¹⁹ et de la royne Marguerite⁸²⁰, fille du Conte de Provence, fust ne le roy Philippes⁸²¹ qui espousa la royne Ysabeau⁸²², fille du roy Jacques d'Arragon ; et viendrent dudict mariage le roy Philippes le Beau⁸²³ et Charles⁸²⁴, Conte de Valois, son frere, et les trois enfans dudict Philippes le Beau regnierent l'un apres l'autre, c'est, assavoir, boys, surnommé ...

p. 310 : Louis Utin⁸²⁵, roy de Navarre, et Jehan⁸²⁶, son filz, qui morut en bas aage, et arres, Philippes⁸²⁷, conte de Poictiers, son oncle, qui mourut sans hoirs masles, et Charles⁸²⁸, conte de la Marche, aussi surnomme le Beau, qui mourut bien tost apres, delaissant sa femme grosse, laquelle acoucha d'une fille par quoy le royaume de France fust devolu par raison a Philippes⁸²⁹, due de Valois, filz dudict Charles et pere du roy Jehan⁸³⁰, pere du tresnoble chevalier et prince Philippes⁸³¹, surnomms le Hardy, duc de Bourgongne, frere

⁸¹⁹ **Louis IX**, ou Saint Louis (1214-1270), fils de Louis VIII et Blanche de Castille, il est né le 25 avril 1214 et monte sur le trône de France le 8 novembre 1226 à seulement douze ans. Appelé Saint Louis, il est considéré comme un saint durant sa vie et est canonisé en 1297. (LE GOFF JACQUES, *op. cit.*)

⁸²⁰ **Marguerite de Provence** (1221-1295), fille de Raymond Bérenger IV, comte de Provence et de Béatrice de Savoie, elle épouse Louis IX en 1234 et devient reine de France, à l'âge de treize ans. Elle lui donne douze enfans. (SIVÉRY GÉRARD, *op. cit.*)

⁸²¹ **Philippe III le Hardy** (1245-1285), fils de Marguerite de Provence et de Saint Louis, il est roi de France de 1270 à 1285. Il épouse Isabelle d'Aragon qui lui donne trois fils. Il épouse Marie de Brabant en secondes noces. (ROWLEY ANTHONY (dir.), *op. cit.*, p. 806-807.)

⁸²² **Isabelle d'Aragon** (1247-1271), fille de Jacques d'Aragon et de Yolande de Hongrie, elle épouse Philippe le Hardy et devient reine de France en 1270. Elle donne naissance à trois fils, dont Philippe le Bel. (*Ibid.*, p. 519.)

⁸²³ **Philippe IV le Bel** (1268-1314), fils d'Isabelle d'Aragon et de Philippe le Hardy, il monte sur le trône en 1285. Il épouse Jeanne de Navarre qui lui donne trois fils et une fille. Il meurt le 29 novembre 1314. (*Ibid.*, p. 807-808.)

⁸²⁴ **Charles de Valois** (1270-1325), fils d'Isabelle d'Aragon et de Philippe le Hardy, il est le frère de Philippe IV le Bel. Il ne règne pas sur la France mais donne son nom à la prochaine dynastie. (*Ibid.*, p. 1055.)

⁸²⁵ **Louis X le Hutin** (1289-1316) fils de Philippe IV le Bel et de Jeanne de Navarre, il monte sur le trône en 1289 et il épouse Marguerite de Bourgogne mais la répudie ensuite en 1314, pour la remplacer par Clémence de Hongrie. (*Ibid.*, p. 612.)

⁸²⁶ **Jean I^{er} le Posthume** (1316-1316), né après la mort de son père, Louis X le Hutin, il ne règne que quelques jours avant de mourir. (*Ibid.*, p. 530.)

⁸²⁷ **Philippe V le Long** (1293-1322), fils de Philippe IV et de Jeanne de Navarre, il est sacré roi de France à la mort de son neveu, Jean I^{er} le Posthume, en 1316. Il épouse Jeanne de Bourgogne en 1307, avec qui il n'a que des filles. Il meurt en 1322. (*Ibid.*, p. 809.)

⁸²⁸ **Charles IV le Bel** (1294-1328), troisième fils de Philippe IV le Bel et de Jeanne de Navarre, il n'était pas destiné à régner mais arrive au pouvoir en 1322. Il épouse Blanche de Bourgogne en 1308, qui est ensuite condamnée pour adultère. Il épouse donc Jeanne d'Évreux qui lui donne une fille, Blanche de France. (*Ibid.*, p. 199-200.)

⁸²⁹ **Philippe VI de Valois** (1293-1350), fils de Charles de Valois et de Marguerite d'Anjou, il est issu de la branche cadette de la maison capétienne (les Valois). Son accession au trône en 1328 est le résultat d'un choix politique pour éviter que la couronne ne se retrouve entre les mains d'un anglais. Il épouse d'abord Jeanne de Bourgogne avec qui il a deux enfans et il épouse ensuite Blanche de Navarre. (*Ibid.*, p. 809-811.)

⁸³⁰ **Jean II le Bon** (1319-1364), fils de Philippe VI et de Jeanne de Bourgogne, il est sacré roi de France en 1350. Il épouse Bonne de Luxembourg en 1332 avec qui il a quatre fils entre lesquels il divise une partie de son territoire. (*Ibid.*, p. 530.)

⁸³¹ **Philippe II de Bourgogne** ou Philippe le Hardy (1342-1404), dernier fils de Jean II le Bon et de Bonne de Luxembourg, il hérite des territoires de Bourgogne. Il épouse Marguerite de Flandre et ajoute d'autres

puisne du roy Charles le Quint⁸³², surnomme le Saige, de Loys⁸³³, duc d'Anjou et Jehan⁸³⁴, duc de Berry, lequel espousa madame Marguerite⁸³⁵ Comtesse de Flandres, et eurent dudict mariage Jehan⁸³⁶, pere du bon duc Philippes⁸³⁷, qui espoussa Ysabeau⁸³⁸, fille du roy de Portugal, duquel mariage vient le jadis noble duc Charles, pere de madicte dame Marie⁸³⁹, mere d'icelle, laquelle Fortune sy fort infortune ; parquoy, a sercher toutes les vielles et modernes genealogies des roynes et princesses, impossible seroit d'en trouver une plus haulte ne plus excellente, dont non sans cause je a desire ouyr comment vous dictes que madicte dame est autant et plus noble par ses vertus qu'elle est de lignie et extraction.

L'ACTEUR.

N'est pas bien aise, treschier seigneur et amy, racompter particulièrement les vertus qui sont assemblees en la personne de ma dicte dame et requiert bien plus grant entendement que je n'ay et eloquence dont j'en suis bien povre et mesmement de la langue franchoise, mais en passant nostre chemin je vous en diray ce qui m'en pourra souvenir et selon que la memoire et le temps me serviront. Et pour commencer d'icelle vertu qui est la principalle, assavoir religion envers Dieu, vous scavez comment madicte dame s'en

territoires au duché. Il mène une politique bourguignonne qui reste en harmonie avec la politique française. (VAUGHAN RICHARD, *op. cit.*)

⁸³² **Charles V le Sage** (1338-1380), fils de Jean II le Bon et de Bonne de Luxembourg, il est roi de France à partir de 1364. Son règne est marqué par la fin de la première partie de la guerre de Cent Ans. Il épouse Jeanne de Bourbon en 1350 et ils ont neuf enfants. (ROWLEY ANTHONY (dir.), *op. cit.*, p. 200.)

⁸³³ **Louis I^{er} d'Anjou** (1339-1384), fils de Jean II le Bon et de Bonne de Luxembourg, il est duc d'Anjou à partir de 1351. Il épouse Marie de Blois sans autorisation en 1360. Ils ont trois enfants. (*Ibid.*, p. 623.)

⁸³⁴ **Jean I^{er} de Berry** (1340-1416), fils de Jean II le Bon et de Bonne de Luxembourg, il reçoit le titre de duc de Berry en 1360. En 1369, il reçoit de son frère Charles V le comté d'Auvergne et de Boulogne. Il épouse d'abord Jeanne d'Armagnac en 1360 avec qui il a sept enfants. En 1390, il épouse en secondes nocces Jeanne d'Auvergne. (AUTRAND FRANÇOISE, *Jean de Berry : l'art et le pouvoir*, Paris, Fayard, 2000.)

⁸³⁵ **Marguerite III de Flandre** (1350-1405), fille de Louis de Male, comte de Flandre, et de Marguerite de Brabant, elle est l'héritière de nombreux territoires. En 1369, elle épouse Philippe le Hardi et devient duchesse de Bourgogne. Elle accouche de huit enfants. (DE HEMPTINNE THÉRÈSE, « Marguerite de Male », art. cit.)

⁸³⁶ **Jean I^{er} de Bourgogne**, dit Jean sans Peur (1371-1419), fils de Philippe le Hardi et de Marguerite de Flandre, il reçoit le titre de duc de Bourgogne en 1404. Il épouse Marguerite de Bavière en 1385. Ils ont sept filles et un fils, Philippe le Bon. Il continue la politique de son père pour accroître la puissance du duché. Il est assassiné en 1419. (SCHNERB BERTRAND, *op. cit.*)

⁸³⁷ **Philippe le Bon** (1396-1467) fils de Jean sans Peur et de Marguerite de Bavière, il est duc de Bourgogne et prend la place de son père à partir de 1419. Se trouvant à la tête de territoires importants, il s'écarte petit à petit de la politique française pour développer un « État » bourguignon. (BONENFANT PAUL et BONENFANT-FEYTMANS ANNE-MARIE, *op. cit.*)

⁸³⁸ **Isabelle de Portugal** (1397-1471), fille de Jean I^{er} de Portugal et de Philippa de Lancastre, elle épouse Philippe le Bon en 1430. Femme raffinée et intelligente, elle donne naissance à trois enfants. (SOMMÉ MONIQUE, *op. cit.*)

⁸³⁹ **Marie de Bourgogne** (1457-1482), fille de Charles le Hardi et d'Isabelle de Bourbon, elle succède à son père aux côtés de Maximilien d'Autriche avec qui elle a deux enfants. Elle meurt dans un accident de chasse en 1482. (HASQUIN HERVÉ (dir.), *op. cit.*, p. 430.)

acquitte, car elle n'est pas contente faire seulement ce que nous est ordonne par les commandemens de Dieu et sainte mere Eglise, mais en fait beaucoup plus en oraisons, pryeres, l'aumosnes et contemplations ; et, pardessus ce que requiert la condition des femmes, elle occupe grant partie de son temps a estudier la sainte escripture et semble a l'ouyr parler qu'elle n'ayt faict autre chose toute sa vye ; et ne fay point de doubte que la vierge Emilia⁸⁴⁰ tant renommée

p. 311 :

apres les Romaines ne fut oncques de plus grant vouloir, estude et amour envers la religion que ma dicte damme est et vault bien qu'on dye qu'elle est le vray temple d'honneur et de vertus, lequel le bon Marcus Marcellus⁸⁴¹ fist premierement bastir apres avoir eu la victoire de Saraguse en l'isle de Cecille, car, pour quelque grant affaire que madicte dame aye, ne laissa oncques le service de Dieu, en ensuyvant la louable coustume de ses predecesseurs et l'exemple du bon Metellus⁸⁴², lequel deffendit a Postumius, consul des Romains, de aller combattre les ennemis, qui venoient contre lui et estoient bien approuchiez, que premierement le sacrifice ne fuist parachevé. Elle a aussi eu tousjours souvenance en ses tribulations⁸⁴³ de la loy anchienne des Romains, laquelle fut faicte apres la bataille de Cannes⁸⁴⁴ en laquelle bataille furent tuez des Romains en grant nombre dont quasy toutes les dames de la ville menoient grant doeil, chouchies en terre et ccuvertes de noir, les unes pour leurs marys, les autres pour leurs enffans, peres ou freres, et fut dit qu'il ne fut loisible⁸⁴⁵ aux dammes des Romains mener doeil plus que trente jours pour povoir faire le service et ceremonies a Ceres, et, par ainsi obeissant a la dicte loy, lesdicte dames, leurs larmes sechies, laisserent l'abillement de noir et prindrent les

⁸⁴⁰ « La vierge Emilia », comme elle nommée dans l'ouvrage de Riccio, fait apparemment référence à une femme très pieuse, Emilia, en l'honneur de qui Marcus Claudius Marcellus fait bâtir un temple après sa victoire à Syracuse durant la deuxième guerre punique. (FARNOUX COMBET BERNARD, *op. cit.*)

⁸⁴¹ **Marcus Claudius Marcellus** (268 ACN-208 ACN), général romain, il est un héros lors de la deuxième guerre punique. Son nom est généralement rattaché à sa victoire contre le Gaulois Viridomarus et à la prise de Syracuse. (SMITH WILLIAM (éd.), *op. cit.*, vol. 2, p. 927-931.)

⁸⁴² **Quintus Caecilius Metellus Numidicus** (152 ACN-91 ACN), homme politique romaine, qui vient de la famille des Caecilii Metelli. Il prend également le commandement de la guerre contre Jugurtha. Il défend à Spurius Postumius Albinus de se battre durant la guerre de Jugurtha et lors d'une commission, le consul est ensuite condamné. Il triomphe en 106 contre les Numides et est acclamé à Rome. Il est considéré comme un bon général dans une période où la plupart des politiciens romains sont corrompus. (*Ibid.*, p. 1059.)

⁸⁴³ Tribulation = tribulance (GODEFROY FRÉDÉRIC, *op. cit.*, tome 8, p. 70.)

⁸⁴⁴ La bataille de Cannes est une bataille majeure de la deuxième guerre punique qui a lieu le 2 août 216 ACN. L'armée de Carthage menée par Hannibal Barca bat l'armée romaine, qui est pourtant bien plus nombreuse. C'est une bataille très sanglante qui se résulte par la mort de 45 000 fantassins et de 2700 cavaliers. (SMITH WILLIAM (éd.), *op. cit.*, vol. 3, p. 333-341.)

⁸⁴⁵ Loisible : loisible, permis ou Loisiblement : d'une manière permise, licite. (GODEFROY FRÉDÉRIC, *op. cit.*, tome 5, p. 22.)

habillemens blans pour sacrifier en la maniere accous tumie dont Valerius le Grant⁸⁴⁶ dist que les dieux eulrent honte veoir sy grant constance auz dames que, pour quel que mal que leur avoient fait, ne laisserent pourtant de les servir et sacrifier a eulx en prenant les maulx en bonne pacience et pour se deliberent de ne leur faire plus de mal, ce que je espere que adviendra a madicte dame, laquelle, pour quelque doeil et adversité qu'elle ait eu, n'a jamais pourtant habandonns le service de Dieu.

Au regard de la chastete et pudicie⁸⁴⁷, qui depend de la vertu de attemperance, de laquelle je parleray premierement pour ce que c'est la vertu qui est principalement requise avoir les femmes, je ne scay ou l'on la pouroit trouver plus grande que en la personne de madamme avant dicte, car ses parolles, sa contenance et ses euvres sont toutes plaines de chastité et observance de pudicice. Et ensuyt tres bien le dict des saiges qu'i[l] ne se fault point seulement garder ...

p. 312 :

de faire mal, mais encoires de quelque suspicion de mal, et, par tous les pays et regions esquelles elle a este, n'a pas vescu selon la qualite de son jeune et bas eage, mais a este tousjours vielle de sens ; et les louenges lesquelles Valerius le Grant baille au deuxieme chapittre de son tiers livre a ceulx qui en leur enfance se sont montrez par vertu de plus grant eage, on les peult bien donner a ma dicte dame. Ne Ypona⁸⁴⁸, fille de Grece, laquelle disoit que les femmes sont en vye tandiz que gardent leur honneur, ne peult aller devant elle, ne aussi la noble Lucretse⁸⁴⁹, romaine, qui est le chief et capitaine de toutes dames pudiques et chastes, ne les sept femmes de sept chevaliers allemans qui vouldirent plustost morir que s'abandonner a autres apres la mort de leur dis maris⁸⁵⁰, ne

⁸⁴⁶ **Valère Maxime** (I^{er} siècle PCN), historien et moraliste romain, il écrit *Facta et dicta memorabilia* entre 24 et 31 PCN, dans lequel il reprend des anecdotes et exemples romains des guerres civiles (récits de la proscription). Il offre un point de vue moral sur ces guerres. L'œuvre de Valère Maxime est souvent réutilisée durant le Haut Moyen Âge. (COMBES ROBERT (éd.), *Valère Maxime. Faits et Dits Mémorables*, Paris, Les Belles Lettres, 1995.)

⁸⁴⁷ Pudicie : pudicité, pudeur (chasteté), (GODEFROY FRÉDÉRIC, *op. cit.*, tome 6, p. 455.)

⁸⁴⁸ **Hippo** (I^{er} siècle ACN), est un exemple de chasteté pour Valère Maxime. Elle est enlevée par une flotte ennemie et décide de sauver sa chasteté en sautant à la mer. Sa réputation était connue des Grecs, pendant des siècles. (NISARD DÉSIRÉ (dir.), *Cornelius Nepos, Quinte-Curce, Justin, Valère Maxime, Julius Obsequens. Œuvres complètes*, Paris, Firmin Didot Frères, 1871, p. 704.)

⁸⁴⁹ **Lucretse** (509 ACN), femme violée et, par peur de salir le sang des ancêtres de son mari, se donne la mort. Cette histoire fait partie des récits légendaires du passage de la royauté à la République à Rome. Elle est considérée comme un *exemplum* par les Romains, un modèle à suivre. (SMITH WILLIAM (éd.), *op. cit.*, vol. 2, p. 828.)

⁸⁵⁰ Femmes des Teutons qui se sont pendues après la victoire de Caius Marius en 102 ACN à la bataille d'Aix, parce qu'il avait refusé de les envoyer aux Vestales. (TODD MALCOLM, *The early Germans*, 2^e éd., Malden, Blackwell Publishing, 2004.)

Penelopes⁸⁵¹, qui garda sy longuement la foy a son mary Ulixes, ne Virinia⁸⁵², romaine que requist d'estre tuie par les mains de son pere pour echapper de non perdre sa pudicie, ne toutes les autres qui de chasteté sont louies seroient mal contentes d'avoir ma dicte damme en leur compaignie ; et en avons une sy grande cuidence, car, en quelque pays et estrange nation ou elle a demouré, ung chascun luy donne louenge d'avoir tresbien gardé son honneur que, pour avoir esté et estre belle, elle en est digne de plus grant louenge, veu que, comme diet Franchisque Petrarcha⁸⁵³, n'est chose trop commune retrouver beaute et chastete unyes longuement ensemble.

Regardons aussi la vertu de fortresse⁸⁵⁴ qu'on a trouvé et treuve en ma dicte dame, car tous les cas contraires et adver sitez qu'elle eult jamais, et en a eu autant et plus que eult oneques dame de son estat, ne lui firent oncques changier contenance. On loue fort apres les Romains de la vertu de fortresse une damme de Romme nommée Chelya⁸⁵⁵, laquelle fut donnée en ostage a Porsena, roy de Thouscane, pour ce qu'elle trouva fâçon d'eschapper et sur ung cheval gaya la ...

p. 313 :

riviere du Timbre, congrega et advertist ceulx de la ville lesquelz ledict roy Porsena tenoit assieges, dont par sa vertu ledict Porsena fut constraint habandonner ledict siege. Samblablement en loue Porcia⁸⁵⁶, fille de vieux Caton, car, sachant que son mary, Brutus, avait entrepris de tuer Cesar doubtant qu'il ne fallist de son entreprise et fut mis a mort ou quel cas elle ne vouloit plus vivre, d'un costeau a coper les ongles se blessa fort pour

⁸⁵¹ **Pénélope**, fille d'Icarios et épouse d'Ulysse, elle est un personnage de la mythologie grecque que mentionne Homère dans *L'Iliade* et *L'Odyssée*. Elle est connue pour avoir attendu pendant vingt ans le retour de son mari, refusant les offres des hommes qui voulaient l'épouser. (SMITH WILLIAM (éd.), *op. cit.*, vol. 3, p. 183-184.)

⁸⁵² **Verginia** est une héroïne de la période archaïque de la République romaine. Appius Claudius épris d'elle, veut s'en emparer en 449 ACN. Pour empêcher cela, son père lui plonge un couteau dans le cœur. Son histoire est racontée par Tite-Live, Denys d'Halicarnasse mais également Boccace et d'autres auteurs. (*Ibid.*, p. 1268.)

⁸⁵³ **Pétrarque** ou Francesco Petrarca (1304-1374), fils de Pietro di Ser Parenzo, est un érudit, poète et humaniste florentin. C'est un grand auteur de la littérature italienne aux côtés de Dante et de Boccace. Il écrit en latin et en italien et participe à l'humanisme italien durant la Renaissance. (DOTTI UGO, *Pétrarque*, trad. de l'italien, Paris, Fayard, 1991.)

⁸⁵⁴ Fortesse : fortece : force, courage (GODEFROY FRÉDÉRIC, *op. cit.*, tome 4, p. 99.)

⁸⁵⁵ **Clélie** (507 ACN), héroïne romaine qui aide son peuple dans la guerre contre Porsenna, roi étrusque. Otage de ce dernier, elle s'enfuit pour prévenir Rome de l'arrivée de l'ennemi. Elle est ensuite rendue à Porsenna. Face à son courage, ce dernier lui permet de partir avec les otages qu'elle veut et elle choisit les femmes et les enfants, afin d'éviter que leur pudeur ne soit atteinte. (SMITH WILLIAM (éd.), *op. cit.*, vol. 3, p. 502-503.)

⁸⁵⁶ **Porcie** (73 ou 64 ACN-42 ACN), fille de Caton d'Utique, elle épouse Brutus en secondes noces. Effrayée que son mari ne revienne pas lors de son entreprise pour tuer Jules César, elle panique et tombe dans les pommes. Mais elle reste courageuse et est admirée pour ses actions. Elle était la seule femme à connaître la conspiration contre César. (*Ibid.*, p. 497-498.)

assayer la facon de soy povoir tuer au cas que mal fust advenu a la personne de sondict mary, Brutus. La femme aussi de Astrobale de Cartage⁸⁵⁷, quant elle vit la ville prise et le feu mis dedens par les Romains, embrassa trois enfants qu'elle avoit, et avecq eulx se getta dedens ledict feu pour soy garder de venir entre les mains de ses ennemis. Mais je croy que, qui voudra bien considerer les fortunes qui sont advenues a ma dicte dame et comment elle les a portees, fault qu'i[l] confesse qu'elle vault bien d'estre nombree au nombre de les susdictes dammes. Ne les deux damoiselles de Saraguse⁸⁵⁸ a des quelles parle aussi Valerius au IIe chapitre de son troysime livre ne monstrent oncques sy grant cueur et vertu de forteresse que nous avons eu montrer a ma dicte dame en cesdictes grans cas et adversitez.

De la vertu de prudence qui est d'avoir souvenance des choses passies considere les presentes et icelles qui peuvent advenir, on se apperceut assez a oyr parler ma dicte dame, veu aussi que ses subjectz et serviteurs dient franchement que oncques ne furent mieux conduicz et gouvernes que de son temps ont estez et par sa prudence et est bien aise a cognoistre quant elle dist que les grans Seigneurs et Seignouries par les travaulx et affaires sont excitez en ensuyr vertus et par trop repos et tranquillité deviennent paresseux comme disoit le bon Appius Claudius⁸⁵⁹ du peuple de Romme et tout ainsi qu'elle le dict le meet en oeuvre et execution pour ce que ne fut oncques oysive et sans quelque louable exercice. Et est grandt signe de prudence a l'ouyr dire ce que Themistocles⁸⁶⁰ commeunement disoit estre besoing que les hommes et femmes se gardent non seulement de mal faire mais de mal penser, pour ce que autant Dieu sceit la mauvaise pensee que la mauvaise operation. Valerius le Grant loue fort Publius Crassus⁸⁶¹ lequel avoit ...

⁸⁵⁷ **Femme de Hasrubal le Boétharque**, un général carthaginois qui participe au siège de la ville par les Romains. Face à la trahison de son mari, elle égorge ses enfants sous ses yeux et se précipite ensuite dans les flammes pour ne pas tomber entre les mains des Romains. (*Ibid.*, vol. 2, p. 359.)

⁸⁵⁸ **Les deux jeunes filles de Syracuse** qui sont mentionnées par Valère Maxime. La première, Harmonia, fille du roi Gélon, voit toute sa famille assassinée par une révolte et, alors que ses ennemis la cherchent, une autre jeune fille met ses habits et prend sa place. Elle meurt par immolation et Harmonia, face à un tel courage, décide de révéler sa réelle identité et est tuée. (NISARD DÉSIÉ (dir.), *op. cit.*, p. 627.)

⁸⁵⁹ **Appius Claudius Caecus** (340 ACN-273 ACN), homme d'état et auteur romain, il devient censeur en 312 ACN et consul en 307 ACN. Il est le premier écrivain latin connu, qui fait notamment des discours sur le droit mais également des ouvrages moraux et de nombreuses réformes au sein de l'armée. (SMITH WILLIAM (éd.), *op. cit.*, vol. 1, p. 767.)

⁸⁶⁰ **Thémistocle** (524 ACN-459 ACN), homme d'état et stratège athénien, il vient d'une famille de petits commerçants et il joue un rôle important lors de la deuxième guerre médique. Plutarque écrit notamment un ouvrage consacré à sa vie. (*Ibid.*, vol. 3, p. 1026-1030.)

⁸⁶¹ **Publius Licinius Crassus Dives** (mort en 54 ACN), fils de Marcus Licinius Crassus, il participe à la guerre des Gaules et la guerre parthique. En tant que légat, il seconde Jules César. Il est à l'origine de plusieurs victoires dans ces contrées. (*Ibid.*, vol. 1, p. 858.)

p. 314 :

en son armee gens de quatre ou cinq langues et en administrant parloit la langue de la quelle estoient les playdoians par devant lui. Loué aussy le roy Mitridates⁸⁶² qui parloit de xxii langues subgettz a lui et le roy Cyrus⁸⁶³ qui scavoit le nom et surnom de tous ses gens d'armes. Je croy qu'i[l] soit plus a louer madicte dame qui parle sy bien les langues de tous les pays ou elle a este et de gens qui ont este a son service comme se elle fut nee de leur pays. Les Romains ont fort loué Hortensea⁸⁶⁴, fille de Quinto Hortensio pour ce que le Triumviratus de Rome avait impose ung grant tribut aux dames de la ville, et ne se trouvoit homme que voulsist parler pour elles ne deffendre leur cause. La dicte Hortensia en print la charge et en parla par sy bonnes raisons a qu'elle obtint une partie de l'intention des dames. Samblablement on loue de saigesse et eloquence une femme nommee Amesia⁸⁶⁵ pour avoir bien deffendu sa cause en jugement. Helas, treschier Seigr et amy, que, se nous voulons bien considerer la puissance que madicte dame a en savoir, bien persuader ayant regard a ce que nous en avons ouy, je suys sceur qu'il ne se trouveroit homme qui ne fuist enclin de accorder a ce qu'elle voudroit.

Se nous voulons aussy parler de Justice, qui est une constante et perpetuelle volonte de rendre a chascun ce que luy appertient et par laquelle vertu la raison est dame de convoitise, et l'on ne extime profitable ce que n'est honnourable, dont aussy dependent foy et juste liberalite⁸⁶⁶. A ce que jay ouy dire, ne fut oncques en lieu madicte dame ou elle n'ayt este merueilleusement louée de justice. Et sur sa foy oncques personne fut deceu. Et au regard de liberalite, on peult dire d'elle ce qui est escript d'un Gilles Agrigentinus⁸⁶⁷, lequel estoit plus empecha la distribution de ses biens par juste liberalite

⁸⁶² **Mithridate VI Eupator** ou Mithridate le Grand (132 ACN-63 ACN), fils du roi du Pont Mithridate V *Evergète*, il se distingue par le don des langues et tente de renverser la domination romaine en Asie et en Grèce. Il devient roi du Pont en 120 et roi du Bosphore en 108 ACN. (GRANDJEAN CATHERINE, HOFFMANN GENEVIÈVE, CAPDETREY LAURENT et CARREZ-MARATRAY JEAN-YVES, *op. cit.*, p. 193-198.)

⁸⁶³ **Cyrus II** ou Cyrus le Grand (600 ACN-530 ACN), fils de Cambyse I^{er}, il est le fondateur de l'Empire perse et le successeur du royaume mède. De nombreux mythes racontent des versions différentes concernant sa naissance et son enfance. Son règne est marqué par des conquêtes importantes ; il soumet les Mèdes, la Lybie, les villes d'Ionie et l'Empire néo-babylonien. (BRIANT PIERRE, *Histoire de l'Empire perse, de Cyrus à Alexandre*, Paris, Fayard, 1996.)

⁸⁶⁴ **Hortensia** (42 ACN), fille du consul Quintus Hortensius Hortalus, elle devient une oratrice connue lors du Second Triumvirat. Elle permet notamment d'annuler une taxe sur les femmes romaines riches. (SMITH WILLIAM (éd.), *op. cit.*, vol. 2, p. 525.)

⁸⁶⁵ **Amésia Sentia**, mentionnée par Valère Maxime, elle est traduite en justice et plaide sa cause devant les juges. Elle le fait avec beaucoup de talents et d'énergie et elle est acquittée. Elle révèle ainsi, sous les traits d'un homme, l'âme d'un homme et elle reçoit donc le nom d'Androgyne. (NISARD DÉSIÉ (dir.), *op. cit.*, p. 757-758.)

⁸⁶⁶ Libéralité : liberté (GODEFROY FRÉDÉRIC, *op. cit.*, tome 4, p. 772.)

⁸⁶⁷ **Gillias d'Agrigente**, mentionné par Valère Maxime, il est admiré pour sa libéralité. Durant toute sa vie, il fait preuve de grande générosité. En effet, il a une énorme richesse à sa disposition mais il ne manque

que les a amassés. Le grant Valerius loue sur tous les aultres Fabius Maximus⁸⁶⁸ de liberalité pour ce que, quant le senat faillist a payer l'argent de la renchon des personnes, fist vendre son patrimoine pour faire le payement, disant qu'il vouloit plustost estre povre de biens que le Seignoirye de Rome fu povre de foy. Or il est advenu souventes foys que, quant madicte dame a este requise ayder quelque gentil homme pour luy faire avoir quelque argent ou biens, se ...

p. 315 :

elle ne pavoit impetrer tout ou partie de sa demande, elle donnoit du sien propre, et vouloit plustost avoir moins de bien que l'on eust perdu la foy et espoir qu'on avoit en elle. C'est bien resamblé a Fabius Maximus qui est tant loue de liberalite, et a la dame de Canousa⁸⁶⁹ laquelle, apres la dicte deffaicte des Romains a Cannes, nourrit loing temps dix mil hommes des relicques du camp des Romains, car, veu les povres gentilz⁸⁷⁰ hommes en grant nombre que ma dicte dame a aydé et secouru de ses biens en quelque part qu'elle ayt esté, elle n'est gaires moins digne de louenge que les dessus nommez.

Que dirons nous de l'amour et foy qu'elle a porte et garde a Messrr. ses dicts marys ? Je ne scay se madame eust faict le tour que fist la femme de Scipion Affricquan⁸⁷¹, laquelle, sachant que sondict mary aymoît une des filles de la maison, elle le dissimula pour non estre cause de faire noter son dict mary d'incontinence⁸⁷². Bien suis sceur que ma dicte dame auroit bien faict ce que fist Thuria⁸⁷³, femme de Quintus Lucretius, laquelle exposa

jamais de donner et de faire des présents aux personnes qui viennent chez lui, de donner de l'argent pour la construction de bâtiments publics, etc. (NISARD DÉSIÉ (dir.), *op. cit.*, p. 671.)

⁸⁶⁸ **Quintus Fabius Maximus Verrucosus** (275 ACN-203 ACN), mentionné par Valère Maxime, il est admiré par la postérité. Il a racheté à Hannibal un certain nombre de prisonniers contre une rançon. Le sénat refuse de payer cette rançon et il décide donc de vendre son seul bien afin de la payer. Il se sacrifie pour sa patrie. (*Ibid.*, p. 669-670.)

⁸⁶⁹ **Busa, dame de Canuse** (216 ACN), mentionnée par Valère Maxime, elle fait preuve de libéralité en nourrissant dix mille citoyens de la ville de Cannes après sa destruction. Toutefois, contrairement à Fabius qui finit pauvre, elle garde une grande partie de sa richesse. (*Ibid.*, p. 670.)

⁸⁷⁰ Gentilz : noble, vaillant (GODEFROY FRÉDÉRIC, *op. cit.*, tome 4, p. 263.)

⁸⁷¹ **Aemilia Tertia** (230 ACN-163 ACN), fille de Lucius Aemilius Paullus, elle fait partie d'une des cinq plus importantes familles patriciennes de Rome. Elle est l'épouse de Scipion l'Africain et ils ont quatre enfants. Elle témoigne d'une importante loyauté pour son mari. Valère Maxime raconte l'histoire de l'infidélité de Scipion qu'Aemilia garde secrète. Il estime ainsi que cette discrétion est une qualité requise chez les femmes. (SMITH WILLIAM (éd.), *op. cit.*, vol. 1, p. 29.)

⁸⁷² Incontinence : vice opposé à la continence. (GODEFROY FRÉDÉRIC, *op. cit.*, tome 4, p. 366.)

⁸⁷³ **Curia ou Turia, Thuria** (60 ACN-5 ACN), femme de Quintus Lucretius Vespillo, elle vient d'une famille de patriciens romains. Ils n'ont pas eu d'enfants. Elle est très loyale et dévouée à son mari. Elle est mentionnée par Valère Maxime comme un exemple de femme honorable et morale. (SMITH WILLIAM (éd.), *op. cit.*, vol. 3, p. 1191.)

son corps a mort pour saulver la vie de son mary. Et ce que fist Sulpicia⁸⁷⁴, femme de Lentulus, laquelle volontairement suivyt son mary en exile en abité de chamberiere.

De la vertu d'atempérance⁸⁷⁵, dont viennent pacience, constance et abstinence, les Romains louent merueilleusement d'icelle vertu Furius Camilius⁸⁷⁶ plus pour vaincre soymesme que d'avoir vaincu les ennemys, car il ne fuyt oncques adver site ne aussy ambrassa jamais a grant haste les prosperitez. On[t] loud aussy Marcus Marcellus de la vertu d'atempérance pour avoir luy mesme mis dedens le Senat de Rome les Ceciliens qui se vouloient plaindre de luy, et, quant la sentence fut donnee contre eulx, requierent mercy et pardon audict Marcellus et qu'il les voulzist recevoir en sa grace, ce qu'il fist de tresbon coeur. La royne Cleopatra envoya prisonniers a Marcus Bibulus⁸⁷⁷, consul des Romains, ceulx qui avoient tué deux enfians dudict Bibulus en Egipte, lesquelz renvoya sans leur malfaire, dont est fort loué de la vertu d'atempérance. Samblablement Theopompus⁸⁷⁸, roy des Partaimes est loué d'atempérance pour avoir ordonne a son

p. 316 :

royaulme ung officier, lequel avoit povoir de corriger les faultes des roys, et a la royne, sa feme, qui s'en plaignoit, lui disant qu'il ne debvait laisser moindre puissance a ses enfians que son pere avoit laisse a luy, respondit que leur volloit lassier moins de povoir mais de beaucoup plusgrant durie. Je croy que qui voudra bien enquerir trouvera a madicte dame tous les actes d'atempérance qui ont este louez parci devant et Sempronia⁸⁷⁹, seur de Thiberius et Gayus Graches, n'a merité d'estre de la vertu de constance plus que madicte dame.

⁸⁷⁴ **Sulpicia** (69 ACN-14 ACN), femme de Lentulus Crussellio, elle est également mentionnée par Valère Maxime car elle représente un exemple parmi les femmes. Son mari étant considéré comme un hors-la-loi, il s'enfuit de Rome et le suit habillée comme une esclave. (*Ibid.*, p. 911.)

⁸⁷⁵ Atempérance : modération, retenue, tempérance. (GODEFROY FRÉDÉRIC, *op. cit.*, tome 1, p. 167.)

⁸⁷⁶ **Marcus Furius Camillus** (IV^e siècle ACN), général et homme d'État romain, il se distingue comme un brillant chef d'armées. Il participe à la prise de Véies, cité rivale de Rome. Il permet une expansion territoriale romaine. Il est parfois considéré comme le second fondateur de Rome. Il représente le modèle du chef qui respecte le droit même si cela va à l'encontre de ses intérêts. (SMITH WILLIAM (éd.), *op. cit.*, vol. 1, p. 591.)

⁸⁷⁷ **Marcus Calpurnius Bibulus** (102 ACN-48 ACN), homme politique opposé à Jules César, il fait partie du parti conservateur des optimates. Il est le mari de Porcia, fille de Caton. Il envoie ses deux fils pour rétablir Ptolémée Aulète mais ceux-ci sont assassinés. Quand Cléopâtre VII renvoie les meurtriers à Bibulus, il refuse de se venger. (*Ibid.*, p. 487-488.)

⁸⁷⁸ **Theopompe de Sparte** (VIII^e-VII^e siècle ACN), roi de Sparte qui règne à la suite de son père Nicander. Il est à l'origine de la première guerre contre la Messénie. (*Ibid.*, vol. 3, p. 1092.)

⁸⁷⁹ **Sempronie**, fille de Cornelia et petite-fille de Scipion l'Africain, elle est la sœur des Gracques et la femme de Scipion Emilien. Elle est soupçonnée d'avoir contribuer à la mort de son mari. (*Ibid.*, p. 777.)

Au regard de l'humanite et gratitude de madicte dame, elle ne peult estre comparee a a Alexandre le Grant⁸⁸⁰, lequel est loue de humanité pour ce que a son triumphe pour la victoire de Darius, roy de Perse, en passant par les chemins, vit ung simple gendarme vieux de Macedoyne fort malade pour le grant froit et fist arrester son chariot et le fist metre dedans et le mena avecq luy a sondict triumphe. Et aussy que, estant au lict de sa malladie, permectoit tous les serviteurs venir denvers luy, et se levoit pour les recoiellier⁸⁸¹ et ambrasser ; et qui voudra noter tous les actes de humanité desquelz madicte dame a use envers ses serviteurs, parens et amis, on en trouvera beaucoup plus dignes de plusgrant louenge, lesquelz avanchent ainchois⁸⁸² l'humanité du roy Anthigonus⁸⁸³ de laquelle usa envers le chief du roy Pirrus et Hellenus, son filz, et ne faiz point de doubte qu'elle vault bien estre comparee a Venturia⁸⁸⁴, mere, et Volumnia⁸⁸⁵, femme de Coriolanus, lesquelles obtinrent que par decret fut dit a Rome que, se les hommes rencontroient les dames, leur devoient faire place et les laisser passer par leurs chemins sans les rompre ou desvoyer. Et tout ce que je en ay dict n'est pas la centysme partye qui sont en elle.

LE CHEVALIER.

J'ay esté bien ayse, tres hier amy, d'ouyr les vertus que avez recompté estre en madicte dame et d'autant plus me donne merveille comme Fortune infortune fort une. Et pour vous dire de ses fortunes ce que m'en pourra souvenir, en ...

p. 317 :

⁸⁸⁰ **Alexandre le Grand** (356 ACN-323 ACN), fils de Philippe II de Macédoine et élève d'Aristote, il est le roi de Macédoine et rassemble de nombreux peuples sous son autorité en conquérant des territoires jusqu'à l'Inde. Il voulait conquérir une grande partie de l'Europe orientale. (BRIANT PIERRE, *Alexandre le Grand*, 6^e éd., Paris, PUF, 2005.)

⁸⁸¹ Recoiellier : recoillir ou reccueillir : rassembler, ramasser, recueillir. (GODEFROY FRÉDÉRIC, *op. cit.*, tome 6, p. 698-699.)

⁸⁸² Ainchois : ançois, avant (*Ibid.*, tome 1, p. 189.)

⁸⁸³ **Antigone II Gonatas** (277 ACN-239 ACN), fils de Démétrios Poliorcète, il devient roi de Macédoine après avoir repoussé l'invasion des Galates et installe donc la dynastie Antigonide sur le trône. Il bat Pyrrhus, roi d'Épire qui meurt lors de la bataille mais son fils est épargné. (GRANDJEAN CATHERINE, HOFFMANN GENEVIÈVE, CAPDETREY LAURENT et CARREZ-MARATRAY JEAN-YVES, *op. cit.*, p. 51-56.)

⁸⁸⁴ **Veturia** (V^e siècle ACN), mère de Gaius Marcus Coriolanus, elle vient d'une famille patricienne qui a permis à son fils d'être impliqué dans la politique romaine. Elle a réussi à convaincre son fils de ne pas attaquer Rome. Elle est honorée par les Romains pour son courage, son patriotisme et sa force. Un temple pour la déesse Fortune a été construit en son honneur et ceux d'autres femmes. (SMITH WILLIAM (éd.), *op. cit.*, vol. 3, p. 1251.)

⁸⁸⁵ Plutarque prétend que le nom de Veturia, mère de Gaius Marcus Coriolanus, était Volumnia. Il n'existe pas de mention d'une femme de Coriolanus. (PLUTARQUE, *The Lives of the Noble Grecians and Romans*, Canada, Random House of Canada, 2000.)

commençant des la première, elle perdit madame sa mere, estant en eage de trois ou environ, qu'est ung grant malheure aux enfians, duquel se plangoit Saphos⁸⁸⁶, disant que, devant qu'elle eust l'aage de six ans, perdit son pere dont Ovide faict mention en son epistre, fut elle depuis baillé en France pour estre du bon roy Charles VIII de de ce nom, lors dauphin de France, et par ce moyen faire cesser toutes guerres et obstilitez qui avoient regne longtemps avant ; mais Fortune lui arracha la couronne de sa teste, lors que tous les princes nobles et subgects l'aimoient merueilleusement, et desiroient lui faire service pour les biens qu'ilz cognoissoient en elle, et s'en retourna es pays de sa naissance a sy grant regret de tous que jamais mere fut habandonnée a plus grant regret par ses enfans.

Fust apres requise en mariage du prince de Castille⁸⁸⁷, filz aîné du roy et roynne d'Espagne et combien que tous les subgectz de mondict Seigneur l'archiduc son frere desirais sent merueilleusement le bien et avancement de madicte dame ne laisserent pourtant estre bien maris qu'elle s'en allaist sy loings hors du pays. Et le mariage accorde, fut madicte dame envoyée par mer et a son voyage fut combatue de Fortune, par deux ou trois fois fut en dangier et evident peril d'estre noyee en la mer, mais Dieu ne permist que ung sy noble ouvraige fuist sy tost rompu et gasté, et, apres que fut arrivie en Espagne, gaingna le ceur des Roy et Roynne, de Monseigneur son mary, de tous les princes nobles et subgectz du pays que loueyent merueilleusement Dieu qui leur avoit envoyé une telle dame. Mais cruelle Fortune, qui n'a jamais cessé infortuner fort une, au plus beau de leurs joyes et plaisirs, estant madicte dame grosse ou ensaincte d'enfant, lui osta par mort soubdaine sondict mary, et, par consequence, la couronne d'Espagne de sa teste. Et combien que lesdictes Roy et Roynne eussent le plusgrant regret qu'estoit possible avoir en la mort de leurdict filz, eulx estant en aage et hors d'esperoir d'en povoir avoir des aultres, sy estoient aussy autant et plus mal contens par doubte de perdre ma dicte dame et qu'elle s'en vouloist retourner a son dict pays et eurent tous une courte joye cuidant que madicte dame debvoit avoir enfant ou quel cas estoit deliberée ou plus beau de sa jeunesse garder viduite et con-

p. 318 :

⁸⁸⁶ **Sappho** est une poétesse grecque qui a vécu sur l'île de Lesbos durant le VII^e et VI^e siècle ACN. Elle perd son père très jeune comme le mentionne Ovide dans son œuvre, la *XV^e Héroïde*. (HOWATSON MARGARET C. (dir.), *op. cit.*, p. 895-896.)

⁸⁸⁷ **Jean d'Aragon** (1478-1497), fils aîné d'Isabelle de Castille et de Ferdinand d'Aragon, il ne vit pas longtemps et ne règne jamais sur l'Espagne. Il meurt peu de temps après son mariage avec Marguerite d'Autriche. (PÉREZ JOSEPH, *op. cit.*)

tinence, mais Fortune les mist tost hors d'esperance, et fut force a madicte dame pour obeyr au roy son pere et a mon dict seigneur son frere s'en retourner en Flandres et suis certifié que de long temps ne fut mené si grant deuil en Espagne comme en la mort de mon dict Seigneur le prince et gaires moins que madicte dame se partist du pays. Et fault bien croire que une jeune dame et princesse de l'eage de dix huit ans comme elle estoit, considerant que Fortune lui avoit oste les deux couronnes de la teste, assavoir de France et d'Espagne, aussi avoir perdu mondict seigneur son mary, frustrie de l'espoir d'avoir enfant, voyant le grant deuil et desplaisir desdicts roy et royne, de tous parens, amis et subjectz, elle avoit bien a endurer de povoir porter une sy grant paine et douleur. Au rethour que madicte dame fut d'Espagne en Flandres, elle passa par le royaume de France, ou quel fut de tous honnoree et veue tresvoluntiers ; mais non sans grant regret pour le desplaisir et deuil qu'elle menoit de sa mauvaise fortune et fault dire que sa douleur devoit estre bien augmentee, pour la souvenance de l'estat en quoy elle avoit este audict royaume de France et de l'amour et reverence que les subgetz du pays portoient a elle et neantmoins fut sy saige et embrassant la vertu de force et patience que les gens estoient autant ou plus esmerveillies de veoir sa contenance qu'ilz avoient desplaisir de son mal. Et, sy tost que fut arrivée en Flandres, eult le gouvernement de tout au contentement de mondict Seigneur son frere et tous les subjectz. Mais Fortune, qui n'estoit encores contente de lui avoir fait tant de maulx, elle s'avisa encoires de pilz lui faire. Et luy envoya et mist en avant ung tresnoble, tresbeau et bonnest prince, Philippe, duc de Savoie⁸⁸⁸, lequel la requist avoir en mariage. Et pour les tresnobles qualitez et conditions que savoit estre en elle en fut sy fort amoureux que ne fut oncques en repoz ne a son aise jusques ad ce que ledict mariage fut accomply; et impossible seroit trouver en mariage la plusgrant foy et amour, ne plusgrant accord ne contentement qu'estoient entre mesdicts Seigneur et dame. Helas, Fortune cruelle, donnates vous a icelle que sy fort avez infortunde ung jeune prince de son eage, beau, non pas seulement entre les princes mais trestous les gentilz hommes, bien delibéré⁸⁸⁹ et dispose a toutes choses honnestes, lesquelles tous princes doyvent suyvre et amer, estoit aussi plus aymé de ses serviteurs et subgetz que prince qui ayt este ...

⁸⁸⁸ **Philibert II de Savoie** (1480-1504), fils de Philippe II de Savoie et de Marguerite de Bourbon, il est duc de Savoie et prince de Piémont à partir de 1497. Il épouse Marguerite d'Autriche en secondes noces, en 1501. Passionné de chasse, il ne s'intéresse pas particulièrement à la gestion du gouvernement, qu'il laisse aux mains de sa femme. (CALLIS-SABOT ISABELLE, *Marguerite et Philibert*, Paris, Éditions Alexandre de Saint-Prix, 2014.)

⁸⁸⁹ Délibéré : aisé, libre, déterminé (*Dictionnaire de l'Académie française*, art. cit.)

p. 319 :

en Savoye de loing temps et cellui qui n'avoit rien plus au cueur que complaire a madicte dame. Le tout avez vous faict, cruelle Fortune, affin qu'elle trovast plus aigre et plus amer la perte de sondict mary, lequel au boult de trois ans ou environ elle perdist. Helas, avaricieuse Mort, avez vous desrobé et soustraict a ma dicte dame son cueur et tout son bien! Helas, Mort, avez vous bien obey au commandement de Fortune pour abatre du tout ma dicte damme, parquoy considere ce que dit est, je suis tout perples⁸⁹⁰ et esbahy par quoy est que Fortune infortune fort une.

L'ACTEUR.

Il me semble, treschier amy, ouy ce que dict avez comment Fortune a par tant et diverses fois et en maintes manieres travailde et combattue madicte dame, ayant regard a sa tresnoble condition et comble des vertus qui sont en elle que nous avons grant cause de perplexité et dont on se doit fort esbahir et esmervueillier de prime face ; toutesfois les saiges dient que a une personne plaine des vertus ne lui poelt advenir aulcun mal, car, comme la mer par grans pluyes et neiges et grant affluence de rivières d'eaux doulces, ne change point la couleur ne sa saveur mais plus tost reduit le tout a sa qualité, tout ainsi la personne qui a en soy parfaicte bonté ne se poelt dire qu'elle ayt aucun mal et toutes les adversites prent pour exercer et experier la vertu laquelle sans adversaire se pourrit. Et c'est lors quant adversité lui advient qu'on monstre ce que vault vertu. Et comme les bons peres voellent que leurs enfans soyent traveilliez en euvres des vertus, et pour ce les font souventesfois suer et plourer, et ne se soussient de la paine de leurs dictz enfans, qui est le contraire des meres, lesquelles ne voudroient que leurs enfans eussent paine ne desplaisir, tout ainsi le Createur de toutes choses voelt et permect que par icelle qui est executeresse de sa volonté, les gens lesquelz ont entendement et vertus soient traveilliez et combatus pour les faire parvenir a plus grant perfection, car il est force pour parvenir assavoir quelque louable mes tier que on assaye de le faire ung chevalier qui a entrepris de combattre ung autre, il faut que paravant quelque temps il essaye de combattre tous les jours et que travaille pour ...

p. 320 :

soy bien essayer et eslever au pouvoir porter la paine. Sy doncques nous voulons avoir vertus de force, de attenperance, de justice et prudence, comment les pourons nous avoir

⁸⁹⁰ Perples : perplexe. (GODEFROY RÉDÉRIC, *op. cit.*, tome 6, p. 106.)

que on cognoisse que nous les advons se ce n'est en les metant en euvre et exercité par adversité et combatz de Fortune ? Et comme ung homme qui n'a accoustume travailler, pour petite labeur il est tost lassé. Tout ainsy, s'il n'a eu adversité et mauvaises fortunes ne en scauroit, ne pouroit porter le moindre du monde, et fault qu'il se monstre lors impatient, desordonne et lache de courage. Mais, s'il a souvent combatu avecque dame Fortune, il resistera a queque mal que luy face advenir, et se monstrera vertueux, par quoy ne nous debvons fort esbahir se Dieu, qui ayme les bons merveillement et qui voelt qu'ilz soient parfaitz et excellans, leur donna et assigna Fortune pour les combatre et par ce moyen les affiner comme l'or est affiné au feu.

L'autre raison laquelle les saiges mectent en avant, c'est que, comme nous prenons plaisir veoir ung jeune homme combatre ung sengler ou ung lion et en avoir victoire et, d'autant plus qu'i[l] le fait plus honnestement nous en pre nons plusgrant plaisir, tout ainsi fault que Dieu regarde en son ouvraige principal qui est l'homme et la femme, et, quant il voit ung noble cueur gaillart et puissant, arme de vertu, combattre avecq mauvaise fortune et lui faire grant resistance, c'est en quoy prent plusgrant plaisir. Seneca dist que Dieu n'eut oncques plus beau spectacle sur la terre que de veoir Cathon le vieux endurer grans adversites et mauvaises fortunes sans jamais changer propoz ne soy monstrar abattu.

La tierche raison, en suyvant Demetrius⁸⁹¹, philosophe, c'est que dame Fortune fuyt tous ceulx qui sont de petit cueur et povre entendement, car, tout ainsi que ung gaillard chevalier et bien renomme en fait de guerre aura honte de combatre ung paige ou ung varlet, pareillement dame Fortune a honte traveillier une personne de petite pacience et povre couraige. Et dit ledit Demetrius qu'i[l] n'y avoit rien plus infelicite de cellui a qui jamais n'avint adversite, car il est repute sy meschant que Fortune ne daingneroit combatre avecq lui, car elle dist : quel honneur puis je avoir d'ung tel adversaire qui s'en fuyra devant moy ou qui boutera les armes a terre incontinent et ne pourra endurer non pas ma force, mais mon visaige et de me regarder dedens mes yeulx. Il faut que je prengne querelle avec icelluy qui ne ...

p. 321 :

⁸⁹¹ **Démétrios de Phalère** (360 ACN-282 ACN), philosophe, orateur et homme d'État grec. Ses maîtres étaient Aristote et Théophraste. Il a aidé à fonder la bibliothèque d'Alexandrie. L'ouvrage dans lequel il parle de la Fortune s'intitule *Traité de la Providence*. (FORTENBAUGH WILLIAM et SCHÜTRUMPF ECKART, *op. cit.*)

se rendra sy tost et qui resistera a ma force, car la ou il n'y a dangier a combatre n'y a aussi gloire a vaincre. Damme Fortune fist experience de Mutius Scevola⁸⁹², romain, lequel volontairement fist bruler sa main destre pour ce que avoit failly de tuer le roy Porsenna, lequel tenoit le siege devant Romme. Et ce que ne peust faire sa main saine et entiere, le fist apres avoir este brulee, car, quant ledict roy Porsenna vey la constance dudict Mutius, pensant qu'il en avoit beau cop de semblable dedens la ville de Romme, se leva dudiet siege et failloit bien que Fortune pour monstrier sa puissance eust eu ung tel adversaire comme ledict Mutius. Autant en disons de la povrets de Fabricius de Lexis⁸⁹³, de Rutilius⁸⁹⁴, des tormens de Marcus Regulus⁸⁹⁵, du venin et poison donne Socrates⁸⁹⁶ et de beaucoup d'autres qui ont resists a Fortune par vertu de force et attemperance. En quoy faisant ilz y ont acquis gloire et honneur ; et n'y a homme de sain entende ment qu'il n'ayme mieulx sembler aux dessus nommez que a l'empereur Neron⁸⁹⁷ ou a Silla⁸⁹⁸, et beaucoup d'aultres, lesquelz ont eu prosperite et triumphe en leur vie ; mais damme Fortune n'a daigne les combattre comme gens que luy auroit faitz petite resistance.

La quatriesme raison que on peult alleguer en ceste matiere, c'est que tous les maulx que l'on endure ne viennent pas pour mauvaise cause. Et qui voudroit dire que les pertes des

⁸⁹² **Caius Mucius Scaevola** (VI^e siècle ACN), jeune héros qui se bat contre le roi étrusque Porsenna. Scaevola décide de se déguiser pour aller dans le camp ennemi pour tuer le roi. Cependant, il se trompe et tue le secrétaire de Porsenna. Il est ensuite arrêté et met sa main droite au brasier pour démontrer qu'il est venu pour assassiner le monarque. Porsenna, ému, lui rend sa liberté. (SMITH WILLIAM (éd.), *op. cit.*, vol. 3, p. 731-732.)

⁸⁹³ **Caius Fabricius Luscinius** (III^e siècle ACN), homme politique romain, qui est connu pour sa pauvreté et son désintéressement. Il est vu par Plutarque comme le type même de l'antique vertu romaine. Il est consul en 282 ACN et vainc les Samnites mais refuse leur don par la suite. Il a un grand souci pour l'intérêt public. (*Ibid.*, vol. 2, p. 841-842.)

⁸⁹⁴ **Publius Rutilius Rufus** (158 ACN-78 ACN), homme politique, orateur et historien romain, il fait partie de la famille plébéienne des Rutilii. Il est légat de 109 ACN à 107 ACN sous Quintus Caecilius Metellus, lors de la guerre contre Jugurtha. Il combine des qualités comme le courage et l'art militaire. (*Ibid.*, vol. 3, p. 681-682.)

⁸⁹⁵ **Marcus Atilius Regulus** (III^e siècle ACN), homme politique et militaire romain, qui appartient à la famille campanienne Atilia. Il épouse Marcia avec qui il a trois enfants. Il est élu consul en 267 ACN et obtient quelques victoires lors de son consulat. Son modeste domaine témoigne d'une frugalité des anciens Romains. Il est le symbole de l'héroïsme, du courage et du respect. (*Ibid.*, p. 643-644.)

⁸⁹⁶ **Socrate** (470 ACN-399 ACN), grand philosophe grec, il n'a laissé aucun écrit mais sa pensée est transmise par des témoignages de ses disciples et autres personnes l'ayant rencontré. Il est condamné à mort en 399 ACN, forcé de boire un poison. Il est un des penseurs les plus illustres de l'histoire de la philosophie. (*Ibid.*, p. 847-855.)

⁸⁹⁷ **Néron** (37 PCN-68 PCN), il est le cinquième et le dernier empereur romain de la dynastie Julio-Claudienne. Il règne de 54 à 68. Il est connu pour avoir été un despote cruel, en assassinant notamment sa mère et pour ses persécutions contre les chrétiens. Il avait une ambition démesurée. Il est vu de manière négative (*Ibid.*, vol. 2, p. 1162-1166.)

⁸⁹⁸ **Sylla ou Sulla** (138 ACN-78 ACN), général romain et homme politique, il gagne une bonne réputation auprès des soldats romains lors de la guerre contre Jugurtha, mais il participe également à la guerre des Cimbres, la Guerre sociale, puis à une guerre civile contre Marius. Il se fait nommer dictateur de 82 à 81 ACN. (*Ibid.*, vol. 3, p. 923-943.)

royalmes aux roys et roynes et des maisons, biens et heritaiges aux aultres, mort de leurs parens et amis ne peut I advenir pour bonne cause, je lui demanderoye volontiers pourquoy est il que nous voyons les sirurgiens rongner les os, tyrer et colper les vaines, siyer bras et jambes. Certes, c'est pour garder le demorant du corps, lequel autrement est en voye de mort et perdition ; et, quelque mal que le sirurgien face, il le faict pour bonne cause, par quoy n'est impossible que mal nous adviengne pour nostre bien et mesmement pour eviter ung plusgrant mal.

Nous voyons aussi que les bons gendarmes requièrent avoir de leurs capitaines commissions et charges, lesquelles ne pevent executer sans dangier de leurs vyes, ou perdition ...

p. 322 :

de membre, ou captivité. Et sont bien maris, se leur dict capitaine baille la dicte charge a aultres plustost que a eulx et s'il est question de combatre et faire une journee, ceulx se tiennent bien heureux et honnoures qu'ilz ont l'avant garde et qu'i[lz] vont les premiers a l'assault ou aux premiers rancs de l'ordre des gens de piedz, pour estre extimiis plus gens de bien et povoir monstres leurs vertus et vaillantise. Et neant moins ce sont ceulx qui portent la plusgrant paine et sont a plus evident peril ; mais, par la vertu, et desir de soy faire cognoistre et pour la gloire et honneur, l'on en regarde a ce qui en poelt advenir. Aussy quant les gens retournent de l'assault, ou du combat, on(t) fait plus grant chiere et honneur a ceulx qui se sont monstres vertueux et vaillans, pose ores qu'ilz soyen fort blessez que aux autres qui sont sains et entiers et a leur ayse, et s'en treuvent beaucoup qui voul droient estre navrsz comme eulx, mais qu'ilz eussent passé tant avant et acquis sy grant honneur. Doncques se dame Fortune nous donne beaucoup d'aversitez par lesquelles nous povons monstres nostre vouloir, povoir et scavoir, n'est pas dit pourtant que soit par nostre mal et desavantage tout ainsi que dit est du capitaine qui donne charge et commis sion a son gendarme, penible et dangereuse, car l'estat de perfection de vertu ne se peult acquerir sans difficulté, paine et dangier. Comment l'on pouroit scavoir sy ung homme peust endurer povreté s'il a este tousjours riche, ne s'il peust endurer la malegrace du prince ou du peuple, s'il a ests tousjours bien aymé de tous ? Comment aussy scaurons nous s'il aura la pacience d'endurer la mort de ses enffans, se tous ceulx qu'il aura eu en ce monde sont en vie ? Se treuvent beaucoup de gens qui sachent consoler les autres, mais la vertu gist en scavoir consoler soy meisme. Et la calamité donne occasion a la vertu, car ung nouveau gendarme, pour peu de playe ou blesseure qu'il aye, il devient palle et

esbahy. Ung vieux gendarme et qui s'est trouve a gaingnier la bataille apres qu'il a este navré ne se esbahy point du sang qu'il a respandu de son corps, et fault dire selon les saiges quant lon a beaucoup de fortunes et de maulx que Dieu nous a estime dignes et capables esquelz puisse faire experience de quant humaine nature peust endurer, car il fait comme le bon capitaine ou le bon magister les quelz donnent la plusgrant charge a ceulx desquels ont plus ...

p. 323 :

grant espoir qu'ilz la puissent mieulx porter. Et pour ce, n'est a esmerveillier se Dieu donne temptation aux esprits nobles et de grant courage, car vertu ne se peult acquerir par delices et repos. Et, tout ainsi que ung chevalier qui combat avecq ung autre et le frappe fort et dur ne se doit ne peult dire cruel, debvons nous dire samblablement de Fortune. Laquelle ne peult estre blamee ne extimee mauvaise pour faire beaucoup de maulx a une personne de vertu, car elle est proprement son adversaire. Les saiges et anciens philosophes louent fort ceulx qui mesprisent⁸⁹⁹ et contempnent Fortune. Je scauroye volontiers par quel moyen on peust acquerir icelle vertu et leuenge⁹⁰⁰ de scavoir contempnier Fortune. Certes n'y a aultre moyen que d'avoir combatu souvent avecq elle. Car icelle partie du corps est plus forte et craint moins la paine la quelle plus souvent laboure et travaille. Et voyons que ung arbre qui est fort combatu de vens a plus grandes et plus puissantes racines et est plus pardurable que ung aultre qui est nourry en quelque vallee, couverte de tous vens. Et, pour le dire en ung mot, parfaite vertu gist en scavoir et povoir mespriser les euvres de dame Fortune.

La sixysme raison peult estre, car nous veons les bons gendarmes endurer la peine de coucher aux champs, le plus souvent veillent les nuictz entieres, tous armes et quelque fois tous blesses et navrez, garder ung passaige la ou les compaignons mal vivans sont logez et couchez a couvert et font grant chiere. Les religieux aussi vivent en abstinence, en vigilles, endurant froit et chault, et les gens de mauvaise vie sont bien habilliez et ont toutes leurs commoditez et aise. Ceulx qui ont le gouvernement de la chose publique jour et nuict travaillent et a peine ont le temps a subvenir a leurs necessitez. Et n'est pas dict pourtant que ceulx qui vivent a leur aise et plaisir soient plus eureux, car il n'y a homme de sain entendement qui n'ayme mieulx estre de ceulx qui traveillent et sont en

⁸⁹⁹ Mesprisier : avoir, témoigner du mépris, du dédain pour une personne ou une chose. (GODEFROY FRÉDÉRIC, *op. cit.*, tome 5, p. 301.)

⁹⁰⁰ Leuenge : louer, célébrer par des louanges (*Ibid.*, p. 38.)

paine et labeur, en exercisse honnourable, que du nombre des aultres; doncques pour les maulx que darne Fortune sache faire a une personne, puis que la vertu qui est en elle en reluyt beaucoup plus, ne se doit dire malheureuse. Et fait dire, comme disoit le bon Demetrius, que Dieu ne nous scauroit hoster chose que nous ne la tenons de lui. Et debvons faire envers Dieu coinme le bon amy lequel consent au plaisir de son amy de son bon grs. Et non pas comme fait l'esclave lequel obeyt a son seigneur et maistre ...

p. 324 :

par crainte et force. Et, combien que les vyes des hommes et femmes semblent estre differentes et diverses, toutesfois les fins de tous reviennent a ung, car nous, mortelz, avons prins les biens caducques⁹⁰¹ et transitoires, et debvons endurer que nature puisse user de ses biens comme elle voelt sachant qu'elle ne nous oste rien du nostre.

La septiesme raison que je puis considerer est pour ce qui se treuvent en bien petit nombre gens a qui Dieu aye donné les biens de l'entendement et parfaicte vertu ensemble les biens de Fortune continuant en prosperite. Car ce que l'on dist felicité en ce monde est comparee a ung broullatz⁹⁰² qui se meet entre le soleil et noz yeulx et nous empesche veoir le soleil. Et se aucun en y a qui ait les biens de l'entendement et de Fortune, n'est possible a chascun estre dudict petit nombre et peult bien Dieu disposer du sien comme luy plait sans ce que l'on se puisse raisonnablement plaindre de lui. Et, a bien considerer celuy qui a en soy bonté et parfaicte vertu, pose orez⁹⁰³ qu'il soit combatu de Fortune, il est beaucoup plus tenu a Dieu que ung aultre sera, amy de Fortune et aura faulte de vertu. Et doit l'on mercyer Dieu qui luy donne la force pour scavoit contempner et mespriser Fortune et ses euvrez, lesquelles communement les gens craignent ou desirent. Et sans point de faulte ceulx qui ont des bien du monde sans vertu sont compares a une vielle maison et caducque laquelle a este blanchie de mortier ou de plastre par dehors, et ou dedens elle a maintes imperfections. Et a iceulx ausquelz Dieu a donné le coeur noble et puissant pour resister a Fortune et n'en tenir compte c'elle, leur a donné plusgrans privileges qu'il n'a luymesme, car il est hors de pacience pour ce qu'il n'a aucune passion dont soit 1 besoing qu'il aye pacience ; mais l'homme fort et constant est par dessus pacience pour estre subject a beaucoup de maulx et les povoir moderer et endurer paciemment et avoir a son commandement pacience, par quoy, treschier seigneur et amy, me semble que ne nous

⁹⁰¹ Caducque : mal, caduc (GODEFROY FRÉDÉRIC, *op. cit.*, tome 1, p. 767.)

⁹⁰² Broullatz : brouillas : brouillard (*Ibid.*, p. 743).

⁹⁰³ Orez : prier, adorer, souhaiter. (*Ibid.*, tome 5, p. 628.)

debvons donner sy grant mer veille se Fortune infortune fort une comme nous faisons au commencement de noz devises et propositions. Et finalement debvons considerer que se Fortune perse verroit tousjours a ung propes, ce seroit contre sa propre nature, et debvons croire que, quant elle a trouvé resistance en une personne, a honte de continuer a luy mal faire et met paine de luy faire autant et plus de biens qu'elle ne luy a fait de maux, comme fist aux Romains apres la bataille ...

p. 325 :

de Cannes, et quant Hannibal⁹⁰⁴ venoit courir jusques a la porte de la ville nommee porte Capena, car, voyant la vertu de force et attemperance, lesquelles trouva ausdicts Rommains, mua de chance et leur fist beaucop plus de biens que ne leur avoit faict de mal. Et, comme dict le grant Valerius ou dit passage, soy monstrier fort et constant contre Fortune n'est aultre chose que de luy faire changer propos et dont vous faisoit mal soy mettre en vostre ayde. Autant en fist elle a Lucius Lentulus⁹⁰⁵ a, consul des Romains, lequel fist vitupereusement⁹⁰⁶ condempner a tort et sans cause et, depuis, le fist creier censeur de la ville qui avoit la correction sur tous. Cornelius Scipion⁹⁰⁷, surnommé Asina, estant consul fut pris en l'isle de Lipary par les Carthagenois et enchainné et lyé avecq chaine de fer, apres avoir perdu tous ses biens, fust mené en prison estroicte et fermee et detenu pour quelque temps ; mais apres damme Fortune l'ayda a le faire delivrer et recouvrer ses biens et le fist creier de rechief consul. Auxy Gayus Marius⁹⁰⁸ qui avoit esté repulse de tous honneurs, mesprisé et contempné, dame Fortune le fist depuis sy grant qu'il mist en subjection la province d'Affrique et amena le roy Jugurta prisonnier devant le chariot de son triumphe. Il triumpha encoires des Allemans et Cymbres, lesquelz par

⁹⁰⁴ **Hannibal Barca** (247 ACN-183 ACN), général et homme politique carthaginois, il est considéré comme un des plus grands tacticiens de l'histoire. Il est notamment connu pour sa grande victoire à Cannes contre les Romains. Il ne parvient toutefois pas à prendre Rome, mais il maintient une armée en Italie. (SMITH WILLIAM (éd.), *op. cit.*, vol. 3, p. 333-341.)

⁹⁰⁵ **Lucius Cornelius Lentulus Crus** (I^{er} siècle ACN), il devient consul en 49 ACN avec Caius Claudius Marcellus. Grand opposant à Jules César, il rejette toutes ses propositions au Sénat. Il refuse toutes les propositions de paix de ce dernier et il se lance en guerre contre lui. Il fuit finalement vers la Grèce. Il est ensuite mis à mort. (*Ibid.*, vol. 2, p. 731.)

⁹⁰⁶ Vitupereusement : d'une manière qui mérite le blâme, honteusement. (GODEFROY FRÉDÉRIC, *op. cit.*, tome 8, p. 272.)

⁹⁰⁷ **Cornelius Scipio Asina** (III^e siècle ACN), homme politique et général romain qui devient consul en 260 ACN. Alors qu'il tente de reprendre les îles de Lipare, il est fait prisonnier. Il est ensuite libéré et est de nouveau élu consul. (SMITH WILLIAM (éd.), *op. cit.*, vol. 3, p. 741.)

⁹⁰⁸ **Caius Marius** (157 ACN-86 ACN), homme politique et général romain célèbre, il vient d'une famille de rang équestre et reçoit ainsi une éducation militaire. Il est malchanceux dans ses premières campagnes militaires lorsqu'il trahit son patron, Quintus Caecilius Metellus. Finalement, il prend le contrôle de la guerre en Afrique et s'empare du roi de Jugurtha. Il continue sur sa lancée contre les Teutons et les Cimbres. Il remporte également des batailles contre les Germains. (*Ibid.*, vol. 2, p. 952-959.)

avant n'avoient este jamais vaincu par les Romains, et par sept fois fut créé consul. Julius Cesar⁹⁰⁹ en son jeune eage s'en alloit par ses privez affaires qui n'estoient de grant importance, fut prins par les pirates et ranconné de cinquante talens que a paine eust de quoy les payer et fut quasi en cas de desperation. Dame Fortune l'ayda depuis et luy donna de victoires et prosperitez jusques a la dignite imperialle.

Et en delaissant plusieurs antiquitez, vous diray de madame Marie⁹¹⁰, fille du roy Loys d'Ongrie, surnomme le Saige, lequel estoit descendu des enffans du roy Charles premier de Naples⁹¹¹, conte d'Anjou et de Provence, frere germain du roy saint Loys de France. Ladicte Marie espousa le marquis de Brandebourg, nomme Sigismundus⁹¹², qui fut depuis empereur. Elle fut couronnée royne de Hongrie apres le trespas de sondict pere, le roy Loys, en la ville d'Alba, et bientost environ ...

p. 326 :

deux ans passez, aucuns princes et seigneurs du pays d'Ongrie firent une conspiration et monopolle contre elle, et envoyerent querir a Naples le roy Charles le tiers, surnommé de Durasse, cousin de la dicte royne par l'evesque de Zaga bria. Le dict roy Charles vint en Hongrie, faisant semblant de y venir pour appaiser le bruict et ayder sa dicte cousine dont elle et la royne Ysabeau, sa mere, vindrent au devant de lui et le recoeillerent honnourablement ; mais, sy tost que ledict roy Charles fut dedens la ville et palaix de Buda, il se declara seigneur et roy, et furent contraintes lesdcites mere et fille a habandonner leurdictz palais et maison, et, que pilz est, a accompaingnier ledict roy Charles en la dicte ville d'Albe et assister a son couronnement. Et, quelque temps apres,

⁹⁰⁹ **Jules César** (100 ACN-44 ACN), général, homme politique et écrivain romain, il est très célèbre pour ses nombreux exploits. Il est considéré comme quelqu'un de brillant et d'ambitieux, il réussit à monter tous les échelons pour s'imposer dans la politique romaine. Il est un grand stratège qui permet à Rome d'élargir son territoire. Il a notamment conquis la Gaule et s'empare ensuite du pouvoir. Il commence une réforme pour passer d'une république à un empire, qui sera finie par son fils adoptif, Marc Antoine. Il est assassiné par ses proches et des membres du Sénat. (*Ibid.*, vol. 1, p. 539-555.)

⁹¹⁰ **Marie I^{ère} de Hongrie** (1371-1395), fille de Louis I^{er} le Grand et d'Élisabeth de Bosnie, elle hérite du trône de Hongrie en 1382. De nombreux prétendants tentent soit de la convaincre de les épouser soit d'usurper son trône. Elle épouse Sigismond de Luxembourg en 1385 mais meurt sans enfant en 1395. (ENGEL PAL, KRISTO GYULA et KUBINYI ANDRAS, *op. cit.*)

⁹¹¹ **Charles II d'Anjou**, dit le Boiteux (1254-1309), fils de Charles I^{er} d'Anjou et de Béatrice de Provence, il devient roi de Naples, comte de Provence, d'Anjou et du Maine à partir de 1285. Il épouse Marie de Hongrie en 1270 avec qui il a quatorze enfants, notamment Charles Martel qui est le grand-père de Louis I^{er} de Hongrie et donc arrière-grand-père de Marie I^{ère} de Hongrie. (*Ibid.*)

⁹¹² **Sigismond de Luxembourg** (1368-1437), fils de l'empereur Charles IV et d'Élisabeth de Poméranie, il devient le quatrième empereur de la maison de Luxembourg en 1433 et épouse Marie de Hongrie en 1385. Il convoque le Concile de Constance afin de mettre fin au Grand Schisme d'Occident et proclame les Hussites hérétiques. (MITSIO EKATERINI, *Emperor Sigismund and the orthodox world*, Vienne, Österreichische Akademie der Wissenschaften, 2010.)

la dicte royne Marie et Nicholas de Gara, palatin de Hongrie, trouverent facon que ledict roy Charles fut blesse a mort en la dicte ville de Buda par ung chevalier nommé Blasius Forgach, et mirent et constituerent prisonnier ledict roy Charles qui morut. Et lors qui cuidoit les dictz mere et fille estre eschappses de toutes fortunes et avoir entiere obeissance en leur royalme, peu de temps apres en partant de ladicte ville de Buda pour aller a ung chasteau nommi Diatzo, ung seigneur du pays, nomme Jehan Bamis d'Orbathles, assaillit a force d'armes, print le chevalier Blasius qui estoit en leur compaignie et lui fist incontient coup per la teste, et amena la mere et la fille prisonnieres a ung sien prochain chasteau la ou la nuict ensuivant, en la presence de ladicte royne Marie, fist getter sadicte mere la royne Ysabeau dedans ung sacq en la riviere et de la lendemain mena ladicte royne Marie prisonniere en une sienne place nommee Cruppa ou pays de Croatia, ou fut detenue par long temps en captivité et misere. Toutesfois Fortune changea propos en tournant sa roue car ledict marquis de Brandebourg son mary, apres dict l'empereur Sigismundus, s'en vint en Ongrie et amena une puissante armee des Allemans et Bohemiens, de quoy adverty Baniis fut conseillé de delivrer la royne en prenant le serment d'elle que ne se vengeroit de l'outrage que lui avoit fait. Et, parmy ledict serment, renvoya ladicte royne bien accompagnie en la diute ville de Buda ou estoit sondict mary Sigismundus avecq lequel ladicte royne prospera sans avoir aucune adversita jusques au dernier de sa vie. Et du consentement des princes et des trois estats de sesdictz royaumes d'Ongrie et de Boheme, en l'an mil 1110 IIIxx et six, elle se demist desdicts royaumes, et transporta son droit a sondict mary ou cas qu'il survi-

p. 327 :

voiet apres le trespas de ladicte royne et le fist couronner roy en la dicte ville d'Alba, par lequel transport et couronnement la maison d'Austrice pretend avoir le droit es dictes royaumes, pour ce que ledict empereur Sigismundus vesquit long temps apres la mort de sa dicte femme la royne Marie et esposa es secondes noepces la royne Barbe⁹¹³, fille du conte Cyllia, duquel mariage eult une seule fille nommée Ysabeau⁹¹⁴, laquelle maria au duc Albertus d'Austrice, et par le traicté de mariaige, fut dict qu'il auroit lesdictes royaumes, ce que fut accomply ; dont lesdictz duc Albertus, roy d'Hongrie et de

⁹¹³ **Barbe de Cilley** (1392-1451), fille d'Herman II de Cilley et d'Anne de Schaunberg, elle épouse Sigismond de Luxembourg en 1408 et devient impératrice du Saint-Empire. Ils ont une fille ensemble, Élisabeth. (*Ibid.*, p. 25.)

⁹¹⁴ **Élisabeth de Luxembourg** (1409-1442), seule fille et héritière de Sigismond de Luxembourg et de Barbe de Cilley, elle épouse Albert II du Saint-Empire et devient reine consor. Elle accouche de deux filles puis d'un garçon après la mort de son mari. (BODGAN HENRY, *op. cit.*, p. 34.)

Bohemme et la royne Ysabeau, sa femme, fut né le roy Lancelot⁹¹⁵ de la dicte maison d'Austrice, qui est bien a congnoistre que dame Fortune ne demeure tousjours en ung popoz.

Et aussy le voyons nous dudict empereur Sigismundus, lequel, apres avoir recouvert sa dite femme et avoir esté couronne roy et avoir mis lesdictes royaumes en plaine et entiere obeissance, perdit par mort sa dicte femme et fut deffaict des Turcz et s'en fuyt a Constantinople et a Rodes et fut longtemps fuytif et cache es provinces de Croache et Dalmace qu'on ne scavoit nouvelles de luy. Il retourna apres en sesdictes royaumes, fut pris et retenu prisonnier par les princes de son pays ; mais, par succession de quelque temps dame Fortune l'ayda a recouvrer sa liberte et sesdictes royaumes, et au XXIIIe an de son regne, fut esleu et couronné empereur, et, en l'eage de IIIIxx ans, en prosperité et triumphe rendit l'esprit a Dieu en delaissant sadicte fille Ysabeau et sondict mary le duc Albertus possesseurs et joyssant de sesdictes royaumes.

Samblablement l'emperiere a Judich⁹¹⁶, femme de l'empereur Loys, surnomme le Piteux, filz du roy Charles le Grant, et son dict mary eurent merueilleuse persecution de Fortune, car, par leurs enffans mesmes, Lotarius, Pepin⁹¹⁷ et Loys, l'empereur fut prins et detenu en captivité en la ville de Soussons et contrainct renoncher a l'empire et ses royaumes et prendre le habit de moyne et la dicte Judich, sa femme, fut releguee de dela les mons en la ville de Tortonne et, ce neantmoins, dame Fortune les ayda apres a delivrer de captivité et relegation, recouvrer l'empire, royaumes et seignoiries, et demorerent ensamble en grant triumphe jusques : a la mort. Et, de leurs temps, Aaro et le pays Normendye furent rendus a la foy chrestienne.

Et pour non aller cherser et querir l'exemple de long, nous

p. 328 :

avons veu de notre temps les adversitez et mauvaises fortunes que sont adveneues au tresexcellent roy des Rommains, Maximilien, pere de madicte dame, jusques a estre prins

⁹¹⁵ **Ladislav de Habsbourg**, dit le Posthume (1440-1457), fils d'Albert II et d'Élisabeth du Luxembourg, il est né après la mort de son père. Il est duc d'Autriche et roi de Bohême dès sa naissance. Mais il est écarté du pouvoir par l'élection du roi Ladislav III Jagellon. Il reprend le trône quelques années plus tard. Il meurt de maladie avant son mariage et ses terres passent à l'empereur Frédéric III. (*Ibid.*, p. 36.)

⁹¹⁶ **Judith de Bavière**, née vers 805, elle épouse Louis le Pieux en 819 et lui donne deux enfants, dont Charles II le Chauve. Elle et son mari sont capturés et détenus pendant de longues années par Lothaire, Pépin et Louis, avant d'être libérés et de récupérer leur empire. (TOUBERT PIERRE, *op. cit.*)

⁹¹⁷ **Pépin I^{er} d'Aquitaine** (797-838), fils de Louis le Pieux et d'Ermengarde de Hesbaye. Avec ses frères, il se bat pour le partage de l'empire. Il devient roi d'Aquitaine de 817 à 832, puis de 834 à 838. (ROWLEY ANTHONY (dir.), *op. cit.*, p. 797.)

et detenu prisonnier par les subjectz de Monseigneur l'archiduc son filz a grant doubte de perdre sa vie et beaucoup d'autres paines, travaux et dangiers qu'il a souffert et passé. Et neantmoins nous voyons dame Fortune adresser son cas en sorte qui a grant apparence que de long temps n'a esté empereur aux Allemaingnes plus extimé et obey de luy et sa maison va par raison estre la plusgrande que fut oncques maison de roy chrestien depuis le roy Charles le Grant encha.

Regardons aussy au treschrestien roy de France, Loys XII^e⁹¹⁸ de ce nom, auquel Nature a donne sy grant perfection de corps et entendement et sy tresgrant bonté que donna oncques non pas seulement au roy, mais a gentilhomme ne en ce monde. Et nous scavons comment a esté combatu de Fortune et par combien de moyens elle a tache d'empes chier qu'il ne vint a la couronne jusques a le faire prendre prisonnier en bataille, detenir en captivité, dont avoit bien peu d'espoir d'en eschapper en vye, lui a fait endurer assieges et necessitez peregrinations en la mer et en la terre, maladies et aultres infiniz maux ; mais pour l'avoir trouve sy fort constant, dame Fortune a eu honte du mal qu'elle lui a fait. Et s'est mise depuis en son ayde, car il est venu par droicte succession a la tresnoble couronne de France a sy grant transquillite, amour de ses voisins, amour et obeysance de ses subgetz que oncques roy n'en eust plus en France ; il a aussy recouvert son patrimoine de la duché de Milan, et depuis ledict roy Charles le Grant ne fut oncques roy en France plus aymé ne plus extime de lui ne a sondict royaume ne aux Italyes ne ailleurs.

De la tresnoble et tresexcellente dame Anne⁹¹⁹, sa femme, royne de France et ducesse de Bretagne, avons grant approbation de ce que dict est, car, sans point de faulte, elle est douée de toutes vertus, et, qui les vouldra toutes trouver ensemble en ung corps, ne faudra point de les trouver en elle pour ce qu'elle est leur vray logis et aussi de toute noblesse et magnanimité. Et, pour quelque temps, dame Fortune mist toute sa force et puissance pour la travailler et battre jusques a lui faire perdre par guerre tout sondict pays et heritaige de Bretagne, fors une seule ville ou elle estoit assegle par deux grosses armées, et d'autres paines et molestations de Fortune qui a paine elle scavoit en son jeusne et bas eage comment elle devoit sauver son corps et ...

⁹¹⁸ **Louis XII de France** (1462-1515), fils de Charles d'Orléans et de Marie de Clèves, il accède au trône français à la suite de la mort de Charles VIII. Il épouse Jeanne de France en 1476 mais la répudie en 1498 afin d'épouser Anne de Bretagne, qui lui donne deux filles. (ROWLEY ANTHONY (dir.), *op. cit.*, p. 613-614).

⁹¹⁹ **Anne de Bretagne** (1477-1514), fille de François d'Étampes et de Marguerite de Bretagne, elle est la seule héritière du trône breton et tente ainsi de résister aux attaques françaises en épousant Maximilien d'Autriche en 1490. Elle meurt le 9 janvier 1514. (LE FUR DIDIER, *Anne de Bretagne, op. cit.*)

p. 329 :

son honneur; toutesfois dame Fortune se mist apres de son coste et la delivra dudict siege et elle recouvra tout son pays, fut conjointe en mariage au treschrestien feu Roy Charles VIIIe de ce nom, et par ce moyen acquist la couronne de France. Et combien que dame Fortune ne fut lors du tout sa mye, apres le trespas dudict feu roy Charles, elle a espouse ledict roy treschrestien Loys XI^e avecque lequel a bonne cause de soy contenter du monde et de Fortune tant et si avant que dame ou princesse qui soit ou ayt ests soubz le ciel de son temps. Et aussy l'une des plus grandes felicitez que Fortune ayt donné au roy son mary est de l'avoir conjoint par mariage avecq une sy tresnoble et tresexcellente dame.

Le roy Henry d'Angleterre⁹²⁰ au present regnant, beaucoup qui sont encoires en vie l'ont veu en exil et povreti et avoir passe maintes fortunes, necessitez et dangiers ; mais aussi Fortune s'est lassee de le voulloir plus combattre et s'est mise en son ayde et le a faict venir au dessus de ses ennemis en lui donnant le royaume d'Angleterre plus enthier et plus obeissant que oncques roy l'eust. La royne Ysabeau de Castille⁹²¹, seur du roy Henri III^e de ce nom et femme du roy Fernand Ve de ce nom, elle et sondict mary se sont trouvez souventesfois hors d'espoir de pouvoir regner par les guerres et hostilitz et la puissance de leurs ennemis, par quoy ont endure beaucoup de maulx, neces sitez, travaulx et paines. Es leur est advenu souvent ne pouvoir vivre bonnement non pas comme roy, mais comme simples ducz ou comtes et par longue pacience en resistant a Fortune l'ont desja gaingnie, car elle s'est mise de leur costs en leur ayde.

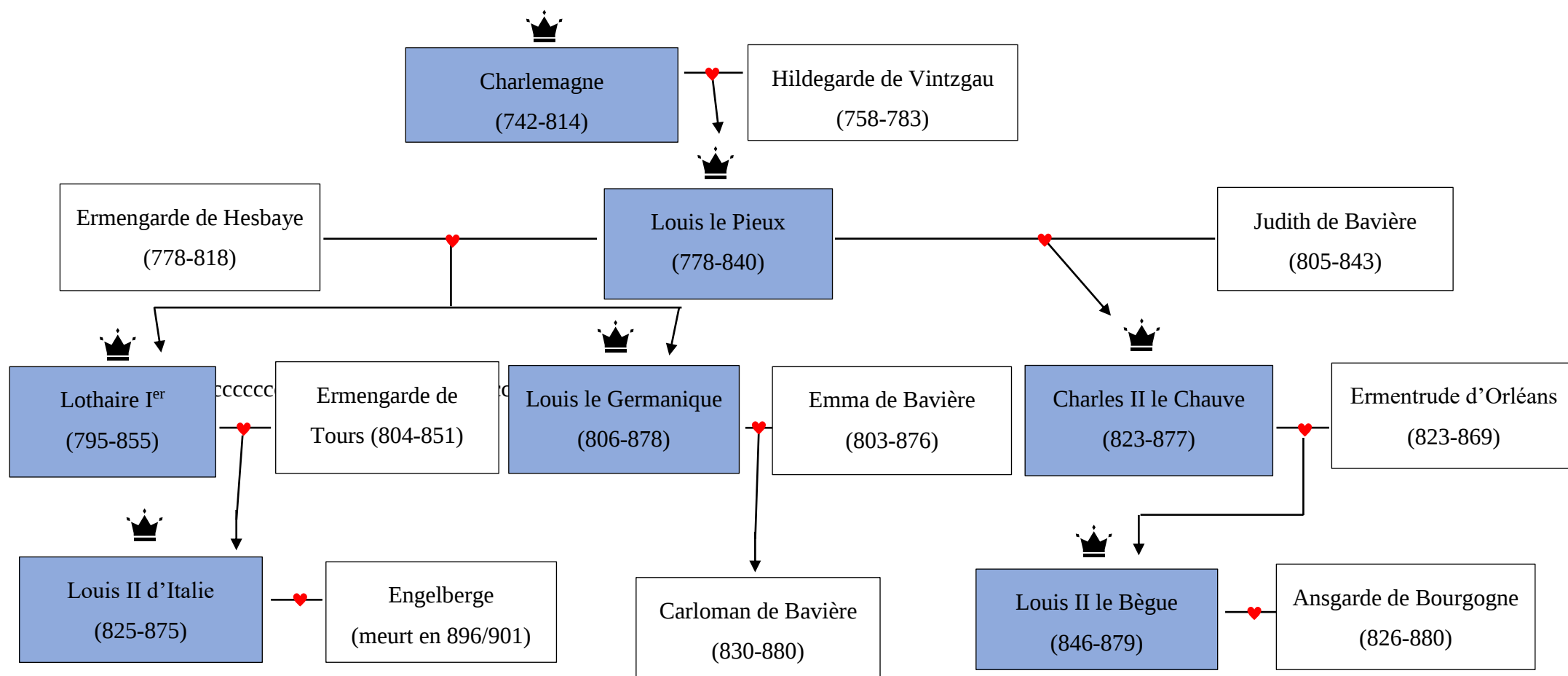
Doncques, par ce que dict est et par plusieurs aultres raisons et exemples que je me deporté de reciter par briesvete, debvons croire, treschier Seigneur et amy, et avoir espoir que dame Fortune ne demorera plus a son propoz de mal faire a madicte dame, laquelle a sy fort infortune jusques icy, et aura honte des maulx qu'elle luy a faict, veu que gaires de dames ne hommes ont sy vertueusement resiste a sa force et puissance, et prions Dieu qui

⁹²⁰ **Henri VII d'Angleterre** (1457-1509), fils de Marguerite Beaufort et d'Edmond Tudor, Henri Tudor est le seul héritier de la maison de Lancastre en 1471. Après la Guerre des Deux-Roses qui oppose la maison de Lancastre à celle de York, Henri Tudor sort vainqueur et épouse Élisabeth d'York afin de réconcilier les deux familles et de légitimer sa place sur le trône. (CHRIMES STANLEY BERTRAM, *op. cit.*)

⁹²¹ **Isabelle I^{ère} de Castille** (1451-1504), fille de Jean II de Castille et d'Isabelle de Portugal, elle n'est pas promise au trône castillan, contrairement à son demi-frère, Henri IV de Castille. Elle épouse Ferdinand d'Aragon, le 14 octobre 1469. En 1474, Henri IV meurt et Isabelle prend la place de sa nièce en se proclamant reine de Castille. Au cours de son mariage avec Ferdinand, elle accouche de six enfants, dont Jean d'Aragon et Jeanne la Folle. (RATLIFF G. WILLIAM, art. cit.)

est l'auteur et modérateur de toutes choses qu'il veuille parer et disposer par sa grace
que, comme Fortune a infortune fort une, veuille Fortune fortuner fort une.

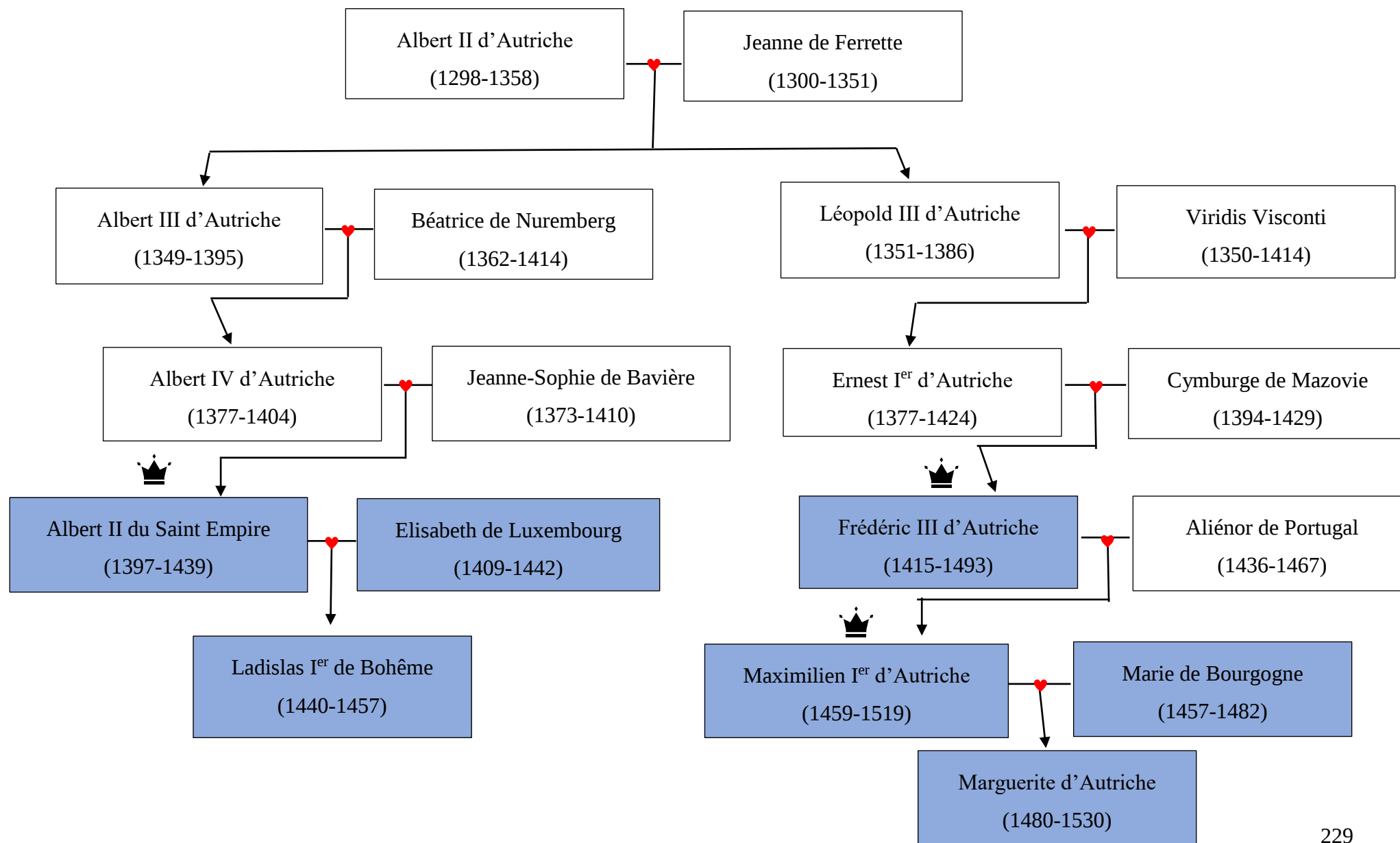
Annexe 3 : Arbre généalogique des Carolingiens^{922, 923}



⁹²² Le lien direct avec Marguerite d'Autriche n'est pas fait, l'auteur voulant insister sur la lignée d'empereurs dont elle est issue, du côté de son père.

⁹²³ En bleu, se trouvent les personnages mentionnés dans l'ouvrage de Riccio (MICHEL RICCIO, art. cit., vol. 5/2, 1938, p. 308-310.). Les lignes vertes représentent la lignée bourguignonne. La couronne représente les empereurs et la fleur de lys, les rois de France.

Annexe 4 : Arbre généalogique de la maison de Habsbourg



Annexe 5 : Arbre généalogique de la maison de France depuis Saint Louis

